« ALLEMAGNE AU-DESSUS DE TOUT ! »

UN PROPHÈTE
EDGAR QUINET

ÉDITION NOUVELLE DE SES ARTICLES SUR L'ALLEMAGNE
D'APRÈS LES TEXTES ORIGINAUX AVEC COMMENTAIRE

PAR

PAUL GAUTIER
DOCTEUR ÈS LETTRES



PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6e

1917

« ALLEMAGNE AU-DESSUS DE TOUT ! »

UN PROPHÈTE

« Ils ne sentent pas battre le
cœur de la France. »

(Edg. QUINET.)

le Rhin ff 57 à 59
et 287 à 99

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur en 1917.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Librairie PLON-NOURRIT ET Cie

Madame de Staël et Napoléon. Un volume in-8° avec un portrait en héliogravure.

(Couronné par l'Académie française, prix Bordin.)

Dix années d'exil, par Mme DE STAËL. Édition nouvelle d'après les manuscrits. Un volume in-8° orné d'une héliogravure.

Mathieu de Montmorency et Madame de Staël, d'après les lettres inédites de M. de Montmorency à Mme Necker de Saussure. Un volume in-16 avec un portrait.

Madame de Staël. Un volume in-16. (Bibliothèque française.)

Librairie DELAGRAVE

Chateaubriand. *Mémoires d'Outre-Tombe.* (Collection Pallas.)

Librairie HACHETTE

Chateaubriand. *Mémoires d'Outre-Tombe*, édition critique. (En préparation.)

PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 22243.



EDGAR QUINET

d'après le médaillon de David d'Angers.

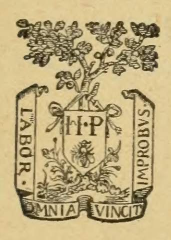
« ALLEMAGNE AU-DESSUS DE TOUT ! »

UN PROPHÈTE
EDGAR QUINET

ÉDITION NOUVELLE DE SES ARTICLES SUR L'ALLEMAGNE
D'APRÈS LES TEXTES ORIGINAUX AVEC COMMENTAIRE

PAR

PAUL GAUTIER
DOCTEUR ÈS LETTRES



PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6e

1917

*


SABLE
COLLECTION
SABLE

ÉDITION NOUVELLE DE SES ARTICLES SUR L'ALLEMAGNE, AVEC COMMENTAIRE D'APRÈS LES TEXTES ORIGINAUX

PAR

Paul GAUTIER

DOCTEUR ÈS LETTRES

Dans la première moitié du dix-neuvième siècle, l'élite française s'éprit, pour les mœurs, la littérature, les idées, la science de l'Allemagne, d'une frénésie d'admiration qui confinait à l'envoûtement. Et le livre fameux de Mme de Staël fut en partie cause de ce phénomène. M. Paul Gautier nous montre un exemple de cette dangereuse fascination dans la personne d'Edgar Quinet, qui aima l'Allemagne au début de ses années d'apprentissage intellectuel, épousa même une Allemande, mais s'éveilla vite de son rêve. Il découvrit l'ambition conquérante de ce peuple de proie, habile à dissimuler ses instincts de domination, sa tenace volonté d'employer la force au profit de ses fins égoïstes et basses, qui comprenaient l'écrasement de la France et le triomphe de la culture germanique

C'est donc une excellente idée — et combien opportune! — d'avoir réuni en volume les articles vraiment prophétiques par lesquels Quinet n'a cessé de dénoncer, même à une époque où sa voix risquait de résonner dans le désert, de 1830 à 1848, le grand duel engagé entre deux civilisations et deux races, de retrouver et fixer dans un recueil les pages ardentes qui, disséminées dans les revues, les journaux du temps ou les œuvres complètes du maître, de la monarchie de Juillet à 1870, annoncent les catastrophes prochaines, prédisent les conséquences de Sadowa, l'Allemagne prête à poser sur sa tête la « couronne du monde », et font jaillir d'immortelles espérances des deuils de l'Année Terrible Ceux de la Marne et de Verdun ont prouvé que le sacrifice de leurs aînés n'avait point été vain. Quelle haute leçon! Que de vues profondes, telles, par exemple, celles qui ont trait aux garanties à exiger de la « teutomanie » sur le Rhin! Ce recueil est digne de devenir le *vade-mecum* de tous ceux qui pensent, luttent, souffrent et meurent en ce moment pour la victoire inévitable du Droit.

Un volume in-16 avec portrait. Prix : 3 fr. 50. — Librairie Plon-Nourrit et Cie, 8, rue Garancière, Paris — 6e.

(P.-N. 22558.)


SABLE
COLLECTION
SABLE

« ALLEMAGNE AU-DESSUS DE TOUT! »

UN PROPHÈTE
EDGAR QUINET

ÉDITION NOUVELLE DE SES ARTICLES SUR L'ALLEMAGNE.
AVEC COMMENTAIRE D'APRÈS LES TEXTES ORIGINAUX

PAR

Paul GAUTIER

DOCTEUR ÈS LETTRES

Dans la première moitié du dix-neuvième siècle, l'élite française s'éprit, pour les mœurs, la littérature, les idées, la science de l'Allemagne, d'une frénésie d'admiration qui confinait à l'envoûtement. Et le livre fameux de Mme de Staël fut en partie cause de ce phénomène. M. Paul Gautier nous montre un exemple de cette dangereuse fascination dans la personne d'Edgar Quinet, qui aima l'Allemagne au début de ses années d'apprentissage intellectuel, épousa même une Allemande, mais s'éveilla vite de son rêve. Il découvrit l'ambition conquérante de ce peuple de proie, habile à dissimuler ses instincts de domination, sa tenace volonté d'employer la force au profit de ses fins égoïstes et basses, qui comprenaient l'écrasement de la France et le triomphe de la culture germanique

C'est donc une excellente idée — et combien opportune! — d'avoir réuni en volume les articles vraiment prophétiques par lesquels Quinet n'a cessé de dénoncer, même à une époque où sa voix risquait de résonner dans le désert, de 1830 à 1848, le grand duel engagé entre deux civilisations et deux races, de retrouver et fixer dans un recueil les pages ardentes qui, disséminées dans les revues, les journaux du temps ou les œuvres complètes du maître, de la monarchie de Juillet à 1870, annoncent les catastrophes prochaines, prédisent les conséquences de Sadowa, l'Allemagne prête à poser sur sa tête la « couronne du monde », et font jaillir d'immortelles espérances des deuils de l'Année Terrible Ceux de la Marne et de Verdun ont prouvé que le sacrifice de leurs aînés n'avait point été vain. Quelle haute leçon! Que de vues profondes, telles, par exemple, celles qui ont trait aux garanties à exiger de la « teutomanie » sur le Rhin! Ce recueil est digne de devenir le *vade-mecum* de tous ceux qui pensent, luttent, souffrent et meurent en ce moment pour la victoire inévitable du Droit.

« ALLEMAGNE AU-DESSUS DE TOUT! »

UN PROPHÈTE

EDGAR QUINET

« ALLEMAGNE AU-DESSUS DE TOUT »

UN PROPHÈTE

> « Ils ne sentent pas battre le cœur de la France. »

Il s'est passé en France, dans la première moitié du dix-neuvième siècle, un phénomène unique, qui n'a point d'analogue dans le reste de notre histoire.

L'élite intellectuelle de la nation, — poètes, savants, philosophes, — s'est éprise pour un autre peuple, pour ses mœurs, pour sa littérature, pour sa science, d'un enthousiasme ou, pour mieux dire, d'une frénésie d'admiration extraordinaire. Jamais l'Italie de la Renaissance, l'Espagne au dix-septième siècle, l'Angleterre au dix-huitième n'égarèrent à ce point les esprits. Il n'est pas exagéré de dire qu'il y eut, pendant plus de trente ans, une sorte d'abdication de notre génie national. La France renia ce qui avait fait son influence, sa gloire dans le monde, ce pur trésor de notre race : le dix-septième siècle. Elle reconnut son infériorité, proclama la supériorité de l'Allemagne.

Nous connaissions, d'ailleurs, très mal cette littérature que nous prétendions imiter; nous con-

naissions ce peuple plus mal encore. Nous nous faisions de sa candeur, de sa bonhomie, de son prétendu manque de sens pratique, une image poétique et très fausse; et cependant, dès cette époque, ce peuple était en marche vers l'unité, vers la conquête du monde. C'est que nous le voyions non pas en lui-même, mais en nous : il était la création de notre pensée, de nos vagues aspirations, de nos rêves. L'Allemagne fut vraiment le songe de la France.

Seule, dans cet égarement général, une voix s'éleva et dénonça le péril. Comme toute sa génération, cet homme avait subi l'étrange fascination de l'Allemagne : il l'aima d'un amour profond, avec tout son esprit et tout son cœur. Mais un jour ses yeux s'ouvrirent : il s'éveilla de son rêve, il vit l'Allemagne. Il vit l'ambition conquérante de ce peuple prétendu de songe-creux et de poètes, son sens du réel, sa ténacité invincible; il vit sa marche rapide vers l'unité nationale et, par delà l'unité, vers la conquête du monde. Inlassablement, de toutes ses forces, de toute son énergie, ce peuple tendait vers ce double but : l'écrasement définitif de la France et de la civilisation française, le triomphe de l'Allemagne et de la culture allemande.

C'est l'honneur d'Edgar Quinet d'avoir prédit à une époque où personne en France ne le soupçonnait, — de 1830 à 1848, — ce menaçant avenir. Avec une sûreté prophétique, il a compris le sens du grand duel engagé entre deux peuples, ou, pour mieux dire, entre deux civilisations et deux races. Qui peut mieux lui rendre hommage que nous, acteurs et spectateurs du dénouement tra-

gique de ce duel séculaire? Maintenant encore, ces pages peuvent éclairer notre conscience et, s'il était nécessaire, affermir notre cœur.

I

A l'égard de l'Allemagne, Quinet, comme tous ses contemporains, débuta par l'enthousiasme. D'où vient cet enthousiasme? En partie d'un très beau livre, très dangereux aussi et plein d'erreurs, du livre *De l'Allemagne* de Mme de Staël.

Cet ouvrage était inconnu du grand public avant 1813. En 1810, les exemplaires déjà imprimés avaient été saisis, mis au pilon par la police de l'Empire. Il avait paru pour la première fois à Londres, chez le libraire Murray, en octobre 1813, au bruit du canon de Leipzig; pour la seconde fois à Paris, chez Nicolle et Mame, en mai 1814, un mois après la capitulation. Remarquons cette date. Paris avait alors un gouverneur prussien, le général Sacken; le roi de Prusse avait fait son entrée dans la capitale de la France, aux côtés de l'empereur Alexandre. Les grenadiers russes et prussiens montaient la garde à l'Opéra. Le soir du 31 mars, dans la salle étincelante de lumières, acclamé par une foule en délire, Laïs chantait :

Vivent Guillaume
Et ses guerriers vaillants!

Une grande nation applaudissait sa propre défaite. La France était envahie, foulée aux pieds;

nos villages de Lorraine et de Champagne offraient le même spectacle qu'ils devaient offrir cent ans plus tard, en août 1914 : l'incendie, la dévastation, le pillage et le meurtre. De tous nos ennemis, les Prussiens s'étaient montrés les plus cruels. Qu'importe? N'étaient-ils pas nos libérateurs? N'avaient-ils pas répété vingt fois qu'ils ne faisaient la guerre qu'à l'Empereur et non pas à la France? Les émigrés leur étaient reconnaissants de ramener la royauté, les amis de la liberté de les délivrer du despotisme; on saluait dans leur triomphe, non la défaite, mais la paix. Détestable sophisme, qui est pour nous le sujet d'un long étonnement et d'une profonde tristesse, mais qui s'explique par la violence des passions politiques, la lassitude de l'esprit public, l'hypocrisie des vainqueurs.

Voilà dans quelles circonstances parut le livre de Mme de Staël. Loin de nuire à son succès, elles le firent éclatant et rapide. On ferma les yeux sur les réalités de l'heure présente ; la personnalité de la femme illustre, tant de fois persécutée, se confondit avec celle de la nation dont elle prenait la défense. On ne voulut voir dans l'Allemagne que la victime du plus lourd despotisme. Il parut naturel que la France rachetât ce crime. Les critiques passionnées du caractère français qui abondent dans ce livre, légèreté prétendue, frivolité, égoïsme, immoralité, ne choquèrent personne : ne sommes-nous pas le peuple qui, le plus facilement, se dénigre? Notre sévérité envers nous-mêmes n'eut d'égale que notre complaisance à l'égard du vainqueur.

Quelle était donc cette Allemagne que nous présentait Mme de Staël?

Ce n'était pas, à coup sûr, l'Allemagne de 1814; ce n'était pas même celle de 1810. L'image qu'elle nous offrait de ce peuple nous reportait à cinquante ans en arrière, quand aucune passion politique, aucune ambition ne soulevait cette poussière d'États et de principautés minuscules. Bien plus, l'Allemagne de Mme de Staël continuait à ressembler à celle que s'était imaginée le dix-huitième siècle, d'après les idylles de Gessner : un peuple d'hyperboréens, antique et modeste, bon et vertueux, menant une existence pastorale dans un lointain pays perdu dans les brumes (1). Un tel pays de poésie et de rêve n'a sans doute jamais existé. C'était pourtant ainsi qu'on se représentait l'Allemagne en France, non seulement à la fin du dix-huitième siècle, mais au commencement du dix-neuvième. Ni l'émigration, ni les guerres de la Révolution et de l'Empire, ni les efforts de ceux qui, comme Charles de Villers ou Benjamin Constant, avaient essayé de faire mieux connaître les deux nations l'une à l'autre, n'avaient modifié sensiblement cette image. Un Allemand, Reichardt, l'ancien maître de chapelle du roi de Prusse, qui voyageait en France sous le Consulat, notait que l'ignorance des mœurs allemandes était poussée en France « jusqu'aux dernières limites du ridicule ». Tel était aussi l'avis de Benjamin Constant : témoin ce Mathieu de Mirampal qu'il cite dans son *Journal intime* et qui, le plus sérieu-

(1) Voir sur cette question l'ouvrage de BALDENSPERGER, *Gœthe en France*. « L'Allemagne, dit Rivarol, offrira longtemps le spectacle d'un peuple antique et modeste, gouverné par une foule de princes amoureux des modes et du langage d'une nation attrayante et polie. »

sement du monde, proposait de faire voyager les jeunes Français en Allemagne, « pour retarder l'âge de la puberté par la rigueur du climat! »

Sans doute, le livre de Mme de Staël n'énonçait pas de propositions aussi burlesques. Il avait surtout le grand mérite d'attirer l'attention des Français sur la nouveauté, sur la profondeur du génie allemand qui, avec les œuvres des Kant, des Schiller ou des Gœthe, avait donné à la pensée moderne quelques-uns de ses plus grands chefs-d'œuvre. Mais, sur la vraie nature du peuple allemand, il faut bien l'avouer, l'ouvrage de Mme de Staël continuait et même aggravait la légende. Où, d'ailleurs, aurait-elle pu connaître ce peuple? Ce n'était pas dans les réunions de cour, à Weimar ou à Berlin, dans ses conversations avec la grande-duchesse, ou la reine Louise; ce n'était pas davantage dans la société des poètes et des philosophes, toujours en représentation devant elle. Le peuple, le vrai peuple, elle l'avait entrevu aux relais de poste, par la portière de son carrosse; elle lisait un peu, elle ne parlait pas sa langue; et pour nous, qui savons combien de telles enquêtes sont difficiles, comme elles exigent un esprit impartial, un longs séjour, une parfaite connaissance du pays, des mœurs et du langage, nous devons avouer que Mme de Staël ne réunissait à aucun degré ces qualités indispensables.

Donc, il ne faut pas s'étonner si elle reprit l'antique légende chère au dix-huitième siècle; non seulement elle la reprit, mais elle l'exagéra par opposition à l'Empire et à la France de l'Empire. Elle eut, sans cesse, comme le dit spirituellement Heine, un œil attaché sur son papier

et l'autre sur Napoléon. En partie parce qu'elle continuait une légende, en partie parce qu'elle obéissait à des passions politiques, elle fit, non seulement de la poésie et de la pensée allemande, mais de l'âme allemande et du caractère allemand un éloge dont l'excessive naïveté désarme. S'il faut l'en croire, les Allemands sont « bons, justes, sérieux, candides, loyaux, chevaleresques »; ils ont des mœurs pures, ils respectent les femmes; ils dédaignent le réel, la puissance et la force; « ils ne manquent jamais à leur parole; la tromperie leur est étrangère »; ils sont incapables « de cette souplesse hardie qui fait plier toutes les vérités pour tous les intérêts et sacrifie tous les engagements à tous les calculs (1). » Il faut abréger : ce n'est pas sans un sentiment douloureux que, nous, Français d'aujourd'hui, nous lisons cette apologie, à laquelle l'avenir devait donner par deux fois un démenti si cruel.

Mais, dit-on, l'Allemagne du temps de Mme de Staël ne ressemblait pas à l'Allemagne de nos jours. Que vaut cette excuse? Non seulement Mme de Staël n'a rien aperçu du mouvement profond qui transformait l'Allemagne depuis Iéna, à l'heure où elle écrivait, sous l'Empire; mais encore ce qu'elle dit en général de l'âme allemande est tellement superficiel et parfois puéril, que les Allemands eux-mêmes, de son temps, en se regardant dans son livre, ont souri de leur image. Il y a des traits essentiels, permanents, de la race qu'elle n'a jamais soupçonnés. A-t-elle vu, par exemple, ce mélange de candeur et d'hypocrisie, de loyauté

(1) *De l'Allemagne*, 1re partie, ch. II.

et de dissimulation, de mysticisme et de brutalité qui est, suivant le mot d'un Allemand, Nietzsche, « le piège redoutable tendu perpétuellement à la naïveté de l'étranger? » A-t-elle senti la complexité de l'âme allemande, dont ce même Nietzsche disait : « Un Allemand qui oserait s'écrier : « Je porte, « hélas! deux âmes en moi! » se tromperait d'un joli chiffre d'âmes! » Mais surtout a-t-elle connu la force du caractère allemand, le foyer d'énergie qu'est l'âme allemande : « Le peuple allemand, dit Heine, ne se laisse pas facilement émouvoir; mais quand on l'a une fois poussé dans une route, il la suivra jusqu'au bout avec la constance la plus opiniâtre. » Cette énergie cependant était visible dans l'histoire. Elle éclate dans l'œuvre de l'homme qui personnifie le mieux les qualités et les défauts de la race, le moine Martin Luther. Elle apparaît dans la vie d'un Frédéric. Elle existe du temps même de Mme de Staël. N'est-ce pas elle qui, après Iéna, inspire l'œuvre des réformateurs de la Prusse, des libérateurs de 1813, et qui restaure la patrie allemande? N'est-ce pas elle, en apparence pacifique et sereine, qui règne alors dans ces calmes sanctuaires de la pensée germanique, dans ces Universités où l'Allemagne prend conscience d'elle-même et, patiemment, élabore son unité future?

Ces vérités nous frappent aujourd'hui par leur évidence; elles ne frappèrent ni Mme de Staël ni, ce qui nous étonne davantage, ses contemporains en 1814 et en 1815. La leçon de Leipzig et de Waterloo fut perdue pour les âmes. Dans cette grande chute du despotisme, les nations longtemps victimes, ou prétendues telles, semblèrent parées d'une auréole. L'Allemagne symbolisa la

Pensée, la Poésie délivrée de ses chaînes et s'élevant sur les ailes de l'Enthousiasme. L'Enthousiasme! Qui n'a pas relu, médité les trois derniers chapitres de Mme de Staël ne possède pas la clef du livre. L'ardente jeunesse de la Restauration, de 1815 à 1825, y trouvait l'écho de ses aspirations et de ses désirs (1). Jamais pareille fièvre n'avait ainsi brûlé les cœurs; elle confondait dans un même amour la Poésie, la Science et la Liberté. Une vague d'idéalisme montait des abîmes de l'âme humaine dans l'œuvre d'un Lamartine, d'un Lamennais ou d'un Hugo. A qui pouvait s'adresser l'admiration de cette jeunesse? Non pas, certes, à la froide poésie de l'Empire, mais à la nation que, dans un livre passionné et génial, une femme, vivante incarnation de l'Enthousiasme, lui présentait comme détachée de tout intérêt terrestre et de toute ambition vulgaire, comme l'asile de la pensée méditative et de l'âme.

Les événements de 1814 et de 1815 n'ouvrirent pas les yeux aux nouvelles générations; bien plus, elles les égarèrent. La passion romantique fit le reste; et, pour cinquante ans, l'Allemagne de Mme de Staël, qui retardait déjà d'un demi-siècle, qui d'ailleurs n'avait jamais été la vraie Allemagne, cacha aux yeux des Français l'Allemagne moderne, marchant d'un pas rapide vers cette puissance que Mme de Staël lui reprochait naïvement de ne pas savoir conquérir!

(1) « Je lis encore Mme de Staël et surtout les chapitres sur l'enthousiasme, qui me font un plaisir toujours nouveau. » (Edg. Quinet à sa mère, 13 février 1820.)

II

Telle fut la première influence, très profonde, que subit Quinet. L'Allemagne lui apparut, comme à toute sa génération, idéalisée et poétisée à travers le livre de Mme de Staël. Il faut lire dans l'*Histoire de mes idées*, dans sa *Correspondance*, ce qu'il dit de cette femme illustre, de l'idolâtrie qu'elle lui inspirait, de l' « impression de harpe éolienne » que ce style faisait sur ses nerfs (1). Que cherchait-il? Que cherchaient ces jeunes gens dans ce livre? C'était plus et mieux que l'Allemagne : c'étaient eux-mêmes.

La seconde influence, toute-puissante, fut celle de Victor Cousin.

Ceux qui s'imaginent, à ce nom, certain personnage officiel, ridicule et falot, s'épuisant à faire vivre dans une apparente harmonie la religion, le pouvoir et la philosophie, n'ont aucune idée du rôle prestigieux que Victor Cousin a joué dans les premières années de la Restauration. Il fut, pour cette jeunesse ardente, un guide et un Dieu; nul homme n'a suscité de plus violents enthousiasmes, des vocations plus décidées. Que l'on se représente ce jeune maître de vingt-cinq ans (2), à peine plus âgé que ses disciples, ce

(1) Cf. *Histoire de mes idées*, 2e partie, ch. III, et la *Correspondance* avec sa mère, t. I, décembre 1819, 13 février 1820, 25 mars 1820, etc.

(2) Il était né en 1792.

visage pâle émergeant de la longue chevelure, ces yeux « flamboyants » de prophète; qu'on entende cette voix souple, chantante, vibrante, dont il jouait en virtuose incomparable (1), avec de feintes hésitations, des repentirs, des silences, donnant en pleine chaire à son auditoire le spectacle toujours émouvant d'une pensée qui se cherche et sort enfin, brillante, des ténèbres intérieures : alors on aura la juste notion du pouvoir étrange, fascinateur que, dès novembre 1815, dans une des modestes salles du vieux collège du Plessis, il exerçait sur la jeunesse. Au fond, ce que nous aimons dans un maître, c'est encore nous. Ce que ces jeunes hommes saluaient avec ivresse dans Cousin, c'étaient tous les rêves généreux qui leur gonflaient le cœur : l'enthousiasme pour la pensée longtemps proscrite, pour la beauté, pour la science, pour la liberté. Une soif inextinguible de savoir, un besoin de croire et d'admirer brûlait leur sang, mouillait leurs yeux de larmes. Tels étaient les disciples; tel fut le maître qui les entraîna à sa suite vers la Terre promise, vers l'oasis délicieuse où, après une longue marche dans les sables arides, ils pourraient enfin aspirer à longs traits la Science, la Poésie et le Bonheur.

Cette oasis, c'était l'Allemagne. Comment le jeune Cousin la connaissait-il?

Suppléant, dès novembre 1815, de Royer-Collard à la Faculté des Lettres, chargé de cours à l'École Normale, il avait commencé par enseigner la philosophie de Kant, mais sans la con-

(1) « Cet homme a une puissance d'âme qui m'étonne comme le chant de la Pasta! » (Edg. Quinet à sa mère, 10 août 1825.)

naître autrement que par le livre de Villers et par la traduction latine. Quant aux autres philosophes allemands, il n'en avait qu'une idée très superficielle par les ouvrages de Gérando, d'Ancillon et par le livre de Mme de Staël. C'est de celle-ci, vraiment, qu'il reçut l'étincelle. Il se fit présenter chez elle, rue Royale, dans l'hiver de 1816-1817, qui précéda sa mort; il vit ce regard brillant de fièvre, ce visage que nous a peint Chateaubriand (1), pâle, amaigri, ravagé par la souffrance, mais où régnait encore l'intelligence souveraine. Cousin subit le choc, et il causa avec l'entourage, avec Guillaume Schlegel, ce pédant froid et compassé, mais admirablement renseigné sur toutes les choses d'Allemagne. Du coup, il prit un grand parti : il verrait, de ses yeux, ce pays merveilleux, patrie de la pensée et de la philosophie.

En juillet 1817, il part. Voyage douloureux pour un cœur français. La France de l'Est offrait un spectacle analogue à celui qu'elle a offert de nos jours. Dès la Ferté-sous-Jouarre, les Bavarois et les Prussiens : l'ennemi foulant notre sol; les habitants mornes, silencieux; la terreur et la violence. Aux relais de poste, on échange de rares paroles : « On nous laisse crever de faim! s'écrie un postillon, et si nous disons un mot, autant de pris, autant de fusillés! » Quel début pour un pèlerinage de paix et d'amour! Mais rien n'arrête notre voyageur : les classes intellectuelles ne comprenaient plus le sens de ce mot : la défaite. Ne l'avaient-elles pas saluée, en 1814, en 1815, comme la délivrance? A Saarbrück, des habitants se pressent

(1) *Mémoires d'Outre-Tombe.*

autour de la voiture : « Que dit-on en France? Pense-t-on à nous? *Nous avons le corps prussien et le cœur français.* » Cri d'angoisse, appel émouvant qui monte des profondeurs de la conscience humaine vers la France aimée, que l'on espère revoir un jour. Mais Cousin poursuit sa route : il a une mission à accomplir. N'est-il pas entendu, d'ailleurs, qu'il y a deux Allemagnes : celle des hommes d'État et des gens de guerre, qui n'est pas la véritable; et l'autre, celle des penseurs et des poètes, qui n'a rien de commun avec la première? Profonde erreur, qui s'est, hélas! perpétuée jusqu'à nous.

Enfin, Victor Cousin a franchi le Rhin : il respire; le voici en Allemagne. Nous ne le suivrons pas dans son voyage à Francfort, à Berlin ou à Heidelberg, dans ses conversations avec Frédéric Schlegel, Schleiermacher, Ancillon ou Gœthe. Notons simplement que sa grande découverte, dans ce premier voyage, fut Hegel, auquel il fit en France la fortune que l'on sait. Dans un second, en 1818, ce fut Schelling, qui devint son principal inspirateur. Mais de ce double voyage, qui devait avoir pour la pensée française des conséquences si importantes, il importe de dégager les conclusions qui s'imposent.

La première, c'est la conquête intellectuelle de la France. Ce qui n'était, chez Mme de Staël, que vague et nébuleux enthousiasme se précise, devient admiration pour la science allemande : première ébauche d'un culte qui devait durer près d'un siècle et dont Cousin célèbre avec pompe les mystères. L'Allemagne comprit tout le parti qu'elle pouvait tirer de ce nouvel apôtre : « Je fus accueilli au delà du Rhin *comme l'espérance* », a dit Cousin.

Faisons la part de l'énorme vanité du philosophe; ce mot, du moins, a le mérite de montrer excellemment le service que les penseurs de l'Allemagne attendaient de la France, qu'ils ont toujours attendu d'elle : il s'agissait de mettre la clarté française, l'incomparable puissance de rayonnement du génie et de la langue de la France au service de la pensée allemande. Personnellement, ces philosophes d'outre-Rhin tenaient Cousin en médiocre estime : « Sa philosophie est bonne tout au plus, disait l'un d'eux (1), pour amuser un dimanche un pensionnat de demoiselles ! » Mais quoi ! Cousin était Français; il se déclarait l'humble admirateur de l'Allemagne; il brûlait d'en répandre la doctrine; on lui savait gré de ses intentions et on lui pardonnait son peu de génie. Ces illustres penseurs n'ignoraient pas ce qui leur manquait et ce qu'ils enviaient à la France. « La France, disait Hegel, a assez fait pour la philosophie en lui donnant Descartes. » Ce n'était pas, ajoute Cousin, qu'il se reconnût inférieur à notre grand philosophe; mais il admirait, il enviait le talent que lui, Hegel, n'avait pas et que possédait l'auteur du *Discours de la Méthode,* de « rendre claires les idées les plus obscures ». Filtrer, clarifier les idées allemandes, les passer à travers ce merveilleux tamis qu'est la langue française, les propager, fût-ce un peu dénaturées, à travers le monde pour la plus grande gloire de l'Allemagne, voilà ce qu'on attendait de la vieille nation, de qui la civilisation n'avait plus rien à espérer, mais qui pouvait, du moins, servir sa jeune rivale.

(1) Le métaphysicien Daub, cité par Edgar Quinet.

Cette sorte d'abdication du génie français est — on ne saurait se lasser de le redire — le phénomène le plus extraordinaire de la première moitié du dix-neuvième siècle. Cousin en fut inconsciemment l'initiateur; mais il a duré beaucoup plus que son influence. Longtemps encore, la France s'est faite la servante docile de l'Allemagne et de sa gloire. Par l'intermédiaire de ses historiens, de ses philosophes, de ses critiques, de ses savants, de ses poètes, elle a élevé à sa louange avec un complet désintéressement le plus beau monument d'admiration que l'Allemagne ait connu à travers les siècles.

Du moins, l'image que Victor Cousin nous présentait de l'Allemagne était-elle plus juste que le portrait célèbre qu'en avait tracé Mme de Staël? Il faut renoncer à cette illusion. Sous une apparence plus scientifique, V. Cousin continua la légende. Son habileté et la raison de son succès fut qu'il sut extraire de Kant, de Fichte, de Jacobi ou de Hegel ce qu'il y avait de plus assimilable à l'âme française, c'est-à-dire ce qu'il y avait de plus superficiel dans l'œuvre de ces penseurs. Il les accommoda au goût de l'époque, flatta les passions politiques et romantiques, montra dans Kant un précurseur de la liberté, entraîna le romantisme naissant dans les voies de l'Allemagne : son fameux cours de 1818 à la Sorbonne, qu'il professa tout chaud encore de son premier voyage d'outre-Rhin, est un événement littéraire, d'où sont sorties la plupart des théories romantiques. Mais cette Allemagne idéaliste et rêveuse, enthousiaste du devoir et de la liberté, retardait plus encore que celle de Mme de Staël. Elle était en train de disparaître, et Cousin

nous la montrait éternelle : il la voyait à travers la France de la Révolution; il ne la voyait jamais en elle-même. Pour ne prendre qu'un seul exemple, a-t-il pénétré ce qu'il y avait de profondément allemand dans la doctrine de ce Hegel, qu'il s'était donné pour mission de répandre en France? Ce despotisme fataliste, cette apologie du succès et de la force, si contraire à nos propres traditions? Le manque complet de sympathie, de charité « ou plutôt d'humanité de cette orgueilleuse science (1)? » Cette sorte de divinisation de l'Allemagne en général et de la Prusse en particulier, considérée comme la dernière et la plus complète incarnation de Dieu? Cette intolérance haineuse, ce mépris de la France asservie au catholicisme, qui éclate dans ces paroles du vieil Hegel à Victor Cousin, à la vue de pauvres gens vendant des médailles sous le porche d'une cathédrale : « Voilà *votre* religion catholique et les spectacles qu'elle nous donne! Mourrai-je avant d'avoir vu tomber tout cela! »

Mais à quoi bon multiplier les exemples? On eût fort étonné Cousin, en lui montrant que l'hégélianisme ramenait progressivement l'Allemagne à la barbarie, et qu'il ne prétendait à rien moins qu'à imposer cette barbarie au monde.

Des ombres sans corps, voilà ce que l'enthousiaste philosophe avait rapporté d'Allemagne, ce qu'il proposa et ce qu'il imposa par son éloquence à l'admiration des Français. C'est en ce sens qu'il fut, après Mme de Staël, l'initiateur d'Edgar Quinet.

(1) Edgar QUINET, *Fatalisme et indifférence.*

III

« Venez et aidez-moi à faire connaître l'Allemagne à la France! »

C'est en ces termes pompeux que Victor Cousin s'adressait, en février 1827, à ce jeune homme de vingt-quatre ans à peine. Mais à une imagination très forte, à une âme sensible et ardente, le néophyte joignait un don d'observation, un sens du réel, et, pour tout dire, un esprit scientifique qui dépassait de beaucoup la valeur du maître.

Edgar Quinet avait fait la connaissance de Cousin deux ans auparavant.

Certain jour de mai 1825, le jeune étudiant, un manuscrit sous son bras, quittait la modeste chambrette de la rue de la Sorbonne, qu'il habitait alors, pour aller frapper à l'appartement mystérieux, où le maître en personne, toujours théâtral, drapé dans sa robe de chambre, entr'ouvrait l'huis à ses disciples. Il y avait, ce jour-là, dans l'antre de la Sibylle, un jeune professeur d'allure correcte, tiré à quatre épingles, mais qui cachait sous cette enveloppe trompeuse une âme brûlante, débordante de science et de poésie : c'était Jules Michelet (1). Chacun de ces deux jeunes gens eût pu dire de l'autre ce que Montaigne dit de sa rencontre

(1) Il avait été présenté à Victor Cousin par son ami Poret, l'année précédente, en avril 1824 (Michelet, *Mon Journal*, p. 298, 307). Michelet avait vingt-sept ans; Quinet, vingt-deux, quand ils se virent chez Cousin.

avec La Boétie : « Nous nous cherchions avant que de nous être vus. »

L'année précédente, en 1824, à vingt et un ans, Quinet avait fait une de ces découvertes intellectuelles qui transforment la vie, et qui, du sein des ténèbres, soudain, font jaillir la lumière : Herder lui avait été révélé (1). Tout de suite, il entreprit de traduire en français les *Idées sur la philosophie de l'histoire de l'humanité*. Il ne savait « pas une syllabe d'allemand » ; il l'apprit. Il lut Herder d'abord dans la traduction anglaise, puis dans le texte. Ce furent des heures inouïes d'ivresse, d'enthousiasme et d'extase. Transporté, il écrivit tout d'une traite, à la campagne, en octobre 1824, son *Introduction à la philosophie de l'histoire de l'humanité*. C'était l'œuvre qu'il apportait, qu'il allait lire à Cousin, toute brûlante de fièvre, mouillée de larmes d'allégresse : « Depuis l'âge où l'on commence à être ému par le génie et à souffrir par son cœur et par celui des autres, ce livre a été pour moi une source intarissable de consolations et de joie. Jamais, non, jamais, il ne m'est arrivé de le quitter, sans avoir une idée plus élevée de la mission de l'homme sur la terre ; jamais, sans croire plus profondément au règne de la justice et de la raison ; jamais, sans me sentir plus dévoué à la liberté, à mon pays, et en tout plus capable d'une bonne action. Que de fois ne me suis-je pas écrié en déposant ce livre, le cœur tout ému de joie : « Voilà l'homme que je « voudrais pour mon ami (2) ! »

(1) Il dut cette révélation à un certain M. Smith, vieil Écossais parent de sa famille. (*Edgar Quinet avant l'exil*, p. 32. Cf. *Correspondance*, t. I, lettre du 9 mai 1823 et suiv.).

(2) *Introduction à la philosophie de l'histoire de l'humanité.*

Quel lyrisme! Et comme cette ardente jeunesse s'y révèle! Que l'on s'imagine la scène : le jeune lecteur, penché sur son manuscrit; le sensible, le nerveux, le frémissant Michelet, qui écoutait chanter une âme, sœur de la sienne; et le maître, drapé dans sa robe de blanc fantôme, le regard inspiré, l'air fatal, s'écriant : « Mon enfant, vous avez une étoile! Il faut vous ruiner pour l'atteindre! »

Cette scène, l'enthousiasme pour Herder, la traduction qu'en fit Quinet et qui parut seulement deux ans plus tard, en février 1827 (1), appellent deux réflexions.

La première, c'est que, continuant l'erreur de Mme de Staël, Cousin, Michelet et Quinet persistaient à prendre pour l'Allemagne moderne ce qui était l'Allemagne du passé et du dix-huitième siècle. Herder était mort en 1803, l'année où naissait Quinet : son grand ouvrage, *Ideen zur Philosophie der Geschichte der Menschheit*, avait paru à Riga de 1784 à 1791. L'idée maîtresse de Herder était de replacer l'homme dans le cadre de la nature, de représenter toutes les formes de l'être comme des manifestations de Dieu, de montrer la solidarité qui unit les générations actuelles aux innombrables générations du passé. « Je m'arrêtais, dit Quinet, pour écouter au fond de mon âme le sourd retentissement des siècles passés. » Nulle influence plus forte, pas même celle de Vico, n'a

(1) *Idées sur la philosophie de l'histoire de l'humanité*, par Herder, ouvrage traduit de l'allemand, précédé d'une introduction par Edgar Quinet. — A Paris et Strasbourg, chez Levrault, 2 volumes, 1827. Avec cette dédicace à Victor Cousin : « Faible hommage de respect pour son caractère et de reconnaissance pour son amitié. »

agi sur Michelet. Mais enfin, il eût fallu se contenter de rendre hommage au génie de Herder sans conclure de ce génie à celui de l'Allemagne moderne. C'est ce que ne firent, à aucun degré, ces historiens et ces philosophes; cette Allemagne idéaliste, morte, ou en train de mourir, ils la prirent pour l'Allemagne vivante, et, suivant la formule saisissante d'Edgar Quinet, revenu de ses erreurs, « en fait de systèmes, ils n'adoptèrent que des morts ».

Une seconde remarque, que nous avons déjà faite à propos de Cousin, c'est que cette Allemagne, à laquelle les Michelet et les Quinet prodiguaient leur amour, ils la voyaient non pas en elle-même, mais en eux : elle était la projection de leur âme. La science n'était pas pour eux seulement ce désir insatiable de savoir, naturel à l'homme ; c'était tout à la fois l'amour de la liberté, le besoin de la justice, l'élan vers l'idéal, un flot tumultueux de sentiments et d'idées qui débordait de la France de la Révolution et de la France du dix-huitième siècle; c'était aussi l'amour de la France, et, par delà la France, de l'humanité tout entière. De là cet état de « révélation », pour ainsi dire, et de délire religieux, qui saisit le jeune Quinet à la lecture de Herder ou Michelet parlant des *Antiquités du droit allemand* de Jacob Grimm, de la « bonne », la « douce », la « débonnaire Allemagne », si confiante en l'homme, si respectueuse « de la femme », et de sa « poésie juridique, fugitive mélodie, ici légère et gazouillante comme l'alouette qui monte au ciel, là retentissante, lointaine, comme un chant sur l'eau du Rhin ! »

Ce lyrisme débordant et si peu scientifique

n'était, au fond, chez ces nobles penseurs, que l'expression du rêve généreux qui emplissait leur âme : l'Allemagne était la création de leur amour.

Cependant, Quinet continue, en 1825 et 1826, sa traduction des *Idées* de Herder. Il sait l'allemand, supériorité évidente qu'il a sur Cousin, qui ne le sait pas, et sur Michelet, qui ne le sait guère (1). Il veut voir l'Allemagne « de ses yeux », écrit-il à sa mère (2), non pas, comme Cousin, en une excursion rapide, mais dans sa vie, dans ses mœurs ; et puis, il souffre trop en France.

Nous touchons là une des causes profondes de cet engouement de la jeunesse libérale des dernières années de la Restauration pour l'Allemagne : elle étouffe en France ; elle va chercher en Allemagne la poésie, la science, la paix, l'oubli. Mme de Staël lui avait ouvert la voie : n'avait-elle pas, elle aussi, médit de la France napoléonienne, cherché dans l'Allemagne l'oubli de ses souffrances et, pour son génie, un asile? La liberté semblait morte : on avait pleuré aux funérailles du général Foy, comme à ses funérailles (3). De Heidelberg, le 12 mai 1827, Quinet écrira à Michelet, son ami le plus cher : « Le spectacle de la France est si amer pour mon cœur ! » Et Michelet lui répond avec sagesse : « C'est que vous ne voyez que le mouvement politique. » Combien en est-il parmi nous qui ont ressenti la même an-

(1) Michelet commença l'étude de cette langue en 1825. Cf. *Mon Journal*, p. 358, 359.

(2) *Edgar Quinet avant l'exil*, p. 114. Lettre à sa mère, de 1826.

(3) Voir la belle lettre d'Edgar Quinet sur les funérailles du général Foy à Lucien Aillaud, octobre 1825, *Histoire de mes idées*, p. 314.

goisse, à qui on eût pu faire la même réponse? Cette France dont Quinet se plaignait, c'était la France des Trois Glorieuses, qui bientôt allait faire éclater ses plus nobles enthousiasmes pour l'art, la poésie, la science et la liberté « au grand éclair du soleil de Juillet ».

Donc, Quinet s'achemine vers l'Allemagne. En octobre 1826, il est à Strasbourg, où sa traduction des *Idées* s'imprime (1). En décembre, il part pour Heidelberg. Avec quel « enivrement » (2), quelle extase mystique il pénètre dans la vallée du Neckar, il aperçoit « ces montagnes agrestes et solitaires! » Des patriarches de la science, à la chevelure de neige, Schlosser, Kreutzer, tels Laban accueillant Jacob, lui tendent les bras du seuil de leurs demeures. Des bois sombres, des torrents, de claires fontaines et, partout, de frais visages de jeunes filles! Gœthe, Schiller, Jean-Paul, la *Louise* de Voss, *Hermann et Dorothée* revivent sous ses yeux. Paix! Paix! Délivrance! Délivrance! Ces mots reviennent sans cesse dans ses lettres. « Tout vous invite à penser, tout m'apaise malgré moi (3) », écrit-il à sa mère; et encore : « Ne te sens-tu pas heureuse de la vie forte qui est dans mon cœur? » « En vérité, sans Heidelberg, je n'aurais pas su ce que c'est que vivre! » (4). L'amour, — tel un grand lis, — monta, fleurit dans cette âme. En décembre 1827, Edgar Quinet faisait la connaissance de Minna Moré, une Allemande; il l'aima. L'Alle-

(1) Chez Levrault. Cf. *Edgar Quinet avant l'exil.*

(2) Tous ces détails sont tirés de sa correspondance, en particulier avec sa mère, dans le livre cité précédemment.

(3) *Edgar Quinet avant l'exil*, p. 115.

(4) *Correspondance*, t. II, 6 septembre 1827.

magne est le pays des longues fiançailles; deux ans plus tard, en 1830, il se fiançait avec elle. Il semblait conquis à l'Allemagne. Et pourtant, de cet amour, de ces fiançailles devait naître la crise qui dessilla ses yeux. Il s'éveilla : le rêve fit place à la réalité.

Mais, à cette heure, la crise n'est pas venue. Quinet, à l'égard de l'Allemagne, en est à l'amour. Il est bon qu'il ait commencé ainsi. Pour connaître, il faut aimer d'abord; la froide raison ensuite, l'expérience corrigent l'élan irréfléchi de la sympathie. Donc, il a aimé la vieille Allemagne, sa candeur, sa bonhomie, ses mœurs simples et rustiques, — la vieille Allemagne, qui s'enfuyait très vite dans les ténèbres du passé. Sans doute, elle n'avait jamais été complètement l'Éden primitif, l'O'Tahiti mystérieux qu'on avait cru en France; mais enfin, il eût été bien étrange que cette Allemagne-là fût une simple création du génie de ses poètes et que la poésie ne se fût en rien inspirée de la réalité. Elle apaisa, elle rafraîchit l'âme brûlante et romantique du jeune Quinet. Il l'aima pour sa poésie; il l'aima aussi pour sa science. La Science! C'est elle qu'il était allé chercher en Allemagne, c'était pour elle que, à la voix de Cousin, il était sur les bords du Neckar, « en sentinelle perdue (1) ». L'indépendance philosophique et religieuse n'existait pas en France à cette époque. Le premier, timidement encore, Cousin avait tenté de délivrer la philosophie de l'exégèse théologique; mais qu'était-ce que la philosophie de Cousin à côté du génie indépendant et puissant de l'Allemagne? Ce génie,

(1) Lettre de Quinet de 1827, 4 décembre.

seul, pouvait satisfaire cette « aveugle fureur de vérité », qui emportait ces jeunes esprits sur les nobles routes de la pensée et du savoir. Ce qu'ils tentaient de faire, c'était de « ramener en France des sentiments qui semblaient éteints, réveiller les rapports de l'homme à la famille, de la famille à la nation, de la nation à la cité humaine (1) ». La pauvre science officielle de la Restauration était impuissante à retrouver les sources de la vie; alors, on était allé les chercher en Allemagne. On était allé lui demander les moyens de refaire une France plus belle, plus noble, plus généreuse, plus éprise de vérité et de justice : car, au fond, ce que ces jeunes hommes aimaient dans l'Allemagne, c'était toujours la France.

Ceci nous explique l'hymne de reconnaissance qui, sans cesse, monte des lèvres d'un Quinet, d'un Michelet à cette époque : « L'Allemagne m'a changé et fortifié (2) », écrit Quinet; « *notre* Heidelberg », écrit-il à Michelet, qui est venu l'y rejoindre en août 1828. « J'ai laissé là quelque chose de moi », répond Michelet (décembre 1828). Mais alors que, depuis longtemps, Quinet s'est arraché à cet amour, Michelet y persévérera toute sa vie. Bien des années après, il ne pourra voir sans verser des larmes de joie flotter au Panthéon le drapeau du Saint-Empire, et, repassant dans son journal les étapes de son existence, il écrit ces paroles brûlantes, où revit l'adoration de sa jeunesse : « *Mon* Allemagne. Force scientifique qui m'a fait seule pousser à fond les questions. Pain

(1) *Edgar Quinet avant l'exil*, p. 118.
(2) Lettre à Michelet, 7 mai 1827.

des forts. M'a posé sur Kant. Beethoven, foi nouvelle. Héroïsé, agrandi par Beethoven. *Mon* Luther, *mon* Grimm, Herder que Quinet traduisait au moment où je traduisais Vico (1). »

Mais Quinet eut toujours, et même à l'époque qui nous occupe, une connaissance plus exacte et plus profonde de l'Allemagne et de l'évolution, qui déjà se manifestait en elle. Dès le 7 mai 1827, quatre mois après son arrivée à Heidelberg, il écrivait à Michelet ces paroles prophétiques : « L'Allemagne est aujourd'hui fortement appliquée aux sciences expérimentales dont, en effet, elle avait grand besoin. Elle y absorbe presque tout son génie. Cela ne durera pas toujours, et quand elle reviendra par son mouvement naturel à la spéculation, *on verra tout ce que peut produire dans les races germaniques l'accord de l'idéal et du réel.* » Ce jeune homme au clair regard observe, juge; l'enthousiasme chez lui ne va jamais jusqu'à l'esclavage. Il écrit à sa mère, de Heidelberg : « Je suis très frappé de la servilité unanime avec laquelle on se courbe sans discussion, sans prévision, sous les doctrines allemandes... Je vis au milieu d'elles, je les aime, je les partage, mais non pas jusqu'à m'en faire l'esclave, ainsi que je le vois dans les moindres grimoires qui m'arrivent ici de France (2). » Et il remarque que, dans un milieu germanique, la langue française s'altère, que l'allemand est « hostile aux idiomes de race latine ». Sa désillusion lui viendra de sa connaissance parfaite de la langue, des idées, des

(1) Fragments de journal, dans G. Monod, *Jules Michelet*, p. 36.

(2) *Correspondance*, t. II, 5 janvier 1828.

mœurs, mieux encore, du sentiment intime de la race.

IV

Ce fut en 1831, à son troisième voyage.

A deux reprises déjà, il avait séjourné en Allemagne, à Heidelberg et à Grünstadt, où habitait sa fiancée : deux ans d'abord, en 1827 et 1828 (1), puis quelques mois, d'avril à août 1830. Il revient à Paris après la révolution; il retourne à Heidelberg et à Grünstadt en septembre 1831. Dans quel état d'esprit? Les événements de France ont un tel retentissement dans son âme, ils se mêlent si étroitement aux impressions d'Allemagne, que l'on peut dire avec vérité que de ce contact a jailli la lumière.

Il souffre. Il souffre, comme tant de généreux esprits, d'une désillusion profonde. La Révolution de 1830 avait fait naître de si belles espérances! La déception était si amère! On avait espéré le triomphe de la liberté, de la justice, la revision des traités de 1815, la cessation du long effacement de la France, la renaissance du rôle moral glorieux qu'elle avait joué à travers le monde. Au lieu de cela, qu'avait-on? Un gouvernement dénué de tout idéal, se méfiant de la nation, timide à l'extérieur jusqu'à la faiblesse : « L'émeute, dira Edgar Quinet, lui a caché le monde! » Sans doute

(1) Il quitte Heidelberg en décembre 1828. En 1829, il va en Grèce avec la mission archéologique française.

il y avait, dans ce reproche, quelque injustice; mais c'était un grave symptôme que ce désaccord entre le parti le plus noble de la nation et le gouvernement de la France : ce mal qui le frappait dès sa naissance, il devait en mourir. Rien ne peut décrire la tristesse, l'abattement des âmes à la nouvelle des événements de Pologne, au spectacle de l'inaction de la France. Quinet étouffe à Paris; il veut partir, il part : « Sans vous, Paris me dégoûterait », écrit-il à Michelet. « Je suis si dégoûté de ces journaux que j'ai besoin d'aller respirer quelque temps un autre air (1). » Quel cri de douleur il poussera, en apprenant à Grünstadt, en septembre 1831, l'agonie de la Pologne, la chute de Varsovie! « La France a bu le sang de la Pologne! » Cri injuste : mais pour lui, comme pour tant d'autres, c'était la honte, l'humiliation suprême de la France; il la vit, dans un éclair, impuissante, abaissée devant le monde; et il vit avec terreur une nation voisine, jeune, ardente, toute prête à relever l'épée de la France, à recueillir l'héritage glorieux qu'elle laissait tomber en décadence.

C'est dans cet état d'abattement et d'angoisse qu'il part, à la fin d'août, pour Heidelberg. Il a pour oublier, — du moins, il l'espère, — l'Allemagne, sa « chère Allemagne », et l'amour. Ce qui l'attendait, c'étaient de nouvelles douleurs.

L'Allemagne n'était plus ce doux pays de pastorale, où, jeune étudiant, il promenait, quatre ans auparavant, ses illusions et ses rêves. « Les choses ont très changé depuis que nous avons quitté ce

(1) *Cinquante ans d'amitié*, p. 53.

pays, » écrit-il à Michelet (1). L'Allemagne n'avait plus les regards tournés vers la France; les populations des bords du Rhin qui, à l'époque du voyage de Cousin, attendaient, espéraient les Français, déçues par la politique du nouveau gouvernement, ne comptaient plus sur la réunion de la rive gauche à la France. Déjà elles se ralliaient à la puissance ambitieuse qui, du fond de son lointain Brandebourg, avec une patience, une ténacité inlassables, travaillait à grouper autour d'elle toutes les forces de l'Allemagne. Par crainte de la propagande révolutionnaire, les ennemis de la liberté exploitaient les déceptions de ces provinces : l'abandon, la cordialité, l'amour de la France, avaient fait place à la froideur, à la méfiance.

Première déception pour Quinet. Mais le coup le plus douloureux lui vint de la famille de sa fiancée. Il avait jadis uni en elle son amour de la France et de l'Allemagne. Le père de Minna Moré, cet honnête tabellion de village, n'avait-il pas été jadis l'ami de Rewbell et de Desaix? N'était-il pas, de cœur, resté Français? Mais, en septembre 1831, Edgar Quinet rencontra, au foyer de celle que déjà il considérait comme sa femme, trois personnages nouveaux, trois beaux-frères tudesques, hostiles à la France. L'un surtout qui, après quelques mois de mariage, avait perdu sa jeune femme, avait pris, par ses tendances piétistes et son étroit fanatisme, la plus grande influence sur Minna et ses sœurs. Détestant la France et les Français, il avait fini par persuader à la pauvre

(1) De Grünstadt, octobre 1831.

Minna qu'une nature française, passionnée comme celle de Quinet, ne pouvait trouver le bonheur auprès d'une nature allemande, religieuse et mystique. Sa prédication incessante porta ses fruits : à la fin d'octobre 1831, Minna rendait à son fiancé sa parole (1).

Au fond, nos plus grandes découvertes morales sont le résultat de nos crises intérieures; c'est à cette occasion que nous soulevons le voile, qui cache à nos yeux la réalité. Ce fut, pour Quinet, une heure d'« agonie ». Il vit cette Allemagne, qu'il avait tant aimée. Il vit ce qu'il avait ignoré d'elle : son mysticisme, son orgueil, le mépris, la haine de la France. Sans doute, il ne s'agissait, en apparence, que d'un incident banal : un mariage rompu. Mais il n'existe pas, pour un esprit supérieur, d'événement vulgaire. Derrière le piétiste beau-frère, Quinet aperçut toute la jeune Allemagne, infatuée d'elle, persuadée de sa supériorité sur la France; et il vit ce qu'il n'avait pas vu jusqu'alors, ce que personne n'avait vu : le fossé infranchissable entre deux peuples, entre deux âmes : « Mais toi, pays d'Allemagne, va, je dirai sans mentir comme tu m'as rendu mon amour pour toi en fiel, en noires insomnies, en douloureuses journées. T'en souviens-tu seulement, quand je gisais sur le bord de ton chemin, évanoui dans ma douleur? Au fond de ta science, ah! que la nuit alors était noire (2)! »

(1) Elle revint à lui plus tard; Edgar Quinet épousa Minna Moré en décembre 1834. Ce mariage, le séjour prolongé qu'il fit avec sa femme à Bade, à Heidelberg, l'aidèrent à pénétrer plus profondément encore dans la connaissance de l'Allemagne.

(2) Edgar Quinet, *Ahasvérus*.

L'histoire de Quinet, c'est l'histoire de la France.

Ce fut dans ces jours de détresse, quand tout sombrait en lui, et l'espoir et l'amour, la foi dans une France plus grande et plus belle, protectrice du droit et de la liberté, la foi dans l'Allemagne, sa seconde patrie, la foi dans celle que son cœur avait choisie, ce fut alors, au mois d'octobre 1831, que tout d'une traite il écrivit à Grünstadt sa célèbre brochure, « avec son sang et ses larmes (1) ».

Désormais, le charme est rompu : il voit, il sait. Mais il a un devoir : il veut prévenir la France. Rien de plus émouvant que sa correspondance avec Michelet. En octobre, il lui annonce sa brochure « sur les rapports politiques de la France et de l'Allemagne ». « Vous recevrez au premier jour le manuscrit. » Michelet le reçoit, s'épouvante. Il y a des phrases qui lui donnent le vertige : « La France a bu le sang de la Pologne... Un homme va sortir de la Prusse! » « Il ne faut pas faire, répond-il, des prédictions si précises (2). » Quinet est candidat à des fonctions universitaires : que pensera le gouvernement? Il faut qu'il adoucisse sa brochure. Mais, doucement, Quinet s'obstine : « Je me suis fait de cette publication une affaire de conscience... Je crois faire l'œuvre d'un bon citoyen en ne déguisant rien de ce qui peut menacer notre pays... Mon ami, je vous respecte, je

(1) En réalité, la brochure *De l'Allemagne et de la Révolution* a été commencée, écrite avant la rupture définitive avec Minna Moré, mais alors que cette rupture était imminente : « Dans quel violent état d'âme je me trouvais ! Je venais d'écrire cette brochure à Grünstadt. A peine terminée, voilà cette cruelle rupture qui me jette dans un véritable égarement. »

(2) 10 novembre 1831. *Cinquante ans d'amitié*, p. 59.

vous aime plus qu'un frère : croyez qu'il faut des raisons impérieuses pour me décider à vous résister (1). »

Buloz accepte de publier l'article dans la *Revue*, mais avec des coupures. Soit! Mais il faut que la brochure paraisse : « Il faut qu'elle soit imprimée telle quelle! Il faut que ma pensée ait un organe. Faites-moi donc imprimer, quoi qu'il arrive (2). » Michelet est malade d'inquiétude : « Mon ami, lui écrit-il, votre brochure est violente et terrible! Elle m'a ôté le rire pour dix ans. » Il supplie Quinet de supprimer trois alinéas. Quinet s'indigne de ces retards : « C'est ma foi, répond-il; je puis dire aussi que c'est mon sang (3). » Enfin, en dépit de ses « sages amis, qui trouvent ces pages trop téméraires », l'article paraît le 1er janvier 1832, dans la *Revue*, avec des coupures (4); la brochure, qui rétablit les passages supprimés, est publiée intégralement chez Paulin. Quinet respire. En mai 1832, il part pour l'Italie chercher la paix, l'oubli.

Mais sa tâche n'est pas finie. Inlassablement, pendant dix ans, de 1832 à 1842, dans une série d'articles admirables, parus dans la *Revue des Deux Mondes*, sur *l'Allemagne et la Révolution*, sur *l'Art en Allemagne*, sur *Henri Heine*, sur *la Teutomanie*, dans des poésies comme les *Bords du Rhin* ou comme *le Rhin*, cette belle réponse à la *Marseillaise de la Paix* de Lamartine, dans des brochures comme

(1) De Charolles, 10 et 29 novembre 1831.
(2) De Charolles, 23 octobre.
(3) De Charolles, décembre 1831.
(4) Titre : *De l'Allemagne et de la Révolution*, *Revue des Deux Mondes*, 1er janvier 1832.

1815-1840, il n'a cessé de prédire l'avenir. Il a recommencé en 1867, après Sadowa (1). Que ne l'avons-nous écouté? Mais « les peuples, comme les individus, ne veulent pas qu'on les avertisse trop tôt; il leur plaît de vivre au jour le jour. Malheur à qui leur montre d'avance le péril où il leur plaît de tomber! »

Revenons du moins en arrière; écoutons cette voix prophétique, et disons avec elle : « Comprendre un événement, c'est le dominer, c'est vaincre la fortune (2). »

V

Le grand mérite d'Edgar Quinet, c'est d'avoir compris du premier jour, dès son premier article, l'idée qui domine tout le débat entre la France et l'Allemagne : c'est la question de la civilisation.

La France, dit-il, a une mission civilisatrice : elle a « l'instinct de la civilisation ». C'est cet instinct qui fait la grandeur de son histoire, comme le sentiment de l'art en Italie, comme la science en Allemagne. Renoncer à cet instinct, pour elle c'est mourir. C'est justement la raison du procès que Quinet et l'élite de sa génération avec lui font au gouvernement de Juillet : ce gouvernement semble abdiquer sa mission civilisatrice, s'enfermer dans

(1) Edgar Quinet. *France et Allemagne,* 1867, brochure, A. Lacroix, Verbœckhoven et Cie, édit.

(2) Avertissement du volume *Allemagne et Italie,* édition de 1857.

ses frontières et s'interdire tout regard au dehors. Rapidement, c'est pour la France la déchéance et la mort.

Inutile de se leurrer de cette idée, commune à tant de Français, que l'initiative de la civilisation est la « propriété inaliénable de la France ». A chaque révolution du genre humain, cette initiative « aspire à se dégager du sein des vieilles races ». Elle a passé de la Grèce à Rome, de Rome à Byzance, puis en Italie, en Espagne, puis en France ; et maintenant une « race d'hommes s'organise dans le Nord », jeune, ambitieuse, qui monte à l'assaut et veut son tour.

On ne sait ce qu'il faut le plus admirer chez Quinet de ce sens de l'histoire, ou de l'intelligence, plus rare encore, des événements contemporains. A ses yeux, ce n'est pas l'Empire, qui a été vaincu en 1815 : c'est la France, c'est la Révolution, c'est la Liberté qui a succombé « dans les champs de Waterloo ». Il fait justice du sophisme qui, trop longtemps, avait trompé les hommes de sa génération. La France porte le poids de la défaite ; depuis ce temps la « couronne de la civilisation » traîne par terre ; un peuple audacieux s'apprête à la ramasser pour la mettre sur sa tête. C'est une orientation nouvelle du monde qui se prépare, la « substitution de l'ère germanique à l'ère des peuples latins et catholiques relégués désormais sur un plan inférieur (1) ».

Mais la France est l'obstacle : il faut achever de détruire la vieille nation, qui ne veut pas mourir.

(1) Cette formule est de 1867, dans *France et Allemagne* : mais l'idée ressort avec clarté déjà du premier article, celui de janvier 1832.

Que de fois on l'a crue expirante! En 1792, quand les armées prussiennes envahissaient son territoire, pour faire jusqu'à Paris une simple promenade militaire; en 1814 et en 1815, après deux invasions, des défaites terribles, la prise de sa capitale! Et, toujours, cette prétendue morte sortait de son tombeau, se dressait sur ses pieds, étonnait le monde.

Maintenant, l'occasion semblait favorable. Sous la Restauration, nous étions protégés « par l'ombre de l'Empire »; l'Europe se souvenait de nos victoires. Mais aujourd'hui la France se faisait humble, modeste; elle se désintéressait du monde. « Il faut, écrit Edgar Quinet, avoir vécu à l'étranger pour consentir à ajouter ce qui me reste à dire. Chez nous, quoi qu'il arrive, *nous sentons battre le cœur du pays*, et s'il se tait aujourd'hui, nous pensons en nous-mêmes : « C'est pour demain. » Sous le pouvoir qui l'ignore, nous sentons une nation invisible, tant elle est près de terre. Mais au dehors, l'Europe qui nous mesure par l'action du pouvoir, après s'être exagéré son péril, s'exagère sa bonne fortune à elle. Il faut la voir chez elle se lever chaque matin, peuples et rois, pour regarder si la France n'est pas encore à terre, si ses provinces ne se sont pas détachées dans la nuit... La pression sociale de la France sur le reste de l'Europe ayant manqué tout d'un coup au monde politique, on s'y épuise au dehors en mille conjectures pour savoir comment ce grand pays a disparu et ce qui va se montrer à sa place. Ne craignez plus les haines, c'est un immense apitoiement sur une si étrange défaite. *On n'en demandait pas tant, tout cela n'était pas*

exigé, on aurait *pardonné à moins*; car il faut bien que ceux qui le savent en avertissent tout haut ceux qui l'ignorent... Vous ne pouvez descendre dans la rue et secouer vos pieds à votre porte, sans que votre hôte ne dise à son voisin : « Or ça, c'est « la poussière de la France (1). »

Ce mépris succédant à la crainte, cet « immense apitoiement » sur notre pays, cette joie à peine dissimulée, ces ambitions, ces espoirs, Quinet en avait été témoin en 1831, dans son dernier voyage au delà du Rhin. On ne peut douter que ces pages, écrites en octobre, n'en soient l'écho; c'est l'Allemagne dont il parle, c'est l'Allemagne qu'il désigne. Une fois de plus, elle croyait la France morte : elle ne sentait pas *battre son cœur*. Et Quinet s'écriait, dans une révolte de son âme : « Eh! Messieurs, je vous le jure, mon pays n'est pas mort; il vit, n'en doutez pas! »

Mais d'où lui venait ce sentiment du péril, qui menaçait la France et la civilisation française? Non pas seulement de son sens historique, ni de ses conversations d'outre-Rhin, mais de la connaissance profonde qu'il avait de l'Allemagne, de ses penseurs et de ses poètes.

On sait l'étrange idée que Mme de Staël s'était faite de l'Allemagne et qu'on s'en était faite après elle. Mais de toutes les erreurs de son livre célèbre, la plus surprenante assurément est celle qui nous présente tout le génie d'un peuple « noyé dans l'infini » de la pensée, sans jamais aspirer à l'action. Mme de Staël, qui connaissait Fichte, fort mal il est vrai, avait oublié ce mot du philosophe :

(1) *De l'Allemagne et de la Révolution*, 1er janvier 1832.

« L'action et la pensée, d'une seule pièce, forment un tout inséparable. » Chose plus extraordinaire, cette femme illustre avait vu le dix-huitième siècle finissant; elle avait vu les idées se transformer en actes, la Révolution couronner l'œuvre des philosophes, et elle s'imaginait qu'en Allemagne les choses pouvaient se passer de façon différente. C'est ce que Quinet remarquait, dès son article de janvier 1832, avec un esprit philosophique et un sens de la réalité très rares chez ses contemporains : « Nous qui sommes si bien faits, écrivait-il, pour savoir quelle puissance appartient aux idées, nous nous endormions sur ce mouvement d'intelligence et de génie, nous l'admirions naïvement, pensant qu'il ferait exception à tout ce que nous savons, et que jamais il n'aurait l'ambition de passer des consciences dans les volontés, des volontés dans les actions et de convoiter la puissance sociale et la force politique. Et voilà cependant que ces idées, qui devaient rester si insondables et si incorporelles, font comme toutes celles qui ont jusqu'à présent apparu dans le monde, et *qu'elles se soulèvent en face de nous comme le génie même d'une race d'hommes* (1). »

On ne saurait mieux dire. Personne n'a comme Edgar Quinet montré la solidarité profonde qui unit l'Allemagne intellectuelle à l'Allemagne politique, et que ce ne sont pas deux pays différents, mais que ce sont deux formes d'un même génie, d'une même âme. Certes, s'il eût vécu de nos jours, il ne se serait pas étonné outre mesure du mani-

(1) *De l'Allemagne et de la Révolution.*

feste des 93, si étroitement unis aux politiques, et il eût vu sans trop de surprise un historien saxon (1) se réclamer du « plus grand poète idéaliste allemand », Schiller, pour affirmer le droit incontestable du peuple allemand à régenter l'univers.

Mais, au temps même où il écrivait, c'est-à-dire en 1831, Quinet faisait remarquer que ces philosophes, tant admirés, étaient fort mal connus en France, qu'on n'en avait quelque idée que par le livre de Mme de Staël et les adaptations de Victor Cousin; que celui-ci n'avait guère fait que rassembler au hasard un pêle-mêle de contradictions et d'ombres sans objets, et qu'il y avait enfin dans Kant, Fichte et Hegel tout autre chose que ce que Victor Cousin avait cru y voir. Il montrait qu'un profond abîme sépare la pensée allemande de la pensée française, et qu'on ne peut juger vraiment la portée exacte d'une philosophie que dans le pays où elle est née, où elle a jeté ses racines, où elle trouve dans le sol dont elle est indigène « ses correctifs et ses compléments nécessaires ». C'était indiquer admirablement toutes les données d'un problème qu'on n'avait pas soupçonné avant lui.

Quant à l'étrange idée que les philosophes et les poètes de l'Allemagne s'étaient contentés d'écrire ou de chanter pour eux-mêmes et que jamais leurs idées ne s'étaient transformées en « actes », Quinet répondait qu'ils avaient tout simplement révélé le peuple allemand à lui-même. C'est dans l'œuvre d'un Kant, d'un Schiller ou d'un Gœthe que ce peuple avait pris conscience de son génie et de ses

(1) Lamprecht. (Cf. Antoine Guillard, *Revue historique*, janvier 1916.)

destinées; c'était ce génie des lettres et des arts qui avait, pour la première fois à la fin du dix-huitième siècle, donné à l'Allemagne le sentiment de son unité nationale. Qu'est-ce qu'un grand philosophe, qu'est-ce qu'un grand poète, sinon l'homme dans lequel s'incarne le génie de la race? L'œuvre d'un Kant, inspirée de l'autorité de la conscience, du profond sentiment du devoir, n'était-elle pas allée au cœur de la vieille Allemagne? N'est-ce pas là, en partie, que celle-ci avait puisé son renoncement à l'égoïsme, son dévouement à la patrie (1)? Et Schiller, pour ne prendre que cet exemple, le plus allemand de tous les poètes, n'avait-il pas exalté le sentiment religieux, le mysticisme de la race? L'art avait été vraiment, dans cette Allemagne morcelée de la fin du dix-huitième siècle, ce qu'il avait été jadis chez les Grecs : une force sociale, un lien politique; on se sentait « unis, inséparables dans un poème de Gœthe, dans un drame de Schiller (2) ». C'est ainsi que se fondaient dans les âmes les solides assises de l'unité allemande, en attendant l'œuvre des politiques.

Mais l'aveuglement en France était tel, que l'on avait méconnu ce grand fait historique. Nos écrivains invitaient l'Allemagne à secouer le joug intellectuel de la France! Il y avait longtemps que l'Allemagne avait secoué ce joug; et, par un phénomène contraire, c'était nous maintenant qui portions le joug de l'Allemagne.

(1) Cf. Lévy-Bruhl, *l'Allemagne depuis Leibniz*, pour l'action exercée par Kant sur Fichte, et notre ouvrage *Mme de Staël et Napoléon*.

(2) *De l'Allemagne et de la Révolution*.

Nul, plus clairement que Quinet, n'a signalé l'une des conséquences, et la plus grave, de cette aveugle soumission. Le disciple et l'admirateur de Cousin, revenu de ses illusions, a osé dire, dès 1836, de la réforme philosophique prônée par le maître qu'elle avait peu à peu, sans que nous nous en doutions, « envahi et sapé nos propres traditions ». De la philosophie elle avait passé à la littérature. C'était un étrange spectacle que celui d'une nation, qui jusque-là, de l'aveu de tous, avait été la première dans le domaine de la pensée, prenant une sorte de plaisir morbide à se dénigrer, à se rabaisser, à renier le glorieux héritage du dix-septième siècle, sa grandeur et sa force dans le monde. Elle faisait bon marché de cette vérité « de simple honnêteté historique », qu'un Allemand devait lui rappeler plus tard : « Tout ce que l'Europe a connu de *noblesse,* — noblesse de la sensibilité, du goût, des mœurs, noblesse dans tous les sens élevés du mot, — tout cela est l'œuvre et la création propre de la France (1). » Cet oubli de la tradition, cette abdication du génie français, cette invasion des idées étrangères mal comprises qui ressemblait si peu à la sympathie calme et raisonnée de l'esprit, devaient aboutir, si l'on n'y prenait garde, à cette conclusion logique : l'effacement de la France.

Au profit de qui, sinon de la nation, de la race, dont nous nous proclamions humblement les disciples, qui ne pardonnait pas à la France l'admiration que jadis elle avait eue pour elle et qui, dans l'infatuation de sa supériorité intellectuelle et

(1) Nietzsche, *Par delà le Bien et le Mal.*

morale, n'avait plus qu'une ambition, qu'un espoir : la remplacer dans le monde.

C'est ainsi que le double effacement de la France, dans le domaine de la politique et dans le domaine de la pensée, amena Quinet à cette conclusion que ce qui était en péril, c'était son rôle civilisateur. Autant dire : son existence.

VI

La France ignorait ce péril, le plus grand qu'elle eût couru depuis des siècles; elle ignorait le sourd travail qui s'accomplissait en Allemagne, la « pensée profonde, continue, nécessaire qui travaillait ce pays et le pénétrait en tous sens (1), » celle de l'unité nationale.

Cette pensée n'était pas nouvelle. Pour la première fois, à la fin du dix-huitième siècle, l'Allemagne avait pris conscience d'elle-même dans le génie de ses poètes et de ses philosophes. Mais après le génie des lettres, « le second pouvoir qui avait achevé de rallier l'Allemagne », c'était Napoléon; « le lien que la poésie et la philosophie avaient préparé au fond des âmes », il l'avait « cimenté à sa manière par le sang et l'action, au grand jour de l'histoire ». Sa main puissante avait modelé le chaos germanique; il avait condensé cette poussière d'électorats et de principautés ecclésiastiques, créé la Confédération du Rhin,

(1) *De l'Allemagne et de la Révolution.*

supprimé cette lourde et antique machine, aux ressorts grinçants et rouillés, du Saint-Empire. Par ses généraux, ses préfets et ses rois, dans le royaume de Westphalie comme dans les grands-duchés de Berg et de Francfort, il avait fait connaître à l'Allemagne, un peu rudement parfois, les bienfaits de l'administration française, alors la première de l'Europe. Il lui avait révélé ce grand secret, qu'elle ne devait plus oublier : l'Organisation, appuyée sur la Force. Et il lui avait versé aussi ce breuvage enivrant : la Gloire. Il l'avait enrégimentée dans sa Grande Armée; il avait entraîné dans les steppes de Russie Saxons, Wurtembergeois, Bavarois, Prussiens, avec les fils de la Révolution, avec les soldats de la France. Il avait forgé de sa main l'épée de l'Allemagne. Un jour, à Leipzig, cette épée s'était retournée contre lui, contre la France; elle l'avait vaincu en 1814, vaincu à Waterloo. Depuis ces jours mémorables, l'Allemagne était ivre d'action, ivre de la joie « de s'être mêlée une fois au grand mouvement du monde ». Elle s'était éveillée définitivement de son sommeil léthargique en se heurtant au « poitrail du cheval de l'Empereur ».

Alors que la France se l'imaginait absorbée dans son rêve poétique, elle marchait résolument vers la puissance. Il lui restait une troisième étape à accomplir. En ce moment même, sous les yeux de la France distraite, elle faisait un pas gigantesque vers l'unité politique. Un obstacle empêchait la vie de circuler dans ce grand corps, maintenait une foule de petites nations impuissantes, opposées, rivales : c'étaient les douanes. Il fallait abaisser, d'État à État, ces barrières prohibitives,

qui arrêtaient la plus grande Allemagne. Dès 1828, la Prusse avait conclu l'union avec la Hesse-Darmstadt; en 1833, elle y faisait entrer la Bavière et le Wurtemberg. Cette même année 1828, les États du Centre formaient le Mitteldeutscher Handelsverein. Enfin, la dernière étape avait été franchie : le 1er janvier 1834, était constitué le Deutscher Zollverein, qui englobait presque tous les États allemands; ceux qui étaient restés en dehors, comme le grand-duché de Bade et le duché de Nassau, devaient y adhérer peu d'années après.

Voilà le grand événement qui passait presque inaperçu en France : l'unité commerciale préparait l'unité politique. Quinet, du moins, l'avait compris. Il avait senti le long frémissement de joie qui avait couru à travers l'Allemagne, deviné les « longs espoirs et les vastes pensées ». « Depuis que cet événement important est consommé, écrivait-il, les Allemands sont convaincus qu'ils sont le peuple pratique par excellence, et qu'*il ne leur reste plus qu'à saisir la couronne universelle* (1). » C'était fini, et bien fini, de l'Allemagne idéaliste des poètes et des penseurs. Le vieux philosophe Daub, un ami de Quinet, l'avouait lui-même : « L'idéalisme se meurt, disait-il; je suis content de mourir. » Ou plutôt, cette terrible force d'idéalisme, l'Allemagne maintenant la dirigeait vers l'action (2). Elle avait « l'effroi de retomber dans la vie contemplative », elle voulait sa part du pouvoir, de la richesse, des biens de ce monde. Évolution naturelle, qu'il eût été sage de prévoir. Et

(1) *De la Teutomanie*, 15 décembre 1842.

(2) « Nous sommes devenus des idéalistes réalistes. » (*Gazette de Lausanne*, du 6 mars 1916, lettre du pasteur D..., de Berlin.)

maintenant c'était une nouvelle Allemagne qui surgissait, qui effaçait l'ancienne : l'Allemagne de l'industrie et du commerce, des hommes d'affaires et des politiques, fière de son esprit pratique, décidée à conquérir le monde.

Cette Allemagne-là, qui donc la soupçonnait en France? Ce n'était pas assurément l'ami de Quinet, Michelet. L'année même qui suivit la conclusion du Zollverein, en 1835, s'adressant à son jeune auditoire de l'École Normale, il s'exprimait ainsi : « Comme Parceval, l'Allemagne aussi aspire à l'isolement, ou du moins elle souffre tout, *hormis qu'on trouble son repos et qu'on la dérange dans ses méditations* (1). » L'opinion de Michelet, c'était, à l'exception du seul Quinet, celle de la France, de ses penseurs et de ses poètes : elle poursuivait son rêve. Faut-il s'en étonner, s'il est vrai qu'à toutes les réalités l'homme préfère ses illusions et ses songes?

Mais, à cette grande œuvre de l'unité nationale, il fallait un chef; à ces peuples qui se cherchaient, il fallait un peuple qui se mît à leur tête, ambitieux, ardent, moins sentimental, dressé à l'usage de la force et de la ruse, sachant concilier le goût des spéculations infinies et le souci des intérêts matériels, — un peuple philosophe, guerrier et diplomate, qui donnât à l'Allemagne ce dont elle était le plus avide : l'action. Ce peuple, elle le chargeait de ses ambitions, de ses rancunes, de ses rapines, de ses ruses, de sa diplomatie, de sa violence, de sa gloire, « se réservant à elle l'honnête et obscure discipline des libertés inté-

(1) G. Monod, *Jules Michelet.*

rieures (1) ». Il avait combattu, ce peuple, le vieil ennemi héréditaire; il l'avait vaincu à Rosbach, à Waterloo; il portait « à sa ceinture les clefs de son territoire »; il « gardait dans sa geôle la fortune de la France ».

Ce peuple, c'était la Prusse.

Il faut relire ces pages admirables, prophétiques, écrites en octobre 1831; il faut s'en pénétrer, il faut en faire notre pensée à nous, notre conviction intime, si nous voulons comprendre le sens des événements contemporains et chasser de notre esprit de misérables sophismes. Non, la Prusse n'a pas corrompu l'Allemagne; elle a seulement « compris les aspirations allemandes (2) ». L'Allemagne tout entière, d'un grand élan, s'est tournée vers elle; elle a mis de côté les vieilles rivalités, les antiques rancunes; elle s'est donnée à la Prusse, parce que la Prusse pouvait lui donner le monde. Mais il fallait d'abord abattre la France. Le « long affront des traités de Westphalie » saignait encore au cœur de l'Allemagne. Une première fois, la Prusse avait lavé cet affront; elle avait pris, en 1815, la province du Rhin, Cologne, Mayence, Trèves, constitué une « marche » contre la France. Elle était « loin de croire, pour sa part, que des frontières reconquises ne soient que des champs ajoutés à des champs »; elle savait « qu'une cause entière et l'honneur d'un pays germent ou se flétrissent, selon son gré, avec l'herbe de ce sol ». L'Allemagne, joyeuse, se rangeait derrière

(1) *De l'Allemagne et de la Révolution.* (*Revue des Deux Mondes,* 1er janvier 1832.)

(2) Ce mot est de Barthélemy Saint-Hilaire. Cf. la revue *la Révolution française* (avril-mai 1915).

elle, la pressait d'achever son œuvre : elle la « *pousse lentement et par derrière au meurtre du vieux royaume de France* (1) ».

Ainsi, dès 1831, dans un éclair prophétique, Quinet avait vu l'inexorable avenir; mieux que beaucoup de nos contemporains, il avait vu l'acte prémédité, non d'une nation, non d'une dynastie, non d'une caste, mais de toute une race. Volontairement, cette race accepterait les rudes disciplines, les durs labeurs, que le peuple élu, que la Prusse exigerait d'elle; le prix était la conquête du monde. « Un homme va sortir de la Prusse! » Ce cri d'alarme, qui effrayait la prudence d'historien de Michelet, Quinet à la prière de son ami l'avait effacé de sa brochure. Et cependant, il était né, cet homme, l'année de notre défaite (2), en pleine marche de Brandebourg, à Schœnhausen, d'une famille de hobereaux prussiens; il était, en 1832, à l'Université de Gœttingue, où il menait la vie grossière des étudiants de son pays. Mais dans ce junker batailleur et débauché, qui se vantait plus tard de n'avoir, en dix-huit mois, suivi que deux heures de cours, vivait le terrible génie de la Prusse : Otto de Bismarck était l'élu du Destin. Tant il est vrai que les circonstances produisent infailliblement les hommes. C'est le grand mérite d'Edgar Quinet de l'avoir compris; et ce qu'on nomme son sens prophétique n'est peut-être qu'un sentiment plus intime des réalités et des grandes lois historiques qui nous gouvernent.

Si Quinet n'a jamais partagé l'illusion de ceux

(1) *De l'Allemagne et de la Révolution.*
(2) En 1815.

qui voient dans la Prusse la puissance corruptrice de la « candide Allemagne », il ne pensait pas davantage que la démocratie allemande pût jamais s'opposer aux desseins ambitieux de la Prusse. Il savait que les mots analogues ont, de peuple à peuple, des sens très différents, et que la démocratie allemande, née d'hier, jeune, ardente, avide et, par-dessus tout, germanique, n'a presque rien de commun avec notre vieux socialisme français, issu du dix-huitième siècle et de la Révolution, épris de liberté et de justice et unissant dans un même amour la France et l'humanité tout entière. La démocratie allemande, et en particulier la démocratie prussienne, s'entendait à merveille avec un despotisme intelligent, remuant, « fait à sa taille », qui lui donnait ce qu'elle exigeait avant tout : l'action. Elle était elle-même conquérante, réclamait les provinces d'Alsace-Lorraine, se plaignait qu'on n'eût point en 1815 « gardé le renard, quand on le tenait dans ses filets ». Au fond, cette démocratie avait le despotisme dans le sang : entre elle et le militarisme prussien, l'accord était facile. Edgar Quinet le résumait dans cette formule, qui n'a rien perdu de son actualité : « Entre le peuple et le pouvoir, *il y a une entente secrète pour ajourner la liberté* (1). »

Ce mouvement irrésistible, qui emportait l'Allemagne dans les voies de son unité nationale, eût été, après tout, légitime, s'il n'eût revêtu une forme haineuse, agressive à l'égard des autres nations, en particulier de la France, et s'il n'eût visé ouvertement à la domination universelle.

(1) *De l'Allemagne et de la Révolution.*

« Allemagne au-dessus de tout! » Telle était la pensée plus ou moins secrète de l'Allemagne, et cela bien avant que cette formule trop célèbre fît le tour du monde. Ce culte exclusif de l'Allemagne avait trouvé son expression dans une religion particulière, qui avait ses fidèles, ses rites et ses dogmes et qu'Edgar Quinet a parfaitement définie dans son article de la *Revue des Deux Mondes*, du 15 décembre 1842 (1). C'est ce qu'il nomme la Teutomanie, et les symptômes de cette étrange maladie se retrouvent aujourd'hui dans le pangermanisme. On en jugera par cette rapide analyse.

Le premier caractère de cette maladie et celui qu'on trouve à la base, c'est une vanité démesurée, énorme, qui ne ressemble en rien au calme orgueil des Anglais, par exemple, ou des Castillans : vanité de parvenus, et des derniers venus dans la civilisation, susceptibles, hargneux, irritables, et cela d'autant plus que, matériellement et spirituellement, ils ont porté longtemps le joug des nations voisines et qu'ils veulent en effacer jusqu'au souvenir : « Ces hommes, dès qu'on ne les admire pas les yeux fermés, sont tout prêts à croire que vous cédez à une conspiration ourdie contre eux : de là, ce ton de haine corrosive et ce *chant de vautour*, pour peu que vous mettiez de réserve dans votre enthousiasme (2). » L'Allemagne est infatuée de sa culture. De cette infatuation, nous sommes un peu la cause : nous nous sommes prosternés devant le génie de l'Allemagne, et alors « l'encens imprévu a obscurci le

(1) *De la Teutomanie*, 15 décembre 1842.
(2) *De la Teutomanie.*

front du penseur : l'ivresse a commencé. » Ces lignes sont de 1842. L'ivresse a duré plus d'un demi-siècle, elle dure encore. Ce n'est plus seulement la France, c'est, après 1870, le monde entier qui a vécu à genoux devant l'Allemagne.

De cette vanité et de cette infatuation procède le second caractère. « On a cherché quelle grande pensée on portait en soi pour renouveler le monde : on a trouvé la *teutomanie.* » Entendez : la germanisation à outrance de l'univers. L'Allemagne, qui veut hériter de la France, est impuissante à recueillir cet héritage : elle redoute les idées de liberté, qui forment son plus clair trésor. Repliée sur elle-même, absorbée dans la contemplation de sa propre supériorité, elle est incapable de montrer « quelque noble initiative » désintéressée, pour le reste de l'Europe. Son patriotisme rétréci, égoïste et farouche, ne pouvant s'élever jusqu'à l'idée d'humanité, a décidé de ramener l'humanité à lui-même par tous les moyens, science, commerce, industrie, sans en exclure la Force. Une telle idée est, d'ailleurs, conforme au mysticisme de la race élue de Dieu et à la croyance de tout bon Allemand, que l'Empereur actuel exprimait en ces termes : « Dieu nous a appelés à civiliser le monde. »

Civiliser, soit! Mais, en tout cas, pas par l'amour. Le caractère dominant de la teutomanie, c'était la haine : haine « corrosive » de tout ce qui n'était pas allemand, et surtout de la France. L'inintelligence à l'égard de ce pays allait en Allemagne jusqu'aux dernières limites. Y avait-il un seul de ces illustres penseurs, tant vantés, qui eût écrit sur notre dix-septième siècle une page juste et

mesurée? Le père de la philosophie moderne, le grand Descartes, n'avait pas été jugé digne de figurer en effigie avec les autres philosophes sur les murs de l'Université de Bonn. Mais, en revanche, l'Allemagne n'avait pas encore pardonné à la France les traités de Westphalie, la dévastation du Palatinat sous Louis XIV, la cession des provinces d'Alsace et de Lorraine! Mieux encore : un homme « distingué » d'outre-Rhin et « plein de modération », à qui Edgar Quinet demandait ce que voulait l'Allemagne, lui avait répondu avec candeur : « Revenir au traité de Verdun entre les fils de Louis le Débonnaire. » Si cet homme « modéré » s'exprimait ainsi, qu'était-ce des autres! L'histoire n'était pas, pour ce peuple qui « rumine longtemps ses souvenirs », l'étude impartiale de la vérité; elle était l'arsenal où l'Allemand fourbit, sans se lasser, ses rancunes et ses haines.

Le plus curieux exemple qu'en cite Quinet est ce *Manuel de l'histoire universelle* du « très célèbre docteur Leo », ancêtre de nos actuels pangermanistes. Dans un parallèle entre les deux races, celtique et germanique, l'auteur montrait l'une toujours mue par un « instinct bestial » *(thierischen Triebes)*, l'autre par « l'impulsion d'une pensée sainte et sacrée » *(heiligen Verhältnisses, heiligen Gedanken)*. Le peuple français était un « peuple de singes » *(Affenvolk)*, Paris la « vieille maison de Satan » *(das alte Haus des Satans)*, la prise de la Bastille une « comédie », Mme Roland une « caricature », Necker un idiot, — qu'aurait dit Mme de Staël! — Quant à Louis XVI, il avait été justement supplicié par Dieu à cause de sa bêtise. Sans

doute, tous les lettrés d'outre-Rhin ne s'exprimaient pas à la façon du docteur-professeur Leo; mais tous avaient, au fond, le mépris de la France. Le service éminent que les sots rendent à la vérité est de dire ouvertement et crûment ce que d'autres, par pudeur ou par politique, cachent au fond de leur cœur. Y a-t-il donc si loin des appréciations de ce pédant germanophile au jugement que, en mai 1830, le vieil ennemi de la France, le baron de Stein, formulait en ces termes : « Je ne me fie pas au bon sens et à l'intelligence du peuple français; car il est mobile, égoïste, vain, sans instruction et sans courage (1). » Il y avait beaucoup de barons de Stein en Allemagne.

La haine de la France! Mais elle était partout. La presse, « ce grand levier de calomnies et de corruption (2) », bâillonnée par la censure pour tout le reste, avait déjà « liberté absolue de tout dire, inventer, imaginer sur la France ». Elle apprenait au peuple allemand que Ney avait été assassiné par le peuple français et que George Sand s'appelait de ce nom par sympathie pour le meurtrier de Kotzebue. La teutomanie se complétait par la gallophagie. Quinet a tracé du « gallophage (3) » un portrait qui n'a pas vieilli. Il le montre à l'école, à l'Université, en voyage, sur le sol de cette France, où il pénètre, soupçonneux et méfiant, jette « un regard sinistre sur les conducteurs de diligences, les estaminets et les institutions du royaume ». Ne vous fiez pas à sa politesse,

(1) *Revue des Deux Mondes,* 1835, article de Lerminier : *Au delà du Rhin.*

(2) Lettre de Quinet à Léon Faucher, de 1837.

(3) *De la Teutomanie,* décembre 1842.

trop affectée pour être sincère : « Au même instant, il vous lèche en français et vous écorche en allemand. » Ce personnage candide, sournois et haineux, de modernes humoristes ne l'ont pas inventé : il existait, il y a plus d'un demi-siècle.

Ce qu'il y a de plus remarquable peut-être dans cette étude célèbre de la Teutomanie, c'est que cette maladie est décrite sans passion et sans haine. Au contraire, l'auteur la déplore. Marié à une Allemande, ayant aimé lui-même l'Allemagne du plus sincère amour, il voit avec regret cette rapide évolution de l'esprit national, cette déformation de tout un peuple « sage et laborieux, qui s'étonne presque autant que nous de tout ce qu'on lui fait dire ». La gallophagie n'était pas tant le fait de la nation allemande que celui de certains intellectuels; mais cette minorité ardente, disciplinée, répandue dans la presse, dans les Universités, obéissant à un mot d'ordre, favorisée du pouvoir, corrompait l'esprit public, creusait l'abîme entre la France et l'Allemagne. Il y avait là un danger pour la France, un danger aussi pour l'Allemagne. C'est aux écrivains de ce dernier pays qu'Edgar Quinet adressait cet avertissement vraiment prophétique : « Les écrivains germains veulent-ils réellement brouiller les deux pays, sans s'inquiéter de penser qu'un seul serrement de main de la France et de la Russie pourrait bien, par hasard, étreindre outre mesure les flancs de Teutonia? »

VII

Cependant, tandis que chaque jour s'élargissait, plus profond, le fossé entre les deux peuples, que faisait la France? Elle s'abandonnait à l'amour du genre humain.

C'est à un moment grave de notre histoire, en 1840, quand, à propos de la question d'Orient, une coalition se formait contre la France, qu'Edgar Quinet dénonça le péril. Jamais il ne fut plus éloquent; jamais plus ardent amour de la patrie ne s'allia à plus de clairvoyance. Il trouva sur sa route l'illustre Lamartine, qu'il aimait, qu'il honorait, avec lequel il était en relations depuis longtemps (1), et le débat courtois qui s'engagea entre ces deux nobles esprits est l'un des plus émouvants et des plus instructifs qui sollicitent, maintenant encore, notre attention.

« La France devient la patrie des utopies (2). » C'était l'autre danger qui menaçait la France. Le premier, on le sait, c'était, d'après Quinet, l'indifférence d'un gouvernement se méfiant de la nation, préoccupé avant tout de vivre et oublieux des traditions, qui faisaient à l'extérieur notre

(1) *Correspondance,* t. II. A Minna Moré, octobre 1829 : « Je suis revenu d'une grande réunion, où je suis allé avec M. de Lamartine. » — A sa mère, 1er janvier 1830 : « M. de Lamartine voudrait que je fusse inspecteur de l'Université. » Cf. dans ce volume la notice qui précède *Le Rhin*.

(2) *1815-1840,* brochure, Paulin, édit., 1840.

grandeur et notre force. Mais, à côté de ce gouvernement né de la liberté et qui craignait la liberté, il y avait un mouvement inquiétant d'idées qui emportait poètes, philosophes, penseurs, vers un idéal chimérique. Jamais les sectes philosophiques et sociales, qui prétendaient renouveler le monde, n'avaient pullulé en France comme sous le règne de Louis-Philippe. Mais toutes avaient un caractère commun : « l'absence de sentiments nationaux. *Au lieu de la France, toutes embrassent le genre humain* (1). » L'unité des peuples était, comme l'écrivait à la même époque le vieux Chateaubriand dans ses *Mémoires d'Outre-Tombe* (2), la « folie du moment ». Divisés sur d'autres questions, saint-simoniens, phalanstériens, fouriéristes, owénistes, socialistes, communistes, unionistes, égalitaires, étaient d'accord sur ce point : la religion de l'humanité devait remplacer le culte de la patrie. Un généreux esprit, un grand poète jetait sur ces théories l'éclat de son génie; il lançait l'anathème contre la guerre, « ce grand suicide, — ce meurtre impie à mille bras (3) »; il s'écriait :

Servons l'humanité, le siècle, la patrie;
Vivre en tout, c'est vivre cent fois!

Trois ans après, l'Europe répondait à cet élan de fraternité et d'amour par la coalition.

Il importe de bien comprendre cet état des esprits,

(1) *1815-1840.*

(2) Ed. Biré, IVe partie, liv. X.

(3) *Recueillements poétiques*, la pièce intitulée *Utopie*, datée des 21 et 21 août 1837. « Quand je veux me souvenir que je fus poète, ce sont des strophes de l'*Utopie* que je me plais à me réciter. » *(Entretien avec le lecteur.)*

si l'on veut saisir le vrai caractère de l'intervention de Quinet. Au fond, les idées de Lamartine s'accordaient trop avec les sentiments les plus intimes de sa propre nature pour qu'il en méconnût la noblesse. Il admirait ce grand poète, comme il était admiré de lui. Mais il y avait en Quinet ce qui manquait à Lamartine : l'alliance, bien rare en un seul homme, de l'idéal et du réel. L'humanité, personne n'avait pour elle un culte plus sincère, une foi plus profonde en son avenir : le jeune traducteur des *Idées* de Herder n'avait pas renié la religion de sa jeunesse. Mais il aimait l'humanité dans la France, et ce qui mettait la France en péril lui semblait à bon droit mettre en péril l'humanité tout entière.

La guerre, il la détestait : il avait vu, enfant, à Certines, l'invasion et la défaite. Mais il pensait qu'il y a pour une nation un malheur plus grand encore : l'abandon de soi-même, le renoncement à ses destinées. Ce noble amour de la France et de l'humanité lui inspirait ces paroles enflammées, qui ont trouvé dans la France de nos jours un si puissant écho : « Savez-vous supporter, non pas l'ardeur du combat, mais la privation de vos biens, de vos jouissances accoutumées? Surtout les partis, les factions ne feront-ils trêve un moment, et ce vieux mot de patrie, que personne n'ose plus prononcer, parlera-t-il au cœur des hommes? Dans ce cas, après avoir invoqué votre droit, acceptez la guerre! *Sauvez la France! Sauvez l'avenir! Sauvez tout ce qui périt!* » (1).

Ce fut la question du Rhin qui mit aux prises,

(1) *1815-1840.*

l'année suivante, en 1841, Quinet et Lamartine. Déjà, en 1836, dans des vers trop peu connus (1), Quinet avait évoqué cette frontière du Rhin, qui longtemps avait été le rêve de la France et dont elle semblait maintenant détourner ses regards :

Oui, ces monts sont à nous, notre ombre les domine,
Oui, ces fleurs sont à nous, nous en gardons l'épine ;
Oui, ces champs sont à nous, nos morts y sont couchés.
Peuple, rappelle-toi, debout sur ce rivage,
Ainsi qu'un vendangeur qui revient de l'ouvrage,
Quand tu lavais ton front parmi ces joncs penchés...

Mais si tu l'oubliais, le fleuve de ta gloire,
Peuple au long souvenir, à la courte mémoire,
Au lieu des chalumeaux, une trompe d'airain,
La nuit, le jour, semblable à celle de l'archange,
Jusqu'à ta sourde oreille où tout s'efface et change,
Immense, porterait l'immense écho du Rhin !

Or, en 1841, un poète allemand médiocre, Nicolas Becker, publiait et dédiait à Lamartine un recueil de poésies, où il avait inséré un chant national, qui avait eu, l'hiver précédent, « un immense retentissement sur les bords du Rhin (2) ». C'était la fameuse chanson du *Rhin allemand*. « Ils ne l'auront pas, le libre Rhin allemand, quoiqu'ils le demandent dans leurs cris comme des corbeaux avides... » Dédier ce chant de haine au poète de la fraternité et de l'amour, c'était, pour le moins, une inconséquence, qui dut frapper le noble Lamartine. Il répondit par les vers les plus généreux,

(1) Cf. *Allemagne et Italie*, édition de 1839, et *Revue des Deux Mondes*, 15 octobre 1836.
(2) Note de la rédaction de la *Revue des Deux Mondes*, à la *Marseillaise de la Paix*, 1er juin 1841.

les plus imprudents aussi qui soient sortis de sa plume : ce fut la *Marseillaise de la Paix* (1).

On connaît ces vers éclos dans la solitude de Saint-Point et du petit cabinet voûté, où, à l'heure silencieuse du matin gris, avant le lever du jour, le poète écoute les bruits de son âme et le « murmure des forêts, qui viennent tinter et expirer sur ses vitres (2) » : hymne de paix et d'amour, qu'inspire la nature, où éclate tout l'idéalisme de la race, sa force d'illusion et de rêve, qui, dédaigneuse de la réalité, s'élance vers un radieux avenir :

Roule, libre et superbe entre tes larges rives,
Rhin, Nil de l'Occident, coupe des nations!
Et des peuples assis qui boivent tes eaux vives,
Emporte les défis et les ambitions!

Il ne tachera plus le cristal de ton onde,
Le sang rouge du Franc, le sang bleu du Germain...

Comment relire sans un malaise douloureux ces vers que, par deux fois, la réalité devait démentir de la façon la plus tragique? Et notre piété envers la patrie, qui suscite à cette heure tant de silencieux héroïsme, souffre de cet appel :

Nations, mot pompeux pour dire barbarie,
L'amour s'arrête-t-il où s'arrêtent vos pas?
Déchirez ces drapeaux; une autre voix vous crie :
« L'égoïsme et la haine ont seuls une patrie;
La fraternité n'en a pas! »

Mais il y a mieux à faire qu'à triompher du noble poète. C'est de chercher la cause de ses

(1) *Revue des Deux Mondes*, 1er juin 1841. Datée de Saint-Point, 28 mai 1841.

(2) *Lettres à M. Léon Bruys d'Ouilly*, servant de préface aux *Recueillements poétiques*.

illusions, qui ne furent pas seulement les siennes, mais celles de son temps et de la France. La première, ce fut de continuer la vieille erreur de Mme de Staël et des romantiques, et de s'imaginer une Allemagne de fantaisie et de rêve, une nation de sages burgraves, loyaux, sincères, généreux et candides :

Vivent les nobles fils de la grande Allemagne !
Le sang-froid de leurs fronts couvre un foyer ardent;
Chevaliers tombés rois des mains de Charlemagne,
Leurs chefs sont les Nestors des conseils d'Occident.

Leur langue a les grands plis du manteau d'une reine,
La pensée y descend dans un vague profond;
Leur cœur sûr est semblable au puits de la sirène,
Où tout ce que l'on jette, amour, bienfait ou haine,
Ne remonte jamais du fond.

C'était toujours le songe de la France. Mais ce songe devenait, d'années en années, plus redoutable, parce qu'il s'accompagnait d'un autre : celui de la fraternité universelle des peuples. A mesure que l'esprit national s'affaiblissait en France, il grandissait en Allemagne : les temps étaient proches où il allait menacer l'Europe entière et cette civilisation même, dont la France était si fière et dont l'Allemagne supportait impatiemment le joug. Nous nous endormions dans l'amour, tandis qu'à nos côtés veillait la haine.

Quinet vit le danger. Il prit la plume, et, dans la revue même où Lamartine venait de publier sa *Marseillaise de la Paix,* il répondit par d'autres vers. C'est la pièce intitulée *Le Rhin.* « A M. de Lamartine (1). » Ces vers, — faut-il le dire? —

(1) *Revue des Deux Mondes,* 15 juin 1841.

n'ont ni l'harmonie, ni la splendeur d'images de la poésie de Lamartine; mais ils lui sont très supérieurs par le sentiment de la réalité positive. Edgar Quinet connaissait l'Allemagne; il savait qu'elle ne comprendrait pas, qu'elle ne pouvait pas comprendre le langage d'un Lamartine, et que cette générosité passerait pour de la peur; il savait le « perpétuel malentendu » de deux âmes impénétrables l'une à l'autre :

Au premier coup de bec du vautour germanique,
Qui vient te disputer ta part d'onde et de ciel,
Tu prends trop tôt l'essor, roi du chant pacifique.
Noble cygne de France, à la langue de miel...

Ah, qu'ils vont triompher de ta blanche élégie!
Que l'écho de Leipzig rira de notre peur!
Déjà l'or de ton chant, transformé par l'orgie,
Dans l'air m'est renvoyé comme une balle au cœur!

Mais surtout il s'effrayait à bon droit de cette facilité à sacrifier la France, la vieille terre de France pour qui tant de générations avaient lutté, peiné et souffert, à ne voir en elle qu'un souffle, qu'une âme perdue dans l'immense humanité, adoratrice de la Force. Qu'y gagnerait en effet l'humanité si vraiment son culte n'existe que par la France et si, comme on le voit trop bien à l'heure présente, elle changeait sa tutelle généreuse et légère pour le plus lourd despotisme qui ait jamais écrasé la race humaine?

Ne livrons pas si tôt la France en sacrifice
A ce nouveau Baal qu'on appelle unité;
Sur ce vague bûcher, où tout vent est propice,
Ne brûlons pas nos dieux devant l'humanité!

L'esprit d'idéalisme, force, mais aussi faiblesse de la race, puissance de rayonnement et d'amour et, par instant, esprit d'utopie et d'erreur qui mène droit aux abîmes, tel est le péril qu'Edgar Quinet a clairement aperçu et qu'il n'a cessé de dénoncer. Et, s'il l'a dénoncé, c'est que, dans sa pensée, il opposait à cet idéalisme le terrible réalisme de l'Allemagne : là était le danger, — danger de mort pour la France. L'Allemagne était sortie de son nuage, et maintenant c'était la France qui s'enfonçait dans les brumes de l'imagination et du rêve. La démocratie française se ferait-elle cosmopolite? Et qu'arriverait-il en ce cas? La réponse, c'est encore Quinet qui nous la donne : « Comme elle serait la seule qui se détacherait du sol natal, elle serait immanquablement dupe de toutes les autres, et *principalement de la démocratie allemande*, qui, restée toute neuve, a conservé toutes les passions et toutes les ambitions à la fois, celles de classe et de race (1). »

On ne saurait mieux dire, ni poser plus clairement les données du problème. Derrière l'étiquette trompeuse des mots nul n'a mieux aperçu le long passé historique, la mentalité, la race, — l'abîme qui sépare les deux peuples.

VIII

En 1867, après Sadowa, Edgar Quinet reprit la plume et dans une admirable brochure, *France et*

(1) *France et Allemagne*, 1867.

Allemagne, il montre, non sans tristesse, ses prédictions réalisées et le péril grandissant. De cette brochure qu'on lira plus loin, nous ne parlerons pas ici; nous nous sommes simplement proposé d'analyser à sa source l'erreur romantique, qui fut si longtemps fatale à la France, et d'en rechercher les causes.

Grâce à des circonstances exceptionnelles, grâce aussi à la force de son esprit, Quinet a su échapper à cette erreur. Il fut prophète. Il a eu le sort de tant de prophètes : on ne l'a pas cru. Ses meilleurs amis, Michelet lui-même, n'ont pas écouté sa voix. Pourquoi? On en peut discerner plusieurs causes : la légende illustrée par Mme de Staël, continuée par Cousin, l'exaltation romantique, si opposée à la vraie méthode scientifique, la croyance en la France invincible, l'affaiblissement du sentiment national, l'esprit d'utopie... Mais tout s'efface devant cette idée : on ne peut devancer l'œuvre du Temps; seul le Temps instruit les hommes. Heureux quand, au sortir d'un long rêve, ils trouvent en eux-mêmes, à l'heure du réveil, l'énergie nécessaire pour réparer une longue erreur!

Il est juste d'ajouter que nous, qui embrassons du regard l'histoire de ce siècle et qui souffrons cruellement de cette erreur, nous sommes frappés de certaines vérités, qui n'apparaissaient pas aux contemporains avec autant d'évidence. On peut même se demander comment Quinet en a eu connaissance. Il s'en est expliqué plus tard (1) : « Il y avait, dit-il, des *signes* dans le fond des choses. C'était comme une rumeur à voix basse, qui par-

(1) *France et Allemagne*, 1867.

tait on ne sait d'où. Elle n'avait ni forme, ni consistance. C'étaient des conversations rares, des paroles interrompues, des enthousiasmes subits, qui jaillissaient et disparaissaient comme l'éclair. On pouvait les résumer dans ce mot : la *grandeur de l'Allemagne.* »

Voilà tout son secret. Doué de sens plus délicats, connaissant la langue, marié en premières noces à une Allemande, placé à Heidelberg, à Grünstadt, à Bade, dans un poste d'écoute de première ligne, il a fait comme le mineur qui, l'oreille collée contre la paroi, saisit les bruits furtifs, les pas, les coups sourds du pic, tout le lent cheminement de l'adversaire creusant la galerie souterraine, la chambre qu'il va bourrer d'explosifs.

Et alors, plein d'angoisse, il est remonté au grand jour, il a jeté le cri d'alarme.

AVERTISSEMENT

Qui ne comprend le titre d'ensemble que nous avons donné à ce livre : *Allemagne au-dessus de tout?* C'est la devise de l'Allemagne moderne : *Deutschland über alles!* Allemagne au-dessus de tout, c'est-à-dire au-dessus de la France, au-dessus de l'Univers, au-dessus du Droit, au-dessus de la Justice!

Nul titre ne pouvait mieux convenir à la série de ces admirables articles d'Edgar Quinet. Ce qui en ressort vraiment, c'est l'idée d'une Allemagne ivre de son savoir, ivre de sa puissance, méprisant les autres nations et la France, méprisant même les principes élémentaires de cette morale, dont jadis elle avait éclairé le monde. Nul exemple, dans l'histoire, d'une ivresse plus complète et plus rapide. Cette ivresse, nous la voyons naître, grandir dans ces célèbres articles, depuis *l'Allemagne et la Révolution* de janvier 1832, jusqu'à *France et Allemagne* de 1867, jusqu'à ces pages tragiques du *Siège de Paris*, quand l'Allemagne enfin a jeté le masque, réalisé son unité et posé sur sa tête la « couronne du monde ».

Ces articles sont difficiles à retrouver, disséminés dans trop d'ouvrages. Nous les avons réunis.

Nous avons présenté la pensée de Quinet, avec tous les éclaircissements qu'elle mérite, dans le développement harmonieux que lui donnent le temps et les événements politiques.

Cette édition critique comprend, en premier lieu, les articles parus dans la *Revue des Deux Mondes* de décembre 1831 à décembre 1842, dont les titres suivent :

I. « De la Révolution et de la Philosophie » (1er décembre 1831).

II. « De l'Allemagne et de la Révolution » (1er janvier 1832).

III. « De l'avenir de l'art : I. De l'art en Allemagne » (1er juin 1832).

IV. « Poètes allemands : I. Henri Heine » (15 février 1834).

V. « Revue étrangère : I. L'Allemagne » (15 octobre 1836).

VI. « De l'unité des littératures modernes » (1er août 1838).

VII. « Le Rhin », poésie. « A M. de Lamartine » (15 juin 1841).

VIII. « De la Teutomanie » (15 décembre 1842).

L'article du 1er août 1838 *De l'unité des littératures modernes* semble, au premier abord, étranger au sujet qui nous occupe, c'est-à-dire au jugement de Quinet sur l'Allemagne. Mais, d'abord, il fait partie du volume *Allemagne et Italie ;* il sert d'introduction à ce volume dans l'édition de 1839; il a pris place dans le même volume des *Œuvres complètes* (1), à la suite de l'article *De la Teutomanie*,

(1) *Les Roumains. Allemagne et Italie.* — Nous désignons sous ce titre : *Œuvres complètes*, la dernière édition en 30 vo-

sous ce titre nouveau : *Réconciliation. — Le Cosmopolitisme littéraire. — Unité du génie des modernes.* Puis, il nous a semblé qu'il y avait encore d'autres raisons de le maintenir : il venge notre dix-septième siècle, si injustement humilié pendant tant d'années devant l'esprit germanique ; il maintient l'idéalisme, il le proclame la loi éternelle de l'humanité, dans un temps où l'Allemagne renie avec frénésie ses anciens dieux.

Deux choses dans cette édition sont nouvelles :

1° Nous avons rétabli l'ordre chronologique de ces articles, qui n'a pas été suivi dans l'édition des *Œuvres complètes*. Ainsi, dans cette dernière édition, le second article, *De l'Allemagne et de la Révolution* de 1832, précède à tort l'article *De la Révolution et de la Philosophie*, qui est de décembre 1831. De même, l'article *De l'unité des littératures modernes* d'août janvier 1838, est placé après la *Teutomanie*, qui est de décembre 1842. La méthode historique s'impose, si l'on veut se faire une idée exacte de l'évolution des idées de Quinet à l'égard de l'Allemagne et de l'évolution de l'Allemagne elle-même.

2° Le texte que nous présentons au lecteur diffère de celui des *Œuvres complètes*. C'est le texte de la *Revue des Deux Mondes* ou des brochures originales de Quinet. Ces différences sont souvent considérables. Additions, suppressions, retouches de style ont rendu, dès l'édition d'*Allemagne et Italie* (1839), telle de ces pages, comme l'article *De l'art en Allemagne*, presque méconnaissable.

lumes in-16, Hachette, 1877-1882. — Il existe une édition plus ancienne des *Œuvres complètes* (Pagnerre, in-8° et in-18), 1857-58, t. I à X ; 1870, t. XI ; 1877-79, t. XII à XXVIII. Dans cette édition, le volume *Allemagne et Italie* fait partie du t. VI.

Pourquoi ces retouches? Edgar Quinet s'était efforcé d'atténuer ses audaces de pensée et de style. Nous avons préféré lui laisser cette ardeur juvénile et cette couleur romantique, qui est celle de l'époque. Ce qui nous intéresse en effet, c'est de savoir ce que, par une sorte d'inspiration prophétique, il a dit aux Français de 1830, et comment il le leur a dit. On ne saurait séparer la pensée de la forme. Quinet est un romantique, il en faut prendre son parti. Il n'est que plus intéressant de voir associés chez ce jeune homme, chose si rare! l'exaltation lyrique et le sens aigu des réalités. D'ailleurs, tout n'est pas à blâmer dans ces audaces. Qui ne regrettera que l'auteur ait retranché du célèbre article *De l'Allemagne et de la Révolution* cette belle image, qui nous montre l'Allemagne s'éveillant de son rêve, parce qu'elle s'est heurtée un jour « contre le poitrail du cheval de l'Empereur »?

Donc les articles de la *Revue des Deux Mondes* de 1831 à 1842 forment la première partie de ce recueil. Mais il était nécessaire de lui adjoindre une seconde partie, si l'on veut juger la continuité de la pensée, la sûreté du sens prophétique, qui, de la monarchie de Juillet aux événements de 1870, a poussé Quinet à dénoncer le péril. C'est ainsi que nous avons fait place aux pages les plus éloquentes de cette admirable brochure (1) dont l'accent rappelle parfois celui de Démosthène gourmandant les Athéniens : *1815 et 1840*. C'est, en particulier, de la question du Rhin dont il s'agit et des frontières de la France : question vitale, s'il en fut, et

(1) *1815 et 1840*, Paris, Paulin, éditeur, 1840, brochure de 30 pages. *(Œuvres complètes*, t. XIV : *L'Enseignement du peuple. Œuvres politiques avant l'exil.)*

qui, à l'heure actuelle, réclame notre attention la plus profonde. Surtout, il nous a paru indispensable de remettre intégralement sous les yeux du lecteur ces pages émouvantes : *France et Allemagne*, que du fond de l'exil Edgar Quinet écrivait après Sadowa. Nulle vision plus claire d'un redoutable avenir. Ce n'est pas seulement 1870 qu'elles annoncent dans leur tristesse prophétique. Elles vont plus loin encore. Elles annoncent les événements postérieurs et la menace d'asservissement universel que la domination allemande va faire peser sur l'humanité tout entière.

Enfin ce recueil se termine par des pages trop oubliées, qu'on relira sans doute avec tristesse, mais aussi avec une noble fierté, parce que, suivant le mot de Quinet, ces jours « portent en eux le salut et l'avenir de la France ». Qui donc le comprendrait mieux que les héros de la Marne et de Verdun, que ceux qui, au moment où j'écris ces lignes, accomplissent durement, au prix de leur sang et de nos larmes, l'œuvre de délivrance, et qui, plus heureux que ceux du siège de Paris, voient se lever l'éblouissante aurore? *Le Siège de Paris!* C'est de ce recueil qu'il s'agit et des appels du plus généreux patriotisme que l'auteur adressait à ses contemporains. Celui qui a osé écrire : « Les cinq mois du siège de Paris resteront dans la mémoire des hommes comme les plus beaux de notre histoire », cet homme, certes, a eu, une fois de plus, la claire notion de la réalité. Il savait que l'héroïsme jamais ne se perd, et que la semence, qui semble emportée par le vent, germe et fleurit dans un glorieux avenir.

Nous avons consulté, pour cette présente édition, les manuscrits Edgar Quinet déposés à la Bibliothèque Nationale, Manuscrits, *Nouvelles acquisitions françaises*, en particulier les lettres de Buloz à Quinet (nº 20782) et, pour la polémique de Quinet et de Lamartine, les lettres de Lamartine (nº 20791). Nous remercions M. Léon Dorez, qui a bien voulu nous aider dans nos recherches.

Mais surtout nous devons exprimer nos sentiments de sincère reconnaissance à la Société propriétaire des œuvres d'Edgar Quinet et à son dévoué secrétaire, M. Roger, qui nous ont prêté le concours le plus libéral et le plus désintéressé et ont ainsi grandement facilité notre tâche.

Qu'il nous soit permis également de remercier deux « quinettistes » fervents, qui nous ont donné les renseignements les plus utiles : M. Albert Valès, possesseur des papiers de Mme Quinet, et M. Maurice Laillier, dont la très sûre information n'a d'égale que l'inépuisable complaisance.

Le portrait d'Edgar Quinet, placé en tête de cet ouvrage, est la reproduction de l'admirable médaillon en bronze de David d'Angers, exécuté en 1836, comme le prouve la date inscrite par le sculpteur. Quinet avait alors trente-trois ans. Le 26 mai 1838, une lettre de David d'Angers à Edgar Quinet (Bibl. nat., Mss. Fr., 20785) annonce l'envoi du « médaillon en bronze et de deux épreuves en plâtre » (1).

Nous devons à l'obligeance du conservateur du musée David d'Angers, à Angers, d'avoir pu faire photographier le bronze de David. Ce bronze manque à la collection du Louvre.

(1) Cf. QUINET, *Lettres à sa mère*, t. II, 23 mars 1838.

DE LA RÉVOLUTION

ET

DE LA PHILOSOPHIE

Cet article parut dans la *Revue des Deux Mondes* le 1er décembre 1831. Il a été publié de nouveau en 1839 dans *Allemagne et Italie* (1), tome II, *Mélanges,* V, et dans le volume *Les Roumains, Allemagne et Italie* des *Œuvres complètes*, série *Allemagne,* IV, sous le titre *De la philosophie dans ses rapports avec l'histoire politique.*

Buloz avait fondé, cette année-là même, la célèbre *Revue*, où il se proposait d'attirer les plus vigoureux talents de cette génération. Quinet avait déjà donné à ce recueil deux autres articles, l'un intitulé *De l'avenir des religions* (15 juillet 1831), l'autre *De l'épopée des Bohèmes* (15 août 1831). Il était à cette époque intimement lié avec Buloz et l'un des principaux rédacteurs de la jeune *Revue*, ainsi que l'indique cette note du directeur en tête de la « livraison » du 1er octobre : « Nous pouvons aujourd'hui compter parmi nos rédacteurs habituels MM. Ballanche, Lerminier et Quinet, MM. Dumont d'Urville et Aug. de Saint-Hilaire, MM. Alfred de Vigny et Sainte-Beuve. On connaît le mérite élevé et spécial qui distingue ces jeunes et brillants écrivains ; les deux premiers essaient, chacun

(1) *Allemagne et Italie, Philosophie et poésie*, par Ed. Quinet. Paris et Leipzig, chez Desforges et Cie, libraires, 1839.

à leur manière, de retrouver le sens du passé. M. Quinet interroge les ruines, les villes qui ne sont plus (1), les fleuves, les rochers, les montagnes, et, poursuivant dans ses dernières conséquences l'idée transmise par Hippocrate à Winckelman et Montesquieu sur la relation intime des climats et des passions, a tenté d'expliquer l'histoire par la physionomie des lieux, et plusieurs fois déjà le succès a couronné ses efforts. »

Il est certain que c'est à cet article *De la Révolution et de la Philosophie*, que Quinet fait allusion dans sa lettre à Buloz, écrite de Strasbourg, à son retour d'Allemagne, le 2 novembre 1831 (2) : « Je rentre en France... *Voici mon article de philosophie.* Faites-moi l'énorme service de m'en faire tirer une quinzaine d'exemplaires à mes frais. » Il ne faut pas confondre cet article avec le suivant (*De l'Allemagne et de la Révolution*), dont la première partie seulement est entre les mains de Buloz et que l'auteur se propose de compléter. C'est ce second article que désignent les expressions suivantes dans la même lettre : « Imprimez le fragment politique sur l'Allemagne. »

L'article *De la Révolution et de la Philosophie* n'est pas consacré uniquement à l'Allemagne. Il parle aussi du mouvement philosophique en France sous la Restauration. Mais il a sur l'Allemagne, sur la pensée allemande, sur la philosophie allemande, des aperçus qui dépassent de beaucoup tout ce que Mme de Staël avait dit à ce sujet dans son livre. Surtout il montre le lien profond qui unit l'Allemagne moderne à la Révolution française et aux événements de cette Révolution. C'est Quinet qui a dit de sa philosophie : « Elle est l'ombre réfléchie de la vie politique », qui agitait alors la

(1) Allusion à la *Grèce moderne*, que Quinet venait de publier à son retour de Morée, où il avait fait partie de la mission scientifique envoyée par la France.

(2) *Revue politique et parlementaire*, février 1909. MARSAN, *E. Quinet et F. Buloz.*

France. Vue profonde et nouvelle, bien faite pour surprendre ceux qui s'imaginaient, avec quelque naïveté, que cette philosophie sortait spontanément du sanctuaire de l'âme allemande et qu'elle n'avait aucun rapport avec la pensée française. Or, elle n'était pas née seulement de la rêverie méditative, comme le croyait Mme de Staël; elle était aussi fille de l'action, et, née d'elle, passant par l'âme allemande, elle devait nécessairement aspirer à retrouver son origine primitive, cette vie agissante qui est le principe et l'aboutissement de toute philosophie. N'est-ce pas enfin Quinet qui a, le premier, dévoilé le caractère conquérant et brutal de cette doctrine de Hegel « formée au centre de la monarchie prussienne », et qui s'est développée avec elle, « derrière les trophées de Waterloo »? N'est-ce pas lui qui, parlant de notre enthousiasme pour les doctrines étrangères, a montré que « cette résignation dans la défaite était encore un don de nos vainqueurs »?

Ces vues fécondes préparent déjà les pages les plus célèbres de l'article suivant *De l'Allemagne et de la Révolution :* la pensée allemande née de la France et se retournant contre la France, — née de l'action et revenant à l'action pour transformer le monde.

DE LA RÉVOLUTION

ET

DE LA PHILOSOPHIE

Quand l'Empire allait accomplir au pas de course sa mission à travers l'Europe, à chaque instant des hommes fatigués se détachaient de ses co-

lonnes, et s'asseyaient sur le bord des fossés. On avait beau leur dire qu'ils allaient y mourir, ils voulaient s'arrêter; puis le sommeil, puis le froid les prenaient, et les voilà ensevelis sous une tombe de neige. Chaque jour aussi, dans le mouvement d'idées qui nous emporte, des hommes lassés s'arrêtent, des amis épuisés du chemin s'engourdissent à nos côtés, et pourtant l'heure nous presse; il faut marcher, il faut arriver au gîte avant le soir. Mais pendant que nous avançons à tout hasard, il est bon de sortir en nous-même de cette cohue d'opinions, de circonstances et de frayeurs paniques où l'esprit va s'achopper et tourbillonner sans issue. Et le moment vient peu à peu de remonter par la philosophie à la pensée de la civilisation européenne pour y retrouver notre place.

Dans ce dessein, si l'on considère le mouvement entier apporté dans le monde par la Révolution française, ses longues et sanglantes alternatives, tous les climats qu'elle atteint, les pas d'hommes qui retentissent avec mesure sur le sol, on finit par découvrir une chose qui jette dans un grand étonnement : c'est que, hors d'elle et loin d'elle, soit l'écho de ses pas, soit une intime sympathie, tout ce qui se passait chez nous à la lueur du jour, tout ce qui s'y faisait de bruit, d'action réelle, apparaissait ailleurs en même temps, dans le même ordre, sous une succession impalpable d'idées, de théories et d'abstractions vivantes.

La suite entière de la philosophie moderne au fond de l'âme retirée de l'Allemagne paraît être, en effet, l'ombre réfléchie de la vie politique et le retentissement des événements dont le centre était en France. A mesure que notre pays marchait d'un

degré, les armes à la main, vers une période nouvelle de l'histoire du monde, ce changement se résumait en même temps dans les théories silencieuses du Nord. On pourrait, en ne regardant que ces systèmes l'un après l'autre, retrouver sous leurs fantômes les empreintes de sang, le mouvement des assemblées populaires, le soleil des champs de batailles, et chacune des phases politiques par où nous avons passé.

Kant a le même caractère que la Constituante; mêmes espérances illimitées, même enthousiasme du devoir, mêmes acclamations sur sa réforme inattendue. Lui aussi croit retenir l'avenir sur le seuil qu'il entr'ouvre; et puis l'héroïsme est la condition de sa philosophie morale, comme il le devait être de la société enfantée par la Déclaration des droits. Fichte, qui le suit, est le génie idéalisé de la Convention, le principe de la Montagne appliqué à l'intelligence de l'univers. Excepté cette farouche république, qui poussa aussi loin que lui le mépris du passé et de la tradition? qui fit mieux l'apothéose de la volonté humaine? qui secoua ou nia plus puissamment que lui jusqu'à la nature elle-même?

Imaginez un de ces hommes de 93, sorti brusquement de la mêlée; le voilà qui a dépouillé la ceinture et le panache, qui a essuyé la sueur de son front. Sur quelque cathèdre isolée, avec la ferveur qu'il rapporte des clubs, au lieu de décréter les peuples, les rois et les armées, il n'aura plus affaire qu'aux idées, au monde, à la substance infinie. Ce montagnard, s'il a du génie, sera Fichte lui-même. Il règne couronné de son seul vouloir. Il décrète, il met au ban, il fait, il défait la création

éternelle, comme le génie de la Convention dispose de l'histoire qui se fait autour d'elle.

Quand la pensée de l'homme fut si forte que, par la seule énergie déposée dans un peuple, elle créait à son gré une Europe nouvelle, il sembla que ce qui pouvait ainsi changer à chaque instant l'histoire pouvait aussi changer le monde; et cette souveraineté exercée sur l'humanité s'agrandit dans la philosophie jusqu'à l'idée de souveraineté sur l'univers. Ce qui confirme cette alliance, c'est que, de sa solitude, Fichte proclama lui-même que tout son idéalisme allait au même but que la carrière si réelle et si rude où la France avançait (1). On vit pour la première fois un métaphysicien s'aider ouvertement d'une révolution flagrante et contemporaine pour y chercher l'image de ses abstractions et l'argument de son propre système; et le Dieu qu'il se fit fut une sorte de terroriste de vertu qui, de son banc solitaire, traduisait pêle-mêle à sa barre les siècles, les idées, la nature, la matière et la vie, les décimant, les reniant à tout hasard, et ne trouvant à se repaître que de leurs communes ruines.

Après ce temps vient l'âge de poésie et de recomposition que nous appelons l'Empire. Comme il avait pour mission de faire sortir de son cercle égoïste le génie de la révolution française, de le semer sur tous les grands chemins et de le généraliser dans le monde de l'histoire, il se trouva qu'en même temps que lui, et par un effort ana-

(1) Fichte a écrit, en effet, sur la Révolution française et le génie de la Convention, deux volumes qui ont été mis en interdit pendant vingt ans par les gouvernements d'Allemagne. (Note de 1831).

logue, la philosophie, sortant de l'enceinte passionnée où Fichte la tenait à l'étroit, s'éleva à un degré semblable d'universalité. Il faut ajouter qu'elle eut le même éclat et éblouit d'autant de merveilles que l'histoire.

Si cette époque s'appuyait d'un côté sur les sables d'Égypte, et de l'autre sur les bords du Danube, la philosophie de Schelling se mit aussi à éteindre à la fois les rêves d'Alexandrie et le panthéisme des Scandinaves. A aucune théorie on n'avait vu encore une marche si aventureuse ni si facilement conquérante. Le respect pour la force physique, que les peuples, l'un après l'autre, venaient de transformer en adoration, s'y réfléchit dans un culte abstrait de la nature. Pendant que l'on retrouvait dans l'homme de ces jours la figure et le génie d'un conquérant oriental, la philosophie avait pris subitement de son côté tous les traits de l'Asie. Si le géant ramenait les longs jours d'Orient, s'il foulait les petites guerres, les petits noms, les gloires à peine écloses du siècle précédent, elle aussi élevait une sorte de poème de l'Inde, et entassait un infini visible sur les doutes, sur le vide, sur les tapis et l'ambre de cette société défunte. Quand l'Empire vint à tomber, cette philosophie, comme le génie de sa destinée, pâlit et s'évanouit en même temps que lui. Avec cette tour de Babel que nous avions nous-mêmes construite, s'écroula l'ombre mystique qu'elle projetait dans l'intelligence de l'humanité.

Alors on vit un empressement extrême, de quiconque avait la force, à renouer la chaîne des traditions; et pour que cet aspect nouveau du monde parût sans tarder dans le principe de la philoso-

phie, Hegel fonda son école au centre de la Sainte-Alliance. Ce moment d'enchantement où étaient tous ces rois de retrouver leur passé si facile à refaire, cette surprise du monde de se rattacher si vite à sa chaîne rompue, ces ruines qui se réparaient sur le chemin, qui faisaient autant d'arches triomphales à qui en demandait, donnèrent une idée extraordinaire de la puissance vitale de ce que l'homme imagine avoir détruit. Et cette nécessité tout à coup renaissante, cette loi de subir son passé, ce joug qui s'accroît en durant, cette force de l'histoire qui s'opprime et se contraint elle-même, ce néant de liberté où tout le présent restait évanoui, devint le dieu nouveau que cette époque annonça.

Dans ce monde haletant, aussi épuisé de liberté que d'esclavage, n'y ayant plus nulle part de spontanéité, ni seulement d'apparence de vie, il n'y en eut pas plus dans sa philosophie. Ce fut la consécration divine de toute autorité, la sanction du plus fort, un mot échappé à l'abattement de l'univers, et pris pour sa dernière idée. Comme alors toute histoire semblait suspendue et muette, et que la résignation à leurs misères était la seule chose qui parût dans les peuples, la philosophie ne sut elle-même que chercher et fonder le présent; son caractère fut de n'avoir aucun pressentiment du lendemain.

Si de Maistre avait mis à nu la théorie du catholicisme au moment où il croulait, Hegel dévoila la raison et la dernière ressource de l'ordre politique que nous venons de vaincre (1). Mais lors même qu'il exprimait avec une profondeur inouïe la pen-

(1) Écrit en 1831. Allusion à la révolution de juillet 1830.

sée de nos temps, ces temps avaient un invincible éloignement à regarder leur image dans un miroir si fidèle. Une répugnance populaire protesta toujours en Allemagne contre cette dernière école. Formée au centre de la monarchie prussienne, c'est là qu'elle continua de vivre, et elle ne se développa à l'aise que derrière les trophées de Waterloo.

En dehors de ce mouvement universel, il s'en formait un autre dans l'intérieur de la France, et qui se nommait éclectisme. Née sous le glaive de la Restauration, cette philosophie était ce qu'était alors la France : une éclatante résignation aux principes discordants qui faisaient invasion parmi nous à la suite des peuples, un compromis entre le midi et le nord, entre le couchant et le levant, une trêve demandée à l'Écosse de Waterloo, à l'Allemagne de Leipsick, un dénombrement d'idées naturellement ennemies, qui, après le dénombrement des armées étrangères, venaient faire une alliance d'un jour, et vivre ensemble sous la tente.

Le peu d'énergie qui nous restait, et l'impuissance de mettre au jour aucun élément nouveau, nous rendaient parfaitement propres à cette diplomatie envers les théories. Chaque système vint, comme dans un congrès d'idées, transiger avec son adversaire, et dissimuler après la lutte pour obtenir au moins sa part légitime. On aurait dit volontiers de chacun d'eux ce que l'on disait de chaque instinct des peuples : Faites-vous petits, soyez le moins possibles pour tenir tous ensemble sous les Fourches Caudines. A la vérité, nous sentions bien que dès que la vie commencerait, elle entraînerait dans son cours nos artificielles

combinaisons, et que notre machine se détraquerait au premier mouvement : ce moment est venu.

Après que les merveilles de l'Empire furent tombées, il y eut du bonheur, on ne peut le nier, à se réfugier sous ces conceptions de l'idéal, qui du moins nous voilaient le présent. Nous nous mîmes à peser l'avenir, qui échappait de nos mains, avec ces conquêtes philosophiques que nous fîmes sur nous-mêmes ; et il nous parut qu'un malheur qui donnait une profondeur si vaste et une originalité si créatrice au génie de la France n'était pas sans compensation. Longtemps nous restâmes ainsi convaincus que nous assistions à l'une de ces époques décisives qui changent la face de la science, jusqu'à ce que ceux qui s'étaient le plus écartés finirent par s'apercevoir que ces dogmes philosophiques ne nous appartenaient pas, et que cette résignation dans la défaite était encore un don de nos vainqueurs.

Alors, nous l'avouerons, il y eut pour nous une heure amère ; ce fut celle où nous reconnûmes en effet que ces systèmes, auxquels nous avions livré notre âme, n'étaient rien que le reflet inconsistant, l'ombre confuse et décevante des théories déjà chancelantes en Allemagne. Tout ce que nous pensions émané librement du génie national, nous le retrouvions là, non par débris, mais complet sur sa base, et déjà près de sa ruine (1). Nous avions accepté, pour remède à nos misères, une source d'idées déjà épuisée et tarie par nos maîtres. Après eux, nous allions ruminant leurs systèmes, à me-

(1) Idée développée dans les articles suivants et qu'Edgar Quinet a résumée dans cette formule : « En fait de systèmes, nous n'adoptâmes que des morts. »

sure qu'ils les quittaient, vides et désenchantés; et plus dépendants mille fois dans le principe de notre philosophie que nous ne l'étions dans notre vie sociale, nous bâtissions notre foi de tout ce que nous entendions crouler chez eux dans leur croyance.

Au dix-huitième siècle, la France alla chercher ailleurs que chez elle le germe de sa philosophie; elle ne se fit pas faute de le confesser ouvertement, et jamais l'idée ne lui serait venue, à elle, de se faire une originalité furtive éphémère. Mais aussi cette idée qu'elle avait reçue, comme elle la mania en souveraine! comme elle la poussa fortement dans les affaires de l'État! comme elle s'en fit avec génie une épée éclatante pour délier les destinées de son pays!

Reconnaissez, si vous le pouvez, le théorème de Locke dans cette parole qui, sous toutes les formes, enthousiasme, déclamation, stoïcisme, épicuréisme, austère, moqueuse, insaisissable, s'en va limer le fer de l'ouvrier, ronger avec le ver le vieux trône de France, prenant pour siens tous les dangers, toutes les misères, toutes les larmes d'un siècle. Au contraire, si quelque chose devait montrer combien notre philosophie de la Restauration était mal entrée au cœur du pays, c'est de voir ce qu'elle est devenue à l'œuvre, sitôt qu'il l'a appelée à son aide. Trois jours d'épreuves ont suffi pour la disperser de telle sorte qu'on en cherche en vain la trace (1).

Dans un danger si faible, combien d'hommes ont trouvé leur idée digne qu'ils prissent racine

(1) Allusion à la révolution de 1830.

avec elle, et qu'ils partageassent ses chances avec elle! Disons-le hautement, la philosophie a abdiqué sa mission depuis qu'une révolution a passé devant elle sans qu'elle s'en soit mêlée. Quand on s'est aperçu qu'elle faisait si bon marché d'elle-même que d'aller échanger son principe et sa haute ambition pour la première chance que le monde lui offrait à sa roue, quelle estime lui est restée dans un pays dont l'effort le plus grand avait été de la supporter sans fiel? Après avoir vu une religion se tuer de sa main, il nous restait à voir comment une philosophie s'y prend, après que son heure est arrivée, pour s'étouffer à son tour par les mêmes moyens; car la défiance que l'on avait pour les dogmes, on l'étend aux idées dans un temps où chacune d'elles porte sur le front la marque d'une apostasie récente.

Il ne manque pas de gens qui s'en vont nous montrant au doigt nos théories d'hier retournées aujourd'hui contre nous. Cette foi dans la pensée, qu'on avait réveillée à si grand'peine, la voilà donc détruite de nouveau, et le pays, joué ou croyant l'être, s'étourdit et se rejette à plaisir dans le tumulte et l'insouciance de l'action. Loi éternelle, harmonie de l'histoire, monde infini à lui seul visible, toutes paroles éloquentes il y a deux ans, aujourd'hui vides et mortes, et qui coûtent plus de temps à réhabiliter que des royautés découronnées!

Si une de ces philosophies sensuelles, longtemps redoutées d'avance, se fût mise à se faire tranquillement sa part dans l'État, et à se retirer à l'écart dans le danger commun, il y aurait là une conséquence logique que nous saurions priser autant qu'un autre. Mais, au lieu de cela, si c'est

le spiritualisme exalté qui, tout plein de sa foi, s'en va, du haut de sa récente victoire, tomber et s'arrêter dans les mêmes convoitises que l'école adversaire; si c'est l'idéalisme qui, pour sa première épreuve, se range à tout hasard sous le joug du premier pouvoir qui l'accepte ; si, pour se faire plus léger, comme un affranchi qui défait sa tunique, il se débarrasse lui-même de ses chimères, de ses désirs rassasiés, de l'infini qui le gêne : je dis qu'à ce spectacle la conscience d'un pays se bouleverse, que matérialisme, idéalisme, toute philosophie s'évanouit à ses yeux dans le même néant, que l'idéalisme apostat est pire que le sensualisme avoué; et que pour celui qui assiste à cette confusion, il faut qu'il ait le cœur de la signaler, quoi qu'il en coûte, ou qu'il brise sa plume.

Outre ces philosophies dont je viens de parler, je voudrais en apercevoir quelque autre; je la regarderais avec attention pour y voir le caractère et l'histoire de l'avenir vers lequel nous allons. Par malheur, il n'en est point d'autres (1), et celles-là même qui existent le plus sèchent déjà sur pied et leurs fruits sont cueillis.

Il est évident que pour qu'une école nouvelle paraisse il faut qu'un branle nouveau soit donné à l'univers politique. Tant que l'État chancelle à l'œuvre, que sa victoire est incertaine, qu'il se résigne chaque matin à douter de lui-même, il y a aussi autour de lui mille formes d'art, des systèmes, des solutions entreprises, des cultes com-

(1) L'école de Saint-Simon veut être une religion et non pas une philosophie; nous la rencontrerons ailleurs. (Note de 1831.)

mencés qui se cherchent sans pouvoir se trouver dans ces demi-ténèbres et cette demi-lumière qu'il répand sur lui-même. La pensée hésite et s'arrête en même temps que l'action politique. Mais laissez le génie de 89 peu à peu s'aguerrir sur le trône, et vous verrez bientôt le vieux dogme de Fichte monter tous les degrés et reparaître à ses côtés refait et éprouvé par l'âge. La France est à l'Allemagne ce que l'action est à la réflexion dans le génie de l'humanité; et ces deux mondes croissent ensemble et forment l'un par l'autre l'unité de la société moderne.

Va donc, marche donc, ô mon glorieux pays; broie sous ton char nos frayeurs et nos vœux de retour; car tu n'emportes pas seulement des peuples, des corps, du sang, de l'or et des voix confondues, mais aussi tout un cercle d'idées, des arts, des cultes, des dieux inconnus et des lambeaux éternels qui s'attachent à tes pas, comme le cercle des heures sur les pas du matin (1).

(1) « Poursuis donc ta route, ô mon glorieux pays! foule sous ton char nos frayeurs et nos vœux de retour; car tu n'emportes pas seulement des peuples, des corps, du sang, de l'or et des voix confondues, mais aussi tout un cortège d'idées, des arts, des cultes et des dieux inconnus qui se hâtent sur tes pas, comme le cercle des heures sur les pas du matin. » (Édition de 1857.)

DE L'ALLEMAGNE

ET

DE LA RÉVOLUTION

Cet article célèbre, vraiment le premier qui jette le cri d'alarme, a paru dans la *Revue des Deux Mondes* le 1er janvier 1832. Il n'y figure pas d'ailleurs intégralement. Le passage très violent sur Philippe-Égalité et « cette royauté qui naît d'un régicide » a été supprimé dans la *Revue*. Il est rétabli dans la brochure. La « note de la rédaction » de la *Revue*, qui accompagne l'article, témoigne des hésitations de Buloz et du long débat qui s'était engagé entre lui et Quinet, soit directement, soit par l'intermédiaire de Michelet. Voici cette note : « Quelle que soit l'opinion que l'on puisse avoir sur la tendance politique de cet article, il nous a paru utile de le faire connaître à nos lecteurs à cause des observations locales et des faits qu'il contient. Il sera d'ailleurs publié séparément chez Paulin, place de la Bourse (1). »

(1) Cette note avait été rédigée textuellement par Quinet lui-même, comme le prouve la lettre de Quinet à Buloz du 18 décembre 1831, citée par M. Marsan, dans son étude sur *E. Quinet et F. Buloz.* (*Revue politique et parlementaire*, février 1909.)

Nous avons signalé dans notre étude les négociations délicates qui précédèrent la publication de cet article. Il importe de préciser davantage. C'est à Grünstadt, en octobre 1831, on sait dans quelles circonstances douloureuses, que l'auteur l'a écrit : « Je profite de ce temps de retraite pour achever mon *Juif errant*, écrit-il à Michelet... (1). Je viens aussi d'écrire une brochure politique de deux ou trois feuilles sur les rapports politiques de la France et de l'Allemagne. Les choses ont bien changé depuis que nous avons quitté ce pays, et *l'unité germanique se prépare d'une manière si menaçante,* que je n'ai pu résister à en décrire les progrès et les inévitables résultats. Vous recevrez au premier jour le manuscrit. » Il n'a écrit encore que la première partie de la brochure. Il prie Michelet de ne donner le manuscrit à Buloz qu'à condition qu'il l'imprime « dans le premier numéro », et qu'il lui fasse tirer cent exemplaires à part ; sinon, il faudra le donner à un libraire ou le faire imprimer à ses frais.

Quelques jours après, Michelet reçoit le manuscrit ; il s'effraye, « fait des difficultés » pour le remettre à Buloz. Les attaques contre la monarchie de Juillet sont terribles, et Quinet, candidat à des fonctions universitaires, va compromettre son avenir. Michelet ne trouve même pas de libraire pour se charger de la publication ; il est probable que s'il en a cherché, c'est sans trop de zèle. Quinet se désespère. Il lui écrit de Grünstadt, le 23 octobre : « Mon ami, je suis en veine de malheur : ainsi vous ne trouvez pas de libraire pour ma brochure ! Cependant *il faut* qu'elle soit imprimée telle quelle ! Il faut que ma pensée ait un organe. Faites-moi donc imprimer, quoi qu'il arrive (2). »

(1) Mme Quinet, *Cinquante ans d'amitié,* p. 56.
(2) *Cinquante ans d'amitié,* p. 58.

Quinet se retourne vers Buloz. Le 2 novembre, à son retour d'Allemagne, il lui écrit de Strasbourg la lettre que nous avons déjà citée dans la préface de *De la Révolution et de la Philosophie* : « Imprimez le fragment politique sur l'Allemagne; j'écris encore à Pitois de me le publier de nouveau séparément avec une suite que je vais envoyer, mais qu'il n'a pas besoin d'attendre. Il faudrait, si vous avez d'abord le manuscrit, le lui rendre aussitôt qu'il sera composé ou lui donner l'épreuve, — car je tiens surtout à paraître le plus tôt possible. J'ai encore sur le cœur toute l'humiliation de la France que j'ai traînée avec moi à l'étranger (1). »

Mais Michelet n'a pas encore donné le manuscrit à Buloz; il prie, supplie son ami d'adoucir certains passages, de retrancher certains autres. Il lui écrit le 10 novembre : « Votre brochure m'afflige. Vous traitez si durement la France que bien des gens vous garderont rancune, même plusieurs qui sont vraiment patriotes. Je voudrais que vous adoucissiez ou changeassiez certaines choses : *La France a bu le sang de la Pologne... Un homme va sortir de la Prusse*. Il ne faut pas faire des prédictions si précises. Mon bon ami, je voudrais bien que vous ajournassiez cette publication. » Voilà le mot lâché : Michelet juge la publication inopportune. Mais Quinet s'entête. Il lui répond de Charolles (2) : « Je consens de grand cœur à tous les changements de forme que vous m'indiquez, si ce que vous avez lu vous paraît trop sévère. La fin doit racheter tout le commencement. Enfin je me suis fait de cette publication une affaire de conscience. »

(1) J. Marsan, *Revue politique et parlementaire*, février 1909.

(2) Mme Quinet donne cette lettre de Quinet comme étant du 10 novembre. Il est probable qu'elle est postérieure à cette date, si la lettre précédente de Michelet à Quinet est bien datée : car c'est évidemment une éponse à cette lettre.

Le 16 novembre, Michelet insiste : « Enfin, pour vous dire toute ma pensée, cette brochure est de nature à vous fermer l'avenir dans ce pays-ci. C'est travailler de concert avec vos plus ardents ennemis que de publier un ouvrage si impopulaire. Au nom du ciel, attendez un peu! » Toutefois, puisque Quinet l'exige, on va imprimer. « Buloz insiste pour avoir la brochure par parties, comme vous lui avez promis, à ce qu'il dit. »

Buloz n'a donc pas encore la brochure. Michelet ne la lui a pas donnée, comme le prouve la lettre suivante.

« Paris, le 18 novembre 1831.

« Mon cher Quinet,

« Vous me dites de mettre la main à l'œuvre, de faire composer sur-le-champ votre *Allemagne*. Je ne demande pas mieux; mais M. Michelet ne veut pas me la donner encore sans avoir reçu une nouvelle lettre de vous. Cependant la dernière que vous m'avez écrite était bien précise; je la lui ai montrée. Écrivez-lui donc de me remettre bien vite le manuscrit, car je voudrais qu'il parût dans la première quinzaine de décembre et d'une seule fois dans la *Revue*. Je vous ferai en même temps le tirage à part que vous me demandez; mais le nombre mille me semble bien élevé. Voyez. L'article sur la *Philosophie et la Révolution* est tiré et paraîtra à la fin du mois. Je vous envoie nos dernières livraisons; j'espère que vous en serez content; nous allons très bien; la *Revue* gagne tous les jours de l'influence, et j'espère que votre article sur l'Allemagne ne contribuera pas peu à la maintenir dans cette voie. Nous laissons derrière nous la *Revue de Paris* qui enrage. Mais quand reviendrez-vous à

Paris? Vous ne me dites rien là-dessus. Cependant je suis bien impatient de vous voir arriver.

« Adieu, mon ami. Tout à vous.

« Buloz. »

« *P. S.* — N'oubliez pas les vers de Lamartine. Vous tâcherez de ne pas garder longtemps les épreuves de votre *Allemagne.* »

(« Monsieur Quinet, à Charolles, près Mâcon, Saône-et-Loire. » — Inédit. Bibliothèque nationale. *Nouv. acq. fr.*, 20782.)

Le 29 novembre, Quinet insiste, de Charolles, auprès de Michelet : « Faites-moi donc imprimer, cher ami, d'une manière ou d'une autre, mais promptement. Si Buloz ne peut insérer à la fois tout le manuscrit, il faut lui donner le fragment le plus long... Publiez le tout séparément en brochure... *Je crois faire l'œuvre d'un bon citoyen en ne déguisant rien de ce qui peut menacer notre pays...* Mon ami, je vous respecte, je vous aime plus qu'un frère; croyez qu'il faut des raisons impérieuses pour me décider à vous résister. »

Le même jour, il écrit à Buloz pour savoir si le manuscrit est à l'impression (1) : « Avec les premières épreuves, je vous renverrai la fin de la brochure en une quinzaine de pages. Nous pouvons paraître dans cette première moitié de décembre. Si quelque chose d'imprévu vous obligeait de ne pas vous charger de mon manuscrit, faites-le-moi savoir sans tarder pour que je presse l'impression d'un autre côté. J'aimerais cependant bien mieux qu'elle se fît par vous... » Et, en post-scriptum, cette phrase inquiète : « Michelet n'aura fait sans doute plus de difficultés pour vous

(1) J. Marsan, *E. Quinet et F. Buloz.*

donner mon manuscrit ? Écrivez-moi un mot. »

Le 1er décembre, autre lettre à Buloz. Quinet n'a pas de nouvelles du manuscrit, il ne reçoit pas d'épreuves. Sans doute, l'insurrection de Lyon est cause des retards de la poste. Il annonce à Buloz que, le lendemain, il lui enverra la fin de la brochure, « une quinzaine de pages ». « Vous ne pouvez croire quelle conscience j'ai mis à ce travail, et combien peu j'aurai de repos jusqu'à ce qu'il soit fini. Comprenez donc mon impatience et ne me faites plus attendre. *J'aimerais mieux vous donner mon sang*. Si, par une raison que je ne peux pas prévoir, vous négligiez de publier vous-même ma brochure, veuillez envoyer sur-le-champ ma lettre à Michelet, et lui dire de ma part de faire commencer où il voudra l'impression à mes frais, à votre imprimerie par exemple. Vous me faites languir mortellement. »

Buloz, enfin, accepte l'article, mais il le publiera en un seul numéro. La brochure a été lue chez lui en petit comité. D'accord avec Michelet, Lerminier et J. Janin, il propose de supprimer trois alinéas. Voici la lettre qu'il écrit à ce sujet à Quinet :

« **Paris, le 11 décembre (1831).**

« Mon cher ami,

« Les corrections que vous faites dans la crainte de ne pas arriver le 15, me forcent bien à regret de remettre à la fin du mois l'apparition de votre article, à moins que tout ne m'arrive demain. Il y a aussi une autre raison que je dois vous dire. Il y a eu assemblée de nos amis pour lire votre travail ; Lerminier, Janin et plusieurs autres de nos rédacteurs étaient présents ; tous ont été effrayés de la violence de la fin et ont été d'avis unanime d'ajourner pour vous laisser le temps de la réflexion, craignant que vous ne compromissiez

votre avenir, et que quelques parties que je vais vous signaler ne détruisissent l'effet du tout.

« Leurs critiques tombaient principalement sur l'alinéa « Et puis encore, etc. » sur Philippe-Égalité, et sur celui « Je ne trompe pourtant, etc. », qu'ils vous conjurent de supprimer en entier, ainsi que le dernier paragraphe « Mais que sert de continuer, etc. » Je me joins à eux pour vous prier de faire ces suppressions; vous savez qu'une attaque mesurée porte toujours un coup plus terrible. Vos amis pensent que si vous étiez à Paris, où vous pourriez mieux juger de l'attiédissement de l'opinion, vous n'hésiteriez pas à les faire.

« Je ne suis ici que leur organe; Michelet, qui a conçu les mêmes craintes, a dû vous écrire dans ce sens. Si donc vous me renvoyez à temps la fin de l'article avec ces changements que l'amitié seule que je vous porte m'engage à vous demander, je ferai tirer sur-le-champ. Mais si vous tardez, il ne pourra paraître qu'à la fin du mois, et Lerminier surtout vous prie de l'ajourner à cette époque, afin que vous puissiez mieux peser le tout, lorsqu'il vous sera renvoyé corrigé.

« Tout à vous,

« Buloz. »

(Adresse : « Monsieur Edgar Quinet, à Charolles, Saône-et-Loire. » — Inédit. Bibl. nat. *Nouv. acq. fr.*, 20782.)

Michelet écrit aussi à Quinet pour lui demander la suppression des trois alinéas : « Nous vous demandons de les retrancher... Mon ami, votre brochure est violente et terrible. Elle m'a ôté le rire pour dix ans. C'est comme les trois mots du festin de Balthazar. » Mais Quinet s'indigne : contre sa « volonté expresse », la publication est retardée de trois semaines : « Ces retards dont on entrave ma pensée, écrit-il à Michelet

(décembre 1831), équivalent à une véritable violence... J'ai pensé pendant des années à tout ce que j'ai écrit dans cette brochure. C'est ma foi, je puis dire aussi que c'est mon sang. Vous m'opposez la crainte de me compromettre ! » Michelet, enfin, de guerre lasse, s'incline : « Votre brochure paraitra sur-le-champ, mon ami, mais la *Revue des Deux Mondes* n'ose en insérer que des extraits. Buloz pense que vos dernières pages lui vaudraient un procès infailliblement. »

Les 11 et 18 décembre, nouvelles lettres de Quinet à Buloz. Ce qui effraye Buloz, c'est le passage sur Philippe-Égalité. Quinet accepte d'en faire juge son ami Magnin, du *National*. Si Magnin désapprouve le passage, qu'il disparaisse! Nous savons par une lettre de Quinet à sa mère du 31 décembre 1831 que Magnin sacrifia la « page fatale (1). » Elle ne figure pas dans la *Revue*, mais elle est rétablie dans la brochure.

Tel est l'historique de cette longue et difficile publication. Il fallut à Edg. Quinet une rare énergie pour triompher de ses amis. Mais il obéissait à sa conscience, à l'amour de son pays. De nos jours, nous sommes moins frappés des attaques audacieuses contre la monarchie de Juillet que des révélations sur l'état social et politique de l'Allemagne. C'est là qu'est maintenant l'intérêt de l'article, dans cette connaissance profonde et cette intuition de génie du plus grand péril qu'ait couru la France au cours de son histoire.

Nous donnons le texte intégral de la brochure *De l'Allemagne et de la Révolution* (2), qui porte cette indi-

(1) *Correspondance*, lettres à sa mère, t. II. Voir dans le *National* l'article de Magnin, dans le *Courrier français* celui de Francis de Corcelles sur la brochure. Quinet écrit à sa mère, de Nantua, le 22 janvier 1832 : « Francis Corcelles m'écrit le 11 qu'il vient de recevoir ma brochure et qu'il va l'annoncer dans le *Courrier français;* Magnin l'annonce dans le *National*... Je ne m'en inquiète plus. J'ai écrit et dit ce que je voulais, voilà tout. »

(2) Chez Paulin, Paris, place de la Bourse, 1832.

cation d'ailleurs inexacte : « Extrait de la première livraison de janvier 1832 de la *Revue des Deux Mondes.* » Le texte de la brochure contient les passages supprimés dans la *Revue.*

Une partie seulement de cette célèbre brochure a été reproduite très modifiée en 1839, dans *Allemagne et Italie*, tome I : c'est l'article intitulé : *Allemagne*, I. *Système politique.* Il porte la date d'octobre 1831. Il commence par ces mots : « Il est un pays qui nous a toujours trompés dans nos jugements... » ; il se termine par cette phrase : « La force qui lui avait été donnée (à la France) pour convertir le monde tend à l'abandonner. »

La brochure originale a été réimprimée avec de très nombreuses modifications, des suppressions et des retouches dans les *Œuvres complètes* (Hachette), tome VII, *Les Roumains. — Allemagne et Italie.* Elle y est divisée en trois parties : I. *L'Allemagne et la Révolution.* — II. *Système politique de l'Allemagne.* — III. *Avertissement à la Monarchie de 1830* (1).

Le texte de la brochure, comme celui de l'article de la *Revue des Deux Mondes,* n'a aucune division. Pour en faciliter la lecture, nous maintenons la division en trois parties, qui est celle des *Œuvres complètes.*

(1) Dans l'édition ancienne des *Œuvres complètes* de Quinet (Paris, Paguerre, in-18), le volume *Les Roumains. — Allemagne et Italie* est le VIe.

DE L'ALLEMAGNE

ET

DE LA RÉVOLUTION

I

L'ALLEMAGNE ET LA RÉVOLUTION

Un État peut être amené à une telle condition qu'il n'y ait rien à en dire sans paraître accuser à la fois le pouvoir qui l'a faite et le pays qui la supporte. Dans ces époques sans espoir, il faut se taire. Au contraire, il est des temps où, sous une apparence de ruines, se prépare pour un peuple une meilleure fortune. Alors il faut parler. Ces temps, ce sont les nôtres. Si la destinée de la France était de demeurer ce qu'elle est aujourd'hui (1), il ne nous resterait, pour nous, rien à faire qu'à effacer de nous-mêmes ce que nous avons vu du reste de l'Europe, et à endormir solitairement, comme nous pourrions, notre pays sur sa défaite. Nous nous enfermerions avec lui dans sa chute, et nous y trouverions encore de quoi nous abuser jusqu'à la fin. Mais si la fatalité qui

(1) Écrit en 1831 (note de l'édition de 1857).

nous tient depuis un siècle par la main, nous éclaire de plus en plus notre marche à nous tous, peuple, gouvernement, monarchie, démocratie; si, après y avoir mieux pensé; si, après des séjours et des observations prolongées hors de France, il devient manifeste que ce qui est aujourd'hui notre faiblesse sera plus tard notre force; que de notre infirmité naîtra notre puissance, et que tout le péril reste pour le pouvoir actuel, qui cherche son salut là où le plus grand nombre voit sa ruine : alors le pire service qu'on ait à rendre à l'État est de lui pallier de nouveau ses dangers et son abattement; car, dans des jours pareils, ce n'est plus le droit, c'est le devoir de ceux mêmes dont la voix est la plus faible, de dire ouvertement ce qu'ils ont vu autour d'eux, afin que les pouvoirs menacés reçoivent jusqu'au bout des avertissements de tous côtés, qu'on ne les laisse pas traîtreusement se tuer par leurs armes dans leurs propres embûches; qu'au moins le pays sache bien que pour lui, quoi qu'il arrive, il sortira la vie sauve; et qu'il mesure, s'il le veut, sa fortune à venir par sa misère présente.

Chaque peuple a en lui un point par lequel il l'emporte sur tous les autres, et ce point unique domine et reparaît à chaque époque décisive de son histoire. L'Italie a pour elle l'indépendance des mœurs, la vie facile, le bonheur et l'exaltation des sens, l'insouciance que donne l'habitude des ruines; elle a surtout à son service le génie de l'art, qui partout ailleurs est un effort, qui, chez elle, est une institution divine et naturelle. L'Allemagne, bien qu'amenée chaque jour sur le penchant de la France, a pour elle son bonheur domes-

tique, ses préoccupations de famille, un reste de vieilles mœurs qui, nulle part, ne sont plus reposées que là; peu de soucis, moins de désirs, une vie religieuse qui lui a suffi longtemps; il faut dire aussi qu'elle a incontestablement plus de science, et une science mieux répandue, plus vivante, plus libérale, dans laquelle elle a consenti jusqu'à ce jour à enfermer son ambition et son génie novateur. Tout l'effort de notre gouvernement, pour répondre aux exigences de l'industrie, n'empêche pas que l'Angleterre ne soit en ceci notre maîtresse, et que la France n'égalera jamais dans le mouvement du commerce la vitesse d'une île qui flotte comme un vaisseau, et aborde avant elle tous les climats, bien loin, comme on l'a dit, d'être enfermée dans aucun. Notre sol n'est pas aussi fertile que l'Amérique du Sud, et notre liberté si inquiète, si redoutée, qui vit au jour le jour, moitié achevée, moitié agenouillée devant le reste de l'Europe, est bien loin de la liberté confiante et satisfaite de l'Amérique du Nord.

Ainsi, ni l'industrie, ni la science, ni la liberté, ni l'art, ni la religion ne donnent à la France sa prééminence à elle. Au contraire, elle resterait plutôt inférieure par ces côtés aux nations qui l'entourent. Quelle est donc la part qui lui reste? Quel est le principe qui lui appartient en propre, et n'appartient à personne autant qu'à elle? Ce mobile est l'instinct de la civilisation, le besoin d'initiative d'une manière générale dans les progrès de la société moderne. Il est pour elle ce qu'est pour l'Italie le sentiment de l'art, pour l'Allemagne la préoccupation de la science et de la religion. Désintéressé et impérieux néanmoins, comme

toutes ces choses qui se font aussi sans profit immédiat, c'est lui qui fait l'unité de la France, qui donne un sens à son histoire, et une âme au pays. Otez-le lui pour un jour ou seulement faites qu'il disparaisse de la vie publique, vous n'atteignez pas pour cela les peuples étrangers dans leur élément vital. Vous faites descendre la France au-dessous de tous ceux qui l'entourent, au point de la rendre méconnaissable à elle-même; car cette force de civilisation, ce besoin d'influence extérieure, c'est la meilleure partie d'elle-même; c'est son art, c'est son génie, c'est son bonheur, c'est sa science, c'est sa morale, quand tant de régimes successifs ont affaibli la morale particulière; c'est sa foi, et il ne lui en reste pas d'autre, pourquoi la lui enlever? c'est sa religion qui n'est plus dans les Églises, pourquoi la lui arracher? c'est sa vie sociale avec tout son avenir, pourquoi la lui briser?

Quoique ce principe soit suffisamment reconnu, le gouvernement s'est jusqu'ici établi sur l'idée que la Révolution de 1830 y a fait exception. La révolution a été pour lui un fait personnel à la France, et qui devait chercher en lui-même et dans ses propres bornes, son entière satisfaction. Un mouvement de civilisation est devenu entre ses mains un accident fortuit, un moment de colère dans un peuple, une querelle intérieure bonne à cacher à ses voisins, et dont tout l'art devait être de nier sa connivence avec le reste de l'Europe. En vain le retentissement que produisait notre révolution à l'étranger montrait aux plus inattentifs qu'il s'agissait d'un fait européen longuement préparé; lui persistait dans sa chimère d'une réforme

à huis clos. Il arriva même à croire que la réforme intérieure était tellement indépendante de l'état extérieur du pays, que ces deux choses pouvaient subsister et s'accroître dans deux ordres inverses. En sorte que chaque progrès au dedans serait racheté par une perte au dehors, et qu'une demi-liberté civile serait payée à l'étranger par une entière soumission politique. Soit aveuglement sincère, soit plutôt que l'honneur national ait été traité de telle sorte, sous l'ancien gouvernement, qu'un autre ait pu croire en vérité qu'il ne valait pas la peine de garder ce qui pouvait en rester, chaque effort de la France pour se relever au dedans est ainsi marqué par une chute au dehors. On se laisse arracher les lambeaux d'une loi électorale, — mais au moins on la paiera par le sacrifice et le sang de l'Italie; on ne peut tant faire que d'ajourner plus tard l'organisation municipale, — mais au moins pour cela on fera l'abandon de la Belgique. Enfin, l'institution de la pairie est menacée, il faut l'abandonner; — mais pour cette large part faite à l'esprit du pays et à la nécessité, que reste-t-il à livrer en échange? Songez que pour la conquête la plus importante de la révolution, il faut un tribut égal. Que fera-t-on? Le Rhin est abandonné, le Luxembourg est livré, la Belgique est désertée. Il faut aller plus loin; on creusera le tombeau de la Pologne, et au prix de ses funérailles, on mettra à l'encan le manteau de la pairie.

C'est-à-dire que la France sera amenée en cette contradiction, que plus sa constitution intérieure se fortifie, plus son poids diminue au dehors, et qu'on lui fera perdre dans le droit européen tout ce qu'elle aurait gagné dans son droit politique et

privé. Il est des États que l'on conduit tranquillement à leur ruine avec une certaine harmonie de toutes les parties, laquelle ménage les secousses et les brisements dans la chute. Mais c'est une condition particulière à la France que ses progrès d'un côté qui servent de l'autre à son épuisement, que sa force qui se retourne contre elle, que ses victoires qui la tuent, que ses garanties qui s'achètent par son indépendance, et que sa liberté qui lui crée autour d'elle une solitude que le despotisme n'avait point encore réussi à lui faire. Avec des organes moins flexibles, la France aurait déjà succombé à cette contradiction qui gronde dans l'État, et menace à la fin de l'entr'ouvrir violemment.

C'est qu'il n'est au pouvoir de personne de soustraire un événement social à la solidarité de la civilisation. On peut s'emparer d'un peuple au profit d'une personne, mais non le cloîtrer impunément dans une œuvre et une liberté solitaires. Bien moins encore qu'une idée, un fait de civilisation qui sert à l'accomplissement d'une ère inachevée ne peut pas rentrer en lui-même, se refouler dans l'enceinte d'un intérêt local, ou s'il le fait, c'est pour dévorer les entrailles du pays qui se condamnerait à le recéler à son profit sous sa robe virile. Y a-t-il quelque part une merveille plus grande que ce phénomène? On connaît un pays qui est au lendemain d'une victoire décidée; il a obtenu ce qu'il désirait le plus; il a quitté son fardeau. On ne peut même nier que les conditions principales de son pacte nouveau ne s'accomplissent, lentement, il est vrai, et à regret, mais irrévocablement; et voilà aussitôt dans une même proportion la fortune publique qui tarit à

vue d'œil, tous les projets qui avortent, toutes les opinions qui se brisent, toutes les illusions qui tombent, et une inexplicable tristesse qui a saisi l'État et corrompu jusqu'à la moelle toutes les espérances de l'esprit national. On a cherché la cause de ce phénomène dans quelques accidents particuliers, des ambitions trompées, des partis impatients, ou tout au plus, dans l'inachèvement de la loi organique. Mais un mal qui persiste si longtemps ne peut s'expliquer que par une déviation nécessaire du plan même de la civilisation. N'est-ce pas en effet une chose qui suffit au deuil d'un pays que ce désenchantement de lui-même, que ce réveil dans l'isolement, que ce sceptre de l'opinion publique que les siens lui arrachent? Quand le génie même de la civilisation s'éloignerait de la France, je demande ce qui se passerait autrement, et ce qu'il y aurait d'étrange à ce que le pays en fût ému. On ne renonce pas sans effort à un héritage d'honneur de mille années. On n'abdique pas sans souci une initiative sociale que Louis XIV avait fondée, que la Régence même avait su conserver, que la Révolution et l'Empire avaient proclamée, pour prendre l'incognito dans l'histoire et les affaires d'ici-bas; et ce travail pour se rapetisser ne se fait pas sans gêne. Tout ce que la France a souffert sous la Restauration pour ses franchises intérieures, la France le souffre aujourd'hui dans l'idée de la civilisation; et nous portons le deuil des peuples qui meurent au loin pour notre indépendance, comme nous avons porté le deuil des hommes qui défendaient sous nos yeux le seuil de nos libertés privées. Soit bonheur, soit malheur, la France depuis deux siècles a mis sa destinée à

se faire l'organe dominant de la civilisation. Ce n'est pas pour elle un luxe, une chimère, un superflu dans la richesse. Encore une fois, c'est l'idée qu'elle représente, et pour laquelle elle est. C'est la pensée qui rallie ses parties, qui tient son territoire uni, qui sert d'attraction naturelle aux provinces conquises. A mesure qu'aujourd'hui cette pensée s'en détache, le dépérissement commence ; il faut la garder ou périr.

Car toujours la forme dominante dans les institutions privées de chaque État a été reproduite en grand dans la forme et la constitution générale de l'Europe. Tant que la législation féodale a partagé le sol de chaque peuple, l'Europe elle-même, dans le rapport de ses États entre eux, a présenté l'aspect d'un vaste fief. La France, l'Angleterre, l'Espagne, et même l'empire germanique, furent autant de grandes baronnies qui relevaient du pape, comme de leur seigneur suzerain. Après la chute de l'aristocratie, quand la monarchie resta partout maîtresse, que devint la forme générale de la constitution de l'Europe? La France s'éleva sous Louis XIV à une condition qui ressemblait à une royauté sur le continent. Cette royauté fut acceptée par le dix-huitième siècle, et décidément constituée par la Révolution. Pendant ces trois époques, la France a porté héréditairement la couronne du monde occidental. Et maintenant aussi, que l'on pousse la France à se retirer comme une dynastie qui a achevé son temps, ce nivellement de toutes les puissances, cette grande image de la démocratie dans la constitution de l'Europe, ne cachent-ils pas en eux un changement analogue dans la forme des institutions privées de chaque

État, et cette conséquence logique, n'est-ce pas le désespoir de ceux qui la hâtent et la forcent à leur insu?

Mais, quand même on s'accommoderait de cette conséquence, il ne faut guère compter, si la France se laissait dépouiller de son fardeau d'honneur, et venait à se lasser de sa mission sociale, que personne ne se trouverait pour recueillir son héritage, et que, s'il nous plaisait de perdre notre place, l'humanité manquerait d'organe pour cela.

II

SYSTÈME POLITIQUE DE L'ALLEMAGNE

Il est un pays (1) qui nous a toujours trompés dans nos jugements. Toujours nous l'avons cherché à un demi-siècle de distance de la place où il était réellement, tant son génie est peu conforme au nôtre, et nous donne peu de prise pour le connaître à fond. Son mouvement sourd et intime se dérobe incessamment à nous, et ne se laisse apercevoir que longtemps après qu'il est fini. C'est le mouvement des nations germaniques. Pendant un demi-siècle, nous les avons crues occupées à imiter la France, et courbées sous notre joug, quand

(1) Ici seulement commence cet article dans *Allemagne et Italie*, édition de 1839, avec ce titre : *Système politique de l'Allemagne*. La première partie a été supprimée. Nous la maintenons, parce qu'elle montre jusqu'à l'évidence qu'il s'agit, entre la France et l'Allemagne, d'une question de civilisation.

déjà elles avaient fondé une réforme philosophique qui devait plus tard nous envahir et saper nos propres traditions. Aujourd'hui, il se passe quelque chose d'absolument semblable. Si nous nous représentons l'Allemagne, c'est encore l'Allemagne de Mme de Staël, l'Allemagne d'il y a cinquante ans, un pays d'extase, un rêve continuel, une science qui se cherche toujours, un enivrement de théorie, tout le génie d'un peuple noyé dans l'infini, voilà pour les classes éclairées ; puis des sympathies romanesques, un enthousiasme toujours prêt, un don-quichottisme cosmopolite, voilà pour les générations nouvelles ; puis l'abnégation du piétisme, le renoncement à l'influence sociale, la satisfaction d'un bien-être mystique, le travail des sectes religieuses, du bonheur et des fêtes à vil prix, une vie de patriarche, des destinées qui coulent sans bruit, comme les flots du Rhin et du Danube, mais point de centre nulle part, point de lien, point de désir, point d'esprit public, point de force nationale, voilà pour le fond du pays. Par malheur tout cela est changé.

Comme la Révolution française a constitué dans l'État les théories flottantes du dix-huitième siècle, ainsi les nations germaniques marchent aujourd'hui à grands pas vers la réalisation des principes abstraits qu'elles ont mis près de cinquante ans à établir chez elles. On aurait tort de juger ces principes par la philosophie qui s'était chargée de les importer chez nous sous la Restauration. Il est permis d'avouer aujourd'hui que cette école, avec les meilleures intentions, ne fit guère que rassembler au hasard un pêle-mêle de contradictions et d'ombres sans objets, soit la nécessité de cacher le

plagiat sous l'exagération du modèle, soit aussi que chaque système d'idées ne trouve ses correctifs et ses compléments nécessaires que dans le pays où il est indigène. La réaction générale qui éclate aujourd'hui en Allemagne contre la philosophie ne vient pas de la haine des principes en eux-mêmes, mais de l'espèce d'effroi que l'on y a de retomber sous l'attrait de la vie contemplative. Je connais une foule d'hommes auxquels le souvenir de telle théorie métaphysique inspire la même épouvante que chez nous le fantôme de 93 à ceux qui ont failli succomber sous la hache de cette époque. Les idées de tous genres ont été répandues avec une telle profusion, qu'elles débordent maintenant d'elles-mêmes. Les esprits en ont été si longtemps repus et enivrés, qu'elles les rebutent désormais, et n'ont plus à elles seules ni saveur ni valeur. Dans une vie de repos, le souvenir de l'invasion de 1814, et la joie de s'être une fois mêlé au mouvement du monde, ne se sont point encore calmés; au contraire, ils ont créé l'amour et le goût de l'action politique dans le même rapport où ils ont éveillé chez nous l'esprit de conciliation et le goût du repos. La grandeur des événements contemporains cause une certaine impatience de n'y pas prendre plus de part. Les luttes religieuses qui, il y a peu d'années, sillonnaient encore le pays et l'ébranlaient à la surface, se sont tues devant le cri des intérêts actuels.

L'enthousiasme du commencement de ce siècle, tant de fois trompé et flétri, s'est converti en fiel, et l'Allemagne a retrouvé le sarcasme de Luther pour railler ses propres rêves et sa candeur passée. Hospitalière, qui en doute? facile à contenter dans

ses relations privées, c'est ce qu'elle sera toujours ; mais pour l'exaltation naïve, l'ancienne foi, l'abnégation, le recueillement, l'insouciance politique, vous arrivez trop tard. Les faits l'ont trop rudement meurtrie dans ses chimères, et il ne lui en reste plus, à vrai dire, qu'une amertume sans bornes par laquelle elle s'accuse et se ronge elle-même.

Ces considérations, qui s'étendent à toute l'Allemagne, sont surtout vraies de la Prusse (1). C'est là que l'ancienne impartialité et le cosmopolitisme politique ont fait place à une nationalité irritable et colère, et que l'empressement a été grand à se défaire de l'admiration que la Révolution de 1830 avait reconquise à la France. C'est là que le parti démagogique a fait d'abord sa paix avec le pouvoir, à la condition de reprendre les provinces d'Alsace et de Lorraine. C'est qu'en effet, ce gouvernement donne aujourd'hui à l'Allemagne ce dont elle est le plus avide, l'action, la vie réelle, l'initiative sociale. Il satisfait outre mesure son engouement subit pour la puissance et la force matérielle, et elle lui sait gré de montrer que, sous ce nuage idéal où on se l'était toujours figurée, elle sait au besoin forger comme un autre des armes et des trophées de bronze (2).

Au premier aspect, il est étonnant que le seul gouvernement populaire, au delà du Rhin, soit presque le seul despotique dans sa forme ; mais ce despotisme n'est pas le despotisme hébété de l'Autriche ;

(1) Voyez le *Livre de l'Exilé* et le *Siège de Paris*. Edgar Quinet y rappelle les prédictions faites ici quarante ans avant les désastres de 1870-1871. (Note des *Œuvres complètes.*)

(2) Le monument de Waterloo, à Berlin, est en effet de bronze.

c'est un despotisme intelligent, remuant, entreprenant, auquel il ne manque encore qu'un homme qui regarde et connaît son étoile en plein jour; il vit de science autant qu'un autre d'ignorance. Entre le peuple et lui, il y a une entente secrète pour ajourner la liberté et mettre en commun leurs ambitions à la poursuite de la fortune de Frédéric. Pour le reste de l'Allemagne, ce despotisme est plus menaçant que celui de l'Autriche; car il n'est pas seulement dans le gouvernement, il est dans le pays, il est dans le peuple, dans les mœurs et le ton parvenu de l'esprit national; et puis il ne veut pas seulement durer et s'accroupir, comme sur les bords du Danube. L'Autriche peut se contenter de cela. Depuis la Réforme, en restant catholique, elle s'est détachée de l'alliance des nations germaniques; elle s'est fait une destinée à part, et ne cherche fortune qu'au loin. Dans le mouvement d'idées qui vient de réveiller le Nord, elle est restée encore une fois impassible. Les luttes philosophiques ont de nouveau dévoré le sol autour d'elle; elle ne s'en est pas plus émue qu'elle ne fit autrefois à la nouvelle des thèses du docteur de Wittemberg. A travers ces innovations, tranquillement et machinalement elle a continué de creuser son terrier du côté de l'Italie et de la Sclavonie, comme la louve du Danube, sans s'arrêter ni se lasser jamais. Et dans tous les cas, ce qui la rend commode à ses voisins, c'est que sa foi parfaite dans les conversions de la force, quand on l'a obtenue, la préserve de toute ardeur de prosélytisme moral, et l'empêche de faire aucun effort intempestif pour gagner les intelligences.

Au contraire, le despotisme prussien ne perd

pas des yeux les destinées intérieures des nations germaniques; c'est sur elles qu'il veut peser sciemment; il faut qu'il les envahisse de haute lutte par l'intelligence, et puis plus tard par la force, s'il le peut. Autant on aime le silence à Vienne, autant lui a besoin de fracas; il veut faire du bruit et il en fait, car il est vain, vif, prêt à tout; de plus, il a des idées à lui, il a des systèmes à lui, une philosophie, une science et des sectes à lui; il réunit, on ne peut le nier, ce qu'il y a au monde de plus pratique et de plus idéal, de mieux ordonné et de plus dévergondé, et prouve à merveille que le soin des intérêts les plus matériels peut trouver des accommodements avec cet éclat de théorie et cette préoccupation de l'infini, dont ce pays, pour son honneur, ne se défera jamais. Avec cela un avantage incontestable et qui rachète mille défauts, c'est que c'est lui qui a le privilège de tenir dans sa main l'humiliation de la France, et de lui rendre le long affront du traité de Westphalie! Car il est loin de croire, pour sa part, que des frontières reconquises ne soient que des champs ajoutés à des champs; il sait très bien qu'une cause entière et l'honneur d'un pays germent ou se flétrissent selon son gré avec l'herbe de ce sol; que l'initiative, dans la société européenne, n'appartient pas à une terre, tant que l'on peut encore y compter un à un les pas de l'étranger, et que c'est lui qui a brisé l'aile de la fortune de la France.

Ce despotisme à double tête de l'Autriche et de la Prusse serre au nord et au midi les États constitutionnels du reste de l'Allemagne. Pour eux, dès leur naissance, après la Restauration, ils ont servi à montrer un des phénomènes les plus étranges du

monde civil. Le principe de la civilisation moderne venait d'être vaincu en France ; il s'y était rétracté et y avait crié merci. Qui n'eût pensé que les vainqueurs allaient s'en emparer? Ils en avaient l'intention ; ils en firent l'essai, l'enthousiasme y était, le génie aussi ; mais il se trouva pour eux une impossibilité merveilleuse, une impuissance magique à tirer un profit moral de leur victoire. La force hérita de la force ; mais de la ruine du principe, les peuples étrangers ne purent tirer pour eux aucun fait social qui ne séchât entre leurs mains. Ce fut, à vrai dire, une chose inouïe que cette incapacité à hériter de la fortune d'un pays dont on était les maîtres, et qui montrait bien que l'idée de l'avenir restait pour quelque temps encore cachée et inaliénable sous sa misère et sous sa ruine. Pendant quinze ans, la place de la France reste vide, pendant quinze ans, la couronne de la civilisation moderne traîne avec elle dans la boue. Tout le monde peut la ramasser et la prendre à sa guise ; il ne faut pour cela que se baisser : qui en empêche? Et après cet interrègne, il se trouve que, tant que la France a manqué au monde politique, ses maîtres n'y ont pu avancer d'un pas, et que, pour qu'ils cessent d'être la dupe de leur victoire, il lui faut elle-même abolir leur triomphe et briser sa défaite.

En effet, pendant toute la Restauration, ce fut une chose unique que la résignation de l'Allemagne à la perte de ses espérances. Les constitutions promises furent ajournées ; mais il faut avouer que la foule n'alla pas frapper souvent à la porte des princes pour les leur rappeler. Le mécanisme régulier du régime constitutionnel ne par-

lait pas assez vivement aux imaginations exaltées de 1819, pour qu'il leur laissât de longs regrets. Dans les universités si ardentes à la surface, si paisibles au fond, on ne dissimulait pas la crainte de perdre ses privilèges héréditaires dans l'égalité commune et les esprits les plus élevés se laissaient aller à la peur de voir s'évanouir cette vie de livre et de science, cette solitude de poésie et de religion dans le bruit qu'allaient faire tant d'hommes et d'événements vulgaires tout à coup surgis dans la vie politique. C'est ainsi que j'ai vu des hommes d'une rare indépendance de doctrine sur tout le reste s'effaroucher de la liberté de la presse, non point par les raisons banales que nous connaissons, mais au nom de la dignité de la science et de l'art, menacés de perdre le premier rang dans l'intérêt et l'attention du pays. Ils aimaient et cultivaient de loin le mouvement des progrès politiques en France, à condition toutefois qu'il ne s'approchât pas trop, qu'il restât à jamais dans un éloignement respectueux, et qu'il fût comme le bruit de l'histoire passée, dont le présent profite sans en avoir la peine. A cela se joignait, dans les esprits passionnés, une répugnance secrète à se replacer si tôt sous l'imitation de la France. Ceux-là, sans l'avouer, résistaient à la publicité des tribunaux, à l'institution du jury, comme ils auraient résisté à l'unité classique de nos vieilles tragédies, et leur patriotisme ombrageux mettait sa fierté à rejeter tous les dons du vaincu. Enfin, une chose digne de remarque, c'est que la vie constitutionnelle et l'influence de la Révolution française ne se sont développées dans les nations germaniques, ni chez les peuples tout protestants, ni chez les

peuples tout catholiques; elles se sont répandues à leur centre, en Bavière, Wurtemberg, Hesse, Bade, dans les États moitié protestants, moitié catholiques, parce que la Réforme ne s'étant faite là qu'à demi, ils ont été plus impatients que les autres de l'achever d'un autre côté, et de regagner par la constitution politique ce qu'ils n'avaient pas obtenu par la constitution religieuse.

Quand la Révolution de juillet éclata, elle ne fut sentie par personne plus vivement que par ces populations. Elles virent parfaitement que c'était un principe social qui venait d'apparaître, et se décidèrent cette fois à se mettre à son service, quelles que fussent les mains où il allait tomber. Leur rivalité avec la Prusse trouvait une excellente occasion d'éclater, et il est certain, et aujourd'hui avéré, qu'il y eut un moment où une politique élevée pouvait faire passer sous l'influence de la France toute l'Allemagne centrale. Si l'Allemagne eût pu croire servir le génie renaissant de la civilisation, et se rattacher à une idée féconde, il y a assez d'entraînement dans ce peuple pour qu'il eût été facile de le gagner; ses écrivains les plus populaires l'avouent aujourd'hui. Ce moment a existé: je l'ai vu de mes yeux. Il a été court, de ceux que le génie saisit, et qui ne se retrouvent plus quand on les a laissés échapper.

Car, il faut bien le dire, l'opposition des États constitutionnels est poussée à un but plus lointain qu'elle n'imagine, et elle a une tout autre profondeur que celle qu'on lui aperçoit à la première vue. En Bavière, elle lutte, il est vrai, avec une ardeur toute française contre un roi demi-poète, demi-grand homme, amateur de liberté, et plus grand fauteur d'arbitraire, espèce d'étudiant nouvelle-

ment épris des moralités de Werner, artiste ou antiquaire, comme on voudra, qui n'a pris au sérieux ni son peuple, ni sa couronne, qui évoque un jour à son de trompe dans ses États l'ancienne foi, l'ancienne liberté, l'enthousiasme des croisades, le génie et la vertu des vieux temps de l'indépendance germanique, pour le plaisir de les enharnacher des formes du passé, de les caparaçonner de liens féodaux, de les emmanteler de servitudes seigneuriales, pour voir défiler de sa fenêtre le convoi historique de son propre royaume, lui qui tient pendant ce temps sa monarchie debout sur l'escabeau d'un atelier, mis là au lieu du trône de pierre de Barberousse. Dans le duché de Bade, l'opposition a atteint un degré de violence et d'impatience qui inspire dans le reste du pays au moins autant d'étonnement que de sympathie.

Mais si, depuis quinze ans, la liberté constitutionnelle n'a pas fait plus de progrès en Allemagne, c'est qu'elle n'est pas en première ligne dans les besoins du pays. Ces libertés locales, çà et là étranglées entre les poteaux de quelque souveraineté ducale, s'agitent toutes dans un cercle vicieux. Elles ne peuvent logiquement exister et se développer qu'à la condition que quelque chose autre les accompagne; et ce quelque chose, c'est l'unité politique de l'Allemagne.

Oui, l'unité, voilà la pensée profonde, continue, nécessaire, irrévocable, qui travaille ce pays et le sillonne en tous sens. Religion, droit, commerce, liberté, despotisme, tout ce qui vit ici (1), tout ce

(1) « Ceci a été écrit en Allemagne; ce qui suit l'a été en France. » (Note de l'édition originale de 1832.)

qui pense, tout ce qui agit pousse à sa manière à ce dénouement. Au seizième siècle, l'Allemagne avait acheté la Réforme au prix de son unité. Cet État, jusque-là si homogène, cet empire du moyen âge qui, dans sa forme indivisible, représentait si bien le type d'un État catholique, tout cela vola en éclats, tout cela se délia en même temps que la foi dans la conscience nationale. Chaque province s'en alla revendiquer pour soi sa personnalité politique, comme chaque conscience s'était mise à relever de son autorité privée, et la grande unité du corps germanique se décomposa dans cette sorte d'anarchie régulière et féconde qui est le principe et la vie du dogme protestant.

Depuis que la tunique de l'empire a été ainsi déchirée et partagée, deux choses ont servi à rapprocher ses parties et à rendre à l'État la conscience de lui-même. La première est le mouvement philosophique et littéraire de l'Allemagne; d'une part, ce mouvement fut tellement intime à l'Allemagne, elle mit une telle opiniâtreté à se soustraire à toute influence étrangère, elle se contint si bien dans les limites de sa nature à elle, elle se décida si imperturbablement à rester indigène, qu'aucune littérature ne donne mieux, en effet, dans un instant déterminé, l'impression et presque le souvenir de toute la vie passée d'un peuple et d'une race d'hommes; ce fut une littérature de réaction. D'un autre côté, dans le manque absolu d'institutions, les lettres en servirent. Il y eut là pour l'art quelques années éternellement regrettables, où il fut véritablement ce qu'il avait été chez les Grecs, une force sociale, un lien politique, un pouvoir dans l'État. On n'avait ni les mêmes

lois, ni le même pays. On obéissait à des princes différents, à des passions différentes. On ne se rencontrait guère dans la vie publique que sur les champs de bataille et dans des rangs opposés; mais tous on se sentait unis et inséparables dans un poème de Gœthe, dans un drame de Schiller, dans une improvisation de Fichte. Cette dictature de l'art était toujours prête pour intervenir dans les déchirements politiques; pendant près d'un demi-siècle, elle fit le lien de l'État, et c'est sa gloire dans les temps modernes, qu'en l'absence de toute loi organique, à deux siècles de distance de tout ce qui l'entourait, l'Allemagne se soit maintenue l'égale des autres peuples par le seul effort de sa pensée.

Après le génie des lettres, Napoléon est le second pouvoir qui a achevé de rallier l'Allemagne. Le lien que la poésie et la philosophie avaient préparé au fond des âmes, lui l'a cimenté à sa manière, par le sang et l'action au grand jour de l'histoire. C'est une chose sans exemple dans aucun peuple, que ce développement extrême et ces fêtes du génie national qui coïncident avec le deuil de l'occupation étrangère. Sans doute c'est ce qui donne à cette époque ce caractère d'exaltation, de profondeur contenue et de fanatisme poétique qui n'appartient qu'à elle. J'ai peine encore, je l'avoue, à me représenter cette Allemagne d'alors si croyante et si jeune, ce pays de pieux dithyrambes, d'inspiration candide, surpris au plus beau moment de sa vie morale par le bruit du galop de l'Empereur.

Quel réveil! et après quelles chimères! L'inspiration était alors si forte, qu'elle ne fut point arrê-

tée par la conquête. Cette fois, l'herbe des champs ne se flétrit pas sous la corne du cheval d'Attila; et le génie national, atteint dans sa croissance, continua tranquillement son œuvre sous les pas de six cent mille ennemis. Figurez-vous ces populations divisées depuis des siècles et rassemblées en sursaut par un malheur commun, les passions de tant de lieux différents, les duchés, les royaumes, les margraviats, les dialectes, les inimitiés, les rivalités locales liées en faisceau pour être brisées d'un coup. Figurez-vous ensuite tout cela, ces passions, ces langues, ces souverainetés éparses, longtemps traînées à terre, et puis qui se mettent à se soulever sur leur base, à monter, à tournoyer toutes ensembles à la hauteur de leur ennemi, autour d'une même idée, d'une idée de patrie, comme les bas-reliefs autour de l'axe d'une colonne triomphale, et voilà une race entière reconstruite dans son génie et redressée dans l'histoire.

Au lieu que les peuples arrivent ordinairement à ce vif sentiment qui fait la nationalité par la survenance d'un grand homme sorti de leur sein, et qui leur représente leurs qualités intimes, l'Allemagne n'y est parvenue que par son opposition au système et à l'homme du dehors. Chose triste à dire! Il fallait à l'Allemagne, avec son laisser-aller, avec ses vertus vagues et exubérantes, avec son génie qui déborde au hasard, avec son cosmopolitisme errant, avec son territoire et sa pensée éparpillée; il lui fallait la main de Napoléon pour la presser, pour la froisser, pour la refouler géométriquement dans les limites de sa personnalité, pour lui apprendre à ses dépens à se circonscrire

une fois dans une nationalité organique et vivante. Remarquez que ce monde de la réformation du seizième siècle a toujours été se déliant, se morcelant, s'éparpillant de plus en plus, jusqu'à ce qu'il se soit rencontré tête baissée avec cet autre monde de la Révolution française, pour se rallier et prendre une forme dans le choc. Et l'Allemagne, incertaine et poétique, marchant toujours au hasard dans un cercle magique, n'est venue à se connaître et à sortir décidément de son sommeil, pour ouvrir les yeux au monde réel, que depuis qu'elle s'est heurtée un beau jour contre le poitrail du cheval de l'Empereur. Alors elle a commencé à connaître ce qu'elle pouvait valoir; et parce qu'elle n'a su qui elle était qu'en se mesurant avec lui et sur lui, à présent elle se met à exhausser son ennemi mort, autant qu'elle le rabaissait vivant, et à profiter pour son compte de toute la grandeur qu'elle lui découvre dans sa ruine. Ajoutez qu'elle le remercie tout haut de lui avoir appris à elle, candide et arriérée qu'elle était, à entrer dans les calculs et le savoir-faire du dix-neuvième siècle. Admiration étrange, mêlée d'autant d'amour que de haine, systématique et naïve, et qui peint à merveille ce peuple tout entier : sa conscience, sa foi dans l'ordre de l'histoire, ses scrupules à en médire, profond et voulant l'être, cachant une abstraction derrière chaque borne du chemin, se passionnant de reconnaissance pour l'événement qui devait le tuer, et ne pouvant s'accoutumer à ne pas porter aux nues celui qui, en pensant l'écraser, lui a, contre son gré, donné la vie.

La Révolution de 1830, par la marche qu'elle a

prise, a prêté malgré elle, à l'unité allemande, le dernier appui qui lui était nécessaire. Dans leur forme gauche et entravée, avec leurs prétentions cachées, les États constitutionnels, depuis l'élan qu'ils ont reçu, ne s'arrêteront plus avant le renversement du système entier des États germaniques. Le bruit qu'ils font se perd, il est vrai, en Europe, dans le retentissement du dehors. Mais chez eux, laissez faire ce tumulte inattendu ; laissez faire ces passions scrupuleuses, cette œuvre lente et patiente. Quand chacun d'eux aura sapé chez lui, en conscience, à petit bruit, sa petite monarchie, vous verrez comment ces souverainetés éphémères vont s'écouler paisiblement dans le sein d'une volonté constitutionnelle et nationale. Le principe monarchique, qui semble si fort en Allemagne, y a souffert, au contraire, une atteinte plus profonde. Divisé, morcelé, tiré au sort, comme le pays lui-même, depuis le seizième siècle, chacun a emporté avec soi une partie de ses reliques. Dans ce grand deuil, l'un porte le manteau, l'autre l'épée, l'autre la couronne de la royauté ; car la Réforme a mis la majesté impériale au pillage, celle-ci sait bien qu'il y aurait pour elle meilleur profit à disparaître qu'à aller rechercher les membres de sa puissance, que Luthèr a brisés et dispersés sur les toits. Oui, Luther a dispensé l'Allemagne d'avoir à son tour son Mirabeau ; il l'a dispensée d'avoir sa Convention ; il lui a sauvé son échafaud et son Robespierre. Ah ! qu'elle l'honore de toutes ses forces, son docteur, et qu'elle n'oublie pas de sonner toutes les cloches son jour de fête ! car il lui a fait traverser, à elle, sans qu'elle s'en doute, il y a trois siècles, son 2 Septembre,

son ruisseau de sang sur la Grève et sa bataille d'Arcole. Traditions, pouvoirs, monarchie, aristocratie, il a tout miné sous le sol, il a tout blessé au cœur. A présent, il ne faut plus que le travail pacifique de quelques États pour enterrer ses morts. On parle d'un roi resté debout après deux cents ans dans sa tombe. Rien n'était plus merveilleux, ni plus respectable que ce prince ainsi fait. Par malheur, le souffle d'un enfant le réduisit à rien. Le système entier de l'Allemagne ressemble à ce roi dans son caveau; il ne faut qu'un homme qui passe pour le réduire en poussière dans sa tombe; et cet homme va passer.

L'opposition des États constitutionnels met donc ainsi toute sa force à fonder chez elle une uniformité d'institutions. En apparence, elle s'appuie sur la France. Mais, quand même la France ne la renierait pas, il ne serait plus en son pouvoir de s'attacher à son char; et dans cette sympathie, il y a mille arrière-pensées parmi lesquelles le besoin de former une ligue nationale est toujours la première. Irritables, parce qu'ils sont humiliés, harcelés, mutilés, c'est dans ces États qu'il faut voir comment l'esprit allemand, si propre aux combinaisons larges et cosmopolites, s'en va misérablement, la tête branlante, se briser à chaque pas entre les deux murailles qui bordent son chemin. Véritablement on peut chercher longtemps, et ne trouver nulle part une plus pitoyable condition. La contradiction est devenue aujourd'hui trop flagrante pour pouvoir durer entre la grandeur des conceptions allemandes et la misère des États auxquels elle s'applique. L'ambition poli-

tique, éveillée par 1814, étouffe à l'étroit dans ses duchés.

Je pourrais nommer les plus beaux génies de l'Allemagne à qui le sol manque sous les pas, et qui tombent à cette heure, épuisés et désespérés, sur la borne de quelque principauté, faute d'un peu d'espace pour s'y mouvoir à l'aise. A présent que les libertés locales ont fait des citoyens, il ne manque plus qu'un pays pour y vivre; et il est immanquable que la forme illusoire de la diète germanique, assiégée qu'elle est par les princes et par les peuples, ne s'écroule un matin, sans bruit, dans une représentation constitutionnelle de toutes les souverainetés locales (1). Le moment va venir où cette réforme sera aussi imminente que la réforme du parlement d'Angleterre et de la pairie en France; car elle n'est pas seulement une des nécessités politiques de l'Allemagne ; les destinées du protestantisme l'entraînent aussi de leur côté. Après avoir dévoré le cercle de ses discordes intérieures, le protestantisme, fatigué et menacé, se rallie à son tour. Les confessions ennemies, le luthéranisme et le calvinisme, au bout de trois siècles, se réconcilient et se confondent dans le danger commun (2). Non seulement cela, mais le protestantisme, pour mieux ramener au cœur sa vie éparse, se fait aujourd'hui des constitutions locales. Il aspire ouvertement à les confondre dans un synode unique; et l'Allemagne moderne, fon-

(1) Ceci a été réalisé à la lettre dix-sept ans plus tard, en 1848 dans la diète de Francfort. (Note de l'édition des *Œuvres complètes.*)

(2) Combien cet aperçu de 1831 est plus vrai encore aujourd'hui! (Note de 1857.)

dée tout entière sur le génie de la réformation, ne fait que représenter dans le changement imminent du corps politique les nouvelles vicissitudes de son histoire religieuse.

De la religion descendons aux intérêts matériels, qui semblent mener le monde, quand on le regarde à la surface; nous trouverons encore au bout le même résultat, seulement plus impatient. Quel était le cri de ralliement des populations de la Hesse, de Bade, de Saxe, du Hanovre, quand elles se mirent en branle il y a neuf mois? Quelle est la pensée vivante qui est à cette heure sous le toit de chacune des maisons de ces villages, autrefois si sereins, à présent si amers et si désenchantés? Cette pensée est l'unité du territoire de la patrie allemande, ce cri est l'abolition des frontières artificielles, le renversement des limites arbitraires, derrière lesquelles ils sont parqués, eux et leurs produits; sans échange, sans lien, sans industrie possible, chacun obligé de se suffire à lui-même et d'enfouir sa misère dans un coin, comme après la guerre de Trente ans.

Vraiment il faudrait être aveugle pour ne pas voir la tristesse de funeste augure du peuple allemand. Elle n'éclate pas, comme chez nous, par des cris; c'est une contenance funèbre sur son sillon, c'est une rancune effroyable; plus de prières, plus de chants, plus d'harmonie dans l'air, plus de fêtes domestiques; point d'émeutes comme en Angleterre ou en France, point de pétitions, point d'adresses politiques; mais des projets qui couvent sans rien dire, mais un levain qui s'aigrit et s'amasse à chaque heure, mais une colère patiente qui attend tranquillement d'avoir monté

tous ses degrés (1), qui s'empoisonne à plaisir, qui ne demande pas mieux que d'être poussée à bout pour se débarrasser de sa lenteur naturelle et de son dernier scrupule. Jamais il ne se vit de tristesse de peuple plus poignante et plus menaçante. Aussi les assemblées politiques, qui connaissent leur pays, ont-elles parfaitement compris ce langage; toutes sont occupées à un contrat d'union pour l'abolition des frontières de douane; déjà l'une d'elles a voté ce contrat, dont la conséquence immédiate est de conférer à la Prusse le protectorat matériel de tout le reste des nations germaniques.

Ainsi, voilà l'unité du monde germanique que tout sert à relever, rois, peuples, religion, liberté, despotisme, et qui menace de fouler la France au premier pas. Cette unité n'est point un accord de passions que le temps mine chaque jour; c'est le développement nécessaire, inévitable de la civilisation du Nord. Jusqu'ici, nous n'avions guère redouté que la Russie et les peuples slaves; nous avions sauté à pieds joints cette race germanique qui commence, elle aussi, à entrer à grands flots dans l'histoire contemporaine. Nous n'avions pas compté que tous ces systèmes d'idées, cette intelligence depuis longtemps en ferment, et toute cette philosophie du Nord qui travaille ces peuples, aspireraient aussi à leur tour à se traduire en événements dans la vie politique, qu'ils frapperaient sitôt à coups redoublés pour entrer dans les faits et régner chez eux avec l'État sur l'Europe actuelle.

(1) Les révolutions de Berlin, de Dresde, de Vienne, de Bade, de Hesse, de Wurtemberg, en 1848, ont donné une confirmation suffisante à ces paroles (Note de 1857).

Nous, qui sommes si bien préparés pour savoir quelle puissance est aux idées, nous nous endormions sur ce mouvement d'intelligence et de génie; nous l'admirions naïvement, pensant qu'il ferait exception à tout ce nous savons, et que jamais il n'aurait l'ambition de passer des consciences dans les volontés, des volontés dans les actions, et de rechercher pour lui la puissance sociale et la force politique. Et voilà, cependant, que ces idées, qui devaient rester si insondables et si incorporelles, font comme toutes les idées qui ont jusqu'à présent apparu dans le monde, et qu'elles se soulèvent en face de nous avec toute la destinée d'une race d'hommes; et cette race elle-même se range sous la dictature d'un peuple, non pas plus éclairé qu'elle, mais plus avide, plus ardent, plus exigeant, plus dressé aux affaires. Elle le charge de son ambition, de ses rancunes, de ses rapines, de ses ruses, de sa diplomatie, de sa violence, de sa gloire, de sa force au dehors, se réservant à elle l'honnête et obscure discipline des libertés intérieures; or, ce peuple, vous le connaissez. Depuis la fin du moyen âge, la force et l'initiative des États germaniques passe du midi au nord avec tout le mouvement de la civilisation. C'est donc de la Prusse que l'Allemagne est occupée à cette heure à faire son agent au lieu de l'empire d'Autriche? Oui; et si on la laisse faire, elle la pousse lentement, et par derrière, au meurtre du vieux royaume de France.

En effet, au mouvement social que nous avons décrit ci-dessus, est attachée une conséquence que l'on voit déjà poindre, nécessaire, historique, parfaitement indépendante des passions et des

rivalités actuelles. C'est qu'à mesure que le système germanique se reconstitue chez lui, il exerce une attraction invincible sur les populations de même langue et de même origine qui ont été détachées par la force, et qu'il ne s'arrêtera pas qu'il ne les ait reprises. Il faut bien savoir que la plaie du traité de Westphalie et la cession des provinces d'Alsace et de Lorraine saignent encore au cœur de l'Allemagne, autant qu'à nous nos traités de 1815, et que, dans ce peuple qui rumine si longtemps ses souvenirs, on la trouve, cette plaie, au fond de tous ses projets et de toutes ses rancunes d'hier. Longtemps un des griefs du parti populaire contre les gouvernements du nord a été de n'avoir point arraché ce territoire à la France en 1815, et, comme il le dit lui-même, de n'avoir pas *gardé le renard, quand on le tenait dans ses filets.* Mais ce que l'on n'avait pas osé en 1815 est devenu aujourd'hui le lieu commun de l'ambition nationale.

Remarquez en effet que toujours ces provinces limitrophes ont été absorbées au profit d'un système social, et qu'elles ont incessamment servi à fortifier le pays qui se faisait, de la manière la plus éclatante, le représentant de la civilisation sur le continent. Quand Charlemagne porta la civilisation au midi, il les prit et les jeta pêle-mêle dans l'occident, pour faire pencher la balance de ce côté. Quand l'empire d'Autriche supporta le poids de la société féodale, et, par son équilibre avec la papauté, fonda le système du moyen âge, elles lui revinrent et l'appuyèrent à sa base. Quand plus tard la France devint le centre du progrès social, la royauté de Louis XIV sut

bien aller rechercher de nouveau ces terres, et reprendre le gage d'avenir qui y est attaché.

Ainsi, oscillantes et flottantes, elles tombent toujours, dans la balance de l'histoire, du côté du poids de la civilisation et de l'initiative sociale. A mesure que la pensée de la France s'est agrandie avec la Révolution, la France aussi s'est ouverte peu à peu jusqu'au Rhin. A mesure qu'elle se rétrécit aujourd'hui dans son génie et qu'elle ne laisse plus paraître dans ses affaires qu'une personnalité pusillanime et vide, la force qui lui avait été donnée pour convertir le monde l'abandonne (1). Acculées dans les conquêtes de la vieille royauté de Turenne et de Condé, ces provinces elles-mêmes, qui lui avaient si bien livré leur foi, commencent à s'étonner. Malgré elles, elles retombent sous l'attraction formidable de tout le monde germanique, qui n'attend plus qu'une occasion. Or, quelle est la nation placée par l'Allemagne pour épier et chercher cette occasion? C'est celle qui porte à sa ceinture les clefs de notre territoire, et qui garde dans sa geôle la fortune de la France.

III

AVERTISSEMENT A LA MONARCHIE DE 1830

Mais, sans doute, pour résister au poids de cette civilisation nationale et compacte qui se forme au

(1) Ici finit l'article intitulé *Système politique* dans *Allemagne et Italie* (édition de 1839).

nord, la France se sera fortement retranchée dans les positions historiques qu'elle a toujours gardées. Sans doute, elle se sera mise à la tête du système politique de l'Europe du midi. L'Europe elle-même, en jetant tout nouvellement ces populations dans son alliance, lui fournissait cet expédient naturel. C'est ici qu'il semble vraiment que le génie de la France l'a frappée à la tête (1). De ce système de civilisation qui la menace, elle ne s'en inquiète ni ne s'en réjouit; elle fait mieux, elle l'ignore. De sa propre main, elle reconstruit tout l'édifice de l'empire germanique. L'Italie est de nouveau réunie au trône de Charles-Quint. L'Autriche trouve à faire peur de sa majesté décrépite et branlante à une royauté qu'on dit nouvelle. Les Pays-Bas, sous la conduite de la France, rentrent en paix dans l'héritage des princes allemands. Il y avait autrefois, sur les derrières des nations germaniques, un peuple qui pouvait les entraver, un peuple étrange en effet, et un hôte incommode. Égorgé tous les siècles une fois, il recèle toujours, je ne sais comment, en tombant, un peu de vie dans un coin de son cœur, pour se redresser et revivre quelques mois à son anniversaire. Ce peuple, qui s'était remis sur son séant au bruit qu'avait fait la France, vient d'être de nouveau égorgé en plein jour (2). Ses plaies, en vérité, ont

(1) Quand nous disons la France, nous croyons fermement qu'elle n'est nullement complice des actes de ceux qui la gouvernent. Mais c'est un des malheurs de l'histoire, de ne pouvoir spéculer que sur des faits accomplis, et non sur des intentions frustrées. (Note de 1832.)

(2) Il s'agit de la Pologne et, plus loin, de la Grèce. Combien ces pages nous semblent prophétiques et prennent un sens profond, à la lumière des événements actuels!

bien saigné; nous en sommes témoins. Il est permis cette fois de le croire mort en sûreté. Et la France, qui voit ce cadavre, qui met son doigt dans les plaies, s'endort après cela sur son chevet.

Il restait au midi, par hasard, dans les mers du Levant, une misérable royauté que nous avions faite nous-mêmes; royauté de larmes, de décombres, de soupirs, de famine, de huttes de crins, de villes ruinées depuis deux mille ans. A travers tout cela, il y avait un trône que celui qui écrit ces lignes a vu faire avec la planche d'un brûlot jeté sur les marbres d'Égine. Peut-être la France va-t-elle s'y reposer. Vous le croyez? Sur cette planche encore, nous trouvons une place pour y asseoir un roi de la maison de Prusse et du système du nord.

Cependant une chose devrait ouvrir les yeux. La Révolution française, survenue, dans l'ordre des temps, près d'un siècle après celle d'Angleterre, a aussi un autre système de faits à accomplir; et depuis l'origine, sa pente, heureuse ou malheureuse, a toujours été de tomber tôt ou tard dans la forme contemporaine de la révolution d'Amérique. C'est là son écueil, on ne peut le nier, depuis le soleil de Campo-Formio. Une administration qui eût vu cette pente, qui eût compris son pays, pour le retenir et le rallier à quelque chose, eût rattaché à tout prix les libertés de la France aux libertés de l'Europe. Au lieu de cela, je ne sais quel incroyable plaisir on met à délier un à un ses rivages. La France n'est plus rien à l'Italie, plus rien à l'Espagne, plus rien aux Pays-Bas, plus rien à l'Allemagne. Les libertés qu'elle renie font leurs affaires sans elle, et se retournent

contre elle; elle n'est rien au midi, le nord la repousse. Étrangère en Europe, la voilà maintenant suspendue quelque part à ses côtés, plutôt qu'elle ne lui est organiquement attachée.

Un dernier lien lui restait, un lien odieux, la forme héréditaire de l'un des pouvoirs constituants (1); il a fallu le briser. Placée sous la pression de toute l'Europe constitutionnelle, cette fois elle ne peut plus songer à s'insurger et à déborder de ce côté. En l'isolant, on a cru trouver l'équilibre, on n'a fait que la détacher de la société dans laquelle elle avait ses racines; c'est en vain qu'elle demande à grands cris le repos au prix de l'avenir : l'histoire ne connaît point de repos à ce prix; et quand le temps, en marchant sans s'arrêter, la trouvera quelque jour acculée à ses rivages, sur la dernière grève de l'occident, sans lien, sans ami, sans attache à aucun système environnant, obsédée de tout le poids de l'Europe, que lui restera-t-il à faire, qu'à la prendre dans ses mains pour la jeter à la mer et la pousser à pleines voiles dans le système et les destinées du Nouveau-Monde?

Encore ces arrangements pourraient-ils avoir à la fin quelque louable issue, s'ils ne reposaient sur une erreur de situation, et sur un fait matériellement faux. Dans le système social qui se forme au sein du corps germanique, le gouvernement français, s'il le connaît, ne voit qu'un mouvement superficiel de diplomatie. L'unité d'une civilisation rivale et nécessaire se dresse à ses côtés sans qu'il entende le bruit qu'elle fait en marchant. Après avoir abusé le monde, le monde l'a misérablement

(1) La pairie.

abusé, et joué à faire pitié à ses plus grands ennemis. Les cabinets lui ont laissé croire que les peuples, malgré son abandon, lui demeureraient fidèles. Les peuples lui ont laissé croire à leur haine profonde pour leurs gouvernements. En arborant au-dessus d'eux une sainte alliance puissante et intraitable, ils l'ont décidée à reculer devant leur propre fantôme, c'est-à-dire que les peuples lui font des rois qui ne sont plus; les rois lui font des peuples qui n'ont jamais été. Trompée dans ses haines, trompée dans ses sympathies, la France vit entre deux mensonges. Sous ces sympathies refoulées, sous ces libertés reniées, sous ces alliances bafouées, se fomente à cette heure auprès d'elle une unité puissante, une nationalité ambitieuse et blessée. Toutes les questions ont changé de nature : la sainte alliance n'est plus sur les trônes, elle descend dans les peuples.

Laissez-la quelque temps encore rallier le Nord, divisé depuis la Réforme; laissez faire ces dissensions superficielles et ces discordes que nous avons nourries, sous lesquelles se cache le travail intérieur de la civilisation germanique. Recueillez-vous davantage, s'il se peut, dans vos foyers. On trouve encore aux murailles de nos frontières des trous par lesquels on peut passer la tête pour voir ce qui se fait au dehors. Fermez-les, murez-les; rentrez chez vous, et bientôt vous verrez de cette lutte apparente de liberté et de despotisme, de ce chaos de peuples et de rois, où l'on ne débrouille rien à cette heure, vous verrez surgir à votre porte, non pas demain, il est vrai, une communauté d'intérêts, d'ambition, de génie, de ressentiments, d'avenir, qui se soulèveront, non plus des trônes

cette fois, mais de toute la hauteur d'une race d'hommes, en face de la France obsédée et ruinée.

Et alors il ne servira de rien de dire que l'initiative de la civilisation a toujours été la propriété inaliénable de la France; car il est une chose aujourd'hui contestable et qui deviendrait désormais évidente, c'est que l'initiative dans la civilisation, c'est-à-dire la force, l'équilibre, la puissance, la richesse, à mesure que le monde s'éloigne de plus en plus des traditions de l'antiquité, aspire aussi, à chaque révolution du genre humain, à se dégager du sein des vieilles races.

Au sortir de l'antiquité, la civilisation surgissait dans le monde byzantin, sur les limites de l'orient; elle circulait avec le christianisme autour du trône des empereurs de Byzance, dans le sang de ces populations grecques qui, depuis mille ans, n'avaient rien changé que leur Dieu. Dans tout le moyen âge, le principe social avec la papauté, avec les libertés démocratiques, avec les richesses du nouveau monde, émigre en Italie et en Espagne, chez ces populations toutes romaines encore, il est vrai, par le fond, mais qui au moins ont revêtu déjà la casaque des temps modernes; plus tard, à la Renaissance, à mesure que l'idée du monde civil s'affranchit davantage, il arrive en France, où il règne trois siècles; en France, c'est-à-dire chez le peuple le plus mélangé qu'on eût encore vu, moitié ancien, moitié moderne, moitié nord, moitié midi, espèce de Janus à la langue demi-latine, demi-tudesque, placé sur la limite de deux mondes, autant pour les unir que pour les séparer. Et aujourd'hui que la dernière tradition est brisée, aujourd'hui que le monde vient de marcher d'un pas, on ne veut pas

voir que l'on fait tout ce qu'il faut pour amener, s'il se peut, la France à abdiquer l'avenir entre les mains des nations germaniques.

Aussi, il faut avoir vécu à l'étranger pour consentir à ajouter ce qui me reste à dire. Chez nous, quoi qu'il arrive, nous sentons battre le cœur du pays, et s'il se tait aujourd'hui, nous pensons en nous-mêmes : « C'est pour demain. » Sous le pouvoir qui l'ignore, nous sentons une nation invisible, tant elle est près de terre. Mais au dehors, l'Europe qui nous mesure par l'action du pouvoir, après s'être exagéré son péril, s'exagère sa bonne fortune à elle. Il faut la voir chez elle se lever chaque matin, peuples et rois, pour regarder si la France n'est pas encore à terre, si ses provinces ne se sont pas détachées dans la nuit, si dans ce délabrement qu'ils se figurent de loin, il ne va pas tomber quelque lambeau à leur merci. Certes, il y a de quoi se rassurer, et l'on ne songe nullement à nous attaquer debout. La pression sociale de la France sur le reste de l'Europe ayant manqué tout d'un coup au monde politique, on s'y épuise au dehors en mille conjectures pour savoir comment ce grand pays a disparu et ce qui va se montrer à sa place. Ne craignez plus les haines, c'est un immense apitoiement sur une si étrange défaite. « *On n'en demandait pas tant, tout cela n'était pas exigé ; on aurait pardonné à moins ;* » car il faut bien que ceux qui le savent en avertissent tout haut ceux qui l'ignorent.

Sous la Restauration, nous étions protégés au dehors par l'ombre de l'Empire et par nos propres débris. Aujourd'hui, il nous faut étouffer chez nous, si nous ne voulons pas que la rougeur nous

monte au front (1). Adieu, les pays éloignés, les sciences et les idées échangées, les patries adoptives, les retraites étrangères où nous allions nous reposer de nos passions civiles. Ces pierres qui nous aimaient nous font injure. Que pas un de nous cette fois ne quitte les cendres de son feu, s'il ne veut pas qu'à une lieue des frontières les passants lui fassent à chaque seuil aumône de leur pitié débonnaire. — « Eh! messieurs, je vous le jure, mon pays n'est pas mort; il vit, n'en doutez pas. » Mais eux, leur hospitalité insiste. Plus elle est emmiellée, plus elle devient amère; je le dis, parce que je l'ai vu. Leur vin est fait de nos plus nobles larmes et vous ne pouvez descendre dans la rue et secouer vos pieds à votre porte, sans que votre hôte ne dise à son voisin : « Or çà, c'est la poussière de la France. »

Vraiment, au reste, nous avons tort de nous étonner de la condition où l'on nous fait descendre. L'État se renouvelle; il quitte avec douleur une ancienne dépouille. Tout gémit autour de lui et se ressent de cet effort. Dans la transformation de toutes choses qui se fait autour de nous, il fallait à l'avenir une génération tout entière qu'il pût épuiser à son gré dans son creuset pour voir ce qu'il aurait à tirer un jour du pays auquel elle appartient, qu'il pût rassasier, dans un court intervalle, de gloire, de honte, d'or, de misère; qu'il pût, tant qu'il voudrait, couronner d'épines, blesser au cœur, frapper à la joue, afin de faire sur elle ses essais pour les temps qui suivront et pour le

(1) Tout ce passage est inspiré à Quinet par le spectacle de l'Allemagne en 1831. Voir sa correspondance avec Michelet dans *Cinquante ans d'amitié*.

peuple qui en doit profiter : cette génération, c'est la nôtre (1).

Aussi bien, quand nous sommes nés dans la gloire de l'Empire, et quelque temps après, que dans notre enfance nous nous sommes mis à jouer dans la rue avec ce qui restait de son dernier lambeau, nous aurions dû songer qu'un tel apprentissage ne présageait rien de bon pour notre âge mûr. Aujourd'hui, qui nous dira des nouvelles de notre jeunesse un moment si courtisée, si enviée sous la Restauration, et que l'on salua de si hautes promesses pour son âge viril? Eh bien! nous y voilà arrivés, et notre robe virile à nous, où est-elle? vous nous vêtissez de douleurs et de haines. Est-ce là tout?

Si quelqu'un le sait par hasard, qu'il nous dise où sont nos projets commencés, nos études enthousiastes, notre spiritualisme hautain et notre avenir politique dont nous étions si fiers? N'en parlons plus, de grâce. Notre jeunesse est devenue vieillesse en quelques mois, et c'est de nous qu'il faut dire que nos cheveux ont blanchi en une nuit. L'espérance manque à nos âmes, comme le travail des mains manque à l'ouvrier sur son métier. Le ver qui ronge nos institutions d'hier se nourrit aussi, quand il a faim, de la moelle de nos os, et chacun de nous est occupé à enterrer en secret une partie de lui-même, avec sa moitié de planche qu'il a emportée du trône.

De tout ce qui précède, on ne peut tirer qu'une conclusion, à savoir : que des symptômes de mort

(1) La page qui suit a certainement inspiré Alfred de Musset dans le célèbre début de la *Confession d'un enfant du siècle*. (Première partie, chap. II, 1836.) Le roman de Musset est de 1836.

s'agitent sous nos pas. Pour qui sont-ils? c'est là la question. Quelque chose est menacé de périr dans le monde, on n'en peut plus douter. On entend dans l'État cette plainte extraordinaire qui toujours a annoncé de près une ruine dans l'histoire; on ne sait quelle chose, mais une chose va tomber, si on n'y prend pas garde : reste donc à découvrir ce qu'elle peut être et de quel côté elle est.

Est-ce la France? Non, la France ne périra pas. Bien des institutions semées à sa surface peuvent changer ou disparaître; bien des cœurs, qui battent pour elle, peuvent être frappés de mort, mais non pas elle. Plus sa misère nous étonne, plus il devient évident qu'elle recèle en elle des destinées nouvelles; c'est un simulacre de ruine, comme d'autres sont des simulacres de grandeur. D'autres peuples sont plus riches, plus heureux, doués d'un meilleur soleil; dépouillée et nue telle qu'on l'a faite, elle est encore plus belle dans son délabrement qu'ils ne le sont dans leur puissance; dépossédée et les pieds nus, elle conserve entre eux tous quelque chose de royal. On a beau la pousser dans la rue, on voit d'où elle descend et où elle remonte. Qu'ils se vantent, eux, tant qu'ils voudront, nous ne donnerions pas sa misère pour leur gloire et nous ne changerions pas leurs royautés ni leur ambition couronnée contre cet embryon d'avenir que la France emporte et cache sous son manteau déguenillé.

Pourquoi cela? Le voici :

Depuis que la France a pris l'initiative dans la civilisation moderne, elle a défendu de deux manières son système contre la réaction de l'Europe,

tantôt par la puissance matérielle et la prépondérance de la force, tantôt par la puissance des idées et l'énergie des doctrines politiques; quelquefois ces deux éléments ont été réunis dans sa main, plus souvent ils ont été séparés; mais toujours quand sa force a commencé à défaillir, la puissance de ses idées a surgi de nouveau dans une égale proportion, en sorte que soit par la main, soit par la tête, il n'y a point eu d'interrègne pour elle dans sa mission sociale. Sous Louis XIV, le génie de la pensée et le génie de la force se rencontrèrent et donnèrent à cette époque son harmonie de gloire. Dans le siècle suivant, l'action politique exercée au dehors se réduisit à rien. Mais alors, pour contenir l'Europe et la garder pour soi, quel effort de doctrines, quelle audace de théories, quel empressement à tout briser chez soi, quelle ardeur des idées à se soulever sur les planches du trône pour faire à elles seules face au continent! Et elles y réussissent. Voici une autre époque : cette fois les doctrines ne sont rien, l'énergie civile n'est rien, les idées rentrent désarmées, chacune en ses foyers, les principes replient leurs étendards, les conséquences s'arrêtent inclinées au pied des trônes et retournent en arrière. Mais aussi la France se sert alors de sa force, et n'a guère besoin de s'armer de pensées. C'est le temps de l'Empire.

Aujourd'hui l'une de ces solutions est ouvertement abandonnée au profit du pays, j'y consens. La force calme et fière qui sied à un vaincu, on n'a pas voulu la garder dans la victoire, je l'admets. On a voulu faire un pas dans l'humanité, et entrer dans le fourreau la grande épée qui pou-

vait briser le nœud gordien des sociétés modernes. Tout cela, nous le louerons s'y l'on y tient. Mais il faut être conséquent. Voilà le pays suffisamment alangui, démantelé, et contraint d'être sage quand il ne voudrait pas l'être. Non, la force ne résistera pas cette fois à la force. Reste donc pour nous sauver l'énergie des doctrines et des institutions politiques.

L'Europe constitutionnelle, telle que nous l'avons décrite ci-dessus, frappe à la porte de la France, et menace de passer le seuil. Quel est le mouvement naturel et la loi de la France, si ce n'est, pour lui échapper, de monter d'un degré plus haut à l'échelle de ses libertés privées, et de s'enfouir sans retour dans la dernière conséquence de son principe vital? De ce côté, elle a devant elle encore un champ clos, une idée crénelée, un avenir muré pour s'y fortifier et y planer à l'aise. Le continent la pressera, la foulera jusqu'à ce qu'elle soit obligée de déployer pour son salut une forme nouvelle de son droit politique. Vous verrez qu'il faudra, pour résister, qu'elle entraîne derechef les peuples qui l'entourent au nom d'une idée meilleure que la leur, et cachée plus avant au cœur de l'avenir. Quelle qu'elle soit, cette forme mystérieuse où on la pousse, et qu'elle avouera quand elle ne pourra faire autrement, c'est le bouclier magique d'Arioste, qu'un voile recouvre à l'arçon de sa selle, et qui suspendra son ennemi à son enchantement, quand il brillera au soleil.

Songez bien que la France s'avance à la tête de tout un mouvement européen. Le reste suit de près. Il est trop tard pour réfléchir, ou pour bouder sa gloire. Le pouvoir a beau regarder en

arrière, la France ne peut plus s'arrêter, sans que mille langues étrangères ne lui crient aussi à son oreille à elle : « Marche, marche »; ni reculer, sans que tous ces peuples acharnés à la suivre ne lui passent sur le corps. Placée entre un démembrement et un nouveau changement de la loi organique, quel pays hésiterait? La France moins qu'un autre, car la France est le Protée des libertés modernes. Rien ne lui coûte pour changer de forme, en gardant sa pensée. Vous terrassez en elle le génie du dix-huitième siècle, et vous allumez l'incendie de l'Empire. Vous éteignez l'Empire, et vous retrouvez dans vos mains le génie de 89. Vous lui liez les mains, et son esprit vous submerge; ou vous tarissez son esprit, et c'est son bras qui vous tue. Il faut choisir : l'Europe d'aujourd'hui croit n'avoir qu'à se pencher de son côté pour la prendre; et quand l'Europe se baissera pour ramasser son territoire, au lieu de villes et de champs reconquis, elle ne relèvera de terre que des idées armées, et des faits accomplis qui renversent en une heure des royautés d'un jour, comme des royautés de mille années (1).

Ainsi, en tout cela, la fortune du pays est hors de cause. Les dangers que nous voyons ne sont pas ses dangers, et ce n'est pas lui que menacent de tuer les germes de mort qu'on trouve à sa surface; mais, s'il est une chose triste à voir et qui vaut une larme, c'est une monarchie aimée de tous, et qui, à peine née, se dévoue à appeler sur elle tous les périls de son époque. A chaque degré

(1) L'événement a expliqué, en 1848, ce qu'il pouvait y avoir d'obscur dans ces paroles écrites en 1831. (Éd. de 1857.) — Elles paraissent plus vraies encore de nos jours, en 1917.

qu'elle descend devant l'unité du continent, le pays monte et s'élève à sa place. Pour chacun de ses droits qu'elle abandonne au monde, un autre de ses droits lui est enlevé chez elle; ce qu'elle donne aujourd'hui au dehors au prix de son éclat, demain il faut qu'elle le rachète au dedans au prix de sa substance; placée entre deux forces opposées qu'elle nourrit d'elle-même, la réaction de l'Europe et le pouvoir populaire, et qui, chacune de son côté, lui arrache un lambeau; quand elle aura tout cédé à l'une, elle aura aussi tout cédé à l'autre, et ne se survivra que dans ces deux forces rivales qu'elle aura l'une et l'autre grossies et refaites d'elle-même.

L'équilibre s'établit dans l'Europe, dites-vous? Je le crois bien; la monarchie jette, par égale partie, ses dépouilles à la tête du siècle. Et cette logique si simple, il n'y a qu'elle qui ne la voit pas. Ce qu'elle nomme la paix, et ce qui l'est pour le monde, c'est la guerre pour elle, et elle seule n'en sait rien; ce qu'elle appelle harmonie de l'Europe, c'est son déchirement à elle. Et tout le monde en profite, sans que personne l'avoue. On dirait qu'elle pacifie l'abîme pour y entrer sans bruit et sans émoi pour personne.

Et l'on voudrait que le pays souffrît ce spectacle sans trouble! Oh! non pas, certes. Quand un homme seul descend du haut d'une institution pour marcher à sa ruine, même s'il s'en va à Sainte-Hélène, il laisse à son pays une plaie guérissable; mais si c'est l'institution, quelle qu'elle soit, vieille ou jeune, à chaque pas qu'elle fait pour décroître, elle ouvre un précipice à chaque foyer domestique; un peuple entier est saisi d'amer-

tume et de tristesse étrange, comme un seul homme. Il porte d'avance le deuil d'une chose qui n'est pas, qu'il ne sait pas, qu'il ne voit pas, qui peut encore ne pas être. A mesure que cette institution descend vers son rivage, il se fait au fond de lui un vide inexplicable; et quand elle achève de disparaître, on n'entend que douleur, que regrets, que mutuelles récriminations, que sourdes plaintes dans l'État, jusqu'à ce que l'abîme se soit refermé à tout jamais sur elle (1).

Et puis encore, pourquoi ne pas le dire? Oui, il faut le dire, quoique cela navre le cœur; car des terreurs que chacun propage à demi-voix ne gagnent rien à rester contenues dans la poitrine des citoyens. Avouons-le donc avec l'effroi que de semblables paroles portent avec elles. Oui, c'est une chose mystérieuse et de funeste augure que cette royauté qui naît d'un régicide. Oui, nous le reconnaissons : c'est un symbole jusqu'ici inouï dans l'histoire, et qui porte dans ses replis des

(1) Tout le passage qui suit depuis « Et puis encore... » jusqu'à « Ne nous y méprenons pas... » a été supprimé dans l'article de la *Revue des Deux Mondes* du 1er janvier 1832 à cause des allusions à Philippe-Égalité, qui avait voté la mort de Louis XVI. Quinet écrivait à Buloz le 11 décembre 1831 : « Puisque mes amis n'approuvent pas les pages ajoutées, sur Philippe-Égalité, au bas de l'avant-dernière colonne, je m'en remets à Magnin que vous connaissez, rédacteur du *National* et employé à la Bibliothèque royale où il est tous les jours depuis 10 heures jusqu'à 3 heures. Envoyez-lui la feuille avant le tirage. Qu'il lise la page. S'il l'approuve, qu'elle reste; s'il la condamne, ôtez-la. Ne manquez pas, mon ami, sur l'honneur, de faire ce dont je viens de vous prier, — j'y compte... Dites à Magnin de n'envisager cette page que sous le rapport politique, et de ne penser nullement à moi, ni à mes intérêts privés. » (*Revue politique et parlementaire*, février 1909, J. Marsan, *E. Quinet et F. Buloz*.) Le passage fut supprimé dans la *Revue*, mais il subsiste dans la brochure.

choses où nos yeux ne peuvent plonger encore. Erreur vulgaire, préjugé mis en poudre, symbole de pardon ou de vengeance, de grâce ou de colère, qui le sait aujourd'hui? et bien digne en tout cas de préoccuper l'attention du monde, puisqu'il s'agit de montrer ici d'une manière solennelle qu'il n'est pas vrai, comme les peuples l'ont cru, que le fils innocent porte la coulpe du père. Ce n'est pas une question politique seulement, vous ne le croyez pas; c'est une question religieuse, divine, une question de foi, de conscience universelle qui plane à cette heure, mystérieuse et terrible, sur la France. Qu'elle la garde donc bien sa royauté, puisque sa royauté c'est le pardon, puisque sa royauté c'est l'alliance et la réconciliation. Otez-la, renversez-la aujourd'hui, et demain le monde retourne à son erreur; et il reste plus que jamais convaincu que les générations sont solidaires l'une de l'autre, que lui-même il est sous le poids de son passé; et une tristesse invincible le saisit; et il demeure établi pour tous les siècles, que toutes les fois que cette royauté nouvelle passait dans la rue et chancelait d'une manière si étrange, c'était la fortune de Philippe-Égalité qui se soulevait invisible de terre, pour renverser une seconde fois la couronne de dessus les épaules de tous ses descendants.

Ne nous y méprenons pas; notre siècle, surpris à son avènement par la Révolution et par l'Empire, est encore courbé sous ce double effort (1).

(1) Cf. le début de la *Confession d'un enfant du siècle* : « Toute la maladie du siècle présent vient de deux causes; le peuple qui a passé par 93 et par 1814 porte au cœur deux blessures. Tout ce qui était n'est plus; tout ce qui sera n'est pas encore. Ne cherchez pas ailleurs le secret de nos maux. » (Première partie, ch. II.)

Pour peu qu'il se remue, sa pensée s'agenouille sous le fardeau de cette ère. Soit la Convention, soit l'Empire, toute idée plie sous le faix d'une terreur ou d'une admiration; et au plus fort de ses projets, quels qu'ils soient, le genre humain d'aujourd'hui penche encore la tête sous son diadème de sang et sous sa couronne de fer. On a vu toute une époque vivre au jour le jour dans l'attente d'un danger imminent, et ce péril n'être au fond que le retentissement d'un péril passé; car il est visible que le bruit de guerre universelle qui éclate depuis un an n'est que l'écho des marches de la Convention et de l'Empire dans le génie de notre époque (1). Que l'on ne fasse honneur à personne de l'avoir évitée. Elle était impossible : la guerre de principes n'était pas plus faisable pour l'Europe le lendemain de Juillet qu'elle ne l'est aujourd'hui. Pourquoi cela? Parce qu'elle est achevée, parce que les faits accomplis ne s'accomplissent pas deux fois, parce que le germe de guerre que 89 avait jeté dans la société moderne a été épuisé par les batailles de la Convention, parce que l'Empire a assumé sur lui et dévoré toutes les grandes conséquences militaires du dogme de la Révolution française.

Quand la Réformation parut en son temps, elle aussi apporta dans le pli de sa robe de moine la guerre de Trente ans; il fallait cet espace pour épuiser sa colère et pour vider sa querelle. Mais

(1) Tout le monde croyait alors à une nouvelle guerre générale, à de nouvelles invasions, etc., etc. (Note de 1857.) — Cette « guerre de principes », dont parle Quinet, née des dogmes de la Révolution, qu'il croit pour l'instant impossible, n'est-ce pas celle que nous voyons de nos jours ?

on ne revit pas, après cela, deux fois la guerre de Trente ans; on n'alla pas déterrer les os de Wallenstein dans le cimetière d'Egra pour leur dire : « Recommencez ce que vous avez achevé. » On ne revit pas deux fois Gustave ni Tilly, et personne, ni catholique, ni protestant, ne se soucia de remettre, après un demi-siècle, ses morts en bataille. Le principe nouveau avait survécu à l'attaque du monde, et le monde s'y soumit.

Aujourd'hui il en est de même. A la parole de Luther, il a fallu le bras de Gustave-Adolphe; à Mirabeau, Napoléon; et dans les deux cas, ces deux hommes se suffisent l'un à l'autre. Cherchez dans les plis de la Révolution un germe de guerre, une cause de querelle, un signal de bataille que Napoléon n'ait pas ramassé, un sujet de conflit européen qu'il n'ait pas relevé, une conséquence militaire qu'il n'ait pas développée, vous n'en trouverez point; et c'est là sa grandeur, que d'avoir absorbé en lui tous ces faits, toute cette colère, toutes ces chances, et de vous avoir rendu aujourd'hui impossible, pour la même cause, la grande guerre, la guerre universelle.

La monarchie et la démocratie peuvent donc à cette heure batailler tant qu'elles voudront chez elles, personne ne s'armera plus au dehors pour les séparer. Chacun est livré à sa force naturelle et intime. Plus d'alliances artificielles, plus d'espérances trompeuses. Ce sont deux principes qui s'arment en champ clos pour le jugement de Dieu. Les voilà tous deux nus et dans une enceinte isolée qu'ils se sont faite eux-mêmes; tous deux seuls, irrévocablement seuls, sans moyen de détourner ailleurs ni de retarder la lutte. Le pouvoir populaire n'a plus d'alliés au dehors; mais le pouvoir

royal non plus, ce qui reste de lui ne suffisant plus pour occuper le monde à sa défense; et quand ce serait lui qui viendrait à périr, l'Europe, cette fois, ne s'en troublerait plus (1) que pour ramasser sa dépouille, si on la laissait faire.

Je me trompe pourtant : entre ces deux grands pouvoirs, quelque chose s'est interposé : nous, hommes d'hier, classe sans nom, pouvoir sans nom, aristocratie sans passé, qui avons ramassé sur les degrés de la Révolution ce que nous avons pu trouver des restes de l'aristocratie défaite; nous, un tronc sans chef, qui s'en va en portant sa tête dans sa main comme le saint Denis du peuple. Et, ce qu'il y a d'effroyable, la monarchie suit à travers champs ce corps décapité, et ne voit pas qu'à la première pierre, ce je ne sais quoi qui est nous, c'est-à-dire qui n'est ni plèbe ni noblesse, va tomber dans la rue et laisser échapper sur le pavé l'ancien chef découronné de la vieille oligarchie que nous tenons et raffublons dans nos mains.

Nous faisons de notre mieux pour supporter le poids de notre époque; mais nous n'avons pour cela ni la force du peuple d'aujourd'hui, ni le fer de la noblesse d'autrefois. Que nous reste-t-il donc à faire? Nous préparer à périr dignement, comme ont péri tous les pouvoirs supérieurs qui nous ont devancés; car ce que l'on fait pour nous sauver nous tue, et notre grandeur est de nous résigner tôt ou tard à tomber sous les pieds de l'État pour empêcher sa chute. Nous avons cru qu'il se ferait un miracle pour nous, et que le pouvoir des temps

(1) En effet, l'Europe absolutiste n'a pas même songé à porter secours à la monarchie de 1830. (Note de 1857.)

modernes, descendu par bonds jusqu'à nous, s'arrêterait à nous. Nous avons détourné les yeux de cette autre démocratie sans fond qui nous regarde béante. Nous avons dit à haute voix en nous voyant et en nous croyant seuls : « Dieu merci, c'est assez descendu. » Et nous avons laissé tomber ainsi, sans le vouloir, notre secret dans ces cercles de lentes représailles que nous creusons de nos pieds.

Chose étrange ! on avoue l'esprit de changement dont la France est saisie, et l'on cherche des institutions contraires à cet esprit pour le tenir en laisse; mais un peuple ne vaut rien à faire le stoïcien, et il ne tend pas longtemps des embûches à sa propre nature. Si la mobilité, comme on le dit, est le génie de la France, c'est la mobilité qui s'organisera chez elle et qui trouvera en soi son remède et sa durée.

Le pouvoir aristocratique et le pouvoir monarchique ont eu, chacun dans le passé de la France, des siècles pour se développer à l'aise. Reste le pouvoir démocratique, avide, lui aussi, d'une place égale dans le temps, pour s'y consumer à son tour, afin que tous les faits de la société moderne étant accomplis et toutes ses solutions épuisées, sur les ruines de toutes les formes s'établisse un jour dans ses fondements l'ordre nouveau dont le monde est en travail, et que personne ne peut aujourd'hui ni définir ni prévoir (1).

(1) Ces dernières pages ont été écrites sous l'influence de l'insurrection de Lyon, en 1831. La fin de la brochure a été rédigée postérieurement à la première partie. C'est le 1er décembre seulement, de Charolles, qu'Edgar Quinet annonce à Buloz pour le lendemain l'envoi de la fin « en une quinzaine de pages ». Il lui écrit le 18 décembre : « Les dernières lignes sur Lyon servent de date au morceau et doivent rester. »

DE L'AVENIR DE L'ART

DE L'ART EN ALLEMAGNE

Edgar Quinet continue son enquête sur l'Allemagne. Le 4 février 1832, il écrit, de Charolles, à Buloz après « la mort imprévue de son père » : « Quand l'air deviendra moins lourd autour de moi, j'ai plusieurs sujets commencés, qui vous sont destinés, sur la *Nouvelle école littéraire en Allemagne,* sur *l'Art dans ses rapports avec la révolution* (1). » Il s'agit évidemment de l'article qui paraîtra le 1er juin 1832 dans la *Revue des Deux Mondes*, et qui est intitulé : *Nouvelles écoles littéraires. — De l'avenir de l'Art. — De l'Art en Allemagne.*

C'est de cet article dont il est question dans la lettre de Quinet à sa mère, datée de Bourg, 20 mai 1832 (2) : « Qu'est devenue mon épreuve de la seconde partie de mon article?... Cette après-midi, j'ai enfin reçu mes épreuves, je les renverrai de Lyon. L'article n'est pas assez long; j'y ajouterai quelque chose en chemin. » L'article de la *Revue* contient en effet une addition, qui n'a que peu de rapport avec ce qui précède. Cette addition disparaît dans les *Œuvres complètes.* Nous l'avons également supprimée.

(1) J. Marsan, *E. Quinet et F. Buloz.*
(2) *Correspondance*, t. II.

Cet article a été reproduit, très retouché comme le précédent, dans *Allemagne et Italie* (1839). Il est, dans cette édition, le deuxième de la série *Allemagne;* il y est intitulé : *Des Arts et de la Littérature.* Il commence par ces mots : « Gœthe vient de mourir... » et se termine par : « pour en former un nouveau monde. » Il porte la date : « avril 1832 ».

Dans l'édition des *Œuvres complètes,* il forme trois articles. Ce sont, dans la série *Allemagne,* les numéros : V. *Des Arts et de la Littérature. Gœthe;* — VI. *Réveil de la nationalité allemande depuis 1813 et 1814. Kœrner. Uhland;* — VII. *Gœrres.* Nous conservons ces divisions.

Cette étude est la suite naturelle des précédentes. Elle dépasse de beaucoup la portée d'une simple étude littéraire. Quinet y montre l'erreur de ses contemporains, qui s'imaginent encore que l'art et la pensée allemande se désintéressent de la vie nationale et des passions politiques. Le temps de Gœthe n'est plus. Son impassibilité tant vantée n'a aucun rapport avec « l'école nouvelle ». Tout est changé : un nationalisme étroit et farouche envahit la poésie même. L'édifice spirituel de la vieille Allemagne s'écroule.

Telle est la conclusion de ces pages; telle est l'évolution que l'auteur signale un des premiers en France, avec un sens très juste et vraiment prophétique.

DE L'AVENIR DE L'ART
DE L'ART EN ALLEMAGNE

I

DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE. GŒTHE

Gœthe mort, c'est le dernier pouvoir en Europe dont nous dirons : Le roi est mort! Vive le roi! Le siècle a fini, le siècle a commencé. L'art est mort, l'art vient de naître. La cloche de ses funérailles a sonné en même temps que son baptême. La légitimité de génie dont se couronne incessamment le genre humain ne veut point d'interrègne; sitôt qu'elle a mis son mort au tombeau, elle s'en va, on ne sait où, chercher et sacrer dans ses langes l'enfant de l'avenir. Que tous les enfants qui viennent de naître écoutent de loin le glas de cette cloche qui retentit en Allemagne; qu'ils commencent déjà leurs meilleurs rêves; qu'ils se retournent en disant à leur mère : — Ma mère, ma mère, que me veux-tu (1)? Puisque c'est l'heure

(1) Le passage qui suit est supprimé dans l'édition de 1857 jusqu'à « En quel état... » Nous pensons qu'il est intéressant de le reproduire, parce que, sous la forme romantique, il peint très justement la fièvre qui s'empare des jeunes générations, quand un art nouveau doit s'inspirer d'une société nouvelle.

où la gloire se met en quête de celui d'entre eux qui va lui remplacer son vieillard dans le monde. Que les fleurs dans les bois, que les herbes dans les prés, que les sources dans le sable qu'il avait taries pour emplir sa coupe sans bords, se remplissent de nouveau de leur éternelle rosée, pour nourrir un autre siècle. Deuil, fête, mort et naissance, rien n'est changé. Sans terreur, sans colère et sans regrets, le royaume de l'art traverse l'ombre de ses morts, et marche avec sérénité à l'encontre de ses destinées et de sa forme nouvelle.

Cette forme, quelle sera-t-elle? Question qui entraîne avec elle cette autre-ci : quels sont les éléments politiques de l'Europe actuelle que l'art a épuisés? Quels sont ceux dont il présage l'avènement? De nos institutions contemporaines, laquelle a assez de durée en soi pour satisfaire à son principe éternel? C'est-à-dire que nous sommes conduits à nous servir de l'art comme d'un truchement divin, pour demander à des sépulcres vides si le cœur leur bat encore, et à des tombeaux de mille ans pourquoi le soleil d'Orient ne fait plus résonner, au matin, la pierre du désert.

En quel état Gœthe laisse-t-il l'empire de la poésie et de l'imagination? Autour de lui, dans son pays, il ferme cette époque d'harmonie et de repos qui est à la tête de toutes les littératures. Tant que l'Allemagne resta en observation dans l'Europe, et qu'elle se fit des révolutions qui l'entouraient un amusement pour sa fantaisie; tant que rien de ce qui se passait autour d'elle ne vint à bout de la faire sortir de sa sérénité, l'art, pourvu qu'il fût, de quelque manière qu'il fût, satisfaisait l'État. Comme le pays, dans les questions flagrantes

qui se débattaient sous ses yeux, ne prenait point encore parti; qu'au contraire, il se laissait pousser par le flot de l'histoire, aveuglément, nonchalamment, il ne demandait pas à l'art de s'engager plus que lui ni d'en faire plus que lui : c'était une religion à part qui avait son infini et son éternité distincte, de qui on n'exigeait rien, si ce n'est de dominer assez le bruit des affaires contemporaines pour n'avoir rien à démêler avec elles.

Étudiez toutes les créations de cette époque de sang, vous les trouverez toutes entourées d'une auréole de paix, comme ces vierges byzantines que j'ai vues, avec leurs gloires d'or, sourire en plein air sur les murailles de leur église battue d'une éternelle tempête. Il arrivait précisément le contraire de ce qui s'était passé dans le monde grec. Les institutions et les passions politiques s'étaient levées et exhaussées là pour porter plus haut, jusque sur la crête de leurs montagnes de marbre, le prodige de l'art. Ici, l'État disparaissait, s'évanouissait pour laisser l'art se montrer seul, se mouvoir seul sans rives et sans limites, dans l'univers fait de sa main.

Qu'on lise toutes les compositions de ce temps-là, et qu'on dise, si l'on peut, de quel établissement politique elles ont gardé l'empreinte. Monarchie, aristocratie, démocratie, liberté, despotisme, où sommes-nous? Que voyons-nous? Le génie d'une race d'hommes qui erre dans l'immensité, sans corps et sans figure, et qui s'en va frapper à chaque point de la voûte du ciel, pour en tirer sur tous les tons, en haut, en bas, le son de l'éternité. Je suppose que l'histoire qui grondait autour d'elle ait tout à coup disparu du souvenir des

hommes. La monarchie de France est tombée en un jour sans que personne puisse dire où elle a laissé seulement la poignée de son épée. On ne sait ce que c'est que ce chiffre de 89, ni que ce renom de Mirabeau. La Convention a essuyé mieux que Macbeth sa main avec sa main, et j'ignore même si elle a été jamais. Que sont, de grâce, ces champs de Marengo, de Wagram, de Leipzig, de Waterloo, et que les bergers me disent donc quel si bon engrais ils y ont apporté de leurs cabanes pour que le trèfle y soit si frais, l'aubépine si épaisse, et que l'épi y soit si pesant avant l'été? Des douleurs et des joies qui, pendant ce temps-là, sont échues aux hommes, pas un homme n'en a gardé mémoire. Ce que c'est que la Révolution française, je l'ignore complètement, aussi bien ce que fit l'Europe tant qu'elle dura; et ce nom de Napoléon, ce nom inouï qui s'écrit de lui-même sur toutes les murailles, qui me trouble partout où je passe, dans les bruyères des forêts et dans les carrefours des villes, dans le bruit des feuilles et dans les sanglots des flots, personne ne peut me dire ce qu'il est, ni qui l'a porté, ni si quelqu'un l'a en effet porté.

Me voilà dans une étrange perplexité et dans une véritable épouvante de ne rien connaître de ce qui me touche de si près, et de ne pouvoir remonter à la source des mouvements de haine et de douleur qui s'agitent, sans cause apparente, comme des ombres sans corps au fond de ma pensée. Pourtant, dans ce dénuement de témoignages politiques, il me reste quelque chose. Les poètes d'un grand peuple ont assisté à chacune des révolutions que j'ignore. Sans doute, ils auront con-

servé dans leurs urnes les larmes des peuples que je cherche; ils auront gardé en eux-mêmes l'image de ces temps qui, ailleurs, sont effacés sans retour, et je vais retrouver dans leurs œuvres ces jours de fête ou de deuil et ces cris subits que toute une race d'hommes a fait entendre, et qui autrement me sont perdus pour toujours.

Dans ce dessein, le premier homme que je rencontre a fait une fois l'épopée de l'esprit allemand. Il a personnifié, celui-là, à son insu, dans les deux personnages de Faust et de Marguerite, les deux génies qui sont éternellement aux prises l'un avec l'autre, dans le sein de son peuple : l'extrême réflexion et l'extrême naïveté, l'excès de l'expérience et l'excès de l'abandon, tout l'héritage de science du genre humain et toute l'ignorante pudeur d'une race nouvelle qui n'a encore été mêlée ni aux rumeurs, ni aux convoitises de l'histoire.

Le caractère étrange de cette œuvre, qui est le fondement de l'art nouveau, annonce bien que quelque chose d'inouï vient de se passer dans le monde, et que les sociétés se sont formées tout à coup sur un type inconnu. Il faut certainement que la baguette des fées ait un instant ensorcelé le genre humain, pour qu'il se soit réfléchi sous cette forme dans l'épopée contemporaine. Est-ce son bien? est-ce son mal? est-ce avec joie? est-ce avec douleur? Le poète ne s'en inquiète pas; il bâtit sa merveilleuse énigme dans le désert, et à tout le reste de ses œuvres il donne le repos et l'éternelle immobilité d'autant de sphinx qui entourent sa pensée sans l'expliquer, ni l'éclairer. Voilà Gœthe.

A côté de lui, n'interrogez ni Wieland, ni Her-

der. Leur sérénité est plus grande et plus irréfléchie encore; ils ne portent ni l'un ni l'autre la trace d'aucune douleur ni d'aucune blessure de leur temps; et je peux croire, si je veux, qu'ils ont écrit dans des jours de repos oriental, là où l'on n'entend, en une vie d'empire, que bruire la feuille d'un palmier, et la brise souffler sous la porte d'une vieille ville du Delta.

Au milieu de ces hommes, il en est un pourtant qui semble avoir recueilli à lui seul le tourment et la fièvre de son époque. Voyez-le, il est possédé comme d'un secret d'une délirante et inépuisable inquiétude. La rencontre de je ne sais quel abîme a bouleversé et exaspéré son génie. Cet homme est Schiller. Il ne fait rien pour cacher qu'il est battu, en effet, par un orage qui remue la terre sous ses pieds. Mais il est le seul qui se trahisse ainsi. Ses contemporains le lui reprochent amèrement; eux, si calmes et si sereins, ne se font pas faute de lui dire à leurs manières, sous toutes les formes : *Et moi donc, suis-je sur des roses?* Avec cela, la critique des frères Schlegel, héritière de celle de Herder, mais impassible, louangeuse, cérémonieuse, avec plus d'étendue que de profondeur, servait à la pompe de l'art, sans l'instruire nullement de ce qui se passait hors de lui. Elle ressemblait, au milieu des compositions de cette époque, à ces conseillers intimes qui escortent magnifiquement le pouvoir en Allemagne, à la condition de ne lui conseiller jamais que sa gracieuse volonté.

Dans le même temps (c'était sous la Convention), se réveillait une espèce de ménestrel, qui s'était endormi, ce semble, depuis des siècles,

avec son empereur dans le château de Barberousse. Celui-là avait dormi au moins depuis mille ans, tant il était étranger à tout le monde moderne. Ce n'étaient qu'oiseaux merveilleux, chants inouïs, chars de fées, chevaux enchantés, oiseaux qui parlaient, poésie plus diaphane et plus insouciante que la demoiselle aux ailes empourprées sur un lac de la forêt Noire. Le voici, l'Ariel des poètes qui forge, avec son marteau de pygmée, des diamants du ruisseau, des paillettes du sable, des crins du soleil, des clous arrachés aux pieds des chevaux du matin, son cristal de génie où le monde entier reluit, terre, étoiles, firmament sans enfer, non pas la nature effrayante, immense, indivisible, n'ayant tout entière qu'une voix, mais la nature infinie dans son infinie mobilité; le rayon d'or qui chante, l'aubépine qui parle dans son parfum de mai : c'est Tieck, le conseiller Tieck, le sylphe espiègle qui se joue de lui-même et des autres, dans les cent détours de son œuvre, le vrai bouffon de l'univers, l'héritier du cordonnier Hans Sachs et des compagnons de la maîtrise, le seul des poètes de cette époque qui vive encore, fleur de génie ailée, diaprée, sautillante, toujours voltigeante, insaisissable à la mort, et qui va plonger et promener, sans savoir ce qu'elle fait, ses couleurs d'azur dans le gouffre et la plus profonde nuit de l'infini chrétien. Cette fois, l'art s'est-il assez séparé de l'humanité contemporaine? Non pas, non pas; poursuivons. Il y a au delà un terme qu'il faut franchir; ces figures sont encore trop réelles et trop chargées de matière. Il faut qu'elles n'aient plus ni corps, ni forme, ni feu, ni lieu, qu'elles ne soient plus ni du présent, ni du

passé; puisqu'on ne peut tout à fait se défaire de l'univers et en alléger sa nef, on le changera tant qu'on pourra. Ce sera une autre terre, un autre soleil, une autre lune; ce sera une harmonie fausse, et un mélange de couleurs d'une divine folie; vrai rêve de l'esprit créateur, où les mondes, comme des fantômes, croissent et s'allongent dans une infinité vide et enivrée de sa propre liqueur. Et du haut de ce ciel inconnu que le spiritualisme a fait, par cette lueur inconnue, par cette brise inconnue, les anges de Jean-Paul Richter, comme un oiseau fait sa couvée, étendront leurs ailes blanches pour achever de cacher et d'étouffer, sous leurs envergures de vingt coudées, les cris et la détresse de l'univers réel.

Voilà donc une littérature entière dans laquelle ne se retrouve pas un seul écho de la société politique. Depuis l'antiquité jusqu'à elle, je sais bien que l'histoire de l'art n'est qu'un effort continuel pour se débarrasser des liens et des formes de l'État. Mais ce dernier degré d'abstraction ne devait être atteint que par la race germanique. Elle était venue de son côté, en même temps que l'Évangile, pour spiritualiser le monde. A chacun de ses âges, sa mission était de perpétuer le miracle de la pensée sans la forme : un paganisme sans victime, une épopée sans merveilleux, un christianisme sans autel, un droit sans code et un art sans patrie.

II

RÉVEIL DE LA NATIONALITÉ ALLEMANDE DEPUIS 1813 ET 1814. KŒRNER, UHLAND

Le dernier terme du spiritualisme atteint, rien n'était plus naturel qu'une réaction en sens contraire. Cette réaction fut décidée le jour où l'Allemagne, en se jetant dans la mêlée, changea, en 1813 et 1814, le droit public de l'Europe. Dès ce moment, le principe de l'art fut aussi changé chez elle. La grande école, dont nous avons parlé plus haut, avait eu le temps d'accomplir tout ce qu'elle avait à faire. Il ne lui restait pas un seul grand monument sur le chantier. Soit qu'elle eût elle-même la conscience que son âge était fini, soit que sa pensée fût en effet à bout, elle s'arrêta et regarda faire l'avenir. Il se trouva alors que son repos, qui avait paru sublime, ne satisfit plus à un patriotisme qui venait tout récemment de mesurer sa force. On appela froideur ce que l'on avait appelé sérénité, et indifférence ce qui avait semblé élévation divine. On lui gardait rancune de n'avoir voulu se mêler en rien des affaires de ce monde, quand le sol allemand avait tremblé, et de n'avoir pas célébré plus tôt dans l'art l'ère d'affranchissement que l'État lui-même avait été si lent à consommer dans son histoire.

C'est une erreur de croire, comme on le fait aujourd'hui, que Gœthe, jusqu'à sa mort, n'a

rencontré pour lui qu'un culte aveugle dans son pays. Une opposition retentissante s'était élevée, au contraire, contre sa toute-puissance. C'était un véritable ostracisme que cette critique qui, dans ces derniers temps, se levait chaque matin pour lui dire dans sa langue : *Je suis las de t'entendre appeler le juste.* On ne sait pas assez combien ce génie cosmogonique avait froissé à la longue, sans le vouloir, d'enthousiasmes sincères, ni combien cette main de bronze avait effeuillé, sans y songer, de vertes couronnes sur son chemin. C'est lui qui a donné à l'Allemagne la connaissance du bien et du mal; et cette science s'est trouvée si amère qu'à présent son pays lui en fait un reproche. Les caractères passionnés des patriotes étaient déconcertés par cette impartialité d'une ombre. Ce qui reste de puritains de la vieille Allemagne finissaient par s'alarmer à mesure que cette vie merveilleuse déroulait, sous leurs yeux, ses métamorphoses imprévues. C'était tout un siècle qui marchait debout, corps et âme, dans un autre siècle, et qui l'effrayait de sa hauteur.

Son impassible puissance causait aux fauteurs de l'école nouvelle le même déplaisir que, chez nous, le persiflage de Voltaire avait inspiré, sous l'Empire, aux écoles de Mme de Staël et de M. de Chateaubriand. Autant on s'était autrefois livré avec candeur à ses expériences, autant maintenant, désabusé et blasé, on prétendait ne pas se laisser duper par ses pièges. Ce n'était plus le despotisme du génie à son avènement; ce n'était plus le Napoléon de l'art qui fondait de lui-même son droit impérial sur chaque parcelle de la nature, partout où son cheval avait secoué sa crinière.

Non! l'avenir, qui mine autour de nous tous les corps politiques, minait aussi ce grand pouvoir. C'était devenu, à présent, un pouvoir muselé, dont on se mêlait de juger les caprices, une religion qui avait ses sceptiques et ses réformateurs; moins que cela, une royauté comme toutes les royautés d'à présent, controversée, niée, honnie, vilipendée sans que le vieux lion tendît jamais sa griffe. Plutôt que de régner à ce prix, il était temps de mourir, au moins pour en finir de ces éclaboussures qu'un siècle qui commence jette toujours au front du siècle qui s'en va.

L'art s'imposa ainsi le devoir de se faire national; cet horizon vague et sans bornes dans lequel il avait erré jusque-là, il voulut le circonscrire à son climat. Il s'assit désormais, comme un laboureur fatigué, sur la borne des champs de bataille de l'indépendance. C'est alors que l'Allemagne commença à se prendre enfin pour but de ses recherches. L'érudition des frères Grimm alla fouiller son antiquité primitive, dont on n'avait connu, depuis Klopstock, qu'une fausse et théâtrale image.

Tout changea. La musique ne fut plus, comme dans Mozart et Haydn, le son divin de tous les lieux, l'harmonie générale et diffuse qui sort du nord et du midi, de l'Italie et de l'Allemagne, l'écho nombreux et sans nom du genre humain dans un sein retentissant, la voix qui vient à la fois de la vague sur le Lido de Venise, des rayons du soleil sur un oranger de Naples, des herbes du Colisée, des lèvres des femmes de Salamanque, des guitares de Séville, des citronniers d'Andalousie et des coquillages du Danube. Ce fut une

musique indigène, celle de Weber, de Beethoven et de Spohr, dont on avait entendu dès l'enfance les rhapsodies errantes le soir à la porte des villes, une mélodie faite à demi de chants populaires, de soupirs pris aux forêts et aux pierres de son pays, aux murs fendus et aux lichens des vieux châteaux du Rhin, aux lierres et aux carrefours de la forêt Noire, aux cornemuses des Tyroliens, aux rames des bateliers de l'Elbe, aux tambourins des Bohémiens, chœur confus, nuageux, enfumé, de toute une race d'hommes qui, après la semaine, se met à chanter le soir sur son banc en attendant le jour.

Il faut en dire autant de la peinture; l'école grecque de Winckelmann et de Gœthe fut abandonnée pour l'ancienne école allemande des peintres du quatorzième siècle. On ne se contenta plus d'aller chercher ses sujets dans l'histoire nationale. Cornélius (1) ne voulut pas seulement continuer, après mille ans, le Banquet des Niebelungen et refaire le Faust des sorciers du moyen âge; il eut besoin d'une sympathie plus intime avec ces temps héroïques. Pour mieux s'initier à leur génie, il reprit lui-même leurs procédés. Le patriotisme du moyen âge devint une religion qui eut à Munich sa chapelle Sixtine. Épuisé d'idées et perdu dans la forme, l'art moderne se recomposa dans l'atelier du vieil art germanique; on fit une étude toute nouvelle des fresques des cathédrales du nord qui étaient restées oubliées depuis la Réforme; on gratta les murs des nefs; on découvrit les tableaux qui tapissaient de symboles de vermillon et d'or

(1) C'est de lui que sont les fameux dessins du *Faust* de Gœthe. (Note de 1832.)

ces églises gothiques, que nous sommes accoutumés à nous représenter toujours si nues et si obscures.

Ce fut une révélation subite que l'étude de ces fresques, et un monde inconnu où l'on s'engagea. Les conceptions philosophiques de notre époque s'habillèrent à leur tour des plis raides et diaphanes des vitraux de Cologne. L'infini se retrancha de mille manières dans le cadre vermoulu des gravures sur bois de Nuremberg. L'idée la plus nouvellement sortie de notre temps se chargeait volontiers du manteau pluvieux d'Holbein et de ses couleurs séculaires. Pour traverser le camp de la routine, l'avenir se couvrait, comme Clorinde, de l'armure du vieux temps, et cachait sa jeunesse sous le casque et les brassards d'une époque immobile. A mesure qu'au dehors le peuple allemand se livrait davantage aux chances et aux séductions de l'action politique, il faisait un dernier appel dans sa peinture au calme et à la candeur des formes du moyen âge, comme Rome, à mesure qu'elle avait été plus entraînée vers le monde, et qu'il n'y avait plus eu pour elle d'espérance de repos, avait cherché, sous Adrien, à retrouver, au moins dans sa sculpture, la paix des tombeaux de l'Égypte et des dragons de l'Orient.

Sous l'impulsion de cette nouvelle époque, voilà la poésie qui se jette à son tour, tête baissée, dans la mêlée de l'invasion. Elle avait jusque-là vécu si retirée dans ses visions! La voilà soldat comme Jeanne d'Arc, en quittant son arbre des fées. Adieu son chaume, adieu ses songes, adieu ses nuits d'été; adieu mon père, adieu ma mère. Allons! allons! la belle vierge, l'avez-vous vue

passer? Quand je l'ai rencontrée, elle filait à sa quenouille avec un fuseau d'acier, une cotte d'acier. En avant! en avant! Elle portait dans son tablier pour cadeau à son fiancé trois balles enchantées, deux pistolets d'argent et deux bons éperons pour courir les chamois. Hourrah! hourrah! Sa ceinture pendillait dans les plis des drapeaúx; elle chantait pour sa noce son chant d'acier dans le fourreau d'acier du long sabre de Körner. O ciel! ô ciel! j'en mourrai. Garde à vous, mon empereur! Jetez bas votre casaque grise et votre petit chapeau. Votre cheval blanc est trop pesant, votre épée de diamant est trop petite. Plus vite, encore plus vite. La voilà, la voyez-vous, toute habillée de fer qui vient au-devant de vous pour la fête sur son cheval qui sue le sang. N'allez pas, mon empereur, vous asseoir jusqu'au soir à son repas de noce (1).

Ces deux années de 1813 et de 1814 se repaissaient ainsi de chants terribles et enivrés comme elles. Les poètes montèrent à cheval avec la coalition. Il y en eut, comme Iahn, dont la mission officielle fut d'exalter les armées, ce qui rappelait les anciens Bardites (2). Aux inventions de la métaphysique succède une poésie poudreuse qui court plus vite qu'un cheval de bataille, qui, elle aussi, fouille de son pied la vieille glèbe de l'Alle-

(1) Supprimé dans l'édition de 1857 depuis « adieu mon père », jusqu'à la fin du paragraphe.

(2) Iahn a continué ses prédications jusque dans le jardin du Palais-Royal. A son retour en Allemagne, il en a été récompensé par une réclusion perpétuelle dans sa ville natale. Le séjour des universités lui a été surtout interdit pour jamais. Voyez son livre *De la Nationalité*, traduit par Lortet, ouvrage fort curieux et pas assez connu. (Note de 1832.)

magne, qui vomit le feu de ses naseaux sur l'herbe de Lutzen, qui hennit avec la trompette, qui a la voix argentine d'une baguette de fer dans un fusil de Tyrolien. O les chants d'Arndt, gorgés de poudre! les joyeuses ballades qui flamboient dans la mitraille; les ïambes intrépides qui se dressent debout, tout en feu, à la gueule des canons; tout le génie de ces jours-là; les balles enchantées qui sifflent comme des esprits dans l'air; les sabres qui sourient au soleil comme l'écharpe d'une fée du Hartz; les banderoles des lances; les poitrails des chevaux, comme un flot noir du Danube qui porte sur son dos son cavalier, son panache et ses harnais d'écumes; la rosée terrible du soleil de Leipzig! Qui dira désormais que la réalité manque à cette poésie? Au contraire, elle en est plutôt affolée et enivrée : elle a bu du meilleur de notre sang. C'est un autre vertige. Elle est si bien à la solde des événements, qu'elle est elle-même un clairon dans la mêlée. Elle est tout feu, tout sang, tout bruit, toute action, tout héroïsme; et la balle qui frappe Kœrner au front, à l'heure où il finit le *Chant du glaive*, achève de donner à l'art, par cet endroit, son baptême de feu.

Uhland est le Béranger de l'Allemagne (1). Quoiqu'il touche encore à l'époque que nous venons de franchir, son inspiration a déjà changé de caractère. Il est venu, lui, le soir de la bataille des

(1) Uhland a publié un volume de poésies lyriques. Depuis la guerre de l'indépendance, il n'a cessé de rappeler aux rois du Nord leurs promesses libérales; il a saisi l'occasion de chaque événement politique pour en composer son chant national. Depuis quelques années, il a quitté la poésie pour la critique et l'on attend avec impatience de lui une histoire littéraire de l'Allemagne. (Note de 1832.)

géants. Les bruits sont déjà amortis, l'herbe est déjà séchée, l'épée est déjà essuyée, la lutte est déjà achevée. Il apporte sa foi de pèlerin pour la prière avant la fin du jour. Naïf et recueilli dans sa victoire, c'est l'ange de Novalis au bivouac; c'est la fête de l'affranchissement, joie d'enfant qui se remet à se chauffer à son soleil, à caresser ses fleurs, comme si elles ne souriaient que d'aujourd'hui. Lui aussi fait reverdir sa vieille nature, comme si elle avait été stérile et muette, dans ses plaines de trèfle, tout le temps de la conquête; mais l'originalité de ce poète est plus profonde. L'enivrement de l'orgueil national prend dans son âme l'humilité d'une vieille ballade populaire : il enveloppe les conquêtes du libéralisme moderne sous les airs et la candeur du moyen âge; c'est lui qui donne au génie ombrageux de notre époque la grâce diaphane des vitraux des croisades, et qui brise contre la Sainte-Alliance la lance d'un sonnet féodal. Qui parle d'un démagogue de 1819? Lui, c'est un vassal de Rudolphe qui chante sa chanson sous le prunier sauvage et sur la tour ruinée de son seigneur. De son fossé suzerain, plus son esprit se penche vers l'avenir, plus ses mains se retiennent par le bord aux lierres et aux herbes gothiques. Il est ainsi en poésie ce que Cornélius est en peinture; et ils représentent tous deux fort bien à leur manière l'état actuel de l'Allemagne, qui cache, elle aussi, des sympathies si nouvelles et une si jeune destinée sous la vieillesse des institutions et des formes politiques.

Une chose remarquable, c'est que la liberté dans ses goûts les plus populaires a montré, à son début, en Allemagne et au Nord, autant de prédi-

lection pour le moyen âge qu'en France elle lui a montré de répugnance. On était là carlovingien, comme chez nous on était bonapartiste. On portait là, pour signe de ralliement, après la Restauration, les boucles des rois chevelus de la première race, comme chez nous on ramassait sous la botte de Napoléon la violette du 20 Mars.

Ce que l'on appelait démagogues au nord. c'était une espèce de sectaires de nationalité féodale, gens de religion et de foi enfantine, vrais pèlerins d'armées, bons chrétiens, tout chargés de la ferraille du vieil empire germanique, puritains des anciennes coutumes, toujours chantant, souvent priant, bons prud'hommes qui portaient le poil fauve de Barberousse, et ce qu'ils avaient retrouvé, chemin faisant, de la mantille et de l'épée de son siècle écourté. Tout bardés des temps gothiques, ils eussent fait horreur à un *carbonaro* du Midi; et pourtant, sous cela, on sentait un instinct profond du pays. Pour se venger en un coup de sa longue défaite depuis la Réforme, l'Allemagne était obligée de remonter jusqu'à son moyen âge. C'est là, dans la pompe de son empire écroulé, qu'elle s'encourageait au sentiment renaissant de son unité, et que son ambition allait chercher de quoi s'exalter et se rassurer. Elle réveillait, après mille ans, ses vieux Othon dans leurs caveaux aussi vite que nous, notre mort à Sainte-Hélène. Elle mettait de l'érudition dans son complot, de l'archéologie dans son émeute et à son patriotisme savant il n'en coûtait pas plus de déterrer en secret les aigles de Charlemagne et de faire de la sédition avec le treizième siècle, qu'à nous, après quelques années, d'avoir souvenance du soldat de l'an XII,

et de garder sous nos chevets le drapeau de la République.

III

GŒRRES (1)

Me voici arrivé au moment de prononcer un nom bien peu connu de ce côté du Rhin, et si plein pourtant de génie et de toutes les sortes d'audace, que ce n'est pas un faible effort d'en parler sans passion. Celui-là a reçu évidemment une force herculéenne et une puissance titanique. La nature l'a armé dans son temps pour un duel corps à corps avec son propre pays. C'est lui qui a reçu mission de jeter pour jamais dans l'arène cette masse inerte de l'Allemagne, et de démuseler le monstre. Il l'enchante, il le séduit, il le blesse, il l'aiguillonne, il le désespère, il le terrasse, il le foule aux pieds, il s'en fait haïr, il s'en fait dévorer; c'est le toréador qui va chercher dans son bois le buffle germanique. Il l'amène tout saignant à la lice de l'Europe, il le harcèle, il se met à sa merci, il en meurt; mais le taureau, une fois déchaîné, n'ira plus ruminer sous son frêne la vieille glèbe du passé.

Dites ce que Gœrres n'est pas : c'est le martyr

(1) Les principaux ouvrages de Gœrres sont : l'*Histoire des Mythes de l'Asie;* la traduction en prose du *Schanameh de Ferdoussi,* précédée d'une introduction très étendue; les *Livres populaires de l'Allemagne; Introduction au Lohengrin*; un volume d'*Aphorismes*: la *Physiologie universelle*; *Leçons d'histoire générale*; *l'Europe et la Révolution*; *Histoire du mysticisme.* (Note de 1857.)

et l'hostie du panthéisme. Partout où un principe succombe, il se met à sa place, pour le soutenir seul et se faire écraser sous ses ruines. Il traite les idées comme les chevaliers faisaient les veuves et les orphelins. Il les prend sous sa protection, dès qu'il les voit assez nues et délaissées; peuples ou rois, il ne les connaît plus dès qu'il les a couronnés. Il est jacobin, il est absolutiste, il est prêtre, il est démagogue, il est papiste, il est ultramontain, il est patriote, selon que l'une de ces causes faiblit, et tout cela à un degré où personne ne l'a jamais été. C'est un héros qui épuise dans son âme les passions sociales et cosmopolites, comme d'autres font des passions individuelles, avant de remonter tout vivant à son Dieu à lui, le plus vaste, le plus abstrait, le plus visible, le plus obscur, et cependant le plus éblouissant qu'un poète ait chanté. Pas un homme dans son pays n'a plus fait, ni plus souffert pour l'indépendance et pas un homme n'a été plus haï au nom de l'indépendance. Par une combinaison que l'on ne peut rencontrer ailleurs, il unit l'énergie d'un montagnard de la Convention aux divines illuminations d'un alexandrin; il y a en lui du Danton et du Plotin. Pendant huit ans, il a été mis par la Sainte-Alliance au ban de l'Allemagne; et c'est lui qui disait, dans son patriotisme asiatique, en parlant de l'infidélité de l'Alsace : « Brûlez Strasbourg, et ne laissez debout que la flèche de sa cathédrale pour l'éternelle vengeance des peuples allemands. »

A cette imagination héroïque, le mouvement de l'invasion avait apparu comme le signal d'une nouvelle ère sociale pour le genre humain. Mais, de

cette épopée sanglante, quand il vit sortir un jour, confus et dépenaillé, ce haillon d'à présent, qu'on appelle monarchie constitutionnelle; quand il vit tout ce sang, tout ce bruit, toute cette gloire, tous ces peuples aboutir à ce pauvre oripeau, dont il sentait déjà la chute; quand il vit que ces armées, qu'il avait exaltées si haut, n'avaient rapporté dans leurs sacs de toutes leurs batailles que ce triste plagiat et ces couronnes de laiton, et qu'il fallait que l'Allemagne se mît encore une fois sur sa porte à mendier en politique le pain du reste de l'Europe; oh! alors il répudia ces demi-libertés, il démasqua ces tristes joies, il jeta le gant à ces bourgeoises conquêtes où s'entravait et se dénaturait à ses yeux la mission de son pays. Les querelles du régime représentatif et sa chétive condition ne lui semblèrent qu'un jouet posé là par hasard pour amuser un moment les larges destinées de l'Allemagne.

Retrouver et refaire, après Luther, l'unité des races germaniques et les pousser de nouveau dans l'histoire, comme un cavalier tout armé, c'était là, pour lui, la question. Mais quel serait le lien de ce faisceau de langues et de peuples? La royauté constitutionnelle, étroite et impuissante, divisait tout, morcelait tout. Un principe religieux pouvait seul rassembler pour jamais ces membres des fils de Cadmus semés sur chacune des grandes routes de l'Europe; où était-il donc, ce principe? Gœrres crut qu'un catholicisme renouvelé à la source des traditions du genre humain aurait cette puissance. Dès cette heure, il se mit en guerre avec tout le présent. Il fit le procès à la Réforme qui avait gaspillé son peuple, et au libéralisme qui avait achevé

la Réforme; il conçut au profit de l'Allemagne une papauté révolutionnaire, qui, assise sur le corps de l'Autriche, exercerait, pour le nord, cette puissance de cohésion que la papauté du moyen âge avait exercée sur le midi; il provoqua une dictature de nationalité à tout prix; il appela une restauration religieuse, un Napoléon mitré, un Luther oriental, pour détruire l'œuvre du Saxon.

Entre ses mains, la liberté allait se perdre dans la foi, comme chez nous elle s'était un jour perdue dans la gloire. En voyant autour de lui tous les peuples entamés au dedans, et qui s'ouvraient nonchalamment au premier occupant, il voulut, à la manière d'un législateur asiatique, murer le génie de l'Allemagne. Avant de l'envoyer, novice et imberbe, à la conquête de l'avenir, pour la raidir à sa haute discipline, il l'aurait volontiers, comme Moïse, amusée quarante ans dans le désert.

Telle est l'idée politique de Gœrres, idée qui pèche au fond, plutôt par le manque que par le trop d'audace. Que sert de mettre debout l'orgueil national pour lui dire : Courbe ta tête sous l'aube du vieux catholicisme! Il s'en va, lui, comme le maître des Huns, à la rencontre de Rome, et il manque aussi là sa fortune, au même endroit, pour avoir tourné bride devant la crosse du chef de la ville des morts. Qu'a-t-il donc vu pour faire ainsi rebrousser son projet en chemin? Quand il fallait être réformateur et prophète, et qu'il en avait le cœur, qui lui a lié la main? Dites-moi donc, vous qui le savez, quelle si grande merveille est cachée sous cette ruine de l'Église, pour que des hommes aussi forts que celui dont je parle ne

la peuvent toucher sans en rapporter sous leur manteau le tremblement et la peur d'un enfant? Voilà Gœrres, le fier Sicambre, qui a vu le Vatican. Il a plié le genou, lui, l'audacieux! A présent sa fortune est finie; personne ne le connaît plus. Il s'en va seul, il retourne seul en arrière, sans étoile et sans guide, dans son génie orageux, lui, hier encore si vanté, si aimé, si idolâtré, à présent si méconnu, si délaissé, si lapidé par son propre pays, qui ne pardonne pas plus que le monde à qui le sert, le refait, le trouble ou le ruine à demi.

De tous les prosateurs de son pays, Gœrres est peut-être celui qui est le plus Allemand sans mélange. On peut retrouver dans Gœthe la clarté limpide de Voltaire, dans Herder le repos de Buffon. Les chefs de cette école se sont tous appliqués à modérer, par l'art, l'exubérance de leur langue virginale. Gœrres est un des premiers qui ait mis son effort à exagérer encore cette inculte indépendance. Emporté qu'il est par un idiome indompté, qu'il ne conduit plus, qu'il ne régit plus, ne fermez pas la barrière à ce Mazeppa avant qu'il soit rentré dans les traditions échevelées et dans la poésie sauvage de son peuple au berceau. C'est le Jean-Paul de la science et de la philosophie, la végétation désordonnée d'une forêt primitive, où tout germe, où tout meurt, où tout s'entasse à la fois, les troncs blancs des chênes centenaires, les palmiers nés d'hier que la fourmi courbe sous son pied, les carcasses des crocodiles et des serpents du déluge, le bec du vieil aigle, les os des races évanouies. Quand cette langue ainsi démuselée veut expliquer les intérêts actuels et ceux de la

civilisation moderne, rien n'égale la gaucherie de cette voix de géant. L'impuissance où elle est de se discipliner fait trop éclater son impuissance à gouverner son époque.

Mais, quand Gœrres l'applique, comme il fait presque toujours aux âges héroïques de l'humanité, elle produit alors un effet surprenant. Cette langue, tout d'une pièce, confuse, mugissante, rumeur inarticulée d'un peuple d'idées qui grondent et s'amoncellent, prend peu à peu un corps : elle se dresse, elle se ramifie. La voilà presque svelte et diaphane, qui s'élance et se cisèle elle-même à l'image d'un massif d'architecture gothique. Sans se briser, sans s'interrompre jamais, elle se couronne à chaque mot d'ornements et d'arabesques; elle s'enracine partout; elle prend terre partout; elle s'épanouit et s'effeuille partout; elle se noue en faisceaux sur ses piliers; elle grimpe, elle descend, elle remonte sans prendre haleine, ni s'arrêter nulle part dans sa tour résonnante; et quand lui, il a bâti ainsi son monument d'une seule pierre, et presque d'une seule phrase, la pensée s'en échappe à la fin, éclatante et hurlante, comme la voix d'une cathédrale, sous les voûtes et les arceaux de sa parole.

Sorti de la philosophie de Schelling, Gœrres l'a appliquée à l'histoire, comme Oken aux sciences naturelles. Dans son esprit de réformateur, sa tâche à lui est de recueillir les traditions universelles de tous les lieux, ou chrétiennes, ou païennes, pour s'en faire une bible nouvelle. Son histoire des cultes de l'Orient, malgré l'immensité des recherches, est une œuvre d'art et de divination, plutôt encore que de science. Je ne connais aucun

livre qui soit plus rempli de l'enivrement de la nature. Il a la marche triomphale du Bacchus indien, qui porte dans sa main la grappe cueillie au cep de l'infini. Chacune des religions de l'Asie primitive apparaît là, à son tour, sous le manteau et la physionomie de son climat. Il y en a qui bondissent enflammées dans leurs hymnes avec les lionnes de l'Iran, d'autres qui rampent dans leurs liturgies, tristes et caverneuses, avec les serpents de l'Abyssinie; d'autres qui hennissent altérées d'avenir dans leurs prophéties, et qui frappent de la corne de leurs pieds la terre promise avec le cheval de Juda, d'autres qui s'accroupissent dans leur éternité avec les sphinx et les canopes du Nil. Ce n'est point l'Orient naïf et matinal, qui se lève de son lit, comme un enfant dans la première nuit de l'univers, pour appeler son père. C'est un Orient refait, transfiguré, un Orient savant, ressuscité de son sépulcre, pour s'expliquer son enfance par sa vieillesse, son Eden par son Alexandrie, et son berceau par sa tombe.

Tous ces cultes qui se suivent à des siècles d'intervalle forment entre eux une procession infinie qui va à la même fête et un catholicisme païen qui chante par des voix de peuples son hosannah dans la basilique de l'Asie. Oh! le merveilleux rite, qui tend sur sa tête le ciel de l'Inde et de la Perse, quand les empires se lèvent, les mains jointes, et s'agenouillent dans leurs ruines, comme des diacres à l'autel; quand Babylone met sa mitre d'or sur son front; quand Bactres secoue sur sa montagne l'encensoir de diamant, quand l'Égypte s'assied pour prier bas sous son dais de granit, quand la Chaldée sème autour d'elle ses dieux

à pleines mains, comme une jeune fille sème par les carrefours les marguerites et les roses de mai de sa corbeille sur le chemin du prêtre.

Voyez! les religions errantes bénissent, dans l'Orient, le seuil où doit passer le genre humain pour entrer dans la vie, comme on bénit les trois degrés de pierre et le porche d'une église. Le soleil d'Asie est le calice de vermeil qu'un bras tient haut levé pendant la fête sur la tête courbée de l'Arabie et de l'Iran. L'infini se cache dans la nue, le prêtre sous son aube. Silence aux éperviers du Nil sur leurs obélisques! Silence aux licornes de l'Euphrate! Le sacrifice avance. La Judée est la victime. La voilà immolée sur son Liban. Rompue et partagée comme un pain d'expiation, que chacun, Asie, Europe, goûte un peu de sa chair à ses lèvres et emporte avec soi dans sa maison un peu de ses reliques! Et à présent, la fête est finie; l'Orient lève sa tente. Ninive et Babylone, rendez-moi vos habits d'or et vos aubes brodées. Ecbatane et Persépolis, rendez-moi vos manteaux empourprés et vos mitres de diamant. Jetez bas pour un autre que vous, vos couronnes de créneaux et vos surplis de murailles dentelées; passez, tombez, croulez, et si quelqu'un vous demande : Holà! qu'avez-vous fait du dieu? répondez : Je ne sais pas.

La nature, qui a ouvert au Nord le large horizon de l'Allemagne, pour que les sociétés modernes s'y trouvassent à l'aise sur les champs de bataille, et que chaque contestation politique de peuple à peuple y eût ses coudées franches, a voulu aussi, ce semble, que cet horizon servît de champ clos pour une grande épreuve des opinions et des phi-

losophies humaines. Tant que les doctrines qui y sont à présent aux prises ne firent que commencer à croître, jeunes et inoffensives, prenant chacune peu de place, elles vécurent ensemble sans querelles. C'était plaisir alors de les voir toutes arriver et se mouvoir en liberté. Longtemps elles purent croire qu'elles continueraient de grandir ainsi en paix sous l'étendard du panthéisme. Mais à mesure qu'elles eurent gagné leur rang et leur maturité, chacune suivit son humeur et marcha à sa guise. Dans ce pays de repos, ce n'est plus aujourd'hui que froissement de croyances qui s'usent l'une par l'autre, que conflit de renommées qui en viennent aux mains, que systèmes blessés au cœur, que théories désarçonnées, que docteurs qui ferraillent. Le catholicisme est désarmé par le protestantisme, le protestantisme par le piétisme, le piétisme par le rationalisme. C'est un cercle fatal qui est tracé dans le sable et au delà duquel on ne peut faire un pas sans marcher sur un mort. La gloire de Schiller se retourne contre la gloire de Gœthe. La philosophie de Hegel sert à tuer la philosophie de Schelling; Schelling sert à tuer son maître.

Toutes les opinions humaines se sont donné rendez-vous là comme dans une Alexandrie moderne, pour se développer chacune à sa manière. Parvenu à son plus haut faîte, l'édifice tout spirituel de la vieille Allemagne s'écroule sans fracas. Lui-même, il jette de ses créneaux sa poussière aux quatre vents, poussière non de mort, mais de vie; non de matière, mais de pensées; poussière d'idées que le Dieu de l'humanité ramasse dans le

creux de sa main pour en pétrir avec sa salive un nouveau monde civil à son loisir (1).

Avril 1832.

(1) Nous supprimons la fin de l'article de la *Revue des Deux Mondes*, — deux pages environ en style romantique, ajoutées après coup, sur le « vertige » qui s'empare du pouvoir en Europe. « L'article n'est pas assez long; j'y ajouterai quelque chose en chemin, » écrit Edg. Quinet à sa mère le 20 mai 1832. Cette addition n'a que peu de rapport avec ce qui précède. Elle est également supprimée dans les *Œuvres complètes*.

POÈTES ALLEMANDS

HENRI HEINE

Cette étude sur la poésie allemande et sur un de ses plus illustres représentants, Henri Heine, a paru dans la *Revue des Deux Mondes* le 15 février 1834. Elle a été reproduite, plus modifiée encore que les précédentes, dans le tome I d'*Allemagne et Italie,* édition de 1839, page 59, sous ce titre : III. *Poésie.* Elle commence dans cette édition par les mots : « Dormez-vous, ou veillez-vous, ma sœur ? » et se termine par : « Il ne pliera pas la voile avant qu'il n'ait touché la rive où la vie a sa source et qui s'appelle Éternité. »

Dans l'édition des *Œuvres complètes,* cet article en forme deux : le numéro VIII, *Progrès dans le scepticisme. Les Schlegel. Tieck. Voss,* et le numéro IX, *Henri Heine.*

Quinet vient de publier, en décembre 1833, son poème d'*Ahasvérus* (1), ce « poème de l'humanité religieuse », qui est, en partie, une sorte d'autobiographie poétique, dont le romantisme nous étonne parfois, mais séduisit vivement les contemporains. Il ne faut pas oublier que Quinet est poète et que Lamartine a dit de lui : « On nous broierait tous dans un mortier

(1) In-8° de 34 feuillets, plus une lithographie. Impr. d'Auffray, Paris; chez Guyot, place du Louvre.

que nous ne fournirions pas la quantité de poésie qu'il y a dans cet homme. » Le lyrisme de Quinet se donne libre carrière dans cet article sur les poètes de l'Allemagne.

Cette année 1834 verra, d'ailleurs, se produire dans l'esprit, dans l'œuvre de Quinet et jusque dans son style, une transformation profonde. C'est, en effet, en 1834, le 21 décembre, qu'il épousa cette Minna Moré, dont l'amour, deux ans auparavant, avait jeté un si grand trouble dans son cœur Cette passion connut plus d'un orage. Mais désormais Quinet est réconcilié avec sa fiancée, avec lui-même, avec le bonheur, avec la vie. Cette âme, tendue à l'excès, va connaître un état délicieux, nouveau : elle sort de cette crise purifiée, assouplie. « Une ère de repos et de sérénité (1) » succède aux orages.

Quinet n'en est pas là encore, à la fin de 1833, date où il écrit son article sur les *Poètes allemands*. Il y a encore dans ces pages de bonnes traces de cette couleur d'un lyrisme exalté, qu'on nomme « romantique », et que l'on reproche parfois à tort à Quinet; car elle ne lui est pas spéciale, elle est une des façons d'être du romantisme, la langue à la mode aux environs de 1833, de *Lélia* et de la *Confession d'un enfant du siècle*. Il existe, à ce point de vue, une différence remarquable entre cet article de février 1834 et le suivant d'octobre 1836.

Quant à Henri Heine, qui est le sujet de la dernière partie de cet article, on trouvera dans la *Correspondance* de Quinet, en particulier avec sa mère, le jugement, non plus sur le poète, mais sur l'homme, qui lui était fort peu sympathique, « avec son sourire judaïque et

(1) *Edg. Quinet avant l'exil*, p. 232. — Voir les lettres de Minna Moré à Edgar Quinet, conservées à la Bibliothèque nationale (*Nouv. acq. fr.*, 20800). Ces lettres, écrites tantôt en allemand, tantôt en français, révèlent une âme inquiète et passionnée.

doucereux (1). » Autant Quinet aimait le noble Mickiewicz, autant il fuyait Heine : « Voilà certainement, disait-il, deux antipodes les plus distants l'un de l'autre : c'est l'ange et le démon. » Mais il était trop perspicace pour ne pas voir ce qu'il y a de profondément original dans l'œuvre de Heine, qui lui révélait cet esprit nouveau, imprévu, de l'âme allemande moderne : l'idéalisme qui s'achève en un éclat de rire.

POÈTES ALLEMANDS

HENRI HEINE

I

PROGRÈS DANS LE SCEPTICISME
LES SCHLEGEL. TIECK. VOSS

Dormez-vous ou veillez-vous, ma sœur? C'est ce que nous sommes toujours tentés, en France, de demander à l'Allemagne. S'est-elle assoupie cette fois pour cent ans dans sa forêt, cette Belle au bois dormant, puisque personne n'en a plus de nouvelles? N'a-t-elle plus de noms à nous ap-

(1) A sa mère, 23 décembre 1837. Cela n'empêchait pas Heine de rendre justice au talent poétique de Quinet : « Il n'y a pas trois poètes en Europe, écrit-il dans *Lutèce*, qui aient l'imagination de Quinet. »

prendre, plus de rêves, plus de fantômes à ses balcons, plus de systèmes, plus de poèmes, plus de chants à murmurer à l'oreille de la vieille société qui se file son linceul?

Pendant que la France, cette bonne ouvrière, faisait sa rude tâche dans la paix et dans la guerre, sans prendre une heure de répit, pendant qu'elle élevait et renversait, et pétrissait son argile dans son sang et ses larmes, au loin, surtout en Allemagne, le chœur des poètes ne s'était jamais tu. Pour la désennuyer, il lui arrivait, de loin en loin, à la fin de sa journée, une humide brise toute chargée de ces chants. Quand ses peuples sapaient les peuples, qu'ils creusaient avec leurs pics sous les trônes, qu'ils charriaient les couronnes, il y avait toujours eu l'harmonie éloignée de ces littératures étrangères qui nous arrivait à nous, pauvres travailleurs sans salaire, et nous redonnait courage. Ces noms inconnus nous faisaient relever la tête, et nous voyions bien par là que la tâche n'était pas finie. Une fois, ce fut Ossian, et celui qui l'accueillit le mieux s'appelait Napoléon. Une autre fois, à la fin d'une longue journée, ce fut Schiller, et puis Gœthe, quand nous l'eûmes encore mieux gagné ; et par un autre soir, Byron; et puis quand décidément, sous la Restauration, nous pliâmes sous notre faix, les rêves empourprés de Jean-Paul et d'Hoffmann qui s'allumèrent et flambèrent à notre lampe. Chacun de ces noms nouveaux était comme l'invasion d'une idée qui descendait de sa montagne en se laissant glisser sur son bouclier. Quelque temps nous pûmes croire que cette invasion n'aurait pas de fin ; et pour ma part, je me rappelle que, bien jeune, quand je passai

la frontière du côté de la forêt Noire (1), je m'attendais à trouver sous chaque arbre et sous chaque buisson du nord, une idée tout armée de pied en cap, que je me figurais le casque en tête, assise sur l'herbe et prête à émigrer. Auprès de combien de sources ai-je passé des heures sans fin, à attendre quelque chose qui ressemblât, au moins de loin, à l'Ondine de la romance du pêcheur! Je déclare n'être jamais entré en ce temps-là dans la maison d'un ministre protestant (et j'en connaissais beaucoup alors), et ne m'être jamais assis sous les marronniers de la cour, sans avoir aussitôt retrouvé dans les membres de sa famille la Louise de Voss, Werther, Hermann et Dorothée. Sous les amandiers en fleurs du Necker, je n'ai jamais entendu une voix de fille m'appeler par mon nom que je n'aie reconnu, sans me tromper jamais, Marguerite, Claire, Mignon, et surtout là-bas, à ses joues si pâles, Lénore de la ballade de Burger. Tous ces rêves poétiques vivaient réellement pour moi. Je les croyais réunis en nombres inépuisables dans chaque village de l'Odenwald; et je ne frappais pas à une porte de la Bergstrasse sans penser que c'était là une de ces portes d'ivoire d'où le poète faisait sortir à son heure les songes qui remplissaient alors le monde.

Encore une fois, aujourd'hui en est-ce fait vraiment? Le Nord nous a-t-il envoyé tous ses rêves? ne recèle-t-il dans son ombre plus un seul nom, plus un seul songe, plus un fantôme d'amour? Est-il sûr qu'il ne passera plus sur notre route une de ces gloires lumineuses, un de ces voyageurs

(1) En 1827. Il avait alors vingt-quatre ans.

qui ne touchaient pas la terre et qui s'appelaient Scott, Byron, et qui nous apportaient à boire, leur verre plein des larmes d'un autre climat? Cela est-il sûr? ou bien est-ce un signe seulement qu'il est temps pour nous de ne plus compter que sur nous-mêmes, que nous n'aurons plus d'abri pour nos rêves, hors ceux que nous bâtirons nous-mêmes, qu'il faut vivre désormais de notre substance à nous, et que le monde est déjà las de nous prêter ses ombres?

Si je regarde du côté de l'Allemagne, la tristesse me saisit au cœur et l'envie me prend de quitter déjà la plume; car voilà ce grand pays, celui de la foi et de l'amour, devenu à son tour le pays du doute et de la colère. Ce serait une longue et cruelle histoire que celle du doute chez un peuple que la Divinité a si bien rassasié d'elle-même qu'il n'en veut plus goûter, et où le mysticisme aboutit au même endroit que chez nous le scepticisme. Ce serait une chose à montrer que ses efforts pour se retenir dans sa chute, et pour flotter encore quelque peu dans ses croyances ondulatoires avant de se noyer sans retour. Les mêmes combats que son Luther a soutenus pendant ses insomnies, la tête sur son chevet, criant, pleurant, soupirant, haletant, l'Allemagne les a, à son tour, endurés toute seule dans son lit, sous ses rideaux, dans cette longue insomnie de gloire qui commence par Frédéric et finit par Gœthe.

Car ce n'est pas en une heure qu'elle est venue où nous en sommes. Avant d'arriver à l'indifférence de tous les cultes, elle a essayé de tous. Elle a offert à toute chose son adoration; et dans cette chute du ciel sur terre, tout lui a manqué

sous la main et a croulé avec elle. Quand la lettre a chancelé, elle s'est réfugiée dans l'esprit, et l'esprit, tout ruiné de mysticisme, a fléchi à son tour. Là où la foi manquait, elle s'est mise à adorer la philosophie; c'était le temps de Fichte et de Schelling, et puis ce terrain miné a croulé dans le nihilisme de Hegel, et il a fallu se faire un autre dieu.

Il y a eu aussi un temps où le patriotisme servait de religion, où l'on priait dans la bataille, où la foi se retrempait dans le sang, où le *Te Deum* de Leipzig montait sans peur dans sa cathédrale de fumée et de bruit; et cette foi, la plus facile à garder, s'est dissipée à son tour avec la fumée des bivouacs. Restait au moins le culte de l'art. Celui-là avait toujours conservé son église. Mais Gœthe, le dieu qu'elle adorait, l'a détruite lui-même.

Ainsi l'Allemagne est descendue dans le doute avec la même conscience qu'elle avait mise à monter dans la foi. Ce n'est point, comme d'autres, par une chute d'un jour irrémédiable et subite, mais par une infinité de chutes et de courbes toutes formulées d'avance. Je la vois qui descend processionnellement dans le néant et scientifiquement dans le doute. Ses cathédrales à elle sont usées, non par le temps, mais par la prière et par les genoux des hommes. Elle leur met déjà au front le bandeau du mysticisme, comme aux mortes on leur attache à la tête des fleurs d'hiver. Ainsi, par une autre voie, elle est arrivée au point où le monde l'attendait.

Et à présent, sous des langues et des noms différents, l'Europe entière peut se vanter de vivre sous le même toit, c'est-à-dire dans le même vide; et les voilà désormais toutes trois assises par terre,

comme dans le *Richard* de Shakspeare, ces trois reines du monde moderne, la France, l'Allemagne, l'Angleterre, toutes trois tombées par des chemins différents du même trône de religion au même néant, de la même foi au même doute, du même ciel à la même terre, toutes trois s'entre-regardant l'une l'autre, à moitié hébétées, sans leur Dieu accoutumé, elles, si différentes de destinées, si semblables de misère, et prêtes à ricaner jusqu'au mourir de ce commun désappointement dans l'infini (1).

En France et en Angleterre, le doute a poussé son cri éclatant par Voltaire et Byron. C'est une étude que de rechercher comment il s'y est pris dans la littérature allemande pour se faire peu à peu son lit et sa demeure. Les mêmes déguisements que les âmes prenaient vis-à-vis d'elles-mêmes, la poésie les a subis; et ce n'est qu'après bien des essais et des restrictions sans nombre que le mot a été prononcé. Il est arrivé de là que l'on n'a point connu ce déchirement subit qui a arraché ailleurs de si étonnantes plaintes. Le nœud des croyances a été lentement dénoué; on tenait là en réserve des baumes pour chaque plaie. Il y avait une consolation pour chaque renoncement; le cœur n'était point brisé d'un coup, mais lentement dépouillé, et mis à nu et endormi. Sans compter mille distractions et des fantaisies de secte sans nombre qui lui cachaient sa détresse. La poésie,

(1) Voir George SAND, préface de *Lélia* (nouvelle édition 1845), où elle analyse, quelques années plus tard, ce doute et ce désespoir de l'âme moderne aux environs de 1833, c'est-à-dire à l'époque où Quinet écrivait. C'est un des lieux communs de la littérature de ce temps.

d'ailleurs, n'était pas un luxe dont on pût se passer. Elle se donnait pour la religion qu'elle avait remplacée; et elle imitait en effet à s'y méprendre son air et ses rigueurs. L'église était tombée, mais on avait gardé l'hymne. Novalis chantait dans la nuit; et le moyen alors de croire à une ruine, quand la voix qui l'habitait était encore si mélodieuse et si jeune? C'est ainsi que, remplaçant toujours la foi par la poésie, et l'idée par l'image, et le dieu par son ombre, l'Allemagne a pu sans secousse endormir son passé sur ses genoux et l'emmailloter dans la mort, ce vieil enfant, sans qu'il se réveillât. Toute la question est de savoir, lorsqu'elle viendra à reconnaître que ce qu'elle adore est cendre de ce qu'elle adorait, si ce sera un cri de détresse, ou si plutôt elle ne se sera pas ainsi mieux que nous apprivoisée au néant (1).

Voyez déjà comme elle s'y prend! Au fond, ses deux religions, le protestantisme et le catholicisme, s'entr'aident l'une l'autre à mieux périr Elles se prêtent l'une l'autre leurs doutes, leur foi, leurs églises, leurs berceaux, leurs tombeaux. Sous le même toit, elles naissent, elles vivent, elles prient, elles meurent. Elles mêlent ensemble leurs poisons dans le même calice. Elles ont même croix, même linceul. Et quand leur haine, par hasard, se rallume, elles disent à la raison humaine, avant d'en venir aux mains, le mot des gladiateurs à l'empereur : « Ceux qui vont mourir te saluent! »

Ce caractère de conciliation dans la mort n'a

(1) Tout ce passage, depuis « C'est une étude », jusqu'à « Voyez déjà », a été en partie supprimé ou modifié en 1839 dans *Allemagne et Italie*. L'édition de 1857 des *Œuvres complètes* reproduit le texte de 1839.

jamais mieux paru que dans Gœthe. Voilà un homme qui enferme en lui toutes les incertitudes de l'homme moderne, et qui n'en laisse rien paraître. Il n'attaque rien, il ne défend rien. Il traite toutes les croyances et tous les enthousiasmes comme ces momies qu'Aristote recevait d'Asie, et qu'il classait dans son académie. Lui aussi, dans son église, il classe tous les cultes et met tous ces morts face à face l'un de l'autre. L'infinité du doute se cache en lui sous l'infinité de la foi. C'est en apparence tout le contraire de Voltaire, le même mot au fond. Il n'exclut rien, lui. Il admet jusqu'au moindre fantôme; et cette universalité de croyances est en même temps l'universalité du scepticisme, et cette affirmation sans borne l'absolue négation.

Voltaire était l'analyse; lui, il est la synthèse du néant; c'est le lieu où leur pensée se joint, et il valait bien la peine, vraiment, que ces deux noms et les deux peuples auxquels ils se rapportent se fissent si longtemps la guerre pour si bien s'entendre en cet endroit. Car Gœthe n'a pas appris seulement à l'Allemagne à se connaître elle-même. Il lui a fait connaître tout ce présent qui hurlait autour d'elle. Il l'a jetée, toute seule, sur le chemin des révolutions modernes. Il lui a révélé son doute, dont elle voulait douter encore. Il a divulgué le secret de sa foi chancelante, qu'elle aurait encore caché si bien aux autres dans sa retraite mystique.

Comme le méchant esprit, il a dit tout haut dans l'église à cette Marguerite agenouillée, le jour du *Dies iræ* : T'en souviens-tu, Marguerite, quand tu croyais ce que tes lèvres murmurent et ce que ton cœur désire? Quand ton Luther ne t'avait pas encore trompée, et que, jeune et blonde comme

ton espérance, et toute au Christ enfant, tu priais, soir et matin, en faisant ta cathédrale de Cologne?

C'est là ce qu'il lui a dit, lui, de mille façons, tant en prose qu'en vers, et ce que le monde a entendu. Depuis ce jour, elle est entrée dans la grande société des nations sceptiques. Elle est sortie de son pur cénacle, et la voilà à son tour dans la mêlée du siècle. Bien des voix, sans doute, se sont élevées pour réclamer contre le grand poète. Bien des efforts ont été faits par elle pour retourner en arrière dans son passé. Mais tout est inutile. Il faut avancer, n'importe vers quelle chute. Elle a mis le pied hors de ses croyances; elle n'y rentrera plus. L'esprit moderne l'a saisie. Il l'entraîne là où nous nous poussons l'un l'autre. C'est le noir chevalier qui a enlevé sa Lénore. Terre ou ciel, triomphe ou ruine, ou vie ou mort, il faut à présent jusqu'au bout, et sans tourner la tête, qu'elle se laisse emporter par ce froid génie du siècle vers l'endroit où nous la devançons.

Gœthe avait révélé à l'Allemagne le doute qu'elle voulait se cacher; mais cette révélation n'eut longtemps qu'un sens personnel. On s'obstinait à voir là l'état intérieur d'une âme et non la confession d'un peuple. On accusait le poète, on absolvait le pays. Il fallait bien du temps encore et de rudes secousses pour avouer que l'homme, ici, c'était la nation tout entière.

L'école critique des Schlegel s'entendit à merveille à déguiser le mal et à l'assoupir à sa surface. Ils endormirent, à proprement parler, l'Allemagne d'un sommeil magnétique, pendant lequel passèrent autour d'elle l'invasion, les révolutions, et tout le bruit des éperons de Napoléon sans lui tirer

un soupir. Pendant ce rêve de quinze années, tout l'effort de ce pays fut de se détacher du présent et de détourner la tête de sa blessure saignante; tous les temps furent essayés et parcourus, hors celui où l'on vivait. Ce fut, mais sous des formes originales, quelque chose de semblable au mouvement de la France sous la Restauration. La vie publique latente et morte en apparence, une littérature résignée et mystique, la poésie prenant le voile et se coupant ses longs cheveux, un complet renoncement à tout ce qui avait été du monde, une façon particulière de ranimer ses souvenirs et de les interrompre à l'endroit où ils deviendraient amers, des regrets, du mystère, point d'espérances ni de bruyante popularité; à tout prendre, une manière aussi de se créer une liberté dans la gloire et de passer triomphalement sous les fourches caudines. Les poètes s'en allaient alors au cloître avec Werner, ou au moins ils se convertissaient avec Stolberg, F. Schlegel et Adam Muller.

Celui qui resta à la porte de cette petite église, et le seul dont l'engagement avec le monde ne parut pas brisé, fut Louis Tieck (1). Il conserva, lui, tout juste assez de doute pour railler des fantômes; il persifla des ombres, et crut laisser en paix la vie. Tout le temps il joua avec le scepticisme sans songer que le nain deviendrait le géant, et que les griffes et les dents croîtraient un jour au monstre. Ce fut lui qui l'allécha le mieux. Il l'habilla de peau d'âne et lui mit, pour marcher dans la forêt des espérances humaines, les bottes

(1) « J'ai vu, il y a quelques jours, le plus grand poète de l'Allemagne après Gœthe, et certainement le plus aimable, Tieck. » (Quinet à sa mère, juillet 1828.)

de sept lieues des contes de fées. Au sein du vieil art germanique, il introduisit le persiflage; et parce qu'il l'avait enveloppé de candeur, il crut qu'il en était le maître, que le sourire ne dépasserait pas les lèvres, que l'esprit ainsi muselé ne se déchaînerait pas et que le cœur au moins ne saignerait jamais; et c'était déjà en soi, pourtant, une ironie assez amère, pendant que la terre tremblait du bruit de la Convention et de Napoléon, que tout ce peuple enivré de la coupe de la table d'Artus, et que cette poésie carlovingienne, et ces sylphes, et ces rêves, et ces fées imprévoyantes, qui, si on les eût regardées de près, auraient secoué de leurs ailes la poussière d'Iéna, de Wagram et d'Austerlitz.

Il y eut alors un homme qui fit ouvertement une plaie bien plus profonde au cœur des croyances, et, en voulant tout le contraire, en avança beaucoup la ruine. Cet homme-là, c'est le paysan Voss, qui se rua en véritable anabaptiste contre le principe sur lequel vivait alors toute la pensée allemande. Il n'attaqua pas en face la philosophie idéaliste de son époque : ses coups ne portèrent pas si haut; mais il alla la poursuivre avec acharnement dans ses applications à la science de l'antiquité. Il ne voyait pas, l'aveugle, qu'en détruisant le principe du symbole, il détruisait en même temps toute la vie allemande. Il y eut un moment où ce pacifique pays ne retentit que de ses imprécations contre les fauteurs du symbolisme. Volontiers il eût fait de tous ces monstres un unique bûcher; et il déchaîna en effet plus d'une émeute, au nom du Bacchus indien, contre mon très honorable et très paisible maître, le docteur Frédéric

Creutzer. Cet homme apportait dans la science une verdeur de passions qui, ailleurs, ne se trouve que dans la fièvre des assemblées politiques.

C'est qu'au fond, sous cet appareil scolastique, la question était grande et imminente ; et c'était du présent qu'il s'agissait dans ce passé de trois mille ans. L'instinct révolutionnaire se glissait, sans le savoir, sous ce masque d'antiquité ; et le vieux Voss, tout en maudissant la France, introduisait le dix-huitième siècle tout armé dans sa Troie pédantesque. C'était la lutte du protestantisme et du catholicisme qui se retrouvaient tous deux sur le terrain de la science, et vidaient là leur dernière querelle.

Ce grand monument de l'érudition allemande, où chaque rêve avait trouvé sa place, ces superstitions du génie qui décoraient tout cet ensemble, comme un peuple de statues dans leurs niches, cette poésie plus vraie que l'histoire, il brisa tout cela, le serf révolté. Il ne laissa pas une idée debout sans lui rompre la visière. Autant qu'il put, il fit de la science allemande une science comme toutes les autres, une, visible, mesurable, sans pressentiment, sans mystères, sans divination, une vraie science et non plus une religion, un temple protestant, et non plus une basilique aux mille voix. Il ôtait au passé sa poésie, et il ne voyait pas qu'avec cela il tuait le présent. Il ne sentait pas que le génie de son pays est frère du génie platonicien, et que ruiner Alexandrie c'était ruiner l'Allemagne. Il voulait les vieilles mœurs, et il n'en voulait plus la foi ; il ne sentait pas que les cathédrales qui servent d'abri au protestantisme ont leurs fondements posés sur les basiliques

grecques, et les basiliques sur les temples, et les temples de Grèce sur ceux d'Orient, et que l'on ne peut toucher à l'une de ces assises sans que l'édifice infini de la foi humaine ne s'écroule en même temps.

Il n'avait ni paix ni cesse qu'il n'eût rongé ces fondements primitifs; et il ne voyait pas sur sa tête les cathédrales qui se penchaient et tremblotaient comme des mâts de vaisseau dans l'orage, et menaçaient de l'écraser, lui et son méthodisme, sous leurs ruines. Et quand il avait décimé à son aise l'imagination allemande et mis au ban toute chimère, il se retirait en paix dans son idylle de Louise, et il vivait là en repos et sans remords, parmi ses longs hexamètres tout parfumés de fleurs de tilleul, sans s'inquiéter de rien, l'aveugle puritain qu'il était.

Le mal ne s'arrêtait pas là pourtant; il gagnait la philosophie, et par elle il entrait décidément au cœur de l'Allemagne. La philosophie de la nature, cette aventureuse qui avait jusque-là mené toutes les destinées de ce pays, ne se sentait plus le cœur d'avancer. Après ses tentatives, n'en pouvant plus et défaillante, elle rentrait toute confuse dans le cercle du catholicisme et n'en voulait plus sortir. L'idéalisme de Schelling se sentait périr et demandait à se faire absoudre par le dogme. Une science mourante, une foi mourante, mises ensemble, et qui cherchent à se ranimer l'une l'autre! Encore une fois l'histoire d'Héloïse et d'Abeilard qui s'embrassent dans leurs tombeaux. Il y a là encore à présent, à Munich, un héroïque effort et tout semblable à celui de M. de Lamennais pour retenir la vie. Baader, Gœrres font la veillée du catholicisme

et se consument à ranimer ce souffle. Ce n'est plus une religion, ce n'est plus une philosophie, ce n'est plus une poésie; c'est le débris de tout cela ensemble, une science sans nom, une foi sans nom, une poussière divine. Pour cette poussière, creusez un grand tombeau; il faut qu'il y puisse entrer sans gêne toutes les espérances et les chimères, et les rêves, et le bonheur aussi de la vieille Allemagne.

Au nord, la philosophie de Hegel est morte aussi avec son chef, ou du moins elle s'absorbe dans la science sociale, comme au midi la philosophie de Schelling s'absorbe dans la religion. C'est un grand symbole que la disparition de ces tribuns de l'idéalisme qui ameutaient tout ce peuple autour de l'infini. Ils l'ont mené trente ans sur le mont Aventin du spiritualisme; et à présent, il crie, lui, qu'il a faim et soif du monde réel, et il ne sait que faire pour y redescendre assez vite.

Dans cette invisible dissolution, les sectes prennent peu à peu la place de la religion, et les maximes celle de la morale. Sous mille noms, piétisme, méthodisme, le froid avance et s'insinue partout. A mesure que l'Allemagne se fait plus sensuelle, il se forme des codes de fastueuse austérité. Dans son premier étonnement, tout lui fait scandale. Elle a quitté la grande voie de l'innocence antique; elle est entrée dans les détours du scrupule. La pauvre Ève se couvre trop tard de feuillages; son passé n'en est pas moins condamné. Ce qui faisait le charme de ce pays entre tous les autres, la confiance, la sérénité, un reste d'incrédulité au mal, disparaît chaque jour. Un dur casuisme se met à la place de tout cela et prétend,

lui seul, à force de maximes, tenir tête à la ruine; plus convaincu que le *cant* anglais, il trouble jusqu'à la mort les âmes vierges dont ce pays est encore plein. Il les vieillit en un jour, et rien ne manifeste mieux la décomposition des anciennes croyances que ces fantômes de secte qui surgissent ainsi par intervalle dans la conscience publique.

Tous ces symptômes, il faut le dire, se sont longtemps dissimulés sous l'effervescence qui a suivi les guerres de l'indépendance. Les espérances infinies qui se montrèrent vers ce temps-là couvrirent bien des désenchantements commencés et des pertes cuisantes Les peuples et les rois s'étaient embrassés dans le sang. On s'était fait les uns aux autres mille serments, et l'ancienne foi allemande reparut pour un moment. Uhland fut le poète de cette alliance. On crut quelque temps qu'il n'y avait qu'à essuyer ses yeux, et que cette larme du doute, qui avait semblé si amère, ne reviendrait jamais. Partout se remontra dans les œuvres d'art la figure de l'Allemagne au moyen âge, blonde et sereine, seulement un peu attristée par cette sourde plaie que l'on pensait guérie. Et je ne sais pas si encore à présent ces imprévoyants poètes de la Souabe et de tout le midi ne continuent pas là l'incorrigible lignée des Trouvères.

Tout est bien changé pourtant! Les rois ont eu un moment en leur pouvoir la foi, la vertu, la religion de l'Allemagne. Quand tout périssait et qu'elle ne trouvait plus que cendre dans sa meilleure certitude, elle leur a mis dans la main sa dernière espérance. Dans leurs coupes vermoulues, elle a

versé sa dernière chimère, et elle leur a dit : « Buvez-en avec moi. » Quand sa philosophie l'a laissée en chemin, elle s'est mise à leur école; et cette candeur ne les a point touchés, et ils ont eu le cœur de frapper sur ce peuple, comme sur un autre peuple.

Oh! c'est là une iniquité, je vous jure; car ce ne sont pas seulement comme chez nous des couronnes ou des trônes qu'ils mettaient en péril, mais la vieille foi, mais le Christ tout vivant dans les cœurs, mais la Providence dont ils étaient l'image dans ces âmes crédules, mais la vie du serment encore intacte, mais les morts et les anges adorés, mais le ciel et l'enfer chrétiens pris à témoin. Ce n'était pas seulement des sceptres qu'ils brisaient, mais des idées qu'ils foulaient, mais des religions qu'ils étouffaient, et un monde entier de pensées, de traditions, de prières et de vœux suspendu à leur parole et qui croulait avec elle.

II

HENRI HEINE

C'en était fait, il fallait bien le reconnaître. On avait cru que si les rois guérissaient, au moyen âge, par l'imposition des mains, l'infirmité du corps, ils sauraient maintenant guérir l'incurable infirmité des âmes; et tout le contraire, on ne rapportait de ce contact que des cœurs meurtris et des espérances évanouies. Force était de changer

de langage et d'extase. Les ballades se nourrirent de fiel, et les sonnets d'absinthe.

Quand, au quinzième siècle, l'esprit allemand avait achevé sa cathédrale de Strasbourg, il avait sculpté au sommet une figure satanique pour railler de là-haut tout l'édifice. C'était un ricanement d'enfer qui tombait de ce balcon sur les vierges de pierre, sur les colonnes et sur les colonnettes, sur les saints dans leurs niches, sur le pavé et sur l'autel, et sur toute cette impuissance du culte et de la foi humaine. A son tour, la poésie en fit autant. Elle monta au dernier échelon de l'idéalisme allemand, et se mit à son aise à railler tout ce qu'elle avait aimé, à aimer tout ce qu'elle avait haï, à chanter avec Heine, comme le derviche au haut du minaret, la dernière heure, l'heure de minuit de ce jour de mille ans du génie germanique. Cette fois, l'ironie ne se déguisait plus. Elle se tenait tête levée; elle sifflait en plein air.

Sous leur forme insouciante et frivole, les poésies de Heine, dont je viens de prononcer le nom, ont en effet un vrai sens social. Il y a trente ans, on les eût réputées impossibles, et les imaginations vierges de ce temps-là n'en auraient jamais supporté la cruelle morsure. Il y a là telles petites chansons de dix vers qui portent innocemment dans leurs corolles (car ce sont de vraies roses de bois) un venin qu'il a fallu trois siècles au moins pour distiller à ce point. Ce sont des fleurs charmantes, ouvragées et peintes avec l'ancienne habileté de l'art tudesque, et qui toutes dardent un aiguillon de basilic. Il y a des sonnets transparents et purs à la manière de ceux de Pétrarque, au fond desquels vous voyez ramper le reptile; des ballades

qui cachent sous leur sourire, comme une femme sous son voile, leurs mécomptes et leurs poisons. Il y a des *canzone* folâtres qui vous prennent et vous bercent d'amour, et vous noient à la fin dans un mot satanique; car c'est là le caractère et l'originalité de ce poète, de vous faire boire l'amertume et la lie de nos temps sous l'expression et le miel des époques primitives : le siècle de Byron dans le siècle de Hans de Sachs.

A tous les sentiments d'une société avancée il donne le rythme populaire des sociétés qui commencent; et ce désespoir qui emprunte la langue de l'espérance, cette mort qui parle comme la vie, ce berceau qui redevient un tombeau, ces passions vieillies et rassasiées qui se meuvent sur le mètre des passions naissantes, cette candeur et cette corruption, ce miel et ce fiel, ce commencement et cette fin qui se rencontrent et s'unissent dans l'étreinte de ces rapides poèmes, en font autant de petits chefs-d'œuvre d'art, de fantaisie, d'originalité et d'immoralité.

La plupart des poésies de Heine sont contenues dans un volume intitulé *Livre des chants*. Les premières datent de 1817. A cette époque, le jeune poète appartient à l'école des Schlegel et de Tieck. C'est d'eux qu'il a appris la forme populaire et la naïveté que plus tard il aiguisera contre eux. Depuis ce temps, l'aiguillon croît et perce chaque année. Dans ses voyages du Hartz, d'Italie et de la mer du Nord, il s'en va chercher et rapporte à la maison des impressions de fleurs, de bois, d'amour dont il garde l'épine et qui se convertissent chez lui en un miel de colère et de haine. Nés dans des climats différents, ses chants en gardent peu ou

point le caractère. C'est une espérance, un désir, rencontrés par hasard, qu'il flétrit en passant, et qui perdent ainsi leur date et leur origine, comme une feuille tombée perd son odeur et sa couleur. Il y a là de ces poèmes nés dans la pure Toscane, sous le soleil de Lucques et de Florence, qui n'ont rien gardé de l'odeur des orangers ni des myrtes, et ne sentent que l'absinthe.

On dirait qu'un souffle satanique éteint la différence et l'enchantement des climats et ne laisse voir au fond que le même mot et le même dard partout. Le poète ne rencontre pas sur son chemin une voix de fille, une fleur sur sa tige, sans lui adresser un madrigal méphistophélique. Les étoiles ont beau se cacher toutes prudes sous leurs voiles; il finit toujours, comme dans les Nuées d'Aristophane, par quelque ironique question qui leur fait pleurer des larmes d'or. Quand il approche de la mer du Nord, c'est le seul endroit où son ironie prenne quelque chose des lieux. Elle devient comme eux ample et colossale; des nuages de la Baltique, il fait un linceul pour rouler et berner les dieux vivants et les dieux morts, le présent et le passé, et vous quitte là sur la grève avec un éclat de rire : si bien que, lorsque vous fermez ce livre, qui semblait si frivole, toute la nature est déjà vide et le ciel désert, et le cœur aussi, et tous les fruits du grand arbre de vie ont été mordus l'un après l'autre d'un noir aiguillon; et le ver les ronge (1).

Cruel poète que vous êtes! Trouvez-vous donc

(1) Tout le passage qui suit, depuis « cruel poète » jusqu'à « Ainsi, il est donc vrai, » a été supprimé dans l'édition des *Œuvres complètes*.

que la ruine fait son chemin trop lentement! Quand vous frappez si fort au cœur les arbres de cette forêt enchantée de l'Allemagne, n'entendez-vous pas les branches qui soupirent, et les feuilles qui tremblent, et les fleurs qui vous disent : Méchant! Ce soir, si vous aviez attendu, nous nous serions fanées toutes seules sans vous.

O Heine! Si vous aimez quelque chose, je vous demande à cause de moi merci pour ce qui vous reste encore de fleurs à sécher et de sources à tarir. Que vous ont fait, dites-moi, ces pauvres villes d'université, qu'il vous faille si amèrement les réveiller et leur barbouiller d'encre le visage avec leurs plumes séculaires! Et Gœttingue, et Hambourg, et Munich, et votre ville, Dusseldorf! Vous soufflez chaque matin sur elles, et la poussière des vieilles mœurs qui les recouvrait, comme des in-folios rangés depuis mille ans dans leurs bibliothèques, s'en va en fumée, et vous la prenez tout entière pour vous. Mais songez donc à ce qui nous menace aussi par contre-coup en France. Autrefois, quand nos révolutions et notre bruit nous lassaient pour un moment, nous traversions le Rhin, et nous trouvions là, pour nous reposer du présent, le passé tout entier. Il y avait là encore des pensées debout qui nous prenaient sur leurs ailes. Tout ce que nous avions perdu s'était conservé en cet endroit, et nous allions là pour un jour nous abriter dans votre foi. Mais maintenant que vous faites fi de ces rêves, il est bien vrai qu'il n'y a plus place au monde où reposer sa tête pour une heure. Il nous faut songer désormais à dormir debout dans le vent et la tempête.

Encore jusqu'à présent votre satire s'est con-

tentée du Nord; vous vous servez de la France pour railler l'Allemagne. Mais quand vous en aurez assez de ce jeu, n'y changerez-vous rien? Quand les vieilles coutumes seront chez vous nivelées à votre point, quand il n'y aura plus là-bas ni princes, ni docteurs, ni villes, ni villages qui ne vous aient passé par les mains, êtes-vous sûr que votre dard ne se tournera pas vers nous, et que vous ne découvrirez pas chez nous quelque sérieuse espérance à désoler? J'ai bien peur, pour ma part, en voyant d'autres peuples, que vous ne résistiez pas toujours à l'ivresse de choquer vos verres vides l'un contre l'autre, et que dans cette danse des morts, où les croyances humaines font la ronde, vous ne continuiez de siffler joyeusement comme auparavant vos charmantes, et suaves, et sataniques mélodies.

Ainsi, il est donc vrai, le long monologue de l'idéalisme de l'Allemagne a fini par un éclat de rire. Elle a bu sa poésie jusqu'à la lie. Encore une fois son Rhin s'est perdu dans le sable.

Ainsi, un monde entier d'espérance et d'amour se noie en ce moment avec la vieille Allemagne, sans que personne ici tourne la tête pour s'en inquiéter. Là, près de nous, mille fantômes s'évanouissent sans bruit, comme ils étaient nés sans bruit. Ces divins rêves, auxquels manque le souffle, ont vécu leur vie rapide. Tout à l'heure un univers va s'engloutir sans réveiller seulement l'oiseau dans son nid.

Que veulent donc ces accusations venues récemment de Vienne et d'Édimbourg contre la poésie de la France actuelle? Croit-on que nous serions bien en peine de montrer ailleurs même misère?

Ruine ici, ruine là-bas ; et qui a prétendu jamais que tout ceci fût autre chose qu'une grande mort? Il s'agit bien vraiment, tant en France qu'en Allemagne, d'hémistiches et de prose qui croulent, quand c'est le poème entier de la société moderne qui s'en va par lambeaux. Ce n'est pas la page seule que j'écris qui est déjà usée et mangée par les vers, c'est le livre où nous écrivons tous, ce livre du présent où les peuples et les rois parlent chacun leur langue, et qui, à cette heure, n'a déjà plus ni marge, ni feuillet pour y mettre son nom.

Il faudrait au moins, si l'on veut faire le procès aux fantômes des poètes, il faudrait au moins que le monde et les pouvoirs actuels fussent moins fantômes qu'eux. Or, quelle loi, quelle société, quelle église, quelle religion, je ne dis pas quel homme, mais quelle institution qui ne se donne aujourd'hui pour une ombre et qu'on ne traite en ombre? Qui a aujourd'hui la prétention de vivre sérieusement et autrement qu'en rêve? Qui se figure, par exemple, que nos lois sont des lois, que nos rois sont des rois, et ne voit pas que ce sont des fantômes qui n'ont que le visage? Etres fantastiques s'il en fut, qui viennent on ne sait d'où, dont le plus grand demeure au plus un jour, qui s'en vont par hasard et qu'on ne revoit jamais. Dans quelle poussière les avez-vous pris hier? dans quelle poussière les jetterez-vous demain? Vous ne le savez pas vous-même. Majestés plus chimériques que les rêves d'Hoffmann, plus rapides, plus changeantes que les rêves de la fièvre, leurs couronnes ne sont pas des couronnes ; ce sont des bandeaux que vous leur mettez sur les yeux.

Leurs sceptres ne sont pas des sceptres; ce sont des verges avec lesquelles vous leur frappez le dos. Leurs peuples ne sont pas des peuples. Sans présent, sans passé, sans nom, sans héritage, véritables morts habillés du manteau de la vie, ils escortent dignement ces royautés décapitées.

Avec cela, ne dites pas que la poésie finit; dites plutôt qu'elle est, qu'elle seule reste vivante. Rien n'existe aujourd'hui que ce qui est dans les cœurs. Il n'est pas une tradition, pas une autorité, pas une lettre écrite qui ne tombe en cendre, si vous la touchez de la main. Dans ce bouleversement du réel, l'idée seule subsiste. Elle seule garde sa couronne éternelle sur sa tête, et il n'y a ni peuple ni roi qui la lui puisse ôter. Là où rien ne prend corps, tout redevient pensée. Nous marchons et vivons, non dans ce qui est, mais dans le fantôme de ce qui doit être et de ce qui sera demain. Ombres que nous sommes, nous sommes nous-même une poésie et nous ne la voyons pas.

Sans doute l'idéal que chaque peuple s'était fait de l'absolu se dissipe à chaque heure, en Angleterre, en Allemagne comme en France; car cet idéal, c'était lui-même. Chacun se dépouille de ses traditions locales, de son art indigène, et jette autour de lui cette feuillée de mille ans. Mais de ces ruines particulières se forme la personnalité du genre humain. Un même génie cosmopolite se met à la place des génies différents d'idiomes et de races. Dans cette poétique du monde, toute idée sera à l'aise, et le vers ni la prose ne seront plus en peine d'y trouver le nombre qu'il leur faut de rimes et de pieds.

De là, véritablement, la mission réelle du poète ne fait que commencer. La vie sociale ne s'en est emparée que d'hier, et déjà il ne peut plus mourir tranquille dans son lit. Le temps est passé où il vivait en paix jusqu'au bout sous son clocher. A cette heure il faut qu'il quitte, avec Byron, avec Chateaubriand, avec Lamartine, sa frontière ou son île. Il faut qu'il supporte et la pluie et le vent, et le froid et le chaud, et l'amour et la haine des climats étrangers; car son cœur est désormais trop grand pour que ni ville ni village le renferme tout entier. Sa vocation religieuse est d'être le médiateur des peuples à venir. Sa parole n'appartient plus à aucun. Dans l'interrègne des pouvoirs politiques, lui seul redevient souverain. Il est déjà le législateur de la grande fédération européenne qui n'est pas encore (1).

Le voilà donc désormais seul en compagnie avec son cœur; toutes les imitations sont épuisées; toutes les réalités sont évanouies; tous les chemins connus ne mènent qu'au désert; toutes les vieilles terres ont donné tous leurs fruits. Il faut que ce Christophe Colomb du nouveau monde idéal se risque au loin, lui seul, dans l'océan de sa pensée. Il va, il va, et cet infini s'accroît toujours. Il va encore, et ce que l'on appelait terre est à présent nuage; et ce que

(1) Cette conception du rôle du poète, qu'on croit parfois personnelle à Hugo, lui est, on le voit par ces paroles de Quinet, commune avec le romantisme de cette époque. Voir aussi Lamartine : *Des destinées de la poésie*, 1834 (11 février), l'année même où Quinet publiait cet article. Le poète expose la « destinée philosophique, rationnelle, politique, sociale de la poésie à venir ».

l'on nommait espoir se nomme à cette heure illusion. Et le peuple qu'il entraîne lui crie : « Je me noie, maître, allons-nous-en. » — Mais lui répond : « Demain! » — et demain est un siècle. Et dans la mer de son génie, jamais l'ancre ne se jette, jamais la voile ne se ploie, qu'il n'ait touché la rive où la vie a sa source et qui s'appelle Éternité.

REVUE ÉTRANGÈRE

L'ALLEMAGNE

Cet article a paru dans la *Revue des Deux Mondes* le 15 octobre 1836.

Edgar Quinet n'avait rien donné à la *Revue*, depuis l'article sur les *Poètes allemands — Henri Heine*, du 15 février 1834. Il s'était produit un refroidissement entre lui et Buloz. Le 18 mars 1835, il lui écrivait de Bade, où il vivait, heureux enfin, avec Minna Moré qu'il avait épousée : « Mon cher Buloz, j'ai à vous envoyer un article, qui sera comme la continuation de mon ancien morceau sur *l'Allemagne et la Révolution*. Dites-moi si vous seriez disposé à le publier. » Mais la *Revue*, en 1835, n'ayant pas publié l'article de Quinet, il est probable que Buloz, sous un prétexte quelconque, avait décliné l'offre.

Cependant, vers l'automne de 1835 (1), Buloz revient à la charge. Il écrit à Quinet pour lui demander des fragments de son poème sur *Napoléon* (2). Quinet lui répond (lettre non datée) : « Mon cher Buloz, pour vous parler franchement, je vous dirai que, depuis quel-

(1) Jules Marsan, *E. Quinet et F. Buloz.*

(2) Ce poème, imprimé dès le commencement de l'année 1835, avait été « brûlé jusqu'au dernier exemplaire dans l'incendie de la rue du Pot-de-fer ». (Note de Mme Quinet, *Correspondance, Lettres à sa mère*, II, lettre du 5 février 1835.) Il parut seulement en janvier 1836, à Paris, chez Dupont.

que temps, je m'étais mis dans l'esprit que vous ne vous souciiez plus ni de moi, ni de mes articles, et que je vous évitais une espèce d'embarras en me taisant là-dessus... » Puisque Buloz insiste, Quinet lui propose différents sujets, parmi lesquels « une espèce de revue trimestrielle de l'Allemagne du Nord ». Il est certain que Buloz accepta; la preuve en est que l'article publié par la *Revue* l'année suivante, le 15 octobre 1836, est justement intitulé : *Revue étrangère*. I. *L'Allemagne*. C'est l'article qui nous occupe. Il a été composé très probablement au printemps de 1836, en Allemagne, à Heidelberg, où Quinet s'était installé le 8 février, au retour d'un voyage à Paris après la publication de son *Napoléon*. Il écrit à sa mère, de Heidelberg, le 12 avril 1836 : « Je travaille depuis mon retour pour la *Revue des Deux Mondes*, avec qui je suis trop en retard. »

Cet article marque une étape nouvelle dans la pensée d'Edgar Quinet et dans le jugement qu'il porte sur l'Allemagne. Il y a dans tous ces articles, depuis *l'Allemagne et la Révolution* jusqu'à la *Teutomanie*, un développement logique qui frappe. Dans *l'Allemagne et la Révolution*, Quinet a vu le péril qui menace son pays, il jette le cri d'alarme. Mais il n'a pas rompu avec l'Allemagne : de l'ancien amour, il reste de bonnes traces. Cinq ans plus tard, dans un nouvel article, écrit après un long séjour à Bade, à Heidelberg, avec sa Minna qu'il a fini par épouser et qu'il adore, il va plus loin : il proclame l'impossibilité pour la France de comprendre l'Allemagne, pour l'Allemagne de comprendre la France; un abîme les sépare.

Il a rompu le charme : avec l'Allemagne, il en est au dégoût. Il abandonne ses anciens guides, Mme de Staël et Cousin : Mme de Staël n'a fait qu'un rêve poétique; Cousin est un « arlequin (1)! » L'Allemagne spi-

(1) *Lettres à sa mère*, t. II. « Sous le héros, j'ai entrevu de bonne heure l'arlequin. » (1er août 1837.) — « Il a tout juste le

ritualiste et mystique est morte; une Allemagne nouvelle se lève, avide de richesse, avide de pouvoir, avide de matérialisme et de fausse science. Cette Allemagne-là a renié ses dieux. Quinet écrit à sa mère : « L'Allemagne s'aplatit et s'affaisse chaque jour. J'en serais *rudement dégoûté*, si ce n'était ma chère Minna. » Et encore : « La lourde danse de ces hippopotames m'impatiente; tout ce qui charmait Mme de Staël disparaît chaque jour. » C'est la brouille définitive : « Décidément, je me suis *brouillé avec le germanisme*, dans un article qui paraîtra le 15 octobre (1). »

Cet article est une date; désormais Quinet est lui-même. Il voit, il juge l'Allemagne en dehors de toute influence. Il a un besoin invincible de clarté, de netteté, qui le fait se dégager du brouillard germanique. C'est, pense-t-il, son voyage en Grèce « qui lui a donné le goût de la lumière ». Mais c'est aussi le mouvement naturel d'un esprit qui se forme : « La vérité, dit-il, est qu'on ne se développe pas en un jour (2). »

L'article du 15 octobre 1836 est reproduit, avec de nombreuses corrections comme d'habitude, dans le volume *Allemagne et Italie* (1839) sous le titre vague de *Philosophie et morale;* il porte le numéro IV; il est le dernier de la série *Allemagne* du tome Ier. Il comprend, dans cette édition de 1839, quatre divisions et se termine par la poésie des *Bords du Rhin,* qu'il ne faut pas confondre avec *Le Rhin* et la réponse à la *Marseillaise de la Paix* de Lamartine.

Dans l'édition des *Œuvres complètes* (Hachette), le même article est ainsi divisé : X. *Des préjugés qui*

profil effilé d'un premier clerc, agencé sur la taille flexible d'un arlequin de Bergame. » (11 février 1838.)

(1) *Lettres à sa mère* de 1836, t. II.

(2) A sa mère, avril 1837. Voir aussi sur cette décadence de l'Allemagne les lettres à Michelet dans *Cinquante ans d'amitié :* « J'assiste à la décomposition de la vieille Allemagne. C'est un monde qui périt, comme tant d'autres. » (23 juillet 1836, Heidelberg.)

séparent l'Allemagne et la France. — XI. *Des préjugés allemands.* — XII. *Chute du spiritualisme. Théologie moderne. Religion de la matière.* — XIII. *Fatalisme et indifférence. Illusions de l'industrie.* — XIV. *Les bords du Rhin.*

Nous conservons ces divisions.

L'ALLEMAGNE

I

DES PRÉJUGÉS QUI SÉPARENT L'ALLEMAGNE DE LA FRANCE

Un voyageur qui traverserait rapidement l'Allemagne y trouverait partout un peuple paisible et laborieux, des lois tranquillement et facilement obéies, des villes riches ou savantes, des villages presque aussi beaux que ces villes, et dans la moindre chaumière une sorte d'élégance rustique qui épanouirait son cœur. Dans ces villages, il verrait souvent la même église servir à des cultes différents, le même cimetière, et, pour ainsi dire, la même tombe s'ouvrir au papiste et au luthérien ; au reste, point de discordes, point de partis, point de factions, point de plaintes ouvertes, point de murmures, si ce n'est celui de quelque grand fleuve qui porte silencieusement à la mer le produit de l'industrie de cette nation de philosophes.

Ce voyageur rentrerait chez lui, infailliblement persuadé qu'il vient de découvrir un peuple de sages, lequel a échappé par miracle aux tourmentes de l'esprit moderne. Comme il n'aurait vu extérieurement aucun signe de changement, il en conclurait que tout est demeuré en sa place, et que ce point seul reste fixe au sein des agitations tumultueuses de l'Europe. Il serait dans une grande erreur.

Une transformation profonde travaille aujourd'hui les peuples allemands. Cette révolution n'est point apparente et bruyante comme celles qui s'opèrent en France, en Angleterre; mais il est aussi impossible de la nier, et elle va aboutir à des résultats semblables. Le vieux génie de l'Allemagne se décompose; un esprit nouveau heurte à la porte comme un bélier. On n'a point à raconter des émeutes et des coups d'État sur la place publique, mais déjà des émeutes et des révoltes dans l'empire des idées et de la philosophie.

La génération spiritualiste s'efface et disparaît. Un des glorieux lutteurs éprouvés dans les écoles me disait (1), il n'y a pas longtemps : « L'idéalisme se meurt, je suis content de mourir aussi. » Ce mot résume tout le reste. Gœthe et Hegel sont allés rejoindre Lessing, Klopstock, Schiller, Kant, Fichte, Herder, ces héros de la renaissance allemande. L'époque des demi-dieux et des héros est passée. Que va rapporter l'époque des hommes?

La France et l'Allemagne, dans les jugements qu'elles ont portés l'une sur l'autre, ne peuvent

(1) Daub.

point prendre pour devise : Sans amour ou sans haine. Au contraire, l'engouement ou l'aversion les a tour à tour gouvernées. Quand, lasse du matérialisme du siècle dernier, la France a voulu y échapper, elle s'est jetée en suppliante entre les mains de l'Allemagne. Le besoin de se soustraire à son passé moqueur lui fit embrasser, sans nulle critique, toutes les doctrines tudesques que de rares communications apportèrent jusqu'à elle.

A mesure qu'une théorie était abandonnée de l'autre côté du Rhin, elle commençait à ressusciter, puis à fleurir parmi nous ; et, en fait de système, nous n'adoptâmes le plus souvent rien que les morts (1). En sortant du scepticisme, les esprits altérés comme dans le désert s'abreuvèrent aux sources de l'Allemagne sans se demander si une eau pure jaillissait en effet de ces rochers, ou si un trompeur mirage ne nous leurrait pas d'une onde chimérique. Systèmes, hypothèses, croyances, traditions, poésie, tout fut admis pour guérir les cœurs meurtris par la raillerie de Candide et le matérialisme de la Révolution.

Le livre *De l'Allemagne* fut écrit sous cette influence. On voit que Mme de Staël est partout poursuivie par le fantôme ridé de Voltaire. Elle se précipite loin de cette tyrannie railleuse aux pieds des jeunes autels de la muse allemande. Cet ouvrage est la prière d'une âme exilée qui demande un refuge dans l'univers moral : c'est l'improvisation éolienne de Corinne au bord du Rhin. Ce n'est pas, on le sait bien, une peinture exacte et

(1) C'est ce que Quinet, seul en France, avait déjà fait remarquer dès son premier article du 1er décembre 1831, *De la Révolution et de la Philosophie.*

méthodique. Pas un objet n'est dépeint tel qu'il est dans la réalité; il est vu avec trop d'adoration pour cela. Mais cette adoration même n'est-elle pas un événement véritable qui a des rapports avec toutes les affections de cette époque? Quelle reconnaissance! Quelle bénédiction! Quel amour pour ces doctrines d'idéalisme, même avant d'en connaître le fond! Quel cantique d'enthousiasme en se sentant renaître! L'exaltation de Mme de Staël pour l'idéalisme allemand ressemble à l'exaltation ascétique des saintes pour le Christ sauveur. Sa langue est quelquefois la même que celle de sainte Thérèse, car on y sent comme la révélation d'un continuel prodige. Elle ne s'explique nulle part les poètes et les héros de la philosophie par les causes naturelles de l'histoire, de la tradition, de la langue. Ces poètes et ces philosophes semblent, au contraire, dans son livre, agir, penser, écrire en vertu d'un miracle intérieur qui n'a lieu que pour eux. En un mot, c'est la langue de l'amour substituée aux aphorismes de la critique.

C'est aussi là ce que les Allemands n'ont jamais voulu admettre. Parce qu'ils ne se reconnaissaient pas dans ce livre, ils l'ont trop souvent considéré comme un tableau de pure fantaisie. Ils n'ont su comment jouer le rôle fantastique que cette admiration fougueuse leur imposait, et ils ont été embarrassés par le persiflage mêlé à leur apothéose. Accoutumés à donner peu d'attention aux ouvrages écrits par des femmes, l'arrivée de Mme de Staël au milieu des écoles métaphysiques leur a paru longtemps un scandale; on s'aperçoit trop par les correspondances posthumes qu'ils n'ont vu très clairement en elle qu'une bonne femme, *die*

gute frau, dont ils agréent la passion avec une complaisance débonnaire (1).

Sous la Restauration, la France continua d'étudier avec vénération et soumission profonde la philosophie et la poésie allemandes. Ce fut la scène de l'étudiant chez le docteur Faust. On imita, traduisit, compila, et de nouveau on compila, traduisit, imita. De temps en temps, l'Allemagne tournait doctement la tête du côté de cette pauvre France qui rentrait à l'école comme une petite fille. Rarement la pédagogue se montrait satisfaite de son élève. Deux ou trois signes au plus d'une satisfaction protectrice laissèrent penser qu'elle ne désapprouvait pas les labeurs de cette innocente, et qu'avec du temps, et force férules, injonctions et admonitions, elle ne désespérait pas d'en faire quelque chose. Ce fut l'histoire des quinze années; après quoi, la France, en juillet 1830, fut renvoyée à sa quenouille, légitimement atteinte et convaincue d'étourderie révolutionnaire, de frivolité, indocilité et incapacité philosophique.

Les Allemands, révélés par leurs poètes, ont été, dans ces derniers temps, l'objet d'une idolâtrie qui tend à les corrompre. Qu'est devenue l'humilité qu'ils avaient conservée jusqu'au dix-huitième siècle? Une susceptibilité ombrageuse et hargneuse tourmente incessamment ces nouveaux rois de l'opinion. Leur prétention, comme celle

(1) Parmi ces témoignages dont parle Quinet, il en est de particulièrement durs, comme celui de Rahel Lewin (Mme de Varnhagen) : « Elle n'a rien vu, rien entendu, rien compris... Elle ne sait pas voir... Mme de Staël radote dans son livre sur l'Allemagne. « Sotte ! » ai-je mis en marge ». — Cela ne ressemble guère à de la « complaisance débonnaire ».

de tous les héros de romans, soit qu'on les loue, soit qu'on les blâme, est de n'être jamais compris de leurs adorateurs; et personne ne nie qu'ils ne s'arrangent parfaitement pour cela. S'il se trouvait même à la fin, quelque part, un jugement sur eux vrai et impartial, je doute fort qu'ils s'en montrassent satisfaits; car ce jugement, supposé qu'il fût exact, serait une limite à l'idolâtrie; quand on a été Dieu un jour, on tient à son nuage.

II

DES PRÉJUGÉS ALLEMANDS

Il faut, au reste, que des différences bien profondes séparent la France et l'Allemagne, puisque, malgré les efforts de tant d'hommes remarquables des deux parts, tant de préjugés les séparent encore. Quand les idées que ces deux peuples se forment l'un de l'autre ne sont pas absolument fausses, elles sont toujours en arrière de leur état présent au moins d'un demi-siècle. Un perpétuel anachronisme les sépare. Ils se poursuivent l'un l'autre, comme dans la course d'Atalante, sans s'atteindre jamais.

Par exemple, quel temps ne faudra-t-il pas pour que la France renonce à se représenter l'Allemagne comme un pays de contemplation et d'enthousiasme, un Eden livré aux poètes, et la nation entière comme la Belle au bois dormant (1)! Cette

(1) A l'appui de cette assertion de Quinet, il faut rappeler les

image était vraie, il y a cinquante ans; elle a cessé de l'être. Mais cette première impression, qui est due au livre de Mme de Staël, ne s'effacera pas si tôt. Elle alimentera pendant de longues années encore le génie des romanciers, des voyageurs, et même des philosophes.

De même, l'Allemagne (et j'entends par là la foule, non quelques hommes rares et supérieurs) ne comprend encore que la France du dix-huitième siècle. Jeune ou vieux, riche ou pauvre, un Français, quelle que soit son origine, sa province, sa condition, est nécessairement un voltairien fluet, agile, mobile, le nez au vent, qui jure de par Helvétius et Marmontel, qui porte à ses souliers la poussière de la Régence, et sur son front le sceau de la jeune année de 1770.

Vous tous qui franchissez le Rhin, préparez-vous à jouer le rôle de votre trisaïeul; sinon, on vous l'imposera. Soyez gracieusement impie et religieusement encyclopédiste à la manière du baron d'Holbach, railleur, persifleur, comme vous le pourrez; c'est là votre caractère donné, et que l'on attend de vous. — « Je suis grave, dites-vous? Le siècle m'a changé. Je me suis fait, avec l'âge, profond, savant, croyant, pesant comme l'Allemand aujourd'hui se fait vif. » — « Non, non, vous est-il répondu. Votre persiflage ne nous en imposera pas; votre gravité et votre religion sont des grâces qui vous manquaient au siècle dernier. Vous jouez avec l'infini et la philosophie, comme

paroles que Michelet adressait en 1835 à ses élèves de l'École Normale : « Comme Parceval, l'Allemagne aussi aspire à l'isolement, ou du moins elle souffre tout, hormis qu'on trouble son repos et qu'on la dérange dans ses méditations. »

votre aïeul avec Ninon de l'Enclos. » A présent, quittez ce personnage si vous pouvez.

En vertu de la même observation, une femme française est nécessairement une poupée parée, choyée, gâtée, sans cœur, sans tête, sans âme, du reste un abîme de frivolité, et le centre de tous les dérèglements. Une jeune fille allemande, élevée dans les vrais principes, nourrit en secret le mépris le plus superbe pour une grande dame française à qui le triple démon de la coquetterie, de la légèreté et des amusements de la Régence, ne laisse pas une heure de répit pour une passion profonde et naturelle. C'est ainsi que les moines se figuraient toujours les soldats l'épée à la main.

On peut affirmer que ces deux ou trois points, bien et sagement développés, composent tout le fond d'observation des trois quarts des écrivains qui se font, en Allemagne, les interprètes de la France.

Si, des circonstances générales des mœurs, on passe à cette matière bien autrement subtile des arts, de la poésie et des lettres en général, c'est là que la discordance est vraiment effroyable. L'esprit allemand et l'esprit français sont de nature si opposée que presque toujours l'un exclut l'autre. L'art de les assimiler est si rare qu'on peut dire qu'il n'existe pas. Chacun se défend avec acharnements des empiétements de l'autre, comme s'ils se détruisaient mutuellement. De là, quels combats avant de s'accepter! et, quand on veut les réunir, quelles colères et quels grincements de dents! On est venu à bout de faire accepter de la France quelques parties de la science allemande. Mais Dieu sait les ménagements qu'on a dû observer,

les aversions qu'on a dû braver, les luttes qu'on a dû soutenir, et je peux dire la vertu qu'il a fallu y mettre. Si la France n'eût été malade du scepticisme, comptez que jamais, dans son état normal, on ne lui eût fait accepter à elle, fille de Descartes et de Voltaire, l'amer breuvage des sibylles du Nord; mais dans l'anéantissement qui suit le scepticisme, ce remède héroïque était indispensable.

L'Allemagne, de son côté, a exploré chacune des époques littéraires de l'histoire; la littérature française est la seule qu'elle n'a jamais bien ni comprise ni admise; il y a comme une barre qui l'en sépare. Ses jugements, si profonds sur tout le reste, sont puérils sur ce sujet, l'irritation y étant trop souvent mêlée. Gœthe est peut-être le seul qui resta supérieur à ces antipathies, et encore dans ses lettres à Zelter, on voit qu'il n'osait l'avouer.

On connaît dans le monde un critique doué d'une incroyable universalité d'esprit (1) : il a tout vu, tout jugé, tout analysé, tout compris; il s'est fait le contemporain des Romains et des Grecs. Que dis-je des Grecs? il l'est des Chaldéens, des Bactres, des Assyriens; et s'il y a quelque chose au delà, il y pénètre. Il écrit des ballades dans la langue du roi Porus, et Pétrarque signerait ses sonnets. Quoi de plus? il est équitable, fin, modéré, délié; il rend justice à Caldéron comme à Homère, à Shakspeare comme à Dante; il sait trouver le bien partout où il est : en outre, il l'aime sincèrement. Un seul point, dans l'histoire du genre humain, le fâche et le déconcerte : il ne saurait

(1) W. Schlegel. (Note de 1857.)

s'en consoler ni le regarder en face. Que ne donnerait-il pas pour l'effacer d'un trait de plume! Cette tache unique, dans un si beau tableau, c'est (devinez-vous?) le siècle de Louis XIV. Malheureuse époque, qui corrompt tout ce qui précède et tout ce qui suit. Sans elle, la poésie, l'éloquence, étaient victorieuses. Ne faites pas mention devant lui de ce temps calamiteux pour les lettres; c'est le mal entré dans le monde; c'est le fléau qu'il reproche au Seigneur, lequel s'en repent assez lui-même.

Que si, à tout hasard, vous y faites allusion, je vous avertis que cet homme de génie, d'un jugement si sain, si élevé, si calme, va entrer en une colère dont vous n'aurez vu jusque-là aucun exemple; pas une opinion qui ne soit immodérée, pas un mot qui ne soit injurieux. « Molière, » dites-vous? — Molière est plat. Bossuet est bourgeois; Montesquieu déclame; Corneille rabâche. Quant à Racine, il y a longtemps que sa place est marquée chez l'épicier (1). En trois mots comme en cent, voilà l'*esthétique* de la France. » Maintenant, est-ce haine, violence, besoin de réaction ou esprit de parti, ou tout simplement difficulté de s'entendre? ou bien encore tout cela à la fois? qui pourrait le dire?

Sur les questions politiques, même divergence, et plus grande encore, s'il est possible. Le déma-

(1) Quinet fait allusion à la brochure de Schlegel écrite en français et intitulée *Comparaison entre la « Phèdre » de Racine et celle d'Euripide*, Paris, in-8°, 1807. « Le critique qui met Racine chez l'épicier est William Schlegel : il a écrit dans ce sens une brochure sur la *Phèdre*. » (*Lettres à sa mère*, II, 25 septembre 1836, post-scriptum.)

gogue allemand resté pur, qui n'a point forfait à ses principes, doit haine et mort à la France. Du moins, cet Annibal l'a juré en classe sur l'autel d'Hamilcar. En conséquence, il prêche sa croisade contre ce pays d'enfer. La vérité est qu'il ne l'a jamais vu, qu'il ne le verra jamais, qu'il n'en connaît ni la langue, ni les mœurs, ni les plus simples usages. Mais il sait que cette langue est un aspic empoisonné, que ce pays est le réceptacle de tous les vices sans aucune vertu! Ce sont là ses principes. Le croyez-vous assez peu homme d'honneur pour en changer?

Malheureusement les temps sont durs, la pureté des doctrines s'altère; il n'est qu'un trop grand nombre de faux frères, qui, ayant passé le Rhin et visité ce peuple, ont trouvé en lui quelques qualités approchantes de l'espèce humaine, et vont pervertissant ainsi les saines maximes. Le branle est donné, rien ne peut l'arrêter. Il ne reste qu'à se couvrir de cendre et à pleurer sur l'abomination entrée dans la Sion tudesque.

Ces utiles préjugés sont entretenus avec soin par la presse politique et littéraire. Les journaux allemands, auxquels ceux de France répondent rarement, s'exaltent dans leur solitude; ils s'élèvent peu à peu contre tout ce qui appartient à la France, hommes, choses, mœurs, à un ton d'injures, d'obscénité, de rage cynique dont je n'aurais jamais cru capable le chaste idiome de Charlotte et de Marguerite. Les plus populaires poussent le plus loin ce monologue de fureur. Rappelez-vous Arlequin s'excitant, dans un héroïque soliloque, à la bataille contre son ennemi absent. Ce qui m'étonne, après cela, c'est qu'un honnête Souabe,

bien et dûment endoctriné, ose encore traverser la frontière et s'aventurer parmi nous, nation de Barbes-Bleues et d'Ogres épicuriens, qui sentons la chair fraîche d'une lieue, le tout par esprit de frivolité.

III

CHUTE DU SPIRITUALISME. THÉOLOGIE MODERNE. RELIGION DE LA MATIÈRE

Le fait qui s'accomplit aujourd'hui en Allemagne est la chute du spiritualisme. Cette Jérusalem céleste croule dans l'abîme; aucune main ne peut la retenir.

Tant que l'idéalisme et la poésie ont soutenu l'Allemagne, ils ont caché ou fait oublier le vide des institutions. Aujourd'hui il en est autrement; la vie publique et la vie privée sont dévoilées en même temps. Sous le manteau percé de la philosophie, on commence à remarquer d'étranges plaies. A mesure que l'enthousiasme s'éteint, bien des qualités aimables disparaissent, et, dans l'État, bien des misères sont mises à nu; dans les écoles un fatalisme inerte, au dehors la foi qui tombe, et qui ne se survit que dans les extrémités, à Berlin dans le piétisme protestant, à Munich dans le mysticisme catholique; une jurisprudence très savante, et une législation décrépite; dans les champs, la corvée et la dîme; des garanties nulle part, le privilège partout, l'intolérance religieuse

poussée, en certains cas, jusqu'à la déraison (1); des tribunaux secrets; point de presse pour y suppléer; et au faîte de tout cela, une noblesse infatuée, et qui a besoin d'être châtiée. Aisément la simplicité devient grossièreté, la bonhomie rusticité, la résignation servilité. Quand l'esprit allemand n'est pas dans la nue, il rampe; il lui reste à apprendre à marcher.

La philosophie allemande se meurt : elle est morte après avoir, comme Saturne et la Révolution française, dévoré ses enfants. Que sont devenus tant de systèmes qui se promettaient l'éternité, tant de solutions définitives du problème de l'univers? Cherchez ces systèmes au même endroit où sont chez nous la Convention, l'Empire, la Restauration, et chacun des pouvoirs politiques qui se sont couronnés de leurs propres mains. Ressusciter Kant, Fichte, Schelling, Hegel, ou ressusciter l'Assemblée Constituante ou la Terreur ou Napoléon ou Louis le Désiré, des deux parts même folie. Ces théories sont dans la même poussière où sont aujourd'hui les événements d'où elles sont sorties. Un seul jour nous en sépare, mais ce jour est un siècle. Paix donc à ces morts glorieux! Quand même vous posséderiez la trompette du jugement dernier, vous ne pourriez les ranimer.

Ce n'est pas à dire pour cela que ce mouvement de l'intelligence doive rester sans résultat. Le panthéisme est partout au fond de la philosophie allemande comme l'égalité est partout au fond de la Révolution française. Si ces deux prin-

(1) Voyez le dernier décret du cabinet de Berlin, concernant les Juifs. (Note de 1836.)

cipes viennent jamais à s'entendre, ils constitueront entre eux le monde nouveau.

On fait, de l'autre côté du Rhin, une grande accusation à la France, de la mobilité et de l'inconstance de ses systèmes de gouvernement. Ne pourrait-on pas retourner cette accusation contre ceux de qui elle part, si de pareils griefs ne s'adressaient, avant tout, à l'esprit de l'humanité même? Que de fois l'Allemagne, dans ce même demi-siècle, n'a-t-elle pas changé de systèmes et d'enthousiasmes! que n'a-t-elle pas couronné dans ces dernières années! l'esprit et la matière, le pour et le contre, le moi et le non-moi, la liberté et la fatalité! Que de serments solennels jurés à ces rois de la pensée, à Kant, à Fichte, à Schelling! Chacun de ses serments devait durer toujours. Ils n'ont pu tenir devant l'avènement d'un principe plus jeune et plus nouveau.

Hegel vient de mourir, le puissant Hegel! Sa cendre est encore chaude (1). Où sont ses disciples fidèles, ses croyants, ses apôtres? Il n'en a plus. Il renaîtrait aujourd'hui, qu'il importunerait ceux qui l'ont embaumé hier : il serait comme Épiménide après un sommeil d'un siècle, tant le mouvement qui emporte et vieillit les morts est, plus que jamais, rapide et inexorable. C'est maintenant qu'il faut chanter à table : « Les morts vont vite. »

De la même manière qu'en France la chute de tant d'administrations opposées a embarrassé la liberté d'une foule de lois, règlements, décrets, ordonnances contradictoires; de même, en Alle-

(1) Hegel était mort à Berlin en 1831, pendant l'épidémie de choléra.

magne, la chute de la philosophie a embarrassé l'intelligence d'une foule de formules de tous les régimes. Pour conserver quelque naturel au milieu de ces entraves, il faut une rare vivacité d'esprit. Combien de gens se traînent encore sous ce vide fardeau, comme la tortue sous sa carapace! Combien je connais d'hommes qui, la plume à la main, sont incapables de demander à boire sans convoquer l'objectif et le subjectif! Il y a une frivolité propre à l'Allemagne; c'est celle qui marche toujours coiffée du bonnet de la scolastique.

On connaît un pays où un assez grand nombre de formules métaphysiques sont tombées dans le domaine commun, pour qu'en moins d'une heure d'un travail ordinaire chacun puisse se flatter de convertir le fait le plus simple, la mouche qui vole, le chien qui jappe, l'enfant qui pleure, en un système d'abstraction vide et béant dans leque l'auteur s'évanouit et disparaît lui-même. Il y a des gens, des Français légers, qui préfèrent à ce bel art la roulette de Pascal.

La science allemande séduit d'abord par son caractère de grandeur et d'unité; mais si, en sortant de cet étonnement, vous l'étudiez davantage, vous trouvez tant de fois la chimère à la place de la réalité, la conjecture à la place de la certitude, que vous tombez dans une extrémité contraire : il vous semble que cet édifice si vanté va s'écrouler comme un rêve. Cette science est pareille à ces arcs de triomphe inachevés, dont on remplit les vides, en un moment, avec des toiles peintes, pour y donner à un prince une fête qui dure un jour. Le prince, ici, est l'esprit humain qui se

prête gracieusement et modestement à la cérémonie.

Qui eût pensé que tout cet idéalisme dût aboutir aux mêmes résultats religieux que l'école de Voltaire? C'est pourtant, en grande partie, le mouvement de décomposition qui s'opère aujourd'hui. En effet, dans le temps où la philosophie de l'absolu *construisait* les empires passés sur le patron qu'elle s'était formé la veille, elle n'était pas si loin qu'il semble de la méthode de Voltaire, qui, lui aussi, expliquait Pharaon et Moïse par Louis XV et par son aumônier. Des deux côtés c'était, au fond, la même erreur de perspective; et si Mahomet, encyclopédiste de la société d'Holbach, ne me convertit pas, je ne me laisse guère plus tenter par le Mahomet de la philosophie d'outre-Rhin, lequel poursuit le Concret et la Subjectivité sur son chameau dans le désert et sous les tentes ambrées de l'Yémen.

Au moment où j'écris ces lignes, un livre, dont toute l'Allemagne est préoccupée, vient de jeter une terrible lueur sur ces questions. C'est la *Vie de Jésus* par le docteur Strauss. Ni l'originalité d'un écrivain éloquent, ni l'éclat d'un nom connu ne distingue cet ouvrage; et pourtant un événement politique n'eût pas plus sérieusement passionné les esprits. Ce livre est le résultat naturel et nécessaire de la méthode allemande. C'est par là qu'il doit éveiller, au plus haut degré, l'attention des étrangers. La méthode que Wolf et Niebuhr ont appliquée à Homère et à Tite-Live, l'auteur l'applique au christianisme; et, de la même manière que Homère et l'histoire romaine se sont évanouis comme fumée entre les mains

des deux premiers, le Christ disparaît à son tour dans le travail du dernier; *opération critique*, disent à bon droit les théologiens. Les récits des quatre évangélistes ne sont plus qu'une suite d'allégories, de fables telles que celles d'Ésope et de La Fontaine, des contes et des chants populaires; en un mot, un *mythe*.

Cette idée n'est pas entièrement nouvelle; mais l'autorité que le symbolisme allemand vient de lui donner, l'éclat et le retentissement qui la suivent, tout cela est nouveau. Le Christ aussi n'est plus qu'un songe, une épopée démocratique et mystique qui va rejoindre l'épopée grecque et l'épopée romaine. Lisez attentivement ces résultats, vous croirez, avec la différence d'une forme très savante, lire les questions sur les miracles par Voltaire. Ce qu'il y a de certain, c'est que si vous vous soumettez sans critique aux prémisses du symbolisme allemand, vous êtes poussé, de proche en proche, à ces mêmes conséquences. Admettez que l'histoire romaine n'est qu'une suite de paraboles populaires, la même chose peut et doit se dire exactement des premiers temps du christianisme. Les évangélistes deviennent des rhapsodes, l'Évangile un poème en prose, et le catholicisme un rêve du genre humain, faisant sa halte dans le jardin des Oliviers.

Je sais bien qu'en Allemagne la *Christologie* a mille moyens de déguiser ses résultats. On détruit d'un trait de plume les cieux ouverts et l'assemblée des marytrs. On y substitue une formule d'école, et voilà l'abîme comblé. Si je considère avec effroi cet avenir privé de la foi des ancêtres; si mon cœur, abreuvé de mélancolie, se détourne avec désespoir

de ces cieux qui restent vides, on me répond que tout va bien, que le prédicat du christianisme n'est pas un individu, mais une idée; que je puis toujours au pis aller adorer ce prédicat; que seulement la forme s'est évanouie dans la substantialité; que rien autre chose n'est changé. De bonne foi, qu'est-ce que tout ce galimatias pour remplacer un Dieu?

O grand, puissant, burlesque Protée, infernal Voltaire, que pensez-vous de cette chute, dans votre tombeau du Panthéon? Après tant de détours, de menaces, de dédains, voilà enfin la poétique Allemagne, la religieuse Allemagne qui tombe entre vos mains, et les griffes de Satan qui poussent aux pieds de l'ange Abbadona? N'est-ce pas vous qui vous ressuscitez sous cette forme nouvelle, et qui, pour mieux tromper le monde, revêtez comme votre tunique la blonde candeur de la science allemande? Où fuir? où se cacher? où se sauver?

Il y avait un rossignol allemand qui chantait ses plus beaux chants dans la forêt Hercynienne. Les peuples étaient accourus et écoutaient sa voix enchantée. Ils sentaient, pendant qu'ils l'entendaient, rentrer dans leurs cœurs la foi qu'ils avaient perdue et la poésie des vieux jours. Un souffle divin les ranimait, et leur âme s'élançait sur les ailes de cet oiseau merveilleux pour parcourir les sphères mélodieuses. Mais voilà qu'un serpent à la gueule impure avait roulé ses anneaux au tronc d'un chêne du voisinage. Le rossignol l'aperçut; il fit silence, et soit peur, soit amour, soit un charme plus puissant que le sien, il tomba en voletant dans cette gueule béante; après quoi le ser-

pent darda sa langue, et prenant la parole, il dit : « Me connaissez-vous? Je me suis appelé tour à tour, dans l'Éden, Léviathan, Satan, Moloch; au moyen âge, Hérésie, Jean Hus, Martin Luther; chez les Tudesques, Méphistophélès; chez les Welches, Voltaire. A présent, je me nomme comme vous tous : Scepticisme. » Les peuples l'ayant entendu se retirèrent et pleurèrent pendant trois jours.

L'influence de la Révolution de 1830 n'a pas été en Allemagne aussi nulle qu'on le pense. Ce branle donné au monde a hâté le bouleversement des systèmes surannés. Le saint-simonisme lui-même a pénétré au sein du vieil idéalisme, et la réhabilitation de la matière n'a été prêchée nulle part avec plus d'avidité que par les frères et descendants du jeune Werther. L'école qui a pris un moment le nom de *Jeune Allemagne* n'a guère d'autre dogme que celui-là. Que de livres n'a-t-elle pas enfantés, qui ont eu un retentissement populaire, sans autre mérite évident que de réveiller les sens endormis! Combien d'aphorismes tirés de *Candide* et du *Huron* passent aujourd'hui dans la poésie allemande pour des nouveautés prophétiques et sibyllines! Combien la matière, évoquée du néant en l'an 1832, n'a-t-elle pas paru, de l'autre côté du Rhin, chose merveilleuse, inouïe, inénarrable! En sortant du long jeûne du spiritualisme, quel étonnement et quel cantique de joie! L'Allemagne cloîtrée quitte aujourd'hui le couvent comme Catherine de Bora. Cette nonne épouse à cette heure son Luther sous le nom de la matière et de l'épicurisme.

L'univers (1) est solennellement prévenu qu'après

(1) Tout ce passage est supprimé dans l'édition de 1857.

des travaux consciencieux, la *Jeune Allemagne* a découvert l'an dernier l'existence des cinq sens de l'homme, lesquels avaient échappé jusqu'à présent à toutes les investigations. L'homme n'est point ce qu'il avait paru être jusqu'à présent, un esprit pur, invisible, intangible, impalpable; l'illusion sur ce point est pour jamais détruite. Cet être extraordinaire se trouve, au contraire, posséder deux pieds, deux mains, deux yeux et même un corps, autant qu'il est permis d'en juger par les procédés de la science nouvelle. Avec ses mains, il saisit; avec ses pieds, il marche; avec ses yeux, il voit. Les changements que cette découverte va apporter dans la civilisation échappent encore au calcul. En attendant, il est convenable d'adorer ce nouveau dieu, révélé en chair et en os, et d'entonner l'hymne du corps. C'est là le résumé de toute la doctrine.

La poétique est nécessairement changée. Il ne s'agit plus pour l'artiste, selon le précepte d'Horace, de souffrir le froid et le chaud. Tout au contraire. Le poète qui cherche à captiver d'un coup le public tudesque procède par d'autres principes; les règles sur cela sont établies. Premièrement, il doit nourrir au fond de lui-même le mépris le plus souverain pour tout ce qui a nom idée, pensée, système, enthousiasme, religion, science. Son désabusement sur chacun de ces points doit, autant qu'il est possible, s'élever jusqu'à l'absolu. Secondement, celui qui par hasard sentirait innocemment son cœur battre dans son sein est jugé

depuis « L'univers » jusqu'à : « Tandis qu'en France », comme précédemment dans *Allemagne et Italie* (1839), t. I, p. 111.

par ce seul fait. Que ce sentimental Souabe retourne sans tarder à ses moutons. L'écrivain du dix-neuvième siècle ne va plus avec Werther écouter le vent souffler dans les forêts mélodieuses. Il ne se penche pas non plus sur les abîmes pluvieux avec les anges de Jean-Paul. Sa muse aime le pot-au-feu et porte un parapluie. Cet intrépide révolutionnaire se distingue au premier chef par son mépris pour Son Excellence Wolfgang de Gœthe, pour M. Frédéric de Schiller, et pour M. le conseiller Louis Tieck. Il lui est enjoint de passer, chaque jour, trois heures de contemplation devant l'une des Vénus du Titien à son choix. Quant aux chastes vierges de Raphaël et aux anges ascétiques du moyen âge, la vue lui en est sévèrement et absolument interdite, sous peine de retomber dans le vieux péché d'idéalisme. Son éducation ainsi commencée, il peut tailler sa plume. Si à cela il ajoute quelques plaisanteries burlesques contre le Christ et sa mère, lesquelles il aura soin d'emprunter aux facéties de Voltaire, cette dernière nouveauté captive tout, entraîne tout. Il étonne, il frappe, il commande; en un mot, il est créateur, demi-dieu incarné. Que dis-je, demi-dieu? de par le panthéisme, il est dieu lui-même ou Jupiter-Scarabée. Quoi de plus? Il est cité dans la *Gazette d'Augsbourg*, la véridique *Gazette d'Augsbourg!*

Cette petite guerre contre l'idéalisme s'est faite au nom et sous les auspices de la Révolution française. Plus d'une fois, cette aimable croisade a été comparée à la sanglante majesté de la Convention. Chacun se choisissait dans l'histoire de 93 un rôle à son gré. J'ai connu le Robespierre de cette gracieuse révolution. Je ne me souviens plus qui en

était le Mirabeau ou le Napoléon ; travestissements innocents, s'il en fut, et qui auraient dû désarmer les puissances de la terre.

Tandis qu'en France et en Angleterre la chute de la vieille société a provoqué une poésie plaintive et désespérée, on s'étonne que cette même ruine s'annonce en Allemagne par la satire, par le ricanement et par ce qu'on y appelle l'ironie de l'univers. C'est dans le pays le plus naturellement sérieux que la plainte prend le masque comique. Tous les rôles sont changés.

Là où les poètes anglais et français pleurent et se lamentent, les jeunes poètes allemands commencent à se divertir et à banqueter. Pourquoi cela? Je n'en vois d'autre raison décisive que celle-ci : l'Allemagne n'a point encore connu les angoisses qui naissent d'une révolution véritable, ou elle les a oubliées. Il est permis de s'y jouer avec grâce de la Convention française comme des Nuées d'Aristophane. On y est presque aussi loin de la place Louis XVI que de la prison de l'Aréopage. Échafauds politiques, dictature populaire, guerres civiles, ces choses-là sont fort sérieuses chez nous et en Angleterre, et les poètes allemands ont là-dessus une légèreté à laquelle nous autres Français nous ne pouvons plus atteindre. Les bouleversements sociaux n'ont encore pour eux que le piquant de l'inconnu. Ils en sont à la gracieuse époque du *mondain* de la Régence, ou des Cavaliers des Stuarts. Si jamais une révolution passe sur leurs têtes, alors nous verrons comment cette bande joyeuse la supportera.

Qui croirait, malgré cela, que les gouvernements ont traité cette école comme une ligue de sanglants

conspirateurs? Les coups d'État les plus violents ont été un moment réunis contre de mystiques épicuriens qui ne font, après tout, qu'exprimer les tendances de leur pays. Si l'idéalisme se met sous la protection des gendarmes, il faudrait faire la même guerre à l'industrie, aux usines, aux fabriques, à l'enthousiasme pour les chemins de fer et pour les bateaux à vapeur, toutes choses qui annoncent de la même manière la chute du vieil esprit et l'occupation ardente de la matière. Mais c'est une ridicule contradiction de persécuter le système dans les poètes et de protéger dans le peuple l'application.

Ce cri de l'Allemagne surannée ressemble à la plainte d'Arioste contre l'invention déloyale de l'arquebuse et de la poudre à canon. Les vieilles armes sont rouillées et impropres aux combats qui se préparent. Ni larmes ni regrets ne peuvent leur rendre l'éclat perdu. Sous la hache bourgeoise du dix-neuvième siècle tombent également les forêts de l'Amérique et les fantastiques ombrages de l'Allemagne. Au lieu des chants des fées dans les forêts séculaires, le pic des pionniers qui tracent leur chemin rapide à des générations plus rapides retentit du Danube au Rhin. Elfes immaculés, gnomes, sylphes spiritualistes, impalpables ondines, votre heure est venue; il faut en prendre son parti. La question des douanes a remplacé pour tous la question de l'impératif catégorique.

La nouvelle littérature, au delà du Rhin, se donne beaucoup de peine pour contrefaire l'air dégagé, la légèreté et l'élégante débauche de la littérature du dix-huitième siècle; j'ajouterai même qu'elle y réussit. Les Romains n'avaient-ils pas

dressé de petits éléphants à danser gracieusement sur la corde! Au milieu de cela, que devient l'imagination ainsi dépaysée? Tout se rapetisse : un génie lilliputien prend la place des conceptions transcendantales : au lieu de l'épopée, l'épigramme; au lieu de l'infini, un atome. De la même manière que, pour échapper au matérialisme, la France s'est mise à l'école de l'Allemagne, celle-ci, pour échapper à l'idéalisme, entre à l'école de la France. Les nations ainsi travesties se mêlent et se confondent. Chaque peuple change de masque comme au carnaval de Venise.

Le poète qui a exprimé le dernier dans toute sa pureté le vieux génie de l'Allemagne (1) est Uhland; mais voilà près de vingt ans que ce poète se tait. Lui-même, il sent que l'ancienne muse se meurt et qu'il n'est au pouvoir d'aucun homme de la ressusciter.

J'ai vu les saints anges de Klopstock et de Schiller conspués et raillés par un siècle nouveau; les esprits voilant leur face dans le ciel de l'Allemagne. J'ai vu les chastes images de Thécla, de Clara, de Marguerite, de Geneviève, qu'insultaient de grossières courtisanes, nées du cerveau grossier des poètes de nos jours. Le ricanement de l'orgie a pris la place des larmes saintes des esprits immortels, et des vices prétentieux se sont couronnés eux-mêmes de la couronne des vierges.

Le docteur Faust a quitté sa cellule, il a quitté ses livres et son creuset; il a rejeté loin de lui la tête de mort qui ajoutait à ses pensées enthou-

(1) Ruckert s'est évidemment formé, en partie, sur les modèles orientaux. (Note de 1836.)

siastes le sérieux du tombeau. Le docteur s'est fait vif; il court au bal en chapeau brodé; il est galant, leste, musqué. Seulement avec son manteau de philosophe, il a oublié au logis son âme et son imagination. Quel magicien pourrait les lui rendre?

IV

FATALISME ET INDIFFÉRENCE. ILLUSIONS DE L'INDUSTRIE

En vain oppose-t-on que les symptômes indiqués plus haut vont cesser, qu'ils ont cessé déjà, que demain ou après-demain tout va rentrer dans l'ordre. C'est là l'illusion de tous les pouvoirs qui périssent. Inutilement de nobles vieillards luttent-ils contre la pente du siècle. Le siècle leur échappe; une génération ennemie les remplace et les pousse au tombeau en les injuriant. Une fois entré dans le chemin du doute, aucun peuple ne retourne en arrière; le génie de la dissolution est le plus inexorable de tous. Aux optimistes de l'ancien régime philosophique, on peut redire aujourd'hui le mot de notre histoire : « Sire, ce n'est point une émeute, c'est une révolution. »

La philosophie, du haut des cieux, ne tient, il est vrai, nul compte de ces changements. Car rien n'égale son mépris pour les observations puisées dans l'étude des mœurs et de la société; elle ne connaît, elle ne veut connaître que les livres; hors

de là, le monde finit pour elle. Cependant le sol se mine sous ses pas. Gauche et embarrassée lorsqu'elle veut sortir des bancs de l'école, quelle défense opposerait-elle aux coups de l'esprit populaire? Chaque jour, le grand Goliath de l'abstraction est atteint au front par la pierre des bergers.

Au reste, si l'idéalisme allemand périt, c'est par sa faute. Nous avons assez longtemps loué ses grandes qualités, pour ne point être embarrassés ici de nous expliquer sur ses défauts. Le premier reproche qu'il faut lui adresser est le manque complet de sympathie, de charité, ou plutôt d'humanité, par où cette orgueilleuse science est bien loin de la science superficielle du dix-huitième siècle.

L'indifférence entre le bien et le mal, entre le juste et l'injuste, entre la liberté et la tyrannie, est une marque de faiblesse autant qu'une marque de force. On peut bien soutenir pendant quelques années ces théorèmes forcés; mais tôt ou tard la conscience se réveille, et le bon sens du peuple fait justice, en un jour, des raisonnements du sophiste. De cette indifférence, il est résulté que les questions les plus profondes ont surgi tout à coup sans que cette philosophie pût en fournir la moindre solution (1). Quelle réponse donnerait-

(1) Cette question est mise en une pleine lumière par l'ouvrage qu'un écrivain remarquable à tant de titres, M. Barchou de Penhoën, vient de publier sur l'*Histoire de la Philosophie allemande*. La comparaison habilement ménagée que l'auteur établit entre les systèmes politiques et les systèmes métaphysiques éclaire également les uns et les autres. La métaphysique et la politique deviennent ainsi les personnifications visibles de l'Allemagne, de la France, et ces deux peuples s'expliquent mutuellement par leurs diversités mêmes. ((Note de 1836.)

elle aux énigmes sociales qui travaillent aujourd'hui le monde? Elle ignore même qu'elles aient été posées; elle a vécu sans entrailles au milieu des convulsions de l'histoire contemporaine.

Où est le zèle de prosélytisme qui agitait et menait les encyclopédistes? La philosophie allemande ne connaît rien de semblable. Elle n'a rien aimé; elle ne laissera point de regrets. Ensevelie dans ses formules, comme dans le cérémonial et dans l'étiquette des princes médiatisés, elle est étendue sur son lit de parade. Le pressentiment du lendemain lui a manqué jusqu'au bout. Tel possédait par elle l'absolue intelligence et formulait, dans un calme majestueux, toutes les époques de l'histoire assyrienne et chaldéenne, qui est mort de stupéfaction et d'horreur à la vue du *Moniteur* du 29 juillet 1830.

La science où parut le plus clairement ce zèle d'abstraction indépendant de la réalité est la jurisprudence. Dans moins d'un demi-siècle, on sera étonné, lorsqu'un voyageur racontera ce qui suit : Sous le pôle boréal, se rencontrait, il y a trente ans, un pays où vingt mille plumes à la fois ne se lassaient, ni jour ni nuit, de commenter le Droit fécial, augural, papyrien, byzantin, carlovingien, gothique, canon, féodal, coutumier. A côté de ces écrivains d'une science infaillible, j'ai vu des juges dépendants, des tribunaux princiers, des procédures privilégiées, des jugements secrets; de temps en temps un criminel passait traîné à l'échafaud; le lendemain on apprenait à la fois à table le crime et le châtiment de cet homme. Au reste, point de contrôle de l'opinion sur les jugements; témoins, juges, accusateurs, accusés, tout étant enveloppé

dans le même mystère. Ne croyez pas que de ces vingt mille plumes, une seule se laissât distraire par une si mince circonstance, et qu'une si étrange législation soulevât nulle part la moindre controverse. Il est vrai que pendant ce temps on avait retrouvé Gaius, commenté les Capitulaires, et ces commentaires étaient autant de chefs-d'œuvre. De plus, on savait à merveille l'art d'être juste tel qu'il avait été pratiqué à Salente, un siècle avant Homère.

Les poètes eux-mêmes, ces consolateurs des peuples, ont trop souvent partagé cette incurie. Les correspondances posthumes qui ont été publiées dans ces dernières années prouvent clairement que ce manque de charité et d'entrailles fut le caractère constant de Gœthe. Son système de neutralité permanente dégénérait avec l'âge en manie. Je ne sache pas qu'aucun homme, non pas même Alexandre, fils d'Ammon, soit descendu au tombeau avec une satisfaction plus intime et plus immuable de sa propre divinité. Dans les lettres de Bettine de Brentano, on voit une jeune fille se consumer d'amour pour Wolfgang Gœthe, et Son Excellence le ministre d'État de Weimar exploiter ce long désespoir pour en tirer quelques observations pathologiques et une demi-douzaine de tercets. *Faciamus experimentum in corpore vili*, ce fut toujours sa devise. Amour, désespoir, patrie, terre et cieux, tout cela eut justement pour lui la valeur d'un sonnet régulier.

Comme en Allemagne chaque chose se réduit promptement en système, on n'a pas manqué d'établir en forme de loi cette disposition épicurienne du grand poète. Pendant plusieurs années,

il fut défendu, de par la critique, à tous poètes, prosateurs, orateurs et artistes, de garder aucun attachement humain, quelque nom qu'il pût prendre, désir, regret, espérance, héroïsme. Le dévouement à un principe, à une cause, à une croyance, fut surtout interdit au premier chef, sans exception ni empêchement quelconque. Par là, le devoir de l'écrivain se trouva réduit à l'immobilité du fakir. Celui-là fut réputé divin qui, assistant de loin à tous les dangers et s'abstenant de tous, diplomate olympien au milieu de la mêlée du bien et du mal, s'enfermait dans sa nue pour polir un tercet. On aurait pu, avec Orgon, dire de cet idéal de la critique :

Il m'enseigne à n'avoir affection pour rien;
De toutes amitiés il détache mon âme;
Et je verrais mourir, frère, enfants, mère et femme,
Que je m'en soucierais autant que de cela.

Il faut convenir que ces maximes ne furent pas absolument celles des Eschyle, des Dante, des Camoëns, des Racine, des Molière, des Milton ni des Byron. Elles ne pouvaient naître que dans l'oisiveté des petites cours d'Allemagne et dans le fatalisme des écoles.

Un autre vice de ce fatalisme, c'est qu'à force de se confondre avec la Divinité, l'humanité s'infatue jusqu'à la folie. En voici un exemple qui est devenu populaire. Suivant la doctrine de l'absolu, réduite à son expression la plus simple, Dieu sommeillait dans un rêve, moitié végétal, moitié animal, depuis des milliards d'années; il ne donnait d'ailleurs pas le moindre signe de vie. Moïse et le Christ le tirèrent de cet engourdissement éternel.

Mais il y retomba bien vite, et cette fois plus profondément que jamais. Les choses durèrent ainsi jusqu'à l'an 1804, avec quelque mélange de rêves insignifiants.

Au commencement de cette même année, Dieu n'avait pas encore la moindre conscience de ce qu'il était ou pouvait être. Ce ne fut que vers le milieu de l'automne qu'il fit définitivement connaissance avec lui-même dans la personne et la conscience de M. le docteur Hegel. Cet épisode important dans la vie de Dieu se passa le 25 octobre, sur le chemin de Bayreuth, à trois heures et demie de l'après-dînée. Depuis ce moment l'Éternel se sentit vivre et ne garda plus le moindre doute sur sa propre existence. Un peu plus tard, il fut nommé professeur ordinaire et directeur de l'Académie de Berlin. Alors aussi sa carrière fut assurée.

Tant que l'enthousiasme de la philosophie a survécu, ce panthéisme a été au fond très religieux et très fécond. En dépit des railleurs, il agrandit l'horizon de chaque chose. Mais ce même enthousiasme disparu, tout a changé. L'unité de doctrine une fois brisée, il y a des jurisconsultes, des philologues, des métaphysiciens, des théologiens, qui, tous, s'abhorrant les uns les autres, marchent fort habilement dans des directions contraires. Il y a des savants et plus de science. La haine se substitue à l'amour, et l'anarchie à la fraternité. Les sectes se soulèvent et deviennent ennemies déclarées l'une de l'autre, l'école de Munich de l'école de Berlin, les supernaturalistes des rationalistes, les rationalistes des piétistes, les piétistes des mystiques, les mystiques

des méthodistes, les méthodistes de tout le genre humain.

Souvent ces haines systématiques habitent ensemble dans le même village et sous le même toit. A la place de l'héroïsme intellectuel se glissent de petites passions bourgeoises. L'abstraction devient métier, et l'infini, marchandise. Sous leurs titres de cour, chambellans, conseillers, conseillers intimes, conseillers très intimes, qui pourrait aujourd'hui reconnaître les philosophes candides du temps de Mme de Staël? Plutôt vous reconnaîtriez le volontaire de la République dans Mgr le comte la Tulipe de Paul-Louis Courier.

La science a fait comme la liberté; originale et créatrice sous la bure, routinière et paresseuse sous la livrée. On ne connaît point ailleurs cette féodalité fondée en classe sur le droit divin du rudiment et sur les dîmes et corvées du dictionnaire. D'ailleurs, l'horreur de tout changement et le goût que chacun a pour ses aises maintiennent dans un grand nombre les préjugés les plus vulgaires. Si une assemblée politique était formée des membres des universités allemandes, on serait étonné des vues avares et personnelles qu'un tel corps laisserait paraître.

Dans l'isolement où vivent, en Allemagne, la plupart des savants, quand leur propre enthousiasme ne les occupe plus, des amours-propres insondables se développent sous cette bonhomie blonde et candide. Chez nous, en France, la vanité est un sentiment frivole et qui peut être distrait par intervalles. De l'autre côté du Rhin, l'absence de tout événement politique permet à chacun de se contempler, sans avoir jamais à tolérer la

moindre comparaison avec le monde extérieur. Ainsi isolée, la vanité, si elle s'allume, devient une passion profonde, consciencieuse, religieuse, un culte de soi-même qui porte tous les caractères du fanatisme. Malheur à celui qui méconnaîtrait le dieu retiré sous la figure d'un conseiller intime de Cassel ou de Gotha!

Vous avez, sur le chemin d'Alep, trompé la foi d'un Arabe du désert. Sa vengeance est prête; il vous poursuit. Mais votre cheval va vite; le désert est franchi, votre salut est assuré. Vous avez contredit un savant d'outre-Rhin sur les poids et mesures du troisième Pharaon; vous lui avez montré qu'il s'abuse de la valeur d'un siècle et que sa citation de Diodore est erronée; bien plus, la preuve a été publique, le déshonneur patent. N'espérez plus ni paix, ni trêve. Pour vous dérober à cette haine implacable, ni votre vaisseau ni votre cheval ne sont assez rapides. La mort même ne vous défendra pas. Si vous lui échappez vivant, comptez qu'il barbouillera d'encre votre squelette.

Il reste à la science allemande une phase à parcourir, et un progrès à accomplir. Ce progrès consistera à se dépouiller des formules et à quitter la scolastique. Il faut que cette Minerve paresseuse descende de l'Empyrée pour lutter avec le siècle, qu'elle éprouve sa force dans les questions où l'époque actuelle est plongée. Si au lieu d'une déesse elle n'est qu'une faible femme, comme Clorinde, ses premiers coups la trahiront.

La conséquence générale de tout ce qui précède, c'est qu'à mesure que l'Allemagne s'éloignera du pur idéalisme, elle perdra de plus en plus son ori-

ginalité au milieu de l'Europe (1). Ce que nous aimions en elle, c'était son esprit cosmopolite et impartial qui possédait le secret de toutes les formes, l'aspiration élevée de son génie, et par-dessus tout, l'ascendant moral de ses croyances. Comment peut-elle aujourd'hui compter nous intéresser longtemps par le scepticisme et par la fatuité irréligieuse? Que peut-elle apprendre là-dessus à des gens qui possèdent Rabelais et Voltaire? Quoi qu'ils fassent, je défie ces lauréats du matérialisme d'égaler jamais leurs devanciers; l'orgie où se convient les muses tudesques sera trouvée bien frugale après le banquet de Pantagruel et de Candide.

Bientôt l'influence de l'Allemagne ne se distinguera plus du mouvement général du siècle (2). Dans ce chaos d'opinions, d'idées, de poésie, qui s'agite en chaque endroit de l'Europe, comment reconnaître l'élément que chaque peuple y fait entrer? Le spiritualisme du nord, le matérialisme du midi, l'égalité française, l'industrie anglaise, tendent à s'établir et à coexister partout à la fois : qui donnera à ce chaos en ferment la forme et la lumière?

Entraînés au changement avec une inexorable violence, les hommes n'ont aujourd'hui qu'une crainte, celle de se laisser devancer l'un par l'autre vers l'avenir. Imaginez de ce côté du Rhin le système le plus chimérique; demain, sur l'autre rive,

(1) Cette page admirable montre clairement le péril qui attend l'Allemagne, et comment, en s'éloignant de plus en plus de l'ancien idéalisme, elle est destinée à perdre ce qui faisait sa gloire.

(2) C'est ce que nous voyons aujourd'hui. (Note de 1857.)

il sera de beaucoup surpassé à cause de la peur que l'on aura d'être laissé en arrière. Le genre humain marche aujourd'hui à la façon d'une troupe de Bohémiens. Chacun pousse l'autre, afin d'arriver le premier au gîte. De discipline et d'autorité, il n'en est point.

Le monde est, à cette heure, possédé tout entier d'un ardent désir de conquérir par l'industrie la matière et la nature. Maintenant, le spiritualisme pur ayant succombé dans sa patrie en Allemagne, l'entraînement sera complet. Le dernier empêchement est levé. L'équilibre est rompu. Toutes les convoitises vont pencher d'un même côté. Philosophie, poésie, liberté, tout se tait dans l'attente de la soumission de la nature et de l'exploitation du globe. Dans un avenir lointain, quand cette victoire de l'homme sur les forces de la matière sera plus avancée, on sera étonné de lui trouver tant de bornes. L'homme, ce conquérant divin, ne pourra subjuguer tant de choses qu'à la fin un grain de sable, une fièvre quarte, une migraine ne reste le maître du triomphateur. Comme Alexandre, au milieu de sa Babylone sensuelle, il sera saisi d'un dégoût infini, et il ne trouvera pas moins de vide de ce côté qu'il n'en avait trouvé dans les espérances passées. L'éternelle douleur, que l'on dit aujourd'hui endormie, se réveillera sur sa couche éternelle ; car cette matière divinisée toute seule, dont on fait tant de bruit, est une religion de serfs affamés et nouvellement déchaînés, non d'hommes libres et raisonnables

L'humanité privée de Dieu s'adore aujourd'hui de la meilleure foi du monde. Combien cette infatuation durera-t-elle ? Qui le sait ? qui se soucie de

le savoir? et qui voudrait le dire? Ce qu'il y a de sûr, c'est que ce Dieu nouveau se réveillera un jour, après la fête, sur son autel pauvre, nu, pleurant, gémissant, et Gros Jean comme devant.

V

Entre la France et l'Allemagne, la seule question qui, après toutes les autres, restera longtemps pendante, est celle des *bords du Rhin*. Il est naturel que, des deux côtés, on y mette la même obstination; de quelque manière que l'avenir la résolve, les poètes au moins conservent sur elle un droit qu'ils peuvent toujours revendiquer; c'est ce que l'on a tenté de faire dans les stances suivantes, par lesquelles nous terminerons cet aperçu, d'où nous avons cherché à éloigner tout souvenir irritant ou amer.

LES BORDS DU RHIN

Il est une vallée où les biches vont boire
Au pied des châteaux forts, où dans son cor d'ivoire
L'Écho fait retentir les jours qui ne sont plus;
Les Sylphes diligents, dont notre âge se raille,
Les nains ensorcelés sous leur cotte de maille,
S'y suspendent encore aux balcons vermoulus.

Il est une vallée où la rose mystique
Croît encor sans culture, où sur la basilique
Parmi les verts tilleuls s'abaisse l'arc-en-ciel.
Tous les morts rejetés du souvenir des hommes,
Tous les espoirs chassés du désert où nous sommes,
S'abritent, les pieds nus, sous le gothique autel.

Il est un fleuve saint où navigue le cygne,
Où l'amandier en fleur se marie à la vigne,
Où l'Ondine en son île attire le pêcheur.
L'ambre croît sur la rive; et dans les cathédrales
Les anges ont ployé leurs ailes colossales,
Ainsi que la cigogne au toit du laboureur.

Quand l'année achevée a fané sa couronne,
Et que le cœur se plaint aux brises de l'automne,
Dans la cuve du Rhin fermente un vin doré.
Nains! barbouillez de lie en vos coupes de pierre
Vos tudesques blasons! dans sa niche de lierre,
Chancelle des vieux temps le fantôme enivré.

Les femmes sont les sœurs des fleurs de la vallée.
De l'éternel amour la colombe envolée
Boit au bord de leur bouche et s'endort sur leur cœur.
Leur front pâle est baissé; blonde est leur chevelure;
Et comme un vieux guerrier que berce leur murmure,
Le fleuve à leurs fuseaux suspend son flot rêveur.

Comme le bruit du vent dans les feuilles d'automne,
Leur parler étranger dont l'oreille s'étonne,
Par degrés vous émeut d'un son plaintif et lent.
Au fond de tous leurs mots qu'un soupir entrecoupe,
Comme une perle au fond d'une sonore coupe,
Amour, amour, amour, retentit en tremblant.

Mais ce fleuve profond où navigue le cygne,
Cette vallée en fleurs que parfume la vigne,
Ces bois, cette prairie et ces bords sont à nous.
Ils sont à nous, amis, par le sang de nos pères,
Par la borne d'airain arrachée aux frontières,
Par le mot du serment de vingt rois à genoux.

Oui, ces monts sont à nous, notre ombre les domine;
Oui, ces fleurs sont à nous, nous en gardons l'épine;
Oui, ces champs sont à nous, nos morts y sont couchés.
Peuple, rappelle-toi, debout sur ce rivage,
Ainsi qu'un vendangeur qui revient de l'ouvrage,
Quand tu lavais ton front parmi ces joncs penchés.

Dans la voix de l'Écho ta voix résonne encore;
Les gnomes féodaux du drapeau tricolore
Vont aiguiser la lance au bord des vieilles tours.
Pour toi plus d'une coupe, en ton nom promenée,
Quand les verrous sont clos, de houblon couronnée,
Se vide et se remplit des regrets des vieux jours.

Assis sur la montagne où s'amasse l'orage,
Ainsi qu'un bon pasteur qui garde un héritage,
Je suis des yeux ces flots moins vagabonds que moi (1).
Je respire en passant les roses qui fleurissent,
Je compte sur le cep les raisins qui mûrissent,
Et les petits chevreaux qui grandissent pour toi.

Cependant, à mes pieds, sous l'ombrage qui tremble,
Chevreaux, vignes, moissons et fleurs croissent ensemble,
Vieux murs, fleuves, forêts, tours, gothiques vitraux,
Barques de pèlerins, chants de cloches bénies,
Pour les enchaîner tous aux mêmes harmonies,
Il ne faut que le chant des frêles chalumeaux.

Mais, si tu l'oubliais, le fleuve de ta gloire,
Peuple au long avenir, à la courte mémoire,
Au lieu des chalumeaux, une trompe d'airain,
La nuit, le jour, semblable à celle de l'archange,
Jusqu'à ta sourde oreille où tout s'efface et change,
Immense, porterait l'immense écho du Rhin.

(1) Il y a dans ces vers un ressouvenir de *l'Isolement* de Lamartine.

DE L'UNITÉ

DES

LITTÉRATURES MODERNES

Cet article a été écrit à Charolles en juillet 1838; il a paru dans la *Revue des Deux Mondes* le 1er août; il est réimprimé de nouveau, avec très peu de modifications, dans le volume *Allemagne et Italie* (1839) (1). Nous renvoyons à l'*Avertissement* de cette présente édition, où nous expliquons pour quelles raisons nous l'avons maintenu, en le mettant à la place qu'il doit occuper chronologiquement dans la série des articles concernant l'Allemagne.

Quinet est dans toute la maturité de son talent. Il a fait paraître cette année-là, en mars 1838 (1), son poème de *Prométhée* (2). La *Revue* du 1er février a publié la préface du poème; le 1er décembre de la même année, elle publiera l'article *De la Vie de Jésus du docteur Strauss*. L'Université de Strasbourg a le plus grand désir de s'adjoindre Quinet comme professeur. Mais il préfère Lyon; à la fin de 1838, grâce à Michelet, grâce à Villemain, devenu ministre de l'Instruc-

(1) Dans les *Œuvres complètes*, t. VII *(Les Roumains. — Allemagne et Italie)*, il porte le numéro XVI et il est le dernier article de la série *Allemagne*, où il vient après *De la Teutomanie*.
(2) A Paris, chez Bonnaire.

tion publique, sa nomination à la Faculté est décidée. En attendant, il se retire à Heidelberg, où il écrit ses thèses (1). Nulle période de sa vie n'est plus calme ni plus féconde.

Cette maîtrise éclate du commencement à la fin de l'article. Quinet s'élève au-dessus des querelles d'écoles, qui jadis ont divisé romantiques et classiques. Avec un bon sens éminemment français, il venge notre dix-septième siècle des injures que nous-mêmes, hélas! lui avions prodiguées. Il fait justice de ses non moins étranges défenseurs, qui le représentaient comme isolé dans le temps, sans rapports avec ce qui précède et ce qui suit. Dans un effort de pensée auquel il faut rendre hommage, il montre le même esprit humain qui circule sans cesse de Voltaire à Gœthe, de Rousseau à Byron, d'Ossian ou de Milton à Chateaubriand. Il nous invite à élever dans notre pensée « un vaste panthéon, où seront admises toutes les formes du beau ».

Quel plus noble idéal à proposer à ceux qui, reniant le génie de la France, s'enthousiasmaient pour l'Allemagne sans la comprendre et sans voir ce qu'elle devait elle-même à la France? Quelle plus belle réponse aux chauvins d'outre-Rhin, que bientôt il allait démasquer dans la *Teutomanie* et qui oubliaient, dans leur vanité énorme, tout ce que cette France avait fait pour l'humanité et pour eux-mêmes? Détail curieux, ce remarquable article, d'une pensée si haute, fut payé par la *Revue des Deux Mondes*... cent francs! C'est ce que nous apprend une lettre de Michelet à Quinet du 17 décembre 1838 : « Votre lettre reçue, mon cher ami, mon père a été immédiatement chez Buloz, qui a payé *De l'Unité de la littérature* 100 francs...

(1) La thèse latine : *De indicæ poesis antiquissimæ natura et indole*; la thèse française de philosophie : *Essai d'une classification des arts*.

Je vous engage, ajoute Michelet, soit dit en passant, à exiger des conditions plus raisonnables. »

Mais la *Revue* n'avait pas encore plus de deux mille souscripteurs, Quinet était peu exigeant et Buloz fort économe !

DE L'UNITÉ

DES

LITTÉRATURES MODERNES

L'histoire littéraire n'a été longtemps, en France, que le tableau des époques de Périclès, d'Auguste, de Léon X, de Louis XIV : tout ce qui entrait dans cette division était l'objet naturel et ordinaire de la critique; au contraire, ce que cette classification n'embrassait pas était négligé ou plutôt retranché de la tradition, et passait pour faux ou inutile. Sur ce principe, la poésie orientale, l'espagnole, l'anglaise, l'allemande et même, jusqu'à un certain point, l'italienne avant Pétrarque, la française avant Malherbe, furent considérées comme de bizarres exceptions, qui, ne pouvant trouver de place dans la nomenclature accoutumée, étaient dans l'art ce que les monstres sont dans la nature. D'ailleurs, ce petit nombre d'époques choisies, et que l'on appelait justement les grands siècles, étaient presque toujours envisagées indépendamment l'une de l'autre. Ni liens, ni traditions ne les unissaient dans l'esprit des

commentateurs ; l'une après l'autre, chacune d'elles apparaissait comme une génération spontanée, qui, n'ayant point eu d'ancêtres, n'avait point de successeurs.

Le siècle auquel ce genre de critique a surtout été appliqué est celui de Louis XIV. Sujet ordinaire de la discussion des écoles, souvent il est devenu, sous la plume des écrivains, un argument que chacun faisait tourner au profit de son système ou de ses œuvres. Le moyen le plus ordinaire pour cela était de l'isoler, comme un point unique dans la durée. On s'efforçait d'en faire ressortir les différences d'avec tout ce qui l'entourait; par là, on croyait le grandir. En le séparant de ses origines naturelles, des traditions du christianisme et de la féodalité, on lui faisait une condition différente de celles de tous les autres siècles. Il semblait naître de lui-même, couronné de ses mains, naturellement et nécessairement investi d'une sorte de royauté légitime sur toutes les autres parties du temps; monarque absolu de la durée, qui, ne devant rien qu'à soi, rapportant tout à soi, sans relation avec le passé, sans penchant pour l'avenir, aurait pu dire sur son trône solitaire, en changeant le mot de son héros : « L'éternité, c'est moi ! »

Ainsi, cette époque était comme suspendue et égarée dans le temps; ou, ce qui revient au même, si l'on cherchait quelque part ses origines, on les trouvait toutes dans le siècle d'Auguste. En vain dix-sept cents ans les séparaient; cet intervalle semblait un espace vide à travers lequel ces deux époques jetées sur le même plan, et, pour ainsi dire, dans le même moule, pouvaient sans obstacle se rapprocher et s'étreindre. Le génie chrétien,

qui était au fond du dix-septième siècle, fut négligé par la critique, qui étala, au contraire, à plaisir, les ressemblances de la poétique de ce temps avec la poétique païenne. On se figurait dans Rome une antiquité moderne, dans Versailles une France antique; et sur ce terrain imaginaire, abrégeant des deux côtés la distance qui séparait Auguste de Louis XIV, on confondait ces deux civilisations dans une alliance doublement impossible. Séparée par un abîme de l'esprit des littératures étrangères, l'époque française paraissait faite, comme le disait Voltaire, pour servir *de reproche à toutes les autres*; et sur ce fondement on heurta pendant cinquante ans les doctrines et les noms, Racine contre Shakspeare, Boileau contre Dante, Corneille contre Calderon. Détourné de son caractère social, le siècle de Louis XIV devint une sorte de bélier antique incessamment dressé contre tous les monuments du génie moderne, dans le reste de l'Europe.

Cette tendance avait été celle du dix-huitième siècle; accrue et imposée par Voltaire, elle devint bientôt générale; les peuples étrangers renièrent leur passé pour se plier à l'imitation de la poétique de Versailles. Comme autant de barbares, ils s'attelèrent, captifs, au char du siècle de Louis XIV, et, les mains liées, ils ornèrent volontairement ce triomphe. Il y eut un moment où Boileau régna sans partage depuis Cadix jusqu'à Pétersbourg. Mais cette soumission dura peu; la réaction ne manqua pas d'éclater; elle eut pour chef Lessing. Cette révolution dans la critique fit paraître, à quelques égards, plus d'intolérance que l'école qui l'avait précédée. A l'inspiration qui se révélait chez les étrangers, se mêlaient les souffrances de

l'orgueil national trop longtemps comprimé ; aussi, cette révolution dans les lettres eut-elle quelque chose de l'effervescence d'une révolution politique ou religieuse.

C'est avec une sorte de fureur qu'on déchira le testament du grand siècle. Klopstock puisa dans ses rancunes une partie de son ardeur lyrique. Dans une épître fameuse, Schiller acheva de détrôner en Allemagne les modèles français, qu'il appelait les faux dieux. Les deux Schlegel prêtèrent aux passions des poètes le secours de l'érudition et des systèmes. Traqué dans son gîte, le vieux siècle fut à son tour renversé et dépouillé. Il n'y eut si mince critique, portant bât, qui ne donnât son coup de pied au lion terrassé. Corneille, Racine, Boileau, Voltaire, durent alors céder à Shakspeare, à Dante, à Calderon, à Gœthe. Or, cette réaction ne s'arrêta pas en Allemagne; elle passa en Angleterre, où elle produisit les Walter Scott, les Byron, l'école des Lacs. Avec Mme de Staël elle parvint bientôt en France. Qui ne se rappelle le moment où celle-ci parut tout occupée de se dépouiller elle-même de ses souvenirs accoutumés? Dans la hâte que l'on avait d'embrasser l'avenir, on rejetait le passé comme un obstacle ou un reproche.

De nos jours, cet abandon de la tradition française, cette conversion à l'influence des modèles étrangers, n'ayant pas produit, en un moment, tout ce que l'on semblait en attendre, beaucoup d'esprits commencent à hésiter dans leurs entreprises. Ils se demandent s'il ne conviendrait pas de renier ce que l'on vient d'adorer; et, renonçant aux hardies aventures, s'il ne serait pas opportun

de rentrer dans le passé pour y chercher un refuge contre le découragement des uns et la témérité des autres. La critique, flottant ainsi de doctrine en doctrine, de réaction en réaction, d'intolérance en intolérance, également incapable de fonder ou de détruire, ne sait que s'annuler elle-même au sein d'une perpétuelle mobilité : ce qui explique pourquoi, malgré l'esprit de raisonnement propre à notre époque, la poésie s'y est plus souvent rencontrée que l'art d'en bien juger. Gœthe, Byron, Chateaubriand ont paru en même temps ; mais du choc continuel des écoles, quelle doctrine, quelle poétique a-t-on vu sortir? Et, de bonne foi, où est le critique, en Europe, depuis Lessing?

Pour sortir de cette extrémité, il semble qu'il reste un seul moyen, qui est d'envisager si les deux écoles, jusqu'à présent aux prises, et toutes deux invincibles l'une par l'autre, n'ont pas un principe commun, également faux dans l'une et dans l'autre. Or, si l'on poursuit cette recherche, il n'est pas difficile de découvrir qu'en effet ces doctrines opposées reposent sur la même idée, ou plutôt sur la même hypothèse, et qu'elles sont incompatibles parce qu'elles ont le même vice. Cette idée, propre à l'une et à l'autre, est celle-ci : que le siècle de Louis XIV, sujet de tout le débat, est sans lien visible avec le moyen âge, sans relation intime avec les origines de l'humanité moderne, qu'il n'est point de la même famille que les siècles qui le précèdent et que ceux qui le suivent, que ses tendances véritables d'art et d'imagination se rattachent au siècle d'Auguste. Car la même idée qui servait à ses partisans pour l'isoler de la foule et l'élever au-dessus des monuments des

littératures étrangères, servait au contraire à ses adversaires pour le rabaisser et l'exclure des sympathies des peuples modernes. Ce que les uns appelaient génie d'imitation, les autres l'appelaient artifice. Ce qui passait ici pour antique passait là pour suranné. La bienséance était travestie en froideur, la science en plagiat. Des deux côtés, l'on s'était réuni pour arracher au chêne gaulois ses racines dans le sol de l'Europe. Le moyen, après cela, de s'étonner qu'il eût paru céder si vite à la première tempête!

En un mot, l'art du siècle de Louis XIV a-t-il sa place naturelle dans la tradition féodale et chrétienne? Est-il né, au cœur de l'humanité, des sentiments propres à nos temps, communs à nous et aux peuples étrangers? ou bien, détaché de la chaîne des âges, né de lui seul ou du hasard, interrompt-il, brise-t-il, par une exception éclatante, la série continue des formes du passé, semblable par là à ces êtres auxquels on ne découvre point d'analogue prochain dans l'échelle de l'organisation? En d'autres termes, les doctrines de cette époque sont-elles si exclusivement nationales, qu'elles ne peuvent avoir rien de commun avec la poétique italienne, avec l'anglaise, l'allemande ou l'espagnole? La tradition de l'art français doit-elle et peut-elle s'alimenter uniquement de sa propre substance? et éternellement borné à lui seul, sans nul concours étranger, le siècle de Louis XIV est-il condamné à un magnifique ostracisme au sein de l'humanité moderne? Les uns disent : « C'est une idole qu'il faut adorer »; les autres : « C'est une momie qu'il faut ensevelir. » Ne serait-il pas plus vrai de dire : « C'est une tradition vivante qui s'allie

et se plie éternellement au génie de l'avenir? »

La réponse à ces questions serait bien facile si l'on se contentait d'interroger les critiques qui se sont faits, de leur propre autorité, les courtisans officiels, ou, pour mieux dire, les *grands maîtres de cérémonie* du grand siècle : suivant eux, quelle idée devrait-on se former du caractère et des habitudes d'esprit de ce temps? Un génie prudent, il est vrai, un goût tempéré par un bon sens infaillible, une langue plutôt ornée que riche, de la science, de l'étude, de la maturité, de la circonspection; d'ailleurs, peu d'élévation, encore moins d'étendue, point d'élan ni de sublimes témérités. Ce ne seraient partout que chaînes, entraves, barrières, assujettissement; un échafaudage de règles, de restrictions, de servitude, partout substitué à l'image de la sage et heureuse liberté du génie, un art janséniste emprisonné dans une royale bastille. En vain l'âme étouffée sous cet amas de règles arbitraires, tendues autour d'elle comme autant de pièges, aspirerait à l'air libre. Cette indépendance aurait été en effet le partage des Grecs; ils auraient pu, d'une marche légère, gravir les hauteurs de l'art, et le cheval aux flancs ailés aurait été pour eux une vérité littérale. Les étrangers auraient aussi le droit de risquer leur esprit dans les sublimes spéculations : devant eux s'ouvrirait la carrière des pensées hardies; mais le génie français serait d'une tout autre nature; comme Louis XIV retenu au bord du grand fleuve, pendant la bataille, vainement il

Se plaint de sa grandeur qui l'enchaîne au rivage.

L'eau, l'air, le ciel lui sont interdits ; il ne pourrait, sans se compromettre, ni courir ni voler ; à peine lui permettent-ils de marcher, tant leurs imaginations effarouchées supposent d'embûches autour de lui, tant ils aperçoivent en chaque chose de périls pour sa constitution ! Ils savent exactement le nombre d'images qu'il peut supporter sans peine ; non seulement ils lui comptent les métaphores, mais ils lui mesurent aussi par avance la part d'idées, de sentiments, de philosophie, d'imagination, d'amour, de poésie, de religion, qu'il est en état d'endurer. Ils lui tracent doctement pour enceinte la borne de leur intelligence, et ils disent au flot : « Tu n'iras pas plus loin. » Ils enlacent le géant Gulliver des mille petits fils de leur entendement, et, après ce beau travail, quand ils l'ont ainsi lié, enchaîné, muselé, ils triomphent de l'avoir ramené à leur hauteur ; et c'est cette affreuse impuissance de rien oser à laquelle ils le supposent réduit, c'est cet excès d'indigence morale, qu'ils exaltent comme la marque de la supériorité de l'esprit français sur tous les autres ! Oh ! les maladroits admirateurs ! Qui n'aimerait mieux d'habiles adversaires ?

Ils n'altèrent pas moins les plus belles plantes de l'intelligence humaine que les faiseurs de systèmes n'altèrent dans leurs classifications les plantes des forêts : les siècles dorment dans leurs fausses théories comme les nobles végétaux dans le fond d'un herbier. Qui pourrait reconnaître sans effort, à ces restes flétris, les fleurs printanières de la montagne ? où sont leurs rapports avec la terre et l'eau, et le soleil ? De même, qui pourrait reconnaître dans ces lambeaux de systèmes les œuvres

éternellement vivantes de la pensée? Que sont devenues leurs relations avec les temps et les choses, et le grand horizon des destinées humaines?

Le dix-septième siècle a encore aujourd'hui pour commentateur le dix-huitième, qui partout le refait à son image.

En effet, si l'on peut affirmer quelque chose, c'est, au contraire, que les pensées du siècle de Louis XIV sont naturellement ailées à la manière de celles de Platon. Au souffle de la philosophie de Descartes, elles s'élèvent d'un facile essor. Ce n'est pas seulement Malebranche, Pascal et les tristes reclus de Port-Royal qui sont emportés sur ces hauteurs; les gens du monde s'y rencontrent aussi, comme à une fête de l'intelligence. Et si cette époque a une supériorité évidente sur les temps qui l'ont suivie, si les moindres circonstances de la vie y sont ornées d'une sorte d'élégance morale qui semble émaner de l'intérieur même des choses, c'est que tout ou presque tout était saisi de cette sublime folie de l'idéalisme que l'on a tant reprochée, de nos jours, à quelques écoles étrangères.

A vrai dire, le siècle de Louis XIV n'a le visage composé, pédantesque et contraint, que dans les livres des commentateurs et sur le banc des écoles littéraires; hors de là, je le trouve bien plus conforme à ce qu'en disait un correspondant de Mme de Sévigné : « Le siècle est fort plaisant. Il est régulier et irrégulier, dévot et impie, adonné aux hommes et aux femmes, enfin de toutes sortes de genres de vie. » C'est en effet son caractère que cette multiplicité de figures et de types. Au lieu d'appartenir exclusivement à une idée, c'est le

siècle des transitions et des nuances par excellence. Plus près du goût de l'antiquité que les hommes d'aujourd'hui, plus près du génie moderne que les écoles de la Renaissance, au lieu de diviser les temps, il les unit, et l'idée qu'il s'en fait est celle d'une composition harmonieuse de la Providence. Sociable par instinct, il a des relations et des convenances avec tous les foyers de la civilisation. Placé comme une porte triomphale à l'issue des temps anciens, à l'entrée des temps modernes, il conduit à l'antiquité avec Boileau, au moyen âge avec La Fontaine, à l'avenir avec Fénelon, à la foi avec Bossuet, au doute avec Bayle, au sensualisme avec Gassendi, au monde avec Saint-Simon, au cloître avec Bourdaloue. Comme je l'ai dit plus haut, il s'appuie sur la philosophie de Descartes, laquelle repose elle-même sur le doute universel, en sorte que la foi de cette époque touche par un point au scepticisme de la nôtre.

D'ailleurs, pour le rattacher à d'autres temps, la scolastique du treizième siècle survit dans les sermonnaires, l'esprit de chevalerie dans les inventions du théâtre. La pièce par laquelle le génie français commence à éclater, le *Cid*, n'est-elle pas puisée au cœur même du moyen âge? Loin même que la féodalité soit entièrement extirpée de l'esprit de ce temps, qu'est-ce que cette galanterie tant reprochée à notre scène, si ce n'est l'héritage des passions affaiblies et surannées des romans de Charlemagne et de la cour d'Arthus? Aricie, Junie, ne sont-elles pas de la même famille que les châtelaines de nos trouvères? Le sentiment des aventures, l'amour des vieilles tourelles, des grands coups d'épée, où parurent-ils jamais mieux et plus

naturellement que dans les lettres de Mme de Sévigné? Où l'épopée des serfs, l'apologue, s'est-elle montrée avec plus d'indépendance que dans la langue moitié féodale, moitié homérique de La Fontaine? Croit-on sincèrement que l'auteur d'*Athalie* n'est pas plus près de Milton que de Sophocle? Ce siècle est d'une nature si composée, si mêlée, que chacun de ses personnages porte en lui plusieurs hommes. Je crois apercevoir que dans Malebranche il y a du Platon et du saint Paul, dans Bossuet de l'Isaïe et du saint Bernard. Ce qui fait l'originalité de cette époque, c'est l'accord de deux civilisations, de deux religions, ou plutôt de deux mondes, que l'on retrouve dans chaque monument. Pascal est le seul homme dans lequel ces deux génies et ces deux voix ne soient pas harmonieusement mariés et confondus. La scolastique se débat en lui contre le scepticisme, saint Thomas contre Descartes, le Moyen Age contre la Renaissance. De là, le caractère poignant de sa philosophie; ce n'est pas un système, c'est un drame.

Ainsi, le siècle de Louis XIV tient aux origines et aux littératures des peuples modernes par la chevalerie, par la philosophie, par la religion, en un mot, par tous les liens de la pensée et de la tradition. Chez lui, les apparences seules sont païennes; l'âme est toute chrétienne.

Avez-vous jamais considéré, à Rome, de quelque colline éloignée, la coupole de Saint-Pierre? L'ordre d'architecture, le dôme romain, jusqu'à l'éclat des marbres, au luxe des colonnes, tout vous dit que vous avez devant les yeux un temple païen. Montez les degrés qui mènent au seuil;

entr'ouvrez les portes de bronze : vous découvrez d'abord, sous ce toit profane, la croix sur chaque autel, les aubes et les surplis des prêtres. Vous entendez les *Litanies* et le *Dies iræ* retentir sous ces piliers corinthiens. Mais ce n'est point assez. Avancez encore quelques pas dans l'enceinte. Sous le dôme enlevé au Panthéon, ce sanctuaire de l'idolâtrie grecque et latine, qui trouvez-vous debout en face de l'autel? L'homme en qui se personnifie par excellence le génie du catholicisme et du moyen âge, le pape! Il en est ainsi du siècle de Louis XIV. Ne consultez que les dehors, tout est païen; pénétrez dans son sein, sous la voûte d'Auguste, vous trouverez debout le génie de l'humanité moderne.

Ne serait-il pas étrange, en effet, que l'unité de la civilisation nouvelle eût paru dans la politique, dans l'industrie, dans la guerre même, c'est-à-dire partout, excepté dans l'art! Au contraire, cette unité s'est montrée avec éclat, et pour ne plus disparaître, dès le milieu du moyen âge. Vers le treizième siècle, les éléments plus ou moins opposés du génie des peuples s'étaient réunis et fondus dans un même type. Déjà une même architecture, la gothique, s'était formée depuis les confins de l'Andalousie jusqu'aux extrémités de la Suède. Dans la poésie, on vit la même tendance. Les poèmes chevaleresques, fondés partout sur les mêmes traditions, ont revêtu la même forme dans toute l'Europe. L'Italie, l'Allemagne, la France, l'Espagne, ne faisaient alors que se traduire l'une l'autre; en sorte qu'il y eut un moment où tous les peuples modernes eurent la même architecture et la même épopée. Ces deux types, partout les

mêmes, étaient, pour ainsi dire, le fond d'une organisation partout semblable, laquelle a pu se prêter plus tard, suivant les temps et les lieux, à des diversités de goût, d'ornements, de styles, qui n'ont affecté que la surface des arts.

Ceci est vrai surtout de l'architecture; car ses monuments sont, pour l'histoire de l'humanité, ce que les ossements fossiles sont pour l'histoire de la nature. C'est par eux que l'on peut, d'un regard, apprécier les analogies des époques, mesurer, constater les différences de l'organisation des peuples dont il ne reste aucun autre vestige. Les indices ordinaires, lois, usages, traditions, sont changeants ou incertains; ceux-là sont immuables comme le squelette même du passé. Les peuples qui ont la même architecture ne font véritablement qu'une même société, de même que les animaux qui ont la même structure interne, ne font, malgré les différences extérieures, qu'une même espèce ou une même famille.

Il eût suffi de remarquer la parfaite conformité des temples de Rome et d'Athènes pour prononcer que ces deux villes, malgré tout ce qui les sépare, ne font qu'une même cité. Sur le même principe, il eût suffi de voir la cathédrale du moyen âge couvrir l'Europe de son type immuable pour affirmer que les peuples modernes, différents par l'apparence, appartiennent à la même unité sociale, laquelle devait tôt ou tard se développer et reparaître dans leurs systèmes politiques et dans leurs œuvres d'art.

Ce qui a pu nous abuser à cet égard, c'est que l'on a porté dans l'art les mêmes passions que dans la religion, et qu'à l'exemple des sectes, les

écoles modernes, oubliant les points qui les unissent, n'ont plus considéré que ceux qui les séparent. Plus je réfléchis à ce sujet, plus je me persuade que, si un ancien eût pu assister à nos débats, c'est la face opposée de la question qui l'eût surtout frappé. « Vous vous flattez vainement de nous ressembler, eût-il dit aux uns. Nous vous laissons votre gloire; gardez aussi vos fautes. Vous avez pris la peau du lion, non le cœur. » Aux autres il eût dit : « Vous ne reconnaissez plus vos sentiments, vos désirs, vos passions, parce qu'ils sont couverts de notre dépouille. Pour des gens qui ont l'ambition de la profondeur, ce leurre n'est guère supportable. Dans le fond, je vois bien, par exemple, que l'Iphigénie française et l'Iphigénie allemande sont sœurs; mais ne vous figurez, ni les uns ni les autres, qu'elles soient filles de notre Agamemnon. Je ne doute pas non plus que Chimène, et l'amante de Roméo, et Pauline, et Desdémone, ne soient sorties de la même origine que celles auxquelles vous avez laissé les noms d'Andromaque, d'Hermione, de Junie! Sous des masques divers, je trouve en chacune d'elles le même fond de langueurs inexprimables et de molles pensées que nos femmes n'ont jamais connu. Les différences de goût, de style, d'écoles, qui vous divisent, vous paraissent immenses; tenez-vous assurés qu'elles sont bien superficielles, en comparaison de celles qui vous séparent de nous. Celles-ci tiennent à ce que les choses ont de plus intime; celles-là, au contraire, s'effacent dans l'impression d'un même sentiment que je démêle au fond de toutes vos œuvres; et je suppose que cette pensée, qui est, pour ainsi dire, la substance

dont vous vous nourrissez tous, n'est autre chose que cette religion nouvelle et extraordinaire que vous avez voulu autrefois nous imposer. Ne nous troublez donc plus de vos querelles dans cet heureux Élysée que votre Fénelon vous a si bien dépeint. Le Christ qui vous unit, nous sépare à jamais. »

Au fond, la guerre que l'on a instituée entre les écoles modernes n'est rien qu'une guerre civile. Racine, Molière et Shakspeare, Voltaire et Gœthe, Corneille et Calderon sont frères. Qu'a-t-il servi de faire descendre dans le cirque ces invulnérables gladiateurs? La barbarie anglaise, l'enflure espagnole, le clinquant italien, l'obscurité allemande, la frivolité française, ces commodes aphorismes, n'ont-il pas été assez souvent opposés, heurtés, usés les uns contre les autres? Longtemps ce fut là le résumé de toute la critique : on ne se connaissait les uns les autres que par ces côtés. N'a-t-on pas vu assez clairement combien vaine, combien puérile est cette querelle? Depuis que l'on bataille si tristement dans le vide, quelle est la renommée qu'aient renversée nos vaniteux systèmes? On doit être désormais convaincu que ces batailles de demi-dieux ne laissent point de morts. N'est-il pas temps de se décider à laisser vivre ces immortels? Élevons, agrandissons nos théories pour les y tous admettre; aussi bien, ils ne se rapetisseront pas eux-mêmes pour le plaisir d'y figurer.

Je ne remarque pas que les anciens, pour avoir eu deux époques, la grecque et la romaine, aient prétendu ruiner Homère par Virgile, ou Hérodote par Tite-Live, ou Théocrite par Lucrèce. Au con-

traire, ils ont pénétré, d'un regard, jusqu'au principe qui était commun à ces deux civilisations; et, sur cette base, ils ont établi un vaste système de critique qui, embrassant toutes les formes de l'antiquité, n'avait besoin de la mutiler en aucune partie. Partout où ils ont trouvé le même polythéisme, ils ont reconnu le même art, et, de la ressemblance des dieux, ils ont conclu la parenté des peuples.

Quant aux modernes, c'est l'excès même de leur analogie qui les divise. Plus on se ressemble dans le fond, plus on tient à se montrer unique et séparé dans l'apparence. Aussi ne serais-je point étonné que quelques esprits vinssent à penser que les écrivains du siècle de Louis XIV acquéraient, dans cet ostracisme où les laissait la critique, un prestige digne de regret. On trouvait doux d'avoir en quelque sorte, à son foyer, ses génies familiers, avec lesquels on avait fini par être seuls d'intelligence. De cette privauté absolue on tirait pour soi une preuve infaillible de supériorité. Mais c'est précisément cette solitude d'orgueil qui doit cesser. La place de ces hommes est au foyer, non d'un peuple, mais de l'humanité.

En effet, les siècles ne peuvent se passer de la vie de relation, non plus que les êtres réels. Ces fils de la durée ne sont véritablement qu'une même famille; ils s'expliquent, ils s'exaltent réciproquement. Comme les heures, ils se tiennent enchaînés autour du trône du jour qui n'a point eu de levant et qui n'aura point de couchant. La lumière des uns rejaillit sur celle des autres, et la gloire véritable ressemble ainsi au séjour de l'éternité. Tout y est paix, sérénité, harmonie, et

c'est parce que nous habitons loin de là que nous nous figurons la discorde entre les héros de l'intelligence qui y font leur demeure. Si nous les comprenions mieux, si nous pénétrions mieux jusqu'en leurs seins, nous verrions d'une vue certaine qu'ils sont tous naturellement proches, amis et frères les uns des autres.

Élevons donc dans notre pensée un vaste panthéon, où seront admises toutes les formes du beau. Dominant les rivalités, les inimitiés, les antipathies des climats, des temps, des lieux, aspirons à l'esprit universellement un qui habite dans les œuvres inspirées de chaque peuple. Jusqu'ici le genre humain a été en guerre avec lui-même, et, dans ces régions suprêmes de la poésie où il semble que devrait régner l'éternelle paix, le conflit a été le plus obstiné.

Par une illusion semblable, on a cru longtemps qu'il y a dans la nature autant de génies différents que de monts et de vallées. Pas un arbre, pas un fleuve, pas un rocher qui n'eût alors son démon particulier : tout était discorde, et l'harmonie n'était nulle part. Mais de l'idée de ces génies divers on s'est élevé à celle d'un même génie partout présent dans la nature; et, de ce moment, le monde, faussement partagé, a semblé rentrer dans l'ordre et l'immuable paix.

Ainsi, de chaque œuvre immortelle de l'humanité, on s'élèvera tôt ou tard à la pensée d'une même inspiration, d'une même vie, universellement présente et agissant dans cet autre univers que l'on nomme l'art; et la même muse, je veux dire la même Providence, que l'on découvre dans les œuvres de la nature morte, se montrera dans

les œuvres de la pensée. Si vous supposez, sous l'instinct de l'animal, le plan d'une intelligence une et souveraine, ne l'apercevrez-vous pas, à plus forte raison, dans cet autre instinct d'où sortent les prodiges de l'art humain? Et le Dieu qui est présent dans le nid de la fourmi, dans l'alvéole de l'abeille, dans la hutte du castor, serait-il absent de l'*Iliade*, ou des poèmes d'*Athalie* et de *Faust?* C'est par là que la critique rentre dans la philosophie et dans la religion. Ce n'est peut-être pas la poétique de La Harpe ou de Blair; mais assurément c'est celle d'Aristote, de Bacon, de Pascal et de Fénelon.

Dans la nuit de l'intelligence humaine, les noms d'Homère et de Shakspeare, de Dante et de Corneille, de Voltaire et de Gœthe, étoiles vivantes, empruntent leur lumière d'un même foyer. Les routes sont diverses pour tous. Mais qui jamais a songé à mettre la discorde entre l'étoile du Nord et l'étoile du Midi? Le lion et le bélier, la licorne et le sagittaire, ne vivent-ils pas en paix dans le désert des cieux?

Si le temps dans lequel nous vivons a quelque valeur, ce sera assurément parce qu'il achèvera de mettre pleinement en lumière cette unité du génie des modernes. Alors que la critique continuait de tout diviser, les œuvres les plus intelligentes rapprochaient déjà les instincts des peuples. Au grand banquet social, la même coupe servait à tous. Est-il un seul écrivain de notre temps qui n'ait, à sa manière, contribué à sceller cette alliance? Qui ne voit tout ce que Gœthe doit à Voltaire et Byron à Rousseau? M. de Chateaubriand n'offre-t-il pas le mélange de l'influence anglaise et de l'esprit français, des hardiesses d'Ossian et des traditions de

Port-Royal? Mme de Staël ne tient-elle pas également de Genève et de Weimar? Walter Scott n'a-t-il pas commencé sa carrière d'enchantements par la traduction d'une pièce de Gœthe? Si l'on décomposait le caractère de la plupart des contemporains, on trouverait de semblables alliances en chacun d'eux.

Pour ne parler que des étrangers, qu'est-ce que le drame de Schiller, si ce n'est l'union passionnée du système de Shakspeare et de l'esprit critique de Lessing? Qu'est-ce que la poésie de Tieck, si ce n'est un reflet de l'imagination espagnole versé dans l'âme et dans le style d'un trouvère saxon? N'est-il pas évident que l'Allemagne est mêlée à l'Italie dans Manzoni, à l'Orient dans Ruckert, à la France dans Heine, à l'Angleterre dans Shelley, Coleridge, Wordsworth, au Danemark dans Œhlenschlaeger, à la Pologne dans Mickiewicz? Les refrains de Béranger sont répétés dans le Caucase, et j'ai trouvé la métaphysique de Kant dans les roseaux de l'Eurotas.

La discussion philosophique, religieuse, littéraire n'est plus, comme dans le dix-huitième siècle, renfermée dans le salon de Mme de Tencin ou de Mme du Deffant. Elle s'agite en même temps entre Paris, Londres, Berlin, Pétersbourg et New-York. La parole vole d'un peuple à l'autre; chacun d'eux a une tâche particulière dont tous les autres ont conscience à la fois A l'une des extrémités, les Américains domptent la nature physique et jusque-là indépendante. Peuples de pionniers, ils devancent le reste du monde au sein des forêts vierges; à l'autre bout de la chaîne, sur une terre fatiguée du poids des empires détruits, l'Orient se cherche

lui-même, comme un monde perdu. Et ces deux extrêmes étant aussi séparés que la jeunesse et la vieillesse, et par là incapables de se comprendre l'un l'autre, sont unis entre eux par l'intermédiaire de l'Europe, naturellement souple, multiple, communicative, inquiète, pays de paroles, de science, de bruit; de sorte que, dans ce grand corps, il n'y a plus aujourd'hui une fibre qui puisse être ébranlée sans que toutes les autres ne frémissent en même temps.

La Révolution française a fait éclater cette unité, l'industrie l'a développée, la poésie l'a consacrée. Qui peut calculer ce que la vue rapide de tous les climats, ainsi rapprochés et réunis en un seul, ce que l'échange instantané des formes, des traditions, et cette âme unique, dispensée au genre humain, comme à un colosse, sont capables de produire encore d'effets, d'inventions, de types même inconnus dans l'histoire? Aujourd'hui, si vous considérez un peuple en particulier, vous ne trouvez que fragments, ébauches, discordances, et le sens et l'intention de ce peuple même vous échappent. Au contraire, si vous envisagez l'ensemble, tout a un sens, une vie, une grandeur évidente. Cet état de choses est tout le contraire de ce que l'on voyait dans l'antiquité. Hors des murs de la cité étaient la barbarie et la mort. De nos jours, moins intense au sein de chaque peuple, la vie se dilate au dehors; la barbarie n'est plus nulle part, la cité est partout.

Cette alliance venant à se resserrer, la seule barrière qui bientôt continuera de diviser profondément les peuples sera la langue. Mais le jour où cette barrière s'effacerait, la diversité nécessaire à

l'unité pour former une organisation, ayant disparu, on toucherait au chaos. Aussi doit-on reconnaître un instinct vraiment social dans les efforts faits récemment pour contenir chaque langue dans son génie indigène et dans les tours qui lui sont propres. Plus les esprits s'associent, plus il est nécessaire d'assujettir chaque idiome à la tradition. De là l'utilité du parti classique en France, du purisme en Italie, de la teutomanie en Allemagne. Seulement, au lieu de marquer une réaction contre l'alliance intime des idées, ces tendances ne font au contraire que la confirmer. Le problème que chaque peuple a aujourd'hui à résoudre est d'exprimer la pensée de tous, sans sortir de lui-même, question déjà résolue par le fait. L'antiquité n'a pas étouffé la vie propre dans le siècle de Louis XIV; travaillons pour que l'humanité ne l'étouffe pas davantage dans le sein de chaque peuple en particulier.

Comment, au reste, un état si nouveau pour le monde n'éveillerait-il pas de vastes espérances? On croirait qu'au spectacle de ces lents préparatifs de la Providence, une immense attente va s'emparer des esprits, et que voyant, par degrés, le plan et la perspective de l'avenir se produire devant nous, nul ne devrait, quoique la scène soit encore vide, rester de sang-froid à ces images. Au lieu de cela, ce ne sont que mécomptes, plaintes, marques d'affaissement; il semble qu'il n'y ait plus ni jeunesse, ni amour, ni printemps, ni soleil, et qu'un éternel hiver ait glacé tous les cœurs. Pourquoi ces signes de vieillesse au milieu du rajeunissement? Pourquoi ces marques de mort au sein de la vie? Il y en a plusieurs raisons, sans compter que le spectacle

dont je viens de parler, ne se montrant encore qu'aux yeux de l'intelligence, n'affecte les contemporains que d'une manière détournée et par réflexion. Les principales de ces causes sont chez les uns le déclin de la personnalité des peuples, chez les autres le partage des esprits qui suit les révolutions, chez presque tous l'infatuation même du siècle, laquelle conduit à en médire.

Premièrement, il est certain que les passions nationales, venant à décroître ou à changer d'objet, laissent dans les cœurs un vide qu'il est facile de prendre pour un indice de mort. Les vieilles haines qui faisaient l'occupation et la nourriture d'un grand nombre, s'éteignent par degrés. On ne met plus son ambition ni son honneur aux mêmes conquêtes. Des noms nouveaux sont donnés à des choses anciennes qu'ils transforment en effet. La société s'étend; elle semble se briser, car, dans ces changements, il y a, comme dans toutes les crises, une évidente soustraction de force. On voit ce que l'on perd, et non ce que l'on acquiert en échange.

En second lieu, le lien politique ayant été quelque temps rompu, la division qui s'est faite dans le cœur de l'Etat influe sur le jugement que l'on porte des objets environnants. Sous le fléau de Dieu, l'âme des peuples s'est partagée. Dans la violence des luttes sociales, l'unité s'est scindée en trois portions dont chacune ne considère plus que la face des choses qui lui est opposée. L'aristocratie regarde le passé, la bourgeoisie le présent, la démocratie l'avenir. Absorbée dans un seul sentiment, regret, possession, espérance, chacune de ces trois conditions ne voit qu'une partie de ce qui est visible, n'écoute qu'une partie de ce qui se

dit, ne comprend qu'une partie de ce qui arrive, en un mot, n'admet, ne compte, ne perçoit qu'une partie du temps. Il en résulte qu'avec des organes ainsi divisés, l'Etat a, pour ainsi dire, perdu la conscience de sa durée, et que la pensée publique, comme un miroir brisé, ne réfléchit que des fragments d'objets, et non plus une totalité; d'où il suit encore que presque partout l'image du désaccord est substituée à la figure véritable des choses. Le spectateur partagé devient à lui-même son propre spectacle.

Il en est chez lesquels tout se passe plus simplement. Ceux-là prennent leur misère particulière pour l'indice de la misère du monde. On rencontre partout ces prophètes de mort, mais nulle part aussi nombreux qu'en France. Ils ont vu des signes funestes qui marquent les funérailles prochaines de la société. L'un a cessé d'être le premier dans le pays, et le timon de l'État lui a échappé par une méprise de la Providence. L'autre a vu tomber ou ses vers ou sa prose, ou son système ou le dieu qu'il venait d'inventer. Ne sont-ce pas là des signes plus manifestes que les éclats dispersés du vase de Jérémie?

Enfin, il en est qui, infatués du savoir de leur époque, le retournent contre elle. Quelle poésie est désormais possible? disent-ils. Quel art? quelle invention? quel tableau? quelle statue? quel hymne? quel accord? Où reste-t-il une place pour un rêve? Nous avons tout calculé, mesuré, pesé. Ne connaissons-nous pas la distance de notre seuil à l'étoile Sirius? Dans cette immensité toute remplie de nous-mêmes, quel refuge reste à la muse? D'ailleurs, où est le besoin d'une Égérie? Nous

savons tout; notre science nous obsède et nous rassasie.

Ainsi disant, si vous leur demandez dans quelle sorte de société ils vivent, ce que cette société sera demain, ce que vont devenir les relations les plus simples, celles du maître et de l'ouvrier, du roi et du sujet, du père et de l'enfant, ils avouent qu'ils l'ignorent absolument. C'est bien pis si vous les interrogez sur l'espèce de dieu qu'ils adorent, sur leur âme qui converse avec la vôtre, sur ce qu'ils espèrent, sur ce qu'ils redoutent au delà de la mort : ils reconnaissent qu'à la vérité leurs pères avaient là-dessus un fonds de connaissances déterminées, mais que pour eux ils ne savent plus rien de tout cela, et n'en veulent rien savoir. Plus cette ignorance de ce qui les touche de près est menaçante, plus ils s'y ensevelissent les yeux fermés; en sorte que c'est même cet excès d'ignorance qu'ils appellent leur science. Le genre humain a fait comme l'astronome de la fable : au moment où il régentait les cieux, il est tombé par mégarde dans un puits ouvert sous ses pas. Quelle main divine viendra l'en retirer?

Faisons tant qu'il nous plaira les importants et les capables. L'inconnu nous enveloppe et nous serre de plus près que jamais! Ne craignons pas qu'il nous manque. Notre science accroît notre ignorance; et l'univers n'est pas aujourd'hui moins mystérieux qu'au temps d'Homère. Je vois bien que nous sommes embarqués sur une mer infinie; quand nous croyons toucher le bout de l'horizon, voilà un autre horizon qui se lève, et le port n'apparaît nulle part.

Qui ne sent que le merveilleux et l'inconnu ne

sont pas seulement dans la nature, mais qu'ils sont surtout en nous-mêmes? Aujourd'hui c'est dans nos âmes, et non plus dans les grottes de Crète, ni dans les forêts des druides, qu'habitent les divinités mystérieuses. Ceux qui évoquent ces immortelles s'appellent Descartes, Pascal, Shakspeare, Leibnitz; voilà les grands-prêtres qui habitent les lieux solitaires et qui écoutent les pas du dieu dans l'enceinte sacrée.

Combien, en outre, ce siècle qui s'attribue complaisamment un génie si exact est-il moins rassis qu'il se figure l'être! Parce qu'il s'est débarrassé, pour un moment, du dieu antique, il se croit à jamais émancipé de l'infini et de ses leurres éternels. Mais, déjà, de combien d'idoles n'a-t-il pas repris le joug? Où l'imagination ne l'a-t-elle pas conduit sitôt qu'elle a voulu? Est-ce l'exacte mesure des choses, est-ce la seule pondération des forces matérielles qui l'ont mené hier à Arcole, aux Pyramides, à Moscou, à Waterloo? Napoléon, la philosophie allemande, le catholicisme tantôt abattu, tantôt relevé, de nos jours, le saint-simonisme, le fouriérisme, tant d'autres sectes que j'ignore, sont-ce là les preuves de cet esprit à jamais revenu de toutes les illusions de la gloire ou de l'espérance?

Depuis que l'homme s'est partout substitué à Dieu, on remarque qu'il est devenu triste et incommode à lui-même. Dans le vrai, ce gouvernement de l'univers l'embarrasse et l'inquiète. Il n'était pas né pour cette administration de la nature. Sur ce trône si magnifique, ses pensées se brouillent l'une et l'autre; son humeur s'est aigrie. Plus de vers, plus de chants; il médit de lui-même.

Il n'a pris des dieux que le regard sourcilleux, la pesante enclume et le trident; il leur a abandonné l'ambroisie et les sommes nonchalants. Je conseille à ce sublime parvenu de laisser là son empire usurpé et de rentrer dans sa première condition.

En effet, rassasiés d'eux-mêmes, ils disent que tout est fini, et nous sentons bien au contraire que tout commence. A les croire, la terre serait subitement embarrassée et arrêtée dans son orbite, et nous sentons bien qu'elle se meut sous nos pieds. Tant de découvertes nouvelles dans la matière, de puissances inconnues, qui, chaque jour, s'ajoutent aux forces de l'homme, changent presque incontinent, sous nos yeux, la figure des choses. Il semble qu'aujourd'hui la matière, plus intelligente que l'esprit, fermente pour enfanter un nouveau monde. On dirait que la face de l'abîme va être découverte, que le voile de la vieille Isis se détache de son front, et qu'à chaque moment nous touchons à la révélation d'un grand secret.

Cette situation a plus d'analogie qu'il ne paraît avec celle du monde au moment de l'invention de l'imprimerie et des premiers usages de la poudre à canon et de la boussole. Aujourd'hui comme alors, l'humanité joue avec des forces terribles qu'elle vient de découvrir; elle se sent emportée vers un avenir inconnu par des puissances qu'elle ne mesure pas, qu'elle ne régit pas, qu'elle ne connaît pas. Opprimée par ses propres inventions, elle se prosterne devant elles, et ce qui, plus tard, doit la rehausser ne sert d'abord qu'à son abaissement : Pygmalion adore encore une fois l'ouvrage de ses mains.

On se persuade, en France, que les philosophes

idéalistes doivent être les adversaires de ces sortes de révolutions, parce qu'on suppose leurs chimères détruites par les développements extrêmes du monde industriel. Or, c'est là une pensée qu'il faut combattre partout où elle se montre; car ceux que vous appelez poètes, apparemment pour vous dispenser de les traiter en hommes raisonnables, hâteraient volontiers ces révolutions de l'industrie par lesquelles doit justement éclater cette unité du monde civil qu'ils poursuivent sur d'autres voies, et qui est le sujet de tout ce qui précède.

Abrégez les distances; abolissez, si vous le voulez, le temps et l'espace; vous ne pouvez leur rendre un plus grand service. S'ils ont un reproche à vous faire, c'est d'avancer trop peu votre œuvre. Que de lieux perdus pour l'intelligence! que d'espaces qui, n'appartenant plus à la nature, ne sont pas encore possédés et embellis par l'homme! Que de désirs enchaînés, que de bons vouloirs détruits, que d'inspirations étouffées par les obstacles des choses! Que de lenteurs pour arriver au bout de l'horizon, et que la pensée a de la peine à se traîner sur ce globe! Ah! loin de vous retenir, l'âme bien plutôt vous crie sur son char, comme dans la fable du paysan embourbé :

> Prends ton pic et me romps ce caillou qui me nuit!

c'est-à-dire : « Ouvre ce mont qui m'embarrasse, resserre ce fleuve qui m'arrête, comble ce vallon qui me retarde d'une heure dans ma course infinie! » Ou, ce qui est encore plus clair : « Dompte par tes œuvres le monde physique, pour le plier aux volontés du monde moral. »

Car tous les changements que vous produisez dans l'un en entraînent de semblables dans l'autre, et vous ne pouvez susciter par votre industrie un résultat nouveau qui ne provoque à son tour, quelque part, une pensée nouvelle. Les idées appellent les faits, comme les faits appellent les idées; d'où il suit que, lorsque vous croyez ne travailler que pour les corps, vous travaillez en réalité pour les esprits. Courbés sur votre œuvre de chaque jour, vous n'en détournez plus vos regards; et, dans une sorte de joie ténébreuse, vous dites : « Dieu merci! l'âme est vaincue. »

Mais c'est elle qui triomphe de ce que vous croyez sa défaite, et qui se nourrit de vos sueurs. La spiritualité du moyen âge ayant cessé, vous croyez déjà toucher à l'avènement de la sensualité promise. Cependant ce beau règne tant prophétisé n'est pas encore venu; et, loin de nous laisser déconcerter par cette victoire apparente de la matière, nous y voyons au contraire la victoire assurée de l'esprit. Aussi bien, le siècle a beau s'évertuer à équarrir le bois, à scier la pierre, à fouiller le sol, ces occupations ne le posséderont jamais tout entier. Quel qu'il soit, l'homme sur la terre ressemblera toujours à Robinson dans son île déserte : tout ce qu'il fait de ses mains aboutit à se creuser un canot pour en sortir (1).

Charolles, juillet 1838.

(1) Cet admirable article, un des plus profonds et des plus éloquents qui soient sortis de la plume d'Edgar Quinet, est intéressant à rapprocher de l'article *De la Teutomanie*. Quinet s'y fait, dès 1838, le défenseur de l'idéalisme que l'Allemagne est en train de renier et il oppose au chauvinisme agressif et étroit du Germain le plus noble amour de l'humanité.

1815 ET 1840

On sait à quelle occasion a été écrit *1815 et 1840*. Le gouvernement de Juillet s'était efforcé, depuis qu'il était au pouvoir, de maintenir à tout prix la paix avec l'Europe. Il recueillait le fruit de sa politique pusillanime. Le traité de Londres du 15 juillet 1840 nous avait exclus du concert européen. L'Angleterre, la Russie, la Prusse, l'Autriche prétendaient régler sans nous la question d'Orient. L'indignation fut grande en France. Le sentiment national se réveilla et contraignit le gouvernement à prendre des mesures énergiques. On commença, en septembre, les fortifications de Paris. La guerre était menaçante. On attribuait au duc d'Orléans ce mot : « Mieux vaut mourir dans le Rhin que dans le ruisseau. » Les chauvins d'Allemagne, alarmés de nos préparatifs, s'exaltaient aux chants belliqueux d'Arndt et de Körner et appelaient tous les citoyens à la défense du *libre Rhin allemand*.

Ce fut dans ces circonstances qu'Edgar Quinet prit la plume. Il avait ressenti plus que personne la longue humiliation de notre pays, depuis les journées de 1830. Il avait vu, de ses yeux vu la pitié dédaigneuse qu'on témoignait à l'étranger à cette France, devant laquelle on avait tremblé si longtemps. C'était la revanche des terreurs passées. Et maintenant, au dé-

dain, on ajoutait l'insulte. Dans ce concert d'invectives, l'Allemagne se distinguait.

C'est donc à l'Allemagne, en particulier, que songe Edgar Quinet; c'est un *Discours aux Allemands* (1), qui sera la préface de la seconde édition et la réponse aux attaques venimeuses d'outre-Rhin; c'est la question du Rhin et de la frontière orientale de la France, éternel sujet de querelle entre les deux pays, qu'il traite avec une franchise singulière, un vif souci de l'honneur et de l'existence de notre pays, un désir sincère de concorde et de paix.

En septembre 1840, l'article est terminé. Il le propose à la *Revue des Deux Mondes*, comme les précédents. Mais Buloz hésite; il n'a plus la même liberté : il est depuis 1838 « commissaire royal », c'est-à-dire directeur du Théâtre-Français, donc gêné par sa situation officielle. Il imprime cependant, mais ne peut se décider à publier (2). Soit! L'article paraîtra intégralement en brochure, comme *l'Allemagne et la Révolution*, chez Paulin. Buloz remet l'épreuve à Paulin, fin septembre. Le 14 octobre, la brochure paraît (3). Le succès est éclatant; en quinze jours, tout est vendu. « C'est un succès inouï, déclare Paulin. Je n'ai rien vu de pareil depuis dix ans. » Les journaux les plus opposés approuvent : le *Siècle*, le *National*, le *Courrier*, la *Revue de Paris*, le *Commerce*. Le 18 octobre, le *National* publie la première partie de la brochure, avec cette note élogieuse : « Il y a aujourd'hui une opinion qui absorbe toutes les autres, c'est celle qui réunit tous les hommes de cœur au pied du même autel. M. Edgar

(1) *Lettres à sa mère*, II, 2 décembre 1840 : « Je viens d'écrire pour ma seconde édition un petit *Discours aux Allemands.* »

(2) Voir les lettres d'Ed. Quinet à sa mère, 21 septembre 1840 et suiv.

(3) *1815 et 1840*, par E. Quinet, Paris, chez Paulin, libraire; brochure de 30 pages. (Cf. *Journal général de l'Impr. et de la Libr.*, 17 octobre 1840.)

Quinet a parfaitement vu, des hauteurs où il s'est placé, la plaie profonde de notre situation; et nous sommes heureux de pouvoir reproduire ces bons sentiments émanés d'une âme, qui possède le double rayon de la lumière qui éclaire et de la flamme qui réchauffe. »

Michelet, lui aussi, est satisfait; plus d'objections, comme en 1831, pour *l'Allemagne et la Révolution* : « Michelet, que je n'ai pu encore voir, approuve complètement *1815 et 1840*, c'est son père qui me l'a raconté (1). » Buloz s'est trompé et l'avoue.

Il faut donner une seconde édition (2). Mais l'article a fait du bruit outre-Rhin; la presse chauvine est partie en guerre. Un certain docteur Wirth, fondateur d'un journal, *la Tribune allemande*, jadis hôte de la France qui lui a donné asile, grand ami de la Révolution, grand ami de notre pays, jadis enthousiaste de Quinet dont il a cité de longs fragments de *l'Allemagne et la Révolution*, mène la charge. Il attaque le *National*, il attaque Quinet avec violence. C'est la question du Rhin qui a mis le feu aux poudres. Quinet, le 16 novembre (3), s'adresse au *National*. Il a écrit pour sa seconde édition une préface, qui est une réplique à Wirth, un *Discours aux Allemands* (4); il demande au journal de reproduire cette préface. Le 17 novembre, le *National* publie une réponse personnelle à Wirth : *D'une diatribe de M. Wirth contre le « National »;* le 18, il insère, avec les commentaires les plus élogieux, la préface de Quinet.

Il faut lire toute cette polémique, si l'on veut se rendre compte du degré d'acuité de cette question, toujours pendante entre la France et l'Allemagne et,

(1) Quinet à sa mère, 24 octobre 1840.

(2) « Nous allons faire la seconde édition », 29 octobre 1840.

(3) Lettre de Quinet au directeur du *National* (Charles Thomas), du 16 novembre. (Catalogue Charavay, février 1916.)

(4) Lettre à sa mère du 2 décembre 1840.

certes, vitale pour notre pays. C'est en vain qu'on voudrait se taire : il y a des plaies qu'il vaut mieux débrider et mettre au grand jour. Tel est le grand mérite de la brochure courageuse de Quinet. Le *National*, dans la réponse à Wirth du 17 novembre, fixait deux points importants du débat. Le premier, c'est que l'Allemagne avait reconnu jadis les justes revendications de la France : « Il est certain, disait-il, qu'après 1830, tout ce qu'il y avait de patriotes allemands appelaient le drapeau tricolore sur la rive gauche du Rhin. Ils comprenaient alors qu'il était important *pour la cause commune de l'Europe* que la France prît la seule position militaire qui la mette à l'abri de l'invasion ; ils comprenaient que ce n'était pas seulement par un ressentiment de nos défaites, mais par un instinct naturel de conservation que notre premier mouvement de bataille devait se porter sur la ligne dégarnie qui ouvre nos flancs à l'ennemi ; ils comprenaient que la contre-révolution, maîtresse de Sarrelouis et de Landau, *peut en sept jours appuyer sa lance au cœur de Paris,* et que, dans une telle situation, la France a le devoir de s'emparer de tout point stratégique qui puisse préserver son territoire. »

Le second point, le voici. Wirth, en bon Allemand, dénonçait dans la France de 1840 le vieil esprit impérialiste, la fureur des conquêtes. A cette calomnie, au moins curieuse de la part de gens qui rêvaient d'asservir l'univers, le *National* répliquait : « Nous le répétons encore une fois et de la manière la plus nette : non, la France démocratique n'est pas la France de l'Empire; non, les générations nouvelles n'ont pas l'enivrement des conquêtes. Nos principes répugnent à toute violence faite aux nationalités ; et si, dans l'état actuel des choses, et grâce à l'aveuglement avec lequel l'Allemagne a servi la cause des rois, nous sommes forcés de prendre sur le Rhin une position militaire indispensable à notre défense, *nous ne prétendons ni vio-*

lenter, ni conquérir : les provinces de la rive gauche décideront elles-mêmes de leur sort. »

Jamais Quinet n'a prétendu autre chose. La pensée du grand organe républicain et démocratique était la sienne. Il ne s'agissait pas pour la France de conquérir, mais de vivre ; il ne s'agissait pas d'asservir, mais d'assurer la paix du monde. Pour atteindre ce but, il fallait déchirer les traités de 1815, le pacte de servitude et préparer l'avenir.

Le texte des extraits de *1815 et 1840* que nous publions est celui de la seconde édition de novembre 1840 (1), augmentée d'une préface. Cette préface porte la date de « Paris, 15 novembre 1840 ». Le texte de la seconde édition est semblable à celui de la première, sauf la préface.

Cette brochure, avec préface, est reproduite dans le tome X de l'édition des *Œuvres complètes* de 1858 (Paris, chez Pagnerre); ce tome comprend : « *Histoire de mes idées. — 1815 et 1840. — Avertissement au pays. — La France et la Sainte-Alliance en Portugal. — Œuvres diverses.* »

Dans l'édition la plus récente des *Œuvres complètes* (Hachette, sans date), *1815 et 1840* fait partie du tome XIV, qui a pour titre : *L'Enseignement du peuple. — Œuvres politiques avant l'exil.* La brochure *1815 et 1840* est indiquée à la table des matières parmi les *Avertissements politiques* sous le titre qu'elle n'a pas dans l'édition originale : *Avertissement à la monarchie de 1830 (1815 et 1840).*

(1) *Journal général de l'Imprimerie et de la Librairie*, 28 novembre : « Deuxième édition, augmentée d'une préface. »

1815 ET 1840

DISCOURS AUX ALLEMANDS
LA QUESTION DU RHIN (1)

Prenez garde d'obéir à des haines surannées; et par ostentation de la victoire n'allez pas oublier vos vrais intérêts. Ceux qui depuis 1815 ne cessent de vous exciter contre nous sont des hommes d'honneur dont je connais un grand nombre, mais qui, abusés par leur souvenir, se trompent sur le nom de leur ennemi. Ils nous cherchent où nous ne sommes plus, sur le trône du monde, nous faisant ainsi l'honneur et l'injure de confondre ce que nous sommes avec ce que nous avons été. Supposez, pour un moment, que la haine véritablement impie de ces hommes atteigne leur but, et que la France disparaisse de la terre; combien croyez-vous qu'il se passerait de temps avant que vous ne vinssiez à rencontrer la Russie et à être plongés à votre tour dans le gouffre? Pour moi, je pense que notre destruction entraînerait immédiatement la vôtre; car votre ennemi n'est plus parmi nous : il est dans le Nord. Le fleuve qui vous sépare de lui n'est plus le Rhin, c'est le Danube

(1) Préface de la seconde édition.

sur lequel il vous importe, en effet, de vous étendre et de vous enraciner. Grandissez, débordez avec lui; la Providence vous attire par lui en Orient, il vous rattache aux destinées futures de l'Asie et vous invite à ses dépouilles. C'est de ce côté qu'est votre pente. Le Rhin a votre passé, mais le Danube seul a votre avenir (1).

Je sais combien ce nom du Rhin parle fortement à vos esprits, que c'est un fleuve allemand, que la patrie allemande tout entière semble attachée à sa rive, qui réveille en vous toutes les passions qui font que l'on tient à la terre, qu'il vous émeut d'autant plus qu'il n'appartient pour vous qu'au souvenir. Mais je sais aussi que le Rhin est un fleuve français; que toutes les fois que la France a été grande, elle s'est baignée dans ses eaux; que Louis XIV, la République, sans parler de Charlemagne, l'ont mêlé à notre histoire; que nos lois, nos codes, sont naturalisés sur sa rive; que la Révolution y a planté sa borne; que l'âge héroïque de notre démocratie se marie sur ses bords aux traditions de votre moyen âge. C'est assez dire que le Rhin est désormais tout ensemble allemand et français, qu'il n'est plus exclusivement à aucun de nous; que, de nos deux peuples, celui qui prétend le posséder tout entier commet une iniquité au détriment de l'autre. Si donc vous voulez ce qu'ont fait la nature et le temps, le Rhin sera entre nous le fleuve d'alliance dans lequel se mêleront, s'associeront le génie de la France et de

(1) L'Allemagne moderne n'a que trop justifié les vues prophétiques de Quinet. Elle a rêvé des dépouilles de l'Asie. Mais elle a voulu dominer à la fois sur le Danube et sur le Rhin.

l'Allemagne, celui de la réformation religieuse et de la réformation politique, de Luther et de la Révolution, et il emportera pour jamais à la mer les haines passées. Si vous le voulez, il peut devenir encore un fleuve de sang où les fils de nos fils et leurs fils recommenceront éternellement les luttes de leurs pères...

Considérez un moment combien la possession de la rive gauche du Rhin a de votre part un caractère hostile pour nous. En occupant ce bord vous ne pouvez vous empêcher de paraître menacer, car vous avez le pied sur notre seuil. Vous êtes chez nous. Vous pourriez pénétrer jusqu'à notre foyer sans rencontrer un seul obstacle, tant le piège a été bien ourdi. Au contraire, lorsque cette rive est à nous, notre position n'est encore que défensive. Nous ne sommes pas debout à votre porte; le fleuve reste entre nous; et il est si vrai que ces provinces n'entrent plus naturellement et nécessairement dans votre organisation nouvelle, que vous n'avez su comment les y rattacher, et qu'elles ne sont retombées sous votre influence que depuis qu'elles ont vu la France de 1830 déserter son rang de bataille. Hommes de bonne foi, quel lien trouvez-vous entre Saarlouis et Berlin, entre Landau et Munich? Je n'y en vois pas d'autre que celui du hasard et de la violence.

Ne redites donc plus que la possession d'une frontière est pour nous l'illusion d'une ambition factice, et ne prenez pas pour un caprice de conquête la nécessité de respirer et de vivre. Les hommes de nos jours peuvent s'endormir sciemment dans l'incurie; cette pensée ne laissera pas de se réveiller demain, car elle n'est pas de celles

qui meurent avec chaque parti; elle est au fond de tous, elle survit à tous, ou plutôt elle appartient à la conscience publique. Quand je pense par combien de liens votre pays et le nôtre sont désormais réunis, combien ils sont d'intelligence sur presque tout le reste, j'avoue que je suis près de regarder comme une guerre civile la guerre entre la France et l'Allemagne. J'ose ajouter qu'il n'est personne de ce côté du Rhin qui désire plus sincèrement que moi votre amitié; mais si pour l'obtenir il s'agit de laisser éternellement à vos princes, à vos rois absolus le pied sur notre gorge, et de leur abandonner pour jamais dans Landau, dans Luxembourg, dans Mayence, les clefs de Paris, je suis d'avis, d'une part, que ce n'est pas là l'intérêt de votre peuple; de l'autre, que notre devoir est de nous y opposer jusqu'à notre dernier souffle. Vous-mêmes, si vous réfléchissez à ce qui précède, vous avouerez que l'équité est ici pour nous, puisque le Danube turc compensera pour vous, infailliblement et surabondamment, le Rhin français; que pour nous il n'est pas d'autre issue possible; que cette possession est notre Orient; que pour vous elle n'est que le signe de votre victoire sur des principes que vous avez adoptés, c'est-à-dire sur vous-mêmes; que l'Europe s'agrandissant de tous côtés, la France ne peut pas seule décroître; qu'en un mot, il faut ou déclarer que nous sommes de trop dans le monde, ou bien, admettant la nécessité de notre existence, admettre les conditions qui nous permettent de vivre.

Paris, 15 novembre 1840.

LA GRANDE VAINCUE

Ah! je le vois bien; nous détournons avec horreur les yeux de notre blessure. Nous ne pouvons souffrir que l'on nous en parle, quoique le seul moyen de la guérir soit de la faire toucher du doigt. Cette blessure, la voici : la bataille de la Révolution française a duré trente ans; victorieux au commencement et pendant presque toute la durée de l'action, nous avons perdu la journée vers le dernier moment. Cette bataille séculaire ressemble à celle de Waterloo, heureuse, glorieuse jusqu'à la dernière minute; mais c'est cette minute qui décide de tout. La Révolution a rendu son épée en 1815; on a cru qu'elle allait la reprendre en 1830; il n'en a point été ainsi. Ce grand corps blessé ne s'est relevé que d'un genou. Depuis vingt-cinq ans nous voilà courbés sous des fourches caudines, nous efforçant de faire bonne contenance, de dorer notre chaîne et de renverser le nom et la nature des choses. Car, jusqu'à ce jour, j'avais cru que l'impatience du joug est la vertu des vaincus, et que la débonnaireté ne sied bien qu'aux vainqueurs.

Si la Révolution française a été vaincue en 1815, le droit public, fondé sur les traités de Vienne, est la marque légale, palpable, permanente, de cette défaite. Soumis aux traités écrits avec le sang de Waterloo, nous sommes encore légalement, pour le monde, les vaincus de Waterloo. Même cette prostration de l'État, loin de disparaître en 1830, a été,

à quelques égards, augmentée par le consentement. En effet pendant la Restauration, la France, garrottée par les invasions, et prisonnière de guerre, n'avait pas accepté la violence qui lui avait été faite; elle était accablée, non résignée. Son bras était vaincu, non pas son esprit. Mais, après 1830, lorsque le même droit public subsista, il parut que la France admettait son asservissement, qu'elle confirmait sa chute et mettait elle-même volontairement le sceau à sa défaite. Ce qui, jusque-là, avait semblé violence, prit le nom de légalité, puisque, par cette libre adhésion, tout un peuple se faisait, en apparence, complice de sa ruine. Joignez à cela que des traités ne sont pas une chose morte, qu'ils ont une vie propre, une influence continue, qu'agissant sans relâche, ils ont, à chaque moment appréciable, des conséquences qui deviennent des causes; qu'ils courbent insensiblement beaucoup d'esprits qui d'abord résistaient, que par là leur fardeau s'aggrave en durant. Le pays conservant dans sa plaie le fer de l'étranger, sans plus songer à l'arracher, le mal croît en silence; la paix devient aussi funeste que la guerre. Les progrès heureux de l'industrie, de l'agriculture, font oublier que ces richesses recouvrent la mort; car l'habitude rend, pour un grand nombre, le joug moins sensible. On est esclave du monde, et l'on rêve que l'on est libre, jusqu'au jour, où, voulant essayer de se mouvoir, la chaîne vous retienne durement et vous rappelle la blessure et celui qui l'a faite...

Si la situation est telle au dedans, elle est pire au dehors. Aussi longtemps que le peuple qui a subi la défaite n'entreprend rien de sérieux, ses vainqueurs consentent à lui laisser croire qu'il a

tout regagné. On allonge sa chaîne, il pense que le temps l'a usée; mais le jour où il veut reparaître avec éclat et toucher aux grandes affaires, la dépendance où il est réduit, et qu'il a acceptée, se fait rudement sentir. C'est là aujourd'hui ce qui arrive à la France. Elle a pu songer que les traités de 1815 étaient au moins à demi effacés tant qu'elle s'est occupée d'intérêts secondaires. Anvers, Ancône ont servi à lui faire illusion à cet égard. On l'a laissée caresser sa chimère quand rien de décisif n'était au fond de sa politique; mais, dès qu'a éclaté l'affaire capitale, celle d'Orient, qui enveloppe et absorbe toutes les autres, les voiles sont tombés; l'affreuse réalité du droit public fondé par les invasions a reparu; les liens de 1815 ont été subitement rattachés; la chaîne du Titan était là, il n'a été besoin que de la resserrer. La France a été replongée dans cette solitude muette que la défaite a tracée autour d'elle. Comme si elle avait perdu une seconde fois la bataille, elle s'est trouvée de nouveau au lendemain de Waterloo. Que l'on analyse tant que l'on voudra la situation présente, toujours on trouvera d'un côté la France traitée comme la grande vaincue, de l'autre, l'Europe infatuée de ses souvenirs, et tranchant en victorieuse les affaires du monde.

SAUVEZ LA FRANCE!

IL FAUT UN GOUVERNEMENT DE GUERRE

Il ne sert de rien de traiter nos adversaires de barbares ou d'insensés; on ne fera prendre le

change à personne par ces injures. La Russie et l'Angleterre sont dans les voies de la civilisation, lorsqu'elles prétendent, chacune à sa manière, unir l'Europe à l'Orient. L'Angleterre en particulier, que l'on nous dépeint comme aliénée, consent à partager les dépouilles avec les Russes, certaine que leur tout refuser, c'est risquer de tout perdre. Rester neutre dans cette question, c'est rester neutre dans l'affaire de l'humanité même, et vieillir de plusieurs siècles en un moment. Gardons-nous de nommer ajournement, temporisation, désintéressement, ce qui partout ailleurs et dans toutes les langues s'appellera abdication. Toute puissante qu'elle était, Venise est morte le jour où elle a été exclue par les Portugais du grand chemin que prenait la civilisation par le cap de Bonne-Espérance. Que deviendrait la France le jour où elle serait exclue du mouvement qui entraîne l'Occident à rejoindre l'Asie, et quel nom resterait à ce pays privé à la fois du Rhin et de la Méditerranée?

Voilà le mal; il est profond; c'est à vous de savoir si vous voulez le guérir, car ici la volonté est le premier remède. Je ne sais au reste si vous avez assez réfléchi sur ce que peut désormais être la guerre pour ce pays, et il est dangereux seulement d'en parler, si vous ne voulez la bien faire. Premièrement, il ne faut compter que sur nous-mêmes; secondement, nous ne pouvons reculer d'un pas sans périr. Songez, en effet, qu'après les doubles invasions, le jeu commence à devenir sérieux pour nous. Admettez par la pensée, aux conditions les plus modérées, la moindre lésion de territoire, dissimulée sous le nom de capitulation, je dis que la France n'est plus qu'un séjour de

mort, semblable à la campagne de Rome et à tous ces déserts fleuris qui tiennent la place d'un empire tombé. Mettez donc la main sur le cœur; êtes-vous décidés sérieusement, irrévocablement, à périr jusqu'au dernier plutôt qu'à endurer de nouveau la défaite? Etes-vous d'humeur à faire de chacune de vos cités, s'il le faut, une Saragosse française? Le mot de capitulation sera-t-il effacé de la langue aussi longtemps que le succès sera incertain de ce côté? Sentez-vous la terre frémir sous vos pas, et dans vos poitrines la force nécessaire pour décupler celle du pays? Saurez-vous supporter, non pas l'ardeur du combat, mais la privation de vos biens et de vos jouissances accoutumées? Surtout les partis, les factions nous feront-ils trêve un moment, et ce vieux mot de patrie, que personne n'ose plus prononcer, parlera-t-il au cœur des hommes? Dans ce cas, après avoir invoqué votre droit, acceptez la guerre. Sauvez la France! sauvez l'avenir! sauvez tout ce qui périt!

Mais (ce qu'à Dieu ne plaise) si vous pensez que ces conditions n'existent pas, qu'est-il besoin de parler davantage? il n'est plus temps de se sentir mourir.

De plus, ce ne sont pas tous les gouvernements qui peuvent suffire à cette guerre; et il est trop évident que le nôtre, ordonné pour la paix, serait contraint de se transformer sous le feu. La Chambre des députés ne porte pas assurément dans son sein un comité de salut public, et celle des Cent-Jours, pleine aussi de bonnes intentions, a démontré pour jamais qu'au moment du danger la dictature inflexible est encore plus humaine, plus

libérale, que ces molles assemblées toujours empressées à accommoder le différend, c'est-à-dire à faire accepter aux peuples, sous la forme d'une capitulation emmiellée, l'esclavage et la mort

IL FAUT QUE LA FRANCE S'AFFRANCHISSE

Pour la France, il ne s'agit pas tant de conquérir que de s'affranchir, non pas tant de s'accroître que de se réparer; elle ne doit pas faire un mouvement qui ne la mène à la délivrance du droit public des invasions. Tout ce qui est dans cette voie est bien, tout ce qui est contraire est mal. Royauté, république, juste-milieu, démocratie, bourgeoisie, aristocratie, hommes de théorie, hommes de pratique, tous ont là-dessus le même intérêt; c'est le point où leur réconciliation est forcée, puisque chacun de nos partis ne sera rien qu'une ombre aussi longtemps qu'il n'y aura parmi nous qu'une ombre de France, et que nos débats intérieurs seront stériles et pour le monde et pour nous-mêmes tant que, d'une manière quelconque, par les négociations ou par la guerre, nous ne nous serons pas relevés du sépulcre de Waterloo. C'est ainsi que l'Allemagne est restée méconnaissable aussi longtemps qu'a duré le traité de Westphalie.

Voilà la vérité élémentaire que rien ne peut ébranler, le *delenda Carthago* que toute plume doit écrire, toute bouche répéter sans relâche. Voilà la véritable réforme qu'il faut pétitionner par l'épée, si la plume ne peut rien obtenir; car c'est la réforme

de laquelle dépendent toutes les autres, et sans laquelle toutes les autres ne sont rien que chimère. Cherchez quel peut être le premier mot du catéchisme politique de tous les partis, vous n'en trouverez pas d'autre; en sorte qu'en l'absence de croyances plus vastes, celle-là, du moins, demeure enracinée et défie tous les sophismes. Je sais qu'il est dangereux, jusqu'à la mort, de toucher à ces traités; mais je sais aussi que nous périssons immanquablement, si nous ne pouvons en sortir; et je vois devant nous la vieillesse prématurée qui s'avance. Car, pour porter haut le drapeau de la civilisation moderne, il faut un peuple qui, loin de chanceler à chaque pas, soit, au contraire, appuyé sur des bases inexpugnables. Il faut que les nations qui lui confient ce dépôt se reposent en sa force. Que l'immensité du danger relève donc les esprits, au lieu de les abattre. Si la Russie se déclare la protectrice de la Turquie expirante, que la France s'avoue la protectrice, non pas d'un coin de terre, mais des libertés naissantes du continent, et qu'elle se persuade que son salut est attaché à son reste de vertu (1). Songez que l'enthousiasme tant de fois évoqué finira par s'éteindre, que l'occasion est grande, que c'est peut-être la dernière; qu'après l'avoir perdue en 1830, si nous la perdons en 1840, ce pourrait bien ne pas être un ajournement, mais une démission. Chacune des difficultés que nous évitons sans les résoudre s'amasse pour peser davantage sur ceux qui viendront après nous, et ce qui fait aujourd'hui notre repos fera plus tard leur

(1) Parole admirable, que le présent justifie et qui montre que l'intérêt de la France ne fait qu'un avec avec sa vraie grandeur.

désespoir. Oui assurément, plus que jamais, il est convenable, il est louable, il est nécessaire, il est urgent de lever des troupes, d'armer des vaisseaux, de fortifier les villes. Mais tout cela n'est rien si, en même temps, vous ne fortifiez, vous n'armez vos esprits, si vous n'entourez vos cœurs d'une muraille inaccessible à la crainte, si les volontés surtout ne se retrempent pas, ne s'inspirent pas, ne se roidissent pas dans le péril lui-même; puisque l'isolement auquel nous sommes réduits ne vient pas de la méchanceté de quelques hommes, mais de la situation que les événements nous ont faite, et que la volonté peut encore abolir. Songez que, plus notre faiblesse se montre, plus elle augmente; qu'il est temps de se décider entre la renaissance et la ruine; qu'il est insensé de prétendre au protectorat de la civilisation, et de vouloir conserver les stigmates de la défaite; qu'enfin nous ne pouvons continuer d'être tout ensemble l'objet de l'espérance et de la pitié du monde.

O France! pays de tant d'amour et de tant de haine, qu'arriverait-il si, la flatterie t'égarant à ton tour, tu ne voulais plus entendre que tes courtisans; si la vérité te devenant odieuse, ceux qui te pallient le danger étaient seuls écoutés; si ton nom n'était plus une protection, et ta force un refuge pour tous les faibles? Ce jour-là, il faudrait croire les prophéties de mort qui annoncent la chute des sociétés modernes et la ruine de toute espérance (1).

Septembre 1840.

(1) Cette péroraison paraît inspirée de celle qui termine le livre *De l'Allemagne* de Mme de Staël : « O France, terre de gloire et d'amour... » (*De l'Allemagne,* tome II, IVe partie, chap. XII.)

LE RHIN

Le Rhin, poésie, *A M. de Lamartine,* a paru dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 juin 1841. C'est la réponse à la *Marseillaise de la Paix,* que la même *Revue* avait publiée dans le numéro précédent du 1er juin 1841 (1).

On sait que le poète allemand Becker avait dédié sa poésie du *Rhin allemand* à Lamartine. « Hier, écrit Lamartine à Mme de Girardin le 17 mai 1841, j'ai reçu du poète allemand Becker, dédiée à moi, sa *Marseillaise* allemande : « Non, vous ne l'aurez pas, le libre « Rhin allemand ! » Je lui ai répondu par la *Marseillaise de la Paix*, ce matin, dans mon bain. Je l'écrirai, dès que le mal de tête tombera, et je vous l'enverrai après-demain (2). »

Ces vers devaient paraître primitivement dans la *Presse*, le journal d'Emile de Girardin. Mme de Girardin les attendait avec impatience, quand Lamartine changea d'avis et les envoya à Buloz pour sa *Revue.* Il s'excuse en ces termes dans sa lettre à Mme de Girardin du 5 juin 1841 : « Au moment de vous envoyer ces vers à la *Presse*, je reçois la demande de 500 francs bien pressés, d'un homme que j'aime et qui en a bien

(1) Il faut noter ici l'erreur de Mme Edgar Quinet dans *Edgar Quinet avant l'exil*, p. 287, quand elle désigne la pièce intitulée *Les bords du Rhin* comme la réponse à Lamartine. Cette pièce est de 1836 et a paru dans la *Revue* du 15 octobre.

(2) *Correspondance* de LAMARTINE, tome V.

besoin. J'écrivis à Buloz : « Envoyez-moi 1 000 francs courrier par courrier, si vous jugez à ce prix quelques mauvaises rimes et mon nom. » Trois jours après, il m'adressait un billet de 1 000 francs et une lettre, seul argent que j'aie jamais touché d'un journal ou d'une revue, et voilà tout. Je pensai que la *Presse*, si elle trouvait les vers bons, les reprendrait le lendemain. C'est toute ma confession. J'espère que je suis absous. »

Il le fut assurément, puisque la *Presse* du 6 juin 1841, par la plume du vicomte de Launay, reproduit les plus beaux vers de la pièce et raconte l'accueil enthousiaste qu'on leur fit chez Mme de Girardin, à une matinée où figuraient Théophile Gautier, Balzac, Mennechet, Alfred de Musset. On admira les vers, mais on pensa, en général — tel fut l'avis de Mme de Girardin et de Musset, — que Lamartine traitait Becker avec trop d'indulgence. « J'aurais aimé, dit Mme de Girardin, à répondre à cet Allemand des vers cruels. » — « Moi aussi, s'écrie Alfred de Musset. » On le prend au mot. Le poète demande « deux cigares ; » il s'isole, et sur le champ, en un quart d'heure, s'il en faut croire le chroniqueur, il improvisa les vers célèbres :

Nous l'avons eu, votre Rhin allemand!

Donc, si on trouva beaux les vers de Lamartine, on jugea, en général, excessif le sentiment humanitaire qui les inspire. Le *National*, organe du parti républicain, fut, sur ce point, beaucoup plus dur pour Lamartine. « Le poète allemand Becker, dit-il dans son numéro du 3 juin 1841, celui qui a fait un chant national qui a pour refrain : *Non, les Français ne l'auront pas, le libre Rhin allemand,* vient de dédier à M. de Lamartine un recueil de poésies contenant cette chanson antifrançaise. Une pareille dédicace doit être pénible à accepter pour un homme de cœur, et nous sommes

bien sûrs que Béranger l'eût repoussée. M. de Lamartine l'accepte de bonne grâce et répond par des vers qu'il décore du titre fort bizarre de *Marseillaise de la Paix*. C'est une flatterie dont le *Napoléon de la paix* saura gré au candidat ministériel. » Le journal revient sur ces vers, le 14 juin, dans un très long article, et, parmi beaucoup de critiques, d'ailleurs injustes de la langue et du style, fait remarquer, non sans raison, que « pour de pareilles avances, il faut choisir l'heure convenable, afin qu'elles gardent leur dignité », et que Lamartine, à ce point de vue, a été « assez mal inspiré ».

Ce fut aussi l'avis d'Edgar Quinet. Il connaissait Lamartine de longue date. Il parle souvent de lui dans ses *Lettres à sa mère*. Lamartine était son voisin de campagne; la distance n'est pas très grande de Bourg à Saint-Point. Quinet la franchissait à cheval. « Léon et moi, écrit-il le 20 mai 1832, nous sommes allés chez M. de Lamartine à Saint-Point; il faisait ses préparatifs de départ pour Constantinople. » Ce « Léon » était Léon Bruys, ami d'enfance de Quinet, et tous deux étaient allés demander à l'illustre poète des lettres de recommandation pour le voyage qu'ils se proposaient de faire en Italie. Lamartine leur avait donné très généreusement des lettres d'une extrême bienveillance pour nos ambassadeurs : ainsi la lettre suivante, adressée au comte de Saint-Aulaire, « ambassadeur de S. M. le roi des Français, à Rome ».

« Saint-Pont, 16 mai 1832.

« Monsieur le Comte,

« Vous souvenez-vous de moi si loin? S'il en est ainsi, soyez assez bon pour accueillir et protéger à Rome deux excellents et admirables jeunes gens, dignes de votre salon, MM. Quinet et Bruys, l'un déjà

connu dans les lettres, l'autre digne de l'être un jour.

« Nous vous suivons des yeux dans vos difficiles négociations, et nous faisons des vœux pour vos succès qui nous garantissent un peu de paix. Je pars dans quelques jours pour un long voyage en Orient. A mon retour, je serai bien heureux de vous retrouver à Rome.

« Agréez, Monsieur le Comte, la nouvelle assurance de ma respectueuse considération.

« A. DE LAMARTINE (1). »

A cette lettre en était jointe une autre, adressée au baron de Barante, notre ambassadeur à Turin. Les relations entre Lamartine et Quinet étaient donc très cordiales. Lamartine s'intéressait à ce jeune homme d'un si grand talent; il le recevait à Paris dans son salon. Il eût voulu que Quinet fût inspecteur de l'Université.

Mais on sent, à travers les confidences de Quinet à sa mère, que ces deux âmes étaient de trempe différente. Quinet, qui de plus en plus avait la passion de la clarté et de la lumière (2), reprochait à Lamartine le nuageux de son esprit; il lui reprochait aussi ce qu'il y avait de trop apprêté, de trop guindé dans son attitude. « M. de Lamartine, écrit-il de Paris le 23 décembre 1837, est arrivé avec un redoublement de diplomatie; je ne l'ai pas encore vu. » Le 29 janvier 1838 : « Je suis allé une seule fois chez M. de Lamartine, un jour de réunion. Rien ne m'a paru plus raide et plus composé que ce salon poétique et diplomatique. » Et encore : « Le discours que je viens de lire de M. de

(1) Bibl. nat., manuscrits, *Nouv. acq. fr.*, 20791. Inédit.

(2) « Je ne me lasse point de chercher la clarté et la lumière. » (Heidelberg, avril 1837, à sa mère.)

Lamartine sur le jury, de Strasbourg, est bien fait pour raviver et réveiller en moi la fureur politique. Rien, à mon gré, n'est plus plat que ce discours *social* (1). »

Donc, tôt ou tard, malgré l'estime réciproque qu'elles professaient l'une pour l'autre, ces deux natures opposées devaient être aux prises : débat courtois certes, chevaleresque, où Quinet prodigue à son illustre aîné, à l'un des plus grands poètes de la France le respect nécessaire, — débat très net cependant, où s'affirment deux politiques contraires qui ont partagé tout le siècle : l'une fondée sur la religion de l'humanité, le pur idéalisme, l'expansion de l'âme; l'autre, tout aussi noble, mais avertie, perspicace, s'inspirant à la fois d'un grand amour de la France et de la connaissance exacte des dangers qui la menacent.

Voici en quels termes amicaux Lamartine répondit aux vers de Quinet sur *le Rhin :*

« Mon cher ami,

« On n'argumente pas en vers comme on ne lutte pas en volant à moins qu'on ne soit aigle, et nous ne sommes que des poètes. Ainsi donc pas de controverse. Si c'était en prose, il me serait aisé de vous démontrer deux choses : la première, que la France n'a pas été insultée dans l'affaire d'Orient, parce que l'Europe a résisté avec longanimité et modération à ce que la France démembrât seule un empire au profit d'un pacha révolté; la seconde, c'est que si la France joue un plat rôle à la suite du cabinet du 1er mars, cela vient de ce qu'elle n'a pas eu le *courage* de sa *folie*. Cela nous mérite deux rudes épithètes que vous appliquez mal, que j'applique ailleurs et contre lesquelles

(1) Heidelberg, 6 mars 1837.

je n'ai pas cessé de prémunir mon pays depuis quatre ans. Vous vous appercevrez *(sic)* plus tard que, tout poète qu'on me dit, j'avais raison et que nous n'avons que ce choix : la *Syrie* ou la *honte*.

« Mais c'est vous qui êtes poète dans cette magnifique erreur que vous appelez aussi la Marseillaise de la France. Nous n'avons pas de musicien, mais nos Marseillaises sont chantées par des philosophes. Cela vaut mieux que par les tavernes.

« Dargaud est encore ici et il est ravi comme moi de ce beau morceau. Je vous en remercie comme homme et comme poète. Je ne vous combats que comme politique.

« Je n'ai pas vu Léon Bruys. Il est immédiatement reparti pour la montagne. Moi, je suis dans la plaine, en ce moment, retenu par de tristes préoccupations.

« Adieu, honneur, et merci. Ramenez la France au bon sens, elle aura toujours assez de courage. Mais destinez-lui des batailles qu'elle puisse gagner. Vos amis ne lui proposent que des suicides. Au revoir. Ne viendrez-vous pas en Charolais cette année? Vous y retrouverez deux amis quand même.

« LAMARTINE. »

« 18 juin 1841. Monceaux (1). »

Au fond, la *Marseillaise de la Paix* n'était qu'une forme nouvelle et lyrique du vieux rêve qui, depuis quarante ans, berçait la France. Mais en vain; de l'autre côté du Rhin, la haine répondait à l'amour. « T'ai-je dit, écrivait Quinet à sa mère (septembre 1841), que les journaux allemands ont indignement,

(1) Inédite. Bibl. nat., manuscrits, *Nouv. acq. fr.*, 20791. (Lettre timbrée d'une couronne de vicomte et des initiales A. L.)

abominablement traité la *Marseillaise de la Paix?* Il valait bien la peine de leur faire tant d'avances! »

Ces attaques n'empêchaient pas Lamartine d'écrire à son ami, le comte de Fontenay (29 juillet 1841) : « *Ma politique à moi est éminemment allemande;* c'est la seule qui convienne à ce demi-siècle rempli par la question d'Orient. » Et à Mme de Girardin (2 août 1841) : « M. de Girardin est donc en Allemagne? C'est bon. *La Prusse est admirable* depuis un mois. Ecrivez-le-lui! »

Il est difficile de pousser plus loin l'aveuglement et la méconnaissance des faits. Combien plus perspicace était la politique d'un Quinet, du *National* et du parti républicain d'alors, qui ne se lassaient pas de signaler l'état des esprits de l'autre côté du Rhin, les progrès menaçants de la Prusse et la nécessité où se trouvait la France de prendre ses précautions contre une agression, désormais inévitable!

LE RHIN

A M. de Lamartine.

Au premier coup de bec du vautour germanique,
Qui vient te disputer ta part d'onde et de ciel,
Tu prends trop tôt l'essor, roi du chant pacifique,
Noble cygne de France à la langue de miel.
Quoi! sans laisser au moins une plume au rivage,
Gardant pour ta couvée à peine un grain de mil,
Des roseaux paternels tu cèdes l'héritage;
Et sur l'aile de l'hymne agrandi dans l'orage,
Du Rhin tu fuis jusques au Nil.

Ah! qu'ils vont triompher de ta blanche élégie!
Que l'écho de Leipzig rira de notre peur!
Déjà l'or de ton chant transformé par l'orgie,
Dans l'air m'est renvoyé comme une balle au cœur.
J'écoutais l'avenir dans ta voix souveraine,
Au joug harmonieux me soumettant d'abord,
Mais la douleur m'éveille au sein de la syrène;
Ma lèvre, en pâlissant, repousse encore pleine
La coupe où tu verses la mort.

Ne livrons pas si tôt la France en sacrifice
A ce nouveau Baal qu'on appelle unité.
Sur ce vague bûcher où tout vent est propice,
Ne brûlons pas nos dieux devant l'humanité.
L'holocauste n'est plus le culte de notre âge.
Comme Isaac pliant sous le glaive jaloux,
Pourquoi tenir courbé ce peuple sous l'outrage?
Est-ce pour l'immoler, sans revoir son visage,
Que vous l'avez mis à genoux?

Si patrie est un mot inventé par la haine,
Tente vide en lambeaux, que l'amour doit ployer;
S'il faut des nations briser la forme vaine,
Arrache donc aussi la famille au foyer!
De tout champ limité condamne la barrière.
Maudis le jeune hymen dès que son temple est clos.
Au lare domestique interdis la prière;
Tous ensemble, au hasard, mêlant notre poussière,
Fraternisons dans le chaos.

Regarde! Dans ton vol, les cieux que tu visites,
Par des rivières d'or divisent l'infini.
Ces royaumes profonds dont tu sais les limites,
Désertent-ils l'azur que Dieu même a béni?
Le Bélier au Verseau cède-t-il sa frontière?
Au vain rugissement de l'Ourse ou du Lion,
Quand vit-on reculer le sanglant Sagittaire,
Ou fuir les deux Gémeaux s'inclinant jusqu'à terre,
Dans la cité du Scorpion?

L'humanité n'est pas la feuille vagabonde,
Sans pays, sans racine, enfant de l'aquilon.
C'est le fleuve enfermé dans le lit qu'il féconde,
Parent, époux des cieux mêlés à son limon.
Au peuple ne dis pas : « Abandonne ta rive. »
Quand l'herbe boit le flot promis à l'Océan,
C'est qu'aux sommets sacrés, d'où l'avenir dérive,
La source de l'idée a tari toute vive
Dans l'esprit glacé du géant.

Du chœur des nations la lutte est l'harmonie;
Dans mille chants rivaux, d'où naissent leurs concerts,
Chaque peuple a sa voix, sa note, son génie.
Tout, dans l'immense accord, paraît un et divers.
L'un parle-t-il trop bas par la voix du prophète,
A l'hymne de la peur enchaîne-t-il ses jours,
La danse des cités en chancelant, s'arrête.
De leurs fronts de granit, ridés par la tempête,
Tombe une couronne de tours.

Sur la lyre accordée aux prières des femmes,
Pourquoi de tant d'encens nourrir notre sommeil?
De trop de voluptés ne chargeons pas nos âmes;
Après le songe heureux es-tu sûr du réveil?
Que sais-tu si l'aspic ne dort pas sous la rose,
Si la lutte est finie entre l'homme et le Dieu?
Convive du banquet que plus d'un pleur arrose,
Sur le mur prophétique où cette main se pose,
Ne vois-tu pas des traits de feu?

Pour désarmer nos cœurs apprivoise le monde.
D'avance à l'avenir as-tu versé la paix?
Et du Nord hérissé le sanglier qui gronde,
De ta muse de miel a-t-il léché les traits?
Au soc de la charrue a-t-il courbé le glaive?
Albion, sur sa nef, détruit-il son rempart?
Parmi les flots d'airain que l'Orient soulève,
Orphée a-t-il enfin marié sur la grève
L'aigle blanc et le léopard?

Le Rhin sous ta nacelle endort-il son murmure?
Que la France puisse y boire en face du Germain.
L'haleine du glacier rouillant leur double armure,
Deux races aussitôt se donneront la main.
Nous ne demandons pas tout l'or de la montagne.
Du Nil de l'Occident nous ne voulons qu'un bord,
Pour que les cieux de France et les cieux d'Allemagne,
Sous les eaux partageant l'astre de Charlemagne,
Roulent ensemble au même port.

Aux troupeaux divisons la source de nos pères.
Quand ils ont sur la rive assis la liberté,
Craignaient-ils d'éveiller les gothiques vipères?
Goûtons l'eau du torrent par droit de parenté.
Avec les rois germains tout nous réconcilie.
Dans leur nid féodal nos aigles sont éclos.
Sans qu'au bruit de leurs pas notre écho s'humilie,
Consentons que leur ombre à notre ombre s'allie
Dans le sein pavoisé des flots.

Mais si lui-même en vain le torrent nous appelle,
Si l'onde du glacier ne coule pas pour tous,
Et s'il faut nous sevrer du lait de la Cybèle,
Quand ce peuple aura soif, où l'abreuverons-nous?
Au pays des palmiers tu penses le conduire!
Notre Dieu ne veut pas qu'on nous mène en exil.
Pendant que tu chantais, tout près de nous séduire,
Sur son flanc irrité j'ai vu son glaive luire.
La France en aiguisait le fil.

Tu pars, dis-tu? — Marchons, au vent de tes bannières,
Non pas, comme Joseph, en sa captivité,
Au joug du Pharaon liant ses onze frères;
Il pleurait, dans Memphis, sur Jacob insulté.
Mais ainsi que Moïse, au sortir du servage,
Loin d'Apis entraîné par le serpent d'airain,
Fais-nous rentrer, joyeux, dans l'ancien héritage;
Et le glaive épousant les lyres au rivage,
Allons revoir notre Jourdain.

DE LA TEUTOMANIE

Cet article, le plus célèbre de toute la série *Allemagne* avec l'article du 1er janvier 1832, paraît dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 décembre 1842. C'est en octobre 1840 qu'Edgar Quinet a publié *1815 et 1840;* en janvier 1841, l'*Avertissement au pays* (1); en juin 1841, *le Rhin*, la réponse à Lamartine. Entre toutes ces publications il y a un lien très sûr. Ce lien, le voici : c'est, d'une part, l'idée que la France s'endort d'un sommeil mortel, qu'elle ignore le véritable état d'esprit qui règne de l'autre côté du Rhin; c'est, d'autre part, le spectacle que donne l'infatuation allemande, sans cesse grandissante, à mesure que l'Allemagne s'éloigne de l'âge héroïque qui a fait sa gloire, c'est la *gallophagie.* Nous renvoyons à l'étude placée en tête de ce volume.

Ainsi, loin de s'obstiner, comme tant d'autres de ses contemporains, comme Lamartine, comme Hugo, comme son ami Michelet, dans la conception d'une Allemagne débonnaire et mystique, enfermée dans son rêve de science et de poésie, Quinet avait observé, avait vu l'évolution de ce peuple. Il avait le courage, très rare en 1842, de proclamer la « nullité » pédantesque de son esprit, de sa pensée, de son œuvre

(1) In-32 d'une feuille. A Paris, chez Paulin, rue de Seine; deuxième édition de février.

intellectuelle du moment, qui n'avait d'égale que sa susceptibilité et sa haine de la France.

Cette impression de l'abaissement moral de l'Allemagne n'ira pas chez Quinet en s'atténuant : bien au contraire ! Le 12 juin 1854, il écrit à Michelet : « *L'Allemagne n'a plus même la prétention d'exister.* Il est donc certain que toute question est toujours en France. Si la France ne se relevait pas, l'Europe marcherait à une servitude intellectuelle, commerciale, tempérée de loin en loin par le progrès des machines à vapeur. » Et en 1857, alors que nos savants, nos penseurs, nos poètes, continuent à s'incliner avec docilité devant le « génie » de l'Allemagne, il écrit le 30 septembre, de Mutterstadt, à son ami Dumesnil, après un court séjour au delà du Rhin : « Nous avons hâte de quitter l'Allemagne, *où nous étouffons moralement.* Qu'il y aurait de choses à dire sur ce silence, sur cette indifférence absolue, qui a si tôt paralysé l'esprit allemand ! » Et de Bruxelles, le 11 octobre, à Victor Chauffour : « Vous savez que nous avons étouffé en Allemagne. Il m'a semblé que *je passais là sept jours dans le ventre de la baleine de Jonas !* »

En cette même année 1842, où paraissait la *Teutomanie*, quelques mois auparavant, en juin, Michelet partait pour son voyage en Allemagne. Il allait y détendre son esprit. Il en revint, dit-il, « fortifié, affermi (1) ». Il écrivait à son retour, le 21 juillet 1842 : « En un mois, j'ai coupé un morceau dans l'Allemagne, *j'ai touché toutes ses électricités du Sud-Ouest !* » Hélas, pour Quinet, il y avait longtemps déjà que cette « électricité » avait disparu, et ce n'est pas un des côtés les moins curieux de l'amitié de ces deux grands hommes, que cette divergence d'idées presque constante à l'égard de l'Allemagne. Il y a cependant un côté de l'Allemagne moderne que Michelet a bien

(1) G. Monod, *Jules Michelet,* p. 125.

vu, et son jugement, plein de réserve, complète celui de Quinet : « C'est un peuple d'érudits supérieurement dressés et disciplinés, dit-il ; l'avenir décidera ce que vaut cette discipline en guerre et en littérature. »

L'heure est venue, en ces jours que nous vivons, de ce jugement décisif, que l'humanité doit prononcer.

L'article *De la Teutomanie* fait partie, sous le titre *La Teutomanie*, du tome VII des *Œuvres complètes, les Roumains, Allemagne et Italie,* série *Allemagne*, n° XV. Ce texte présente quelques différences, peu nombreuses, avec le texte original que nous reproduisons.

DE LA TEUTOMANIE

Deux motifs m'ont depuis longtemps dispensé de parler de l'Allemagne littéraire, dans cette *Revue* (1) : la nullité des œuvres du présent, la susceptibilité à l'égard du passé. Si l'on excepte les labeurs d'érudition et de théologie, la veine littéraire de ce pays semble profondément épuisée, et il serait impossible de citer dans les œuvres d'imagination, tant en prose qu'en vers, un seul écrivain de nouvelle date, dont le nom vaille la peine d'être transporté de ce côté du Rhin. Décidément, M. Heine est le dernier des Romains. L'approbation populaire ne s'est attachée, depuis dix ans, à aucune composition; tout au plus, çà et là, quelques éloges mercenaires vous préparent une

(1) La *Revue des Deux Mondes*.

déception certaine, si, sur la foi de ces jugements, vous remontez à l'œuvre qui en est l'objet.

Ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'aussi longtemps que le génie national se produisait par des œuvres vraiment sérieuses, il était plein d'humanité, de sympathie, de modestie; voyez les lettres des hommes de ce temps-là! Quel esprit d'association, de fraternité! Comme ils étaient d'intelligence avec les peuples étrangers! Au contraire, depuis que ce génie est tari, une admirable infatuation a pris la place de la poésie, du talent, de l'originalité; je ne sais quel mélange de gloriole débonnaire, et, par-dessus tout, de bile envieuse, est devenu la couleur générale de ce nouveau style tudesque. Que penserait *la Staël (die Stael)*, comme ils disent dans leur aimable langage, si elle entendait ce concert cynique contre lequel la *Gazette d'Augsbourg* vient si justement de réclamer? J'espère qu'elle prendrait le parti d'en rire.

Au milieu de ce hourra, nos poètes, nos critiques, nos publicistes continuent de chanter, sur différents tons, l'éloge de la sentimentalité, de la blonde bonhomie, de la prude humilité de leurs confrères d'outre-Rhin. Ceux-ci, étonnés, indignés, de crier dans le désert, se hérissent de nouveau; ils redoublent de fureur, ils déterrent, ils brandissent, par souscription, contre l'Occident, l'épée d'Arminius; les rois de Prusse et de Bavière marchent contre nous, lance haute, à leur secours; le premier change la cathédrale de Cologne en un blockhaus contre les Gaulois. *Post Franco-Gallorum invasionem*, c'est l'inscription de guerre qu'il vient d'enfouir sous le porche. Le second ordonnance. dit-on, contre l'étude de la langue française, comme

mère d'hérésie; bien à tort, selon moi, au moment où nous nous croisons avec lui pour abattre et extirper, sur la place de Strasbourg, la figure de ce Luther que *nos yeux ne sauraient voir*, en pays luthérien, et que ce pieux roi efface de son côté avec non moins de discernement dans le panthéon de l'Allemagne. Pour en tenir la place, il exhume les reliques d'Alaric, de Genséric, d'Odoacre, de Totila, tous bons chrétiens, excellents catholiques, vrais prêcheurs d'aumônes, parfaits teutomanes, qu'il canonise dans son Walhalla, à notre éternelle épouvante. Innocent badinage! imagination d'enfant! Doux amour des ancêtres! Qui se sentirait le courage de troubler cette réunion de famille?

La vanité allemande ne ressemble en rien à l'orgueil des Anglais ou des Castillans. Chez ces derniers, le sentiment de sa propre valeur est arrivé à une sécurité profonde; il ne craint pas d'être dépossédé, et ce calme dans l'infatuation est accompagné d'une grandeur naturelle; chez les Allemands, la vanité, de fraîche date, n'a aucune de ces jouissances. Toujours inquiète, toujours irritée, elle n'est pas sûre d'un seul moment; tout lui fait ombrage; elle n'ose ni se condamner ni se montrer ouvertement; elle porte avec elle les inquiétudes du parvenu, au lieu du contentement d'un homme assis depuis longtemps dans la prospérité et la puissance. Pendant que les siècles ont déjà passé sur la gloire littéraire des autres peuples, que les époques d'Élisabeth, de Léon X, de Louis XIV, de Charles-Quint, sont consacrées, l'Allemagne sent, au contraire, que son âge de poésie est d'hier, qu'elle est la dernière entrée dans ce domaine de l'art et du style, que le

jugement de la postérité n'est pas encore fermé sur ses œuvres, que la critique aura beaucoup à revoir sur ses admirations, que beaucoup de noms courent risque de ne pas survivre à cet examen suprême, et de ne jamais entrer dans la mémoire du genre humain.

De là cette irritabilité, cette susceptibilité fiévreuse, toutes les fois que l'on prononce le nom de l'un de ces écrivains encore en litige, l'impossibilité absolue de rassasier l'Allemagne d'éloges, de la calmer, de la tranquilliser sur l'avenir. Ces hommes, dès qu'on ne les admire pas les yeux fermés, sont toujours près de croire que vous cédez à une conspiration ourdie contre eux; de là aussi ce ton de haine corrosive et ce chant de vautour, pour peu que vous mettiez de réserve dans votre enthousiasme. Le moindre feuilleton met toute l'Allemagne en fièvre.

Qu'importe à l'Angleterre, à l'Espagne, à l'Italie, une opinion aventurée sur Shakspeare, Dante ou Cervantes? Si elle est ridicule, on en sourit; le plus souvent on l'ignore. De l'autre côté du Rhin, il n'en va pas ainsi. L'opinion la plus futile, exprimée, en France, sur un écrivain tudesque, est aussitôt déterrée, traduite, colportée solennellement dans tout le pays. Cette observation, souvent sans nulle importance, est soudain terrassée, foulée aux pieds, écrasée par toutes les massues réunies de la critique germanique; après quoi l'on s'assied triomphalement en se chantant à soi-même un *Te Deum*.

J'ai déjà remarqué que le même peuple qui a une si parfaite connaissance des Babyloniens, des Mèdes, et, pour tout dire, de la littérature anté-

diluvienne, a été fort en peine d'écrire une page mesurée sur la littérature française. Combien n'eût-il pas été intéressant de voir un génie aussi différent du nôtre juger avec maturité, avec finesse, l'époque de Louis XIV et le dix-huitième siècle! Que d'idées nouvelles eussent pu sortir de ce nouveau point de vue! Mais il faut renoncer à cette espérance. Quand les Allemands de nos jours ont essayé de toucher ce sujet, ils l'ont fait le plus souvent avec une si extrême violence, une aversion si déclarée, qu'ils sont arrivés à manquer de sens; et véritablement cette prétendue critique tient plus de l'hydrophobie que du sentiment littéraire proprement dit.

Outre la difficulté réelle de comprendre et de saisir une originalité si différente de la leur, il y a encore la vague rancune contre un joug qui les a dominés. La vérité est que l'Allemagne parle si haut, parce qu'elle a peur de deux choses : elle se rappelle le joug spirituel de la France pendant le dix-huitième siècle, le joug matériel au commencement du dix-neuvième. Entre ces deux rancunes, tantôt livrée à l'une, tantôt à l'autre, son jugement est embarrassé par trop d'appréhensions. Jamais on ne parviendra à lui persuader sérieusement que nous nous résignons aux conditions des traités de 1815. Notre humilité à cet égard n'a pas trouvé de croyants; et s'il fallait choisir entre la Russie et la France, je connais plus d'un homme qui se déciderait pour la première sur cette considération secrète, qu'à tout prendre, l'Allemagne russe pourrait se consoler en faisant des cours de philosophie aux Cosaques, ressource qui certainement manquerait à l'Allemagne française, avec des victo-

rieux qui, après l'avoir abattue, auraient encore la prétention de la mener à l'école.

Qui a pu changer ainsi le tempérament de l'esprit allemand? Comment le peuple qui passait pour le plus sérieux est-il celui qui se nourrit aujourd'hui, plus que tout autre, de clinquants et de médisances recueillies de tous les coins du globe? Comment le grave docteur s'est-il changé en un dandy léger, gambadant, gracieux Teuton qui veut à tout prix achever sa pirouette devant l'Europe assemblée? Les éloges sans réserve et la complaisance publique pour ces nouveaux venus ont commencé la métamorphose. Un encens imprévu a obscurci le front du penseur; l'ivresse a commencé.

A cette première disposition s'est ajouté un fait puissant, réel, je veux dire l'union des douanes. Depuis que cet événement, grand en effet, est consommé (1), les Allemands sont convaincus qu'ils sont le peuple pratique par excellence, et qu'il ne leur reste plus qu'à saisir la couronne universelle. Il y a quelques jours que voyageant sur le Rhin avec un Allemand fort distingué, écrivain comme ils le sont tous, homme d'ailleurs plein de modération, je me hasardai à lui demander quel était, selon lui et ses amis, le but politique vers lequel tendait l'Allemagne; à quoi il me répondit du plus grand sang-froid du monde : « Nous voulons revenir au traité de Verdun entre les fils de Louis le Débonnaire. »

Assurément cette exaltation du sentiment natio-

(1) C'est le 1er janvier 1834 qu'est constitué le Deutscher Zollrein, qui englobe presque tous les États allemands.

nal serait en soi très digne d'éloge, même dans ses triomphes fantastiques, si elle se joignait à quelque noble initiative dans la liberté et les intérêts du reste de l'Europe. Par malheur, après cette première fièvre d'orgueil, on s'est envisagé de plus près; on a vu que l'on était enfermé sur terre par la Russie et par la France, sur mer par l'Angleterre, sans débouchés du côté de l'Orient. On a cherché quelle grande pensée on portait en soi pour renouveler le monde, on a trouvé la teutomanie. De ce moment, au lieu de songer à s'associer, on n'a plus pensé qu'à s'enceindre d'une muraille de la Chine; et cette nationalité soudainement retrouvée, et inspirée des conseils de la Prusse, semble, jusqu'à ce jour, ne devoir s'exprimer que par un redoublement de mauvaise humeur et de fiel dans lequel la France a naturellement la plus grande part.

Ce que l'on aurait peine à croire, c'est combien cette bile amère est descendue avant dans les œuvres qui semblent le plus étrangères aux passions quotidiennes et combien les monuments les plus sincères touchent au ridicule par cette barbarie maniérée. Je ne dirai rien du Walhalla du roi de Bavière; je ne me permettrai pas de sourire à la vue de Mozart flanqué de ces deux grands artistes, Genséric et Alaric, de mélodieuse mémoire; nous avons été depuis longtemps accoutumés à ces ingénieuses rencontres et à cette solide raison dans les œuvres inviolables du poète royal de Bavière. Mais Overbeck le peintre, un homme sérieux, qui toujours comptera avec la critique, de quel droit, si doux, si naïf, si respectable, a-t-il couru au-devant du ridicule dans son tableau des *Arts sous l'invocation de la Vierge*?

Dans ce tableau fait pour représenter avec solennité, dans les salles de Francfort, les tendances de l'imagination nouvelle, nous avons vu, il y a quelques semaines, les artistes de tous les temps, de tous les lieux, depuis le roi David et les patriarches jusqu'aux modernes. Italiens, Flamands, Espagnols, Hébreux, Grecs, Allemands, tout ce qui a touché le pinceau ou le ciseau se presse là aux pieds de la Mère de Dieu; chacun reçoit la récompense de son génie; ils sont là de tous les pays, de toutes les langues. Mais un Poussin! un Lesueur! un Jean Goujon! un artiste français! fi donc! ces gens-là s'étaler sur la toile immaculée de l'art tudesque! Qu'ils soient anathème! qu'ils se gardent de paraître dans l'antre saint du teutonisme! Il est vrai que, par compensation, l'honnête artiste a aventuré sa propre figure dans le coin du tableau, et l'œil peut s'arrêter sur cette impartiale page sans craindre d'être profané par la figure d'un seul de ces damnables compatriotes de Voltaire; par leur absence, qu'ils portent la peine éternelle de leur trop de bon sens!

On pense bien qu'un si pur exemple, donné de si haut, ne pouvait manquer d'être imité, et cette proscription de notre race est devenue, il semble, une règle générale. Lecteur, si tu te sens le cœur assez fort pour affronter un terrible spectacle, viens et suis-moi dans la salle de philosophie de l'université de Bonn. Le gouvernement prussien a ordonné que toutes les écoles imaginables de philosophie fussent représentées sur la muraille; l'artiste a obéi. Regarde! voici de nouveau les patriarches, les docteurs de tous les siècles, de toutes les religions, de tous les peuples; dans

cette assemblée de métaphysiciens qui commence par Salomon et qui finit par le dernier *privat docent* de Bonn, tu cherches des yeux tes compatriotes, Abeilard, Descartes, Malebranche, Pascal peut-être ! Malheureux, ils n'y sont pas, ni eux ni aucun de ton peuple. Courbe ton front, humilie-toi, et pleure sur l'anéantissement de ta race !

On comprend facilement quelle fut ma confusion le jour où je fis cette fatale découverte. Quoi ! tous nos penseurs effacés, abolis, d'un trait de pinceau, comme s'ils n'eussent jamais existé ! Je faillis succomber sous ce nouvel arrêt de proscription. Pourtant, après avoir médité quelque peu, je cherchai à me remettre. Ces artistes, me dis-je, ont la tête chaude ; ils se laissent facilement aller aujourd'hui à des impressions qu'ils condamneront demain ! Voyons les philosophes ! Ces esprits graves ne sauraient tomber dans de pareils excès.

Ce jour-là était précisément celui où venait de paraître le dernier volume de l'incomparable *Manuel de l'Histoire universelle*, par le très célèbre docteur et professeur Leo (1). C'est justement ce

(1) Il s'agit de Heinrich Leo, historien allemand, né à Rudolstadt le 19 mars 1799, mort le 24 avril 1878. Il prit d'abord une part active au mouvement de la Burschenschaft, qu'il répudia plus tard. Il suivit en 1822 à Berlin les cours d'Hegel, dont il devint un fervent admirateur. Mais plus tard il combattit les doctrines hégéliennes avec autant d'ardeur qu'il les avait embrassées. Professeur à l'Université de Berlin (1824), puis à Halle (1828), il a publié une série d'ouvrages historiques dont les principaux sont le *Manuel de l'histoire du moyen âge* (1830), l'*Histoire des États italiens* (1829-1830, 5 vol.), *Douze livres de l'histoire des Pays-Bas* (1832-1835), les *Leçons sur l'histoire du peuple et de l'empire allemands* (1854) et le *Manuel de l'histoire universelle* (*Lehrbuch der Universalgeschichte*) [1835-1844], 6 vol., d'où sont extraites les citations de Quinet. Leo montre dans tous ses écrits un réel talent, mais une passion et une intolérance remar-

qu'il me faut, ajoutai-je en moi-même : ce docteur Léo est un auteur grave; sa réputation est universelle comme son sujet; de plus, il est fameux pour sa piété. La religion l'aura sans doute adouci et disposé à l'indulgence. D'ailleurs, avant d'arriver à peindre l'histoire de la France et de la Révolution, il s'est préparé à l'impartialité par la contemplation de tous les siècles, laquelle n'a pas rempli moins de quatre volumes d'introduction! Une si lente préparation est un gage certain de calme et de sang-froid. Je vais goûter enfin le fruit le plus mûr de la philosophie.

Dans cette disposition, j'entamai le volume, et j'avoue que bientôt les considérations générales sur la *race* celtique ne me présagèrent rien de très favorable. « La race celtique, dit cet admirable auteur, page 196, telle qu'elle s'est montrée en Irlande et en France, est mue toujours par un instinct bestial *(thierischen Triebes)*, pendant que nous, en Allemagne, nous n'agissons jamais que sous l'impulsion d'une pensée sainte et sacrée *(heiligen Verhaeltniss, heiligen Gedanken)*. Comme un homme adonné à la boisson *(wie dem Trunk ergeben)* profite de toutes les occasions pour amener les gens raisonnables à boire dans sa compagnie, tout de même nos voisins gaulois cherchent à entraîner les autres dans leur propre mouvement, pour donner un masque honnête à leur inquiétude; mais sous ce masque perce toujours la pétulance unie à la vanité et à l'arrogance. » Lorsque j'eus achevé cette période, qui, dans l'original, est

quables. Il fut nommé en 1863 membre à vie de la Chambre des seigneurs de Berlin et disparut de la scène à la suite d'une maladie cérébrale.

incomparablement plus belle, j'admirai docilement, comme je le devais, ce style noble et soutenu, cette merveilleuse comparaison du pot de bière appliquée à la philosophie de l'histoire; je m'avouai avec tristesse que nos écrivains sont loin de ce génie souple, de cet aimable naturel; cependant je vis bien qu'un orage allait éclater, et je m'y préparai de mon mieux.

Mais, après avoir étudié un nombre considérable de pages semblables à celle-là, que devins-je, lorsque, le cercle se rétrécissant toujours, de la race celtique passant à la France, et de la France à Paris, j'arrivai à cette formidable conclusion, à cette dernière formule de la philosophie de l'histoire, qui me sembla gravée en caractères de feu : LE PEUPLE FRANÇAIS EST UN PEUPLE DE SINGES!

Que l'on se peigne, si l'on peut, mon désespoir à la vue de cette découverte d'histoire naturelle, que la science achevée de mes maîtres ne me permettait pas de révoquer en doute un seul moment. Funeste curiosité de l'esprit humain! Ce problème insondable que poursuivait si sérieusement la métaphysique depuis Kant, ce problème qui tenait en suspens tant de puissantes intelligences, le voilà donc résolu! ce secret de l'abîme, il est révélé! Pourquoi la nature se l'est-elle laissé ravir? Ce mystère formidable qui était au fond de la science, je viens de l'apprendre pour mon éternelle confusion! *Le peuple français est un peuple de* SINGES *(Affenvolk).*

J'analysai, je retraduisis sous mille formes cette conclusion écrasante; je me levai, je voulus parler; ma langue balbutia, s'embarrassa; il me sembla que mes membres se distendaient, et je me vis

avec horreur descendu au rang d'un affreux quadrumane, assis dans le coin de la bibliothèque d'un penseur allemand. Quelles idées affreuses m'assaillirent! Les langues humaines ne sont pas faites pour le dire. Après plusieurs courses dans les forêts de l'Abyssinie à la poursuite de pommes merveilleuses, il me sembla que je finissais par grimper de branche en branche sur l'arbre de la science du bien et du mal, au sommet duquel je finis par m'endormir sur le bord d'un horrible chaos.

Mais quel réveil! Le livre révélateur était toujours là. Je continuai. Ce que j'avais vu n'était rien auprès de ce qui m'attendait! En effet, lecteur, au détour d'une page, je vis, je l'assure, de mes yeux; oui, je vis, en caractères plus flamboyants que les précédents, cette dernière et suprême conclusion, page 290 : *La ville de Paris est la vieille maison de Satan.* Pour le coup, je cherchai humblement mon dictionnaire; j'épelai chaque lettre l'une après l'autre, jusqu'à ce que j'eusse formé ces paroles, mille fois plus terribles dans le pur tudesque, *Paris* DAS ALTE HAUS DES SATANS. Un voile de plomb s'étendit sur mes yeux, et je n'aperçus plus que quelques propositions solennelles sur la Révolution française, telles que celles-ci qui ressortaient sur le fond : « La prise de la Bastille est une comédie *(komœdie)*; le livre de M. Mignet, un mensonge depuis le commencement jusqu'à la fin *(eine Lüge von Anfang bis zu Ende)*; Mme Roland, une caricature *(die Caricatur)*; M. Necker, un idiot; Louis XVI est mort justement supplicié par Dieu *(die Gerechtigkeit Gottes)*, pour n'avoir pas mitraillé tout d'abord l'Assemblée Constituante, etc., etc. »

Eh! que m'importent, m'écriai-je enfin avec indignation contre moi-même, les personnes et les choses? Il s'agit bien des individus, quand c'est mon essence même qui est mise en question. Quoi! il ne suffisait pas de m'enlever la forme humaine; il ne suffisait pas de me recouvrir de cette odieuse fourrure que la nature a départie aux créatures qu'elle raille avec un rire sardonique! Tout cela n'était rien qu'une précaution charitable du docteur pour m'amener à descendre au-dessous du quadrumane, dans la région des démons!

Incapable de respirer plus longtemps, j'ouvris ma fenêtre d'où je dominais la ville; et, soit effet de la vision, soit plutôt la profonde réalité, j'aperçus, dans toutes les directions, à travers les rues, sur le seuil des portes, à pied, à cheval, en voiture, une multitude innombrable de diables bleus, blancs, rouges, parmi lesquels il me fut impossible de ne pas reconnaître mes compatriotes. Les infortunés! Ils riaient, conversaient entre eux, sans avoir l'air de se douter de leur effroyable transformation. Les blancs marchaient à reculons, les bleus étaient assis sur des bornes, avec lesquelles ils se confondaient; les rouges couraient en avant, au risque de se rompre la tête; tous parlaient, gesticulaient. J'aperçus même quelques-uns de mes amis, qui s'en allaient, la conscience tranquille, le grappin à la main, comme s'ils eussent tenu un blanc lis. Je n'eus pas le courage de les avertir du changement qu'ils ignoraient; je rentrai seul, le cœur déchiré, dans cette bibliothèque où je faisais de si étranges découvertes.

Les journaux venaient de tomber sur ma table, véritables journaux teutoniques, couleur grisâtre

et enfumée, par respect pour le ciel d'Alaric. Je ne tardai pas à m'apercevoir que ces gazettes avaient des renseignements qui changeaient entièrement la face de l'histoire politique et littéraire de mon pays; j'acquis par ce moyen une multitude de faits nouveaux qui enrichirent singulièrement ma mémoire. C'est là que j'appris, par exemple, que le maréchal Ney avait été assassiné par le peuple français; c'est là aussi que je trouvai l'énigme de ce nom étrange de George Sand, qui m'avait si longtemps embarrassé; il me fut démontré que ce maudit auteur l'avait emprunté à l'Allemagne par instinct général pour le meurtre et par sympathie particulière pour l'assassin de Kotzebue.

En peu de jours, j'eus refait ainsi mon éducation; car les journaux allemands sont admirablement placés pour atteindre à l'impartialité de l'historien: bâillonnés, étranglés par la censure en toute autre manière, ils ont liberté absolue de tout dire, inventer, imaginer sur la France. Dans le reste du monde physique ou moral, leur langue est enchaînée. Par compensation, ce point du globe qui s'appelle France est livré, abandonné à leur libre arbitre, pour être traqué et saccagé à outrance; rudement disciplinés en tout autre lieu, ils ont sur ce point seul droit plénier de sac et de pillage, en quoi je ne me lassai pas d'admirer la charité des gouvernements du Nord. Ils ont bien senti que leurs publicistes allaient périr étouffés dans la geôle, et, en personnes charitables, ils leur ont octroyé le royaume de France, corps et biens, sous la seule condition de lui courir sus et de le tondre menu.

Aussi, figurez-vous la joie et l'émulation! Tout

ce qui pouvait se trouver de bile dans tous les cercles germaniques, du nord au midi, se répand heureusement de notre côté; et notez bien que la presse allemande ne s'arrête pas, comme l'anglaise, à des propos généraux de nation à nation; elle s'infiltre dans la vie privée. Quiconque, de ce côté du Rhin, a l'apparence d'un nom, lui revient pieds et poings liés, prisonnier de guerre pour sa part de butin. Ne pensez pas rompre la chaîne. Par un don merveilleux, elle vous voit à toute heure; la nuit, elle est là debout comme votre conscience. Toujours présente, au moment où je vous parle, qui que vous soyez, elle apprend aux bords émerveillés de l'Elbe, du Danube et de la Néva, de quel visage vous lisez ce tableau, de quelle mouche occupé, de quelle couleur vêtu. Environnez comme vous le voudrez votre vie privée, ensevelissez-la encore davantage, élevez autour de vous une triple muraille, ne laissez asseoir à votre table que vos proches ou les amis de vos amis. Vous croyez être seul? eh bien, non! Un ange blond, naïf, nouvellement arrivé de l'université entre timidement; il s'assied en soupirant à vos côtés; il est là, les yeux baissés, qui, en caractères mystérieux, innocemment trempés de la bile du poisson de Tobie, trace pour les régions étrangères le tableau saintement envenimé de cet intérieur qui vous semblait inaccessible. Comment cela se fait-il? Ne me le demandez pas. Il me suffit que le miracle soit. A Dieu ne plaise qu'un ange, quel qu'il soit, trouve jamais en France la porte close!

Le tourisme allemand est presque nécessairement un *gallophage*. Quant à ce nom de gallophage, *Franzosenfresser* (mangeur de Français), pendant

longtemps on a cru qu'il devait être pris dans un sens figuré. Il n'est que trop prouvé, pour moi, que cette signification est toute réelle, qu'il faut l'entendre au pied de la lettre, et qu'il est de ces hommes qui vivent et se nourrissent chaque jour de la substance la plus pure d'un certain nombre de nos compatriotes. Dans mon long séjour au bord du Neckar, j'ai moi-même assisté plus d'une fois à ces effroyables festins de chair française. Tenez donc pour certain que la gallophagie est un état réel, une profession, une carrière de laquelle on vit, hélas! matériellement beaucoup plus que spirituellement.

Le gallophage reçoit dès les premières années une éducation particulière, à laquelle j'ai été secrètement initié. Dès l'âge de six mois, il doit grimper au mât, dans une salle de gymnastique, et casser le nez à toutes les poupées parisiennes qu'il rencontre sur son chemin. Vers six ans, il lui est enjoint de boire dans une sorte de verre taillé en forme de crâne romain, et que l'on appelle pour cela *rœmer*. Si par mégarde il prononce un mot d'origine française, sa carrière est manquée; il vaudrait mieux pour lui cent fois renier son père.

Chaque année il doit allumer solennellement sur la plus haute montagne un feu de paille, à l'anniversaire de Leipsick, et s'enivrer religieusement le jour de la prise de Paris. Pour compléter cette éducation, il possède une bibliothèque spéciale, en papier gris, laquelle se compose invariablement des célèbres méditations gallophobes du licencié Wolfang Menzel, des profondes conceptions marcomannes du docteur Iahn, le tout cou-

ronné par les inimitables poésies vandales de Louis de Bavière, qu'il doit apprendre par cœur et réciter tête nue, ventre à terre; ces œuvres lues, s'il n'en meurt pas, le gallophage a achevé son éducation.

Il peut partir pour la terre gauloise. Que dis-je? il est parti. Il a franchi le Rhin; il approche. Le libraire, fidèle Sancho Pança de ce chercheur d'aventures, a signé le contrat; il le suit de loin, en trottinant, sur le chemin de Paris, ramassant et ensachant dans son bissac les menues observations et sublimes propos qu'inspire tout d'abord au maître un si notable changement de constellations et de table d'hôte en passant la frontière. Dès le premier pas, il a jeté un regard sinistre sur les conducteurs de diligences, les estaminets et les institutions du royaume; l'herbe cesse de croître sous ses pas; rien ne l'arête; sa marche dans le fond d'une rotonde est rapide comme celle de l'invasion; enfin le voilà! La faible barrière de Paris s'est ouverte en gémissant devant lui. Désormais la ville lui appartient; il y règne. Malheur aux vaincus!

La haute vertu qui le distingue, c'est de ne faire aucune acception de personnes, et souvent j'ai vénéré en silence cet héroïsme qui consiste à se repaître d'abord de ceux qui vous ont tendu la main. Le gallophage n'a aucune des faiblesses de la vie ordinaire. Dans ce sac de la cité, vous espérez le désarmer par une hospitalité empressée qu'il accepte. Point de grâce! vous tomberez le premier sous sa massue. Choyé par vous, au même instant il vous lèche en français et vous écorche en allemand. Mais, vous écriez-vous, je

suis des vôtres, sublime vainqueur; j'ai loué la légende, encensé la Teutonie, traduit Gœthe, adoré Jean-Paul! — Point de merci! Le lendemain du jour où M. de Lamartine chantait la *Marseillaise de la Paix* et célébrait l'Allemagne, n'a-t-il pas été pour ce fait noblement traîné aux gémonies du teutonisme?

Je frappe qui m'assiste, c'est ma devise. Et là-dessus notre héros, jaloux de mériter enfin ce nom de *gallophage*, ouvre une bouche plus capable que celle de Grand-Gousier, et, sans plus de discussion ni tenir aucun compte des nuances politiques, il déjeune des blancs, dîne des bleus, soupe des rouges, hache les classiques, embroche les romantiques, du tout fait une lippée; après quoi, la barbe essuyée, le libraire engraissé, il rentre en victorieux dans son pays et va déposer sa plume triomphante dans le Walhalla, sous la chapelle d'Alaric, de Genséric ou de Totila, ce dernier point restant absolument à son choix.

Sans poursuivre davantage, croit-on qu'il ne nous en coûte pas de parler sur ce ton du goût littéraire d'un pays qui nous avait accoutumés à un tout autre langage? Loin de nous l'idée d'attribuer une pareille monomanie à tout un peuple. Sous cette presse irritée par le bâillon, nous connaissons un peuple sage et laborieux, qui s'étonne presque autant que nous de tout ce qu'on lui fait dire ; car ce pays est le seul sur la terre où la pensée soit en même temps, et avec la même force, excitée par la science et refoulée par la censure; ce qui fait que dans les matières publiques l'opinion se dénature aisément et se tourne en un fiel

que l'on n'observe que là : à ce mal il n'est aussi qu'un remède, la liberté.

De bonne foi, l'Allemagne voudrait-elle que nous prissions au sérieux tant d'absurdités haineuses, qui, si elle n'y fait attention, tendent de plus en plus à tenir chez elle la place de la raison et du savoir? Nous avons applaudi plus que personne à son âge de splendeur littéraire et philosophique, tout en nous étonnant qu'il ait pâli si tôt. Quand ce ton frivole, envenimé contre notre pays, a commencé, nous avons pensé que le bon sens public en ferait prompte justice. La fièvre continuant, jetterons-nous le cri de guerre? Appellerons-nous sérieusement la presse française aux armes, pour qu'elle ait à batailler chaque matin, casque en tête, contre Arminius ressuscité? C'est alors qu'à bon droit l'Allemagne rirait de nous. Les écrivains germains veulent-ils réellement brouiller les deux pays, sans s'inquiéter de penser qu'un seul serrement de main de la France et de la Russie pourrait bien, par hasard, étreindre outre mesure les flancs de Teutonia? Non, leurs pensées n'ont pas été si graves.

Que l'Allemagne revienne donc au plus tôt à son génie naturel; qu'elle soit telle que nous l'avons connue; les sympathies de l'étranger ne lui manqueront pas. Qu'elle fasse mieux. Si l'opinion chez nous s'abandonne et s'endort, que l'Allemagne, à son tour, essaye de marcher; pour faire un pas, qu'elle soulève un moment sa lourde patte posée sur l'Italie; nous attendons et nous battrons des mains.

Surtout, que la patrie de Gutenberg acquière enfin le droit d'écrire; l'esprit s'exalte dans le

soliloque; il se fausse sous le masque. Déjà, il faut l'avouer, plus d'un signe annonce une réaction salutaire vers le droit sens; il ne manque pas d'écrivains, dans la presse quotidienne, qui ont su échapper à cette humeur noire et corrompue que l'ennui de la censure traîne naturellement avec soi. Après s'être assise plus d'une fois au banquet du gallophage, la *Gazette d'Augsbourg* a été des premières à se dégoûter du ridicule attaché à tant de violences; il ne sera pas inutile de terminer ces pages en lui empruntant la déclaration suivante qui eût pu leur servir de texte : « L'extension de la langue allemande parmi les Français peut être pour nous une source d'orgueil patriotique; mais elle nous impose à la fois le devoir de mettre plus de conscience dans nos jugements sur nos voisins, et celui de ne pas compromettre, par trop de suffisance, l'estime qui s'attache au nom allemand. Révolté du ton qui règne parmi nous contre la presse et les lettres françaises, un étranger pourrait concevoir l'idée d'user de représailles. Au train dont vont les choses depuis quelque temps, la matière ne lui manquerait pas; plus l'esprit de frivolité, dont nous faisons chaque jour un crime à nos voisins, devient une mode en Allemagne, plus la critique allemande doit en surveiller tous les symptômes. »

Décembre 1842.

FRANCE ET ALLEMAGNE

La brochure intitulée *France et Allemagne* a paru en janvier 1867, après les événements décisifs de l'année 1866 et la bataille de Sadowa (1).

Elle avait été publiée auparavant en entier par le journal *le Temps* dans les numéros du 5 *(Point de vue de l'Allemagne)*, du 7 *(Point de vue de la France)* et du 9 janvier *(Point de vue de l'Europe)*. Dans le numéro du 7 janvier, Nefftzer faisait précéder la seconde partie de la brochure de cet avis au lecteur : « Nous publions aujourd'hui la deuxième partie de l'étude de M. Edgar Quinet. Il ne nous appartient presque pas de la louer, tant les vues de l'auteur s'y rapprochent des nôtres. Mais nous la recommandons à l'attention des journaux qui prétendent que la Prusse nous couvre, en absorbant l'Allemagne. C'est à eux surtout qu'elle s'adresse. M. Quinet pense comme nous, que la nécessité de la situation est double; qu'il faut remanier et réformer nos institutions militaires, mais que cela ne suffit pas, et qu'il faut aussi rendre à la France la force, la lumière et tout le prestige de la liberté. C'est à cette double condition qu'elle gardera sa situation et son influence en Europe et dans le monde. Nous l'avons dit plus d'une fois, et nous tenons à grand

(1) *Bibliographie de la France*, 2 février 1867. In-8° de 31 pages. Paris, Librairie internationale, A. Lacroix, Verbœckhoven et Cie, éditeurs. — A Bruxelles, à Leipzig et à Livourne, 1867.

honneur de rencontrer cette même conviction dans les pages éloquentes de M. Quinet. »

Ce fut en Suisse, à Veytaux près de Chillon, où Quinet s'était fixé depuis 1858, devant le noble horizon des Alpes et la ligne bleue du Jura, derrière laquelle il y avait la France, que le proscrit écrivit, dans les derniers mois de 1866, le cœur plein d'angoisse, ces pages qui révélaient un si sombre avenir. La France s'étourdissait; elle préparait joyeusement l'exposition de 1867; seuls, quelques esprits avertis prévoyaient le terrible réveil. N'allait-on pas jusqu'à s'imaginer, écrivait Nefftzer, que la Prusse « nous couvrait en absorbant l'Allemagne! »

Devant cette effrayante inconscience, Quinet reprit la plume. Il se ressouvint de la brochure prophétique qu'il avait écrite il y avait trente-cinq ans, *l'Allemagne et la Révolution*. Il écrivait le 9 juillet 1866, de Veytaux, à Jules Ferry : « Je fus le premier à signaler, en 1831, l'ambition et l'avenir de la Prusse, tel qu'il se réalise aujourd'hui. Veuillez lire le chapitre *Système politique de l'Allemagne*... Il y a, je crois, dans ces jugements une base bien solide pour apprécier les événements actuels; car on dirait que ces pages ont été écrites aujourd'hui, tant elles sont conformes à tout ce qui est arrivé, et à tout ce qui se passe sous nos yeux. Je montrais, il y a *trente-cinq ans*, l'unité en formation du despotisme germanique sous le nom de la Prusse. Je signalais le danger imminent du despotisme prussien, au point de vue de la France. J'établissais combien un gouvernement français serait coupable de laisser se former sans obstacle ou même de servir cette puissance rivale teutonique, de laquelle je disais en 1831 : *Il ne lui manque qu'un homme, qui regarde et connaisse son étoile en plein jour* (1). »

Ces prédictions, il les rappelle à Buloz dans une lettre

(1) *Lettres d'exil*, tome III, 9 juillet 1866.

du même jour, à Duvergier de Hauranne dans une lettre du 14 juillet. Il écrit à ce dernier : « La Prusse, à l'heure qu'il est, a seule la puissance. Elle a été déchaînée par les Tuileries. Elle suivra sa voie! Elle ne s'arrêtera pas qu'elle n'ait dans sa main toute la race germanique, *pour dominer ou ravaler la France!* » Et à Léon Renault, le 21 juillet : « J'avais prévu et signalé le danger par l'avènement de la Prusse. Mais un égarement semblable... de la part d'un gouvernement français, non, je ne l'avais pas prévu, et je m'en excuse. Je n'avais pas pensé qu'il fût possible d'atteindre si vite à un si parfait aveuglement d'esprit. Qu'ils triomphent donc! Ils ont mis sur la France *un joug qui ne sera pas léger, celui d'une race rivale, composée de quarante millions d'hommes!* » (1)

Toutes les lettres de Quinet de cette époque révèlent sa profonde douleur, la certitude de l'avenir qui menace la France. C'est alors qu'il a l'idée de sa brochure : le *Temps* consentira peut-être à la publier. Quinet en parle à Jules Ferry. Mais celui-ci tarde à répondre, et Quinet ajourne son travail. En novembre 1866, à la demande de Nefftzer, directeur du journal, il reprend la plume (2) : « Je sais, lui écrit-il, toutes les précautions qu'il faut prendre et j'espère n'y pas manquer. Peut-être, malgré tous ces ajournements involontaires, la question a-t-elle conservé un assez grand intérêt, surtout à l'approche de la discussion du Corps législatif. » Au début de janvier 1867, *France et Allemagne* est terminé : le *Temps* peut lancer la brochure. Sauf quelques suppressions jugées indispensables par Ferry et Nefftzer, elle paraît telle que Quinet l'a écrite (3). Un mot, souvent répété, avait inquiété la censure : ce mot, c'était *la Conscience!* On l'avait supprimé.

(1) *Lettres d'exil,* 21 juillet 1866.
(2) *Ibid.*, 10 novembre 1866.
(3) *Ibid.,* p. 176, janvier 1867, à M. Nefftzer. (Cf. la lettre de Quinet à M. d'Haussonville du 19 février 1867.)

Pourquoi *France et Allemagne* ne paraissait-il pas dans la *Revue des Deux Mondes?* Il eût été la digne conclusion de tant d'articles prophétiques. Buloz se plaignit amèrement à Quinet de son infidélité. Il lui écrit de Paris :

« Paris, 17 janvier 1867.

« MON CHER QUINET,

« Je vous ai écrit plusieurs fois pour vous prier de m'envoyer quelque chose pour la *Revue*, et vous n'avez répondu que par un envoi de prose suisse de M. Pictet de Sergy ou de je ne sais plus quel pasteur, qu'on ne pouvait pas même imprimer à Genève. Ce n'était pas très aimable, d'autant plus que vous ne disiez mot de votre prose à vous, qui était la seule que je réclamais. Mais ce n'était là que le moindre des désagréments qui m'était réservé, puisque vous portez ailleurs votre concours, lorsque vous faites un de ces rares articles qui convenaient mieux à la *Revue* qu'à aucun autre lieu, puisqu'ils étaient en quelque sorte la suite de ce que vous avez écrit ici en 1832, et que dans la *Revue* le tout aurait pu paraître à la fois sans division. Vous ne m'objecterez pas que la *Revue* n'a pas une assez grand publicité, puisque son tirage est de 8000 au moins plus élevé que celui du journal où vous avez porté vos articles. Vous ne pouvez pas non plus me reprocher d'avoir manqué à l'amitié de nos vieilles relations, puisque vous avez désiré que Taillandier (1) fît l'article sur votre dernier livre, et que vous avez eu le meilleur article qui ait paru sur votre livre incontestablement.

« Je ne sais à quoi attribuer votre infidélité, surtout lorsque je m'aperçois que vous n'avez rien fait pour la

(1) Saint-René Taillandier. Il avait fait dans la *Revue* (15 mai 1866) un article sur la *Révolution* d'Edgar Quinet.

Revue depuis le 1er octobre 1861 (1), où a paru le dernier article d'une longue série, qui n'était pas sans danger pour la *Revue* du côté du gouvernement, et qui lui a valu en effet, de ce côté-là, plus d'une menace. Je sais d'autant moins à quoi attribuer ce qui nous est arrivé avec vous, que votre travail était en outre parfaitement d'accord avec ce que Forcade avait dit dans la chronique sur l'Allemagne. C'est vous seul qui avez le secret de votre détermination que rien n'avait provoquée de notre part, et si vous ne me dédommagez pas très prochainement de votre infidélité, dont on m'a demandé ici l'explication sans que j'aie pu la donner, je me regarderai comme fort maltraité par vous, car rien n'était plus inattendu par moi, je vous assure.

« Tout à vous,

« F. Buloz (2). »

Quinet répliqua qu'il fallait que l'article parût de suite : Buloz l'eût fait attendre. Quinet se souvenait de ses hésitations diplomatiques, quand il s'était agi de publier *1815 et 1840;* il était décidé, cette fois, à passer outre. Buloz en fut très mortifié ; il ne se tint pas pour battu et répondit par une nouvelle lettre plus amicale, qui se termine ainsi : « Allons, cher ami, il faut être franc et net; voilà cinq ou six ans que vous n'avez rien mis dans la *Revue;* votre silence doit-il se prolonger longtemps, indéfiniment? A l'occasion d'une mort récente, qui m'a été douloureuse, vous m'écrivez : « Serrons nos rangs! » Est-ce bien les serrer que de porter ailleurs le peu qui pourrait venir ici, puisque vous faites si rarement des articles détachés! (3) »

(1) Il s'agit de l'article intitulé *l'Abdication*, qui est le dernier de la série sur *la Campagne de 1815*. Buloz oublie qu'Edgar Quinet a publié dans la *Revue* du 15 octobre 1865 *la République et la Convention*.

(2) Bibl. nationale, *Nouv. acq. fr.*, 20782. Inédit.

(3) Bibl. nationale, *ibid.*, 20782.

Et Michelet? Cette fois, il fut satisfait. Plus de réserves, comme en décembre 1831. Bien au fond de son âme, il restait germanophile impénitent : mais, devant le sens prophétique de son ami, il s'inclina. Il lui écrivit : « Vous êtes le prophète. C'est à tous d'écouter. Ne croyez point que vous soyez la sibylle incomprise, la Cassandre d'Eschyle; tout est senti, compris. On parlait bas, vous avez parlé haut... Vivez mille ans, prophète! Je vis avec vous et de vous (1)! »

Mais de toutes les lettres que reçut à cette occasion Quinet, la plus intéressante, la plus belle assurément, celle qui entre à fond dans la pensée de l'historien et du philosophe, fut écrite par un homme qui devait jouer un grand rôle sous la troisième République, Jules Ferry. « Il est évident, écrivait-il, que, comme vous le prophétisiez en 1831, l'unité allemande est faite : il est évident qu'elle est faite dans les conditions les plus menaçantes pour la France... Avec ce fatalisme philosophique, frère cadet du fatalisme musulman, l'Allemagne va devenir le plus puissant agent du césarisme en Europe. Son antique ambition et son récent réveil, ses légendes et sa métaphysique, son aptitude méditative et sa force d'expansion, de propagation, de germanisation universelle, tout ce qui en fait *un peuple très réfléchi et un peuple très jeune, un peuple très rêveur et très actif,* aussi plein de ses origines qu'épris des immenses horizons de son avenir, tout cela concourt à marquer le moment précis de l'entrée du germanisme sur la grande scène du dix-neuvième siècle, tout l'appelle à jouer dans la seconde moitié du siècle le rôle de l'Empire français dans la première, avec moins de folie sans doute. mais plus de solidité. »

France et Allemagne a été publié de nouveau, sans modifications, dans le tome XXIV des *Œuvres complètes*, intitulé *le Livre de l'Exilé. — Œuvres politiques pendant*

(1) Mme Edg. Quinet, *Edgar Quinet depuis l'exil*, p. 304.

l'exil. Comme dans la publication faite par *le Temps* en janvier 1867, comme dans la brochure originale, *France et Allemagne* se divise en trois parties : *Point de vue de l'Allemagne. — Point de vue de la France. — Point de vue de l'Europe.*

Nous donnons intégralement le texte de cette œuvre capitale.

FRANCE ET ALLEMAGNE

I

POINT DE VUE DE L'ALLEMAGNE (1)

Il faut renoncer pour toujours à écrire sur les affaires publiques, ou dire aujourd'hui sa pensée sur les événements d'Allemagne, car ils dominent de haut tout ce qui s'est fait de nos temps, et jamais rien ne se passera de plus grave pour nous.

Je voudrais chercher ici impartialement les conséquences enveloppées de ces événements, au point de vue de l'Allemagne et de la France.

Il n'est pas trop tard pour parler encore de ce qui est non pas une crise, mais un état nouveau du monde (2). Je resterai en dehors de toute passion

(1) *Le Temps*, 5 janvier 1867.

(2) « Un état nouveau du monde », c'est ainsi qu'Edgar Quinet caractérise le premier, et le seul de son temps, l'immense portée de ces événements politiques, dont nous voyons clairement aujourd'hui les conséquences.

et de tout esprit de parti. Mais, dans des circonstances peut-être décisives, je regarde comme un devoir de ne pas demeurer étranger à des affaires que je n'ai cessé de suivre de près depuis 1831; et je dois avant tout montrer comment j'y suis forcément ramené par le jugement anticipé que j'en portai, il y a trente-cinq ans, dans les termes suivants (1) :

« C'est en Prusse que l'ancienne impartialité et le cosmopolitisme politique ont fait place à une nationalité irritable et colère. C'est là que le parti populaire a fait d'abord sa paix avec le pouvoir. En effet, ce gouvernement donne aujourd'hui à l'Allemagne ce dont elle est le plus avide : l'action, la vie réelle, l'initiative sociale. Il satisfait son engouement subit pour la puissance et la force matérielle.

« Le despotisme prussien est intelligent, remuant, entreprenant; il ne lui manque qu'un homme qui regarde et connaisse son étoile en plein jour; il vit de science autant qu'un autre d'ignorance. Entre le peuple et lui, il y a une intelligence secrète pour ajourner la liberté et accroître en commun la fortune de Frédéric. Outre cela, un avantage incontestable, et qui rachète mille défauts, le despotisme prussien a le privilège de tenir dans sa main l'humiliation de la France et de lui rendre le long affront du traité de

(1) *De l'Allemagne et de la Révolution* (*Revue des Deux Mondes*, 1er janvier 1832); II, *Système politique de l'Allemagne* : « C'est là que l'ancienne impartialité... » Edgar Quinet ne cite pas d'après le texte de la *Revue*, mais d'après celui d'*Allemagne et Italie*, avec des coupures.

Westphalie; car il sait que c'est lui qui a brisé à Waterloo l'aile de la fortune de la France.

« L'unité, voilà la pensée profonde, continue, nécessaire qui travaille ce pays et le pénètre en tous sens. Religion, droit, commerce, liberté, despotisme, tout ce qui vit de l'autre côté du Rhin pousse à ce dénoûment.

« Quelle est la pensée vivante qui est à cette heure sous chaque toit? Cette pensée est l'unité du territoire de la patrie allemande; ce cri est l'abolition des frontières artificielles, le renversement des limites arbitraires, derrière lesquelles ils sont parqués eux et leurs produits, sans lien, sans industrie possible.

« Déjà l'une des assemblées politiques a voté un contrat dont la conséquence immédiate est de conférer à la Prusse le protectorat matériel de tout le reste des nations germaniques.

« Cette unité n'est point un accord de passions que le temps détruit chaque jour; c'est le développement nécessaire de la civilisation du Nord (1).

« Et nous, qui sommes si bien faits pour savoir quelle puissance appartient aux idées, nous nous endormions en pensant que jamais elles n'auraient l'ambition de passer des consciences dans les volontés, des volontés dans les actions, et de convoiter la puissance sociale et la force politique.

« Voilà cependant que ces idées, qui devaient rester incorporelles, se soulèvent en face de nous comme le génie même d'une race d'hommes ; et

(1) Il s'agit donc bien, non d'un conflit entre deux nations, mais d'un changement de civilisation, ou, comme disent nos ennemis, de « culture » dans le monde. Ce but, ils l'ont proclamé à la faveur des derniers événements.

cette race elle-même se range sous la dictature d'un peuple, non pas plus éclairé qu'elle, mais plus avide, plus ardent, plus exigeant, plus dressé aux affaires. Elle le charge de son ambition, de ses rancunes, de ses rapines, de ses ruses, de sa diplomatie, de ses violences, de sa gloire, de sa force au dehors. C'est donc de la Prusse que le Nord est occupé à cette heure à faire son instrument.

« Oui, et si on le laissait faire, il la pousserait lentement et par derrière au meurtre du vieux royaume de France.

« Le monde germanique n'attend plus qu'une occasion. Or, encore une fois, quelle est la nation placée par l'Allemagne pour épier et chercher cette occasion? C'est celle qui porte à sa ceinture les clefs de notre territoire, et qui garde dans sa geôle la fortune de la France. »

Voilà ce que j'écrivais en octobre 1831 (1). Ces paroles se sont si bien réalisées, que l'on pourrait croire qu'elles ont été écrites hier. Comment a-t-il été possible de marquer ainsi trente-cinq ans à l'avance ce qui s'accomplit de nos jours et sous nos yeux? L'empire allemand qui se dresse devant nous était-il visible en 1831? S'annonçait-il dans les cours, dans les chancelleries ou dans la presse? Non, assurément. Mais si les documents politiques se taisaient, il y avait des signes dans le fond des choses. C'était comme une rumeur à voix basse qui partait on ne sait d'où. Elle n'avait ni forme ni consistance. C'étaient des conversations rares, des

(1) Exact. C'est à Grünstadt qu'a été écrite cette partie de l'article.

paroles interrompues, des enthousiasmes subits qui jaillissaient et disparaissaient comme l'éclair.

On pouvait les résumer dans ce mot : la grandeur de l'Allemagne.

Tels furent les documents qui s'offrirent à moi (car je n'en eus pas d'autres) pour calculer l'avènement de la race allemande; documents qui, sans doute, eussent semblé méprisables aux diplomates de ce temps-là, et qui se sont trouvés plus féconds en vérités que tous les rapports des chancelleries.

Il m'est nécessaire de rappeler ce souvenir et de constater combien l'événement a répondu exactement à l'idée que je m'en formai d'avance. Car c'est là mon point de départ et ma raison pour juger des choses actuelles. Lorsque, dans les sciences naturelles, un naturaliste voit sa théorie confirmée plus tard par un fait, tout le monde trouve à propos qu'il le déclare. C'est ainsi que l'expérience vient au secours des idées.

Pourquoi n'en serait-il pas de même dans la politique? Pourquoi un homme ne pourrait-il pas dire : « L'expérience et les événements ont confirmé les vues, les idées que j'ai exprimées il y a plus d'un tiers de siècle? » Cela est d'autant plus nécessaire, que c'est la seule réponse à ceux qui accusent la philosophie politique d'être de trop dans le monde. Quand elle a vu juste et de loin, pourquoi ne pas le dire? Ce serait se trahir soi-même. Assez de gens sont intéressés à laisser croire qu'il n'y a de bon conseiller que le hasard.

En vertu des mêmes idées que tout a confirmé, je suis tenté de regarder au delà du présent; et je demande d'abord ce que deviendra cette puissance

nouvelle, qui, surgie d'hier, occupe déjà tous les esprits.

Avant tout, tenons pour certain que cette formation de l'unité germanique ne peut plus être empêchée par qui que ce soit au monde. La voilà lancée avec la force de projection d'un boulet de canon. Elle ne se laissera arrêter ni par des articles de journaux ni par des notes diplomatiques.

Son seul embarras était de trouver l'occasion de naître. Cette occasion lui a été donnée. Il ne s'agit plus désormais pour elle que de grandir encore. Cette difficulté n'est rien en comparaison de la première.

Vous demandez pourquoi cette unité formidable, préparée, annoncée de si loin, a été si lente à se produire. Qui empêchait la Prusse d'aller plus tôt au-devant de la fortune? Je réponds : Ce qui a retenu longtemps le gouvernement prussien, ce qui lui ôtait l'envie de brusquer la fortune, c'était la crainte de rencontrer quelque part la liberté et la Révolution (1). L'affaiblissement des consciences semblait n'être un souci que pour le philosophe. Dans la réalité, ce vide moral, agrandi de jour en jour, était fait pour donner carrière aux grandes ambitions.

Le gouvernement prussien a eu le mérite et la sagacité de comprendre que cette déroute des esprits en Europe avait entraîné une diminution de l'intelligence; que c'était là un moment précieux; qu'il s'agissait d'en profiter; que les esprits étaient au premier occupant; qu'un jour de succès

(1) Cette vue si profonde nous frappe d'autant plus aujourd'hui que ce gouvernement a enfin rencontré pour lui barrer la route « la liberté et la Révolution ».

déciderait de tout; que les plus hostiles deviendraient les plus complaisants, dès qu'ils auraient senti le fer.

Il a marché, il a vaincu. Les âmes se sont aussitôt courbées. L'unité de l'Allemagne, qui n'avait pu se former dans la justice et dans le droit, est née d'une guerre abhorrée, puis applaudie dès qu'elle a réussi.

Vous vous étonnez que la démocratie allemande se réconcilie si vite avec qui la foule aux pieds. Mais est-ce là un trait particulier à l'Allemagne? C'est bien plutôt un des caractères généraux de notre temps. Les peuples, après tant de défaites, ont gardé un sentiment profond de leur faiblesse. Surpris d'une si miraculeuse impuissance, ils acceptent de tomber en tutelle. Peut-être au fond de cette abdication gardent-ils l'espoir de se servir de leurs maîtres. Le cheval prie l'homme de se mettre sur son dos, espérant atteindre ainsi je ne sais quelle proie au bout de la carrière. Il compte alors se débarrasser du frein et du cavalier. Ce marché-là date du commencement du monde. Je ne sais ce qu'en pense aujourd'hui, à travers ses hennissements, la bête de somme.

Quoi qu'il en soit, l'empire allemand est fait. Quel sera l'avenir de cet empire si longtemps ajourné, enfin acclamé dès qu'il s'est imposé? Je croirais volontiers qu'en beaucoup de choses, il ira contre le but de ses auteurs.

Ils ont cru servir les intérêts d'une aristocratie féodale. Ne soyez point surpris s'il arrive le contraire. Aucune nationalité ne s'est développée sans que l'industrie n'ait grandi avec elle; et l'indus-

trie, en croissant, a pour premier effet de limiter ou d'abaisser l'aristocratie.

L'Allemagne n'échappera pas à cette règle qui est jusqu'ici sans exception. Les parties éparses du grand tout teutonique se rapprochent et se fondent; la richesse générale augmentera; la puissance héréditaire des grandes familles en sera diminuée. Le parti féodal se sera blessé par ses armes.

Quel peut être, d'ailleurs, le caractère d'un despotisme prussien imposé à la race allemande? Je serais bien étonné s'il parvenait à extirper de cette race les besoins de l'esprit, et s'il réussissait à l'empêcher de penser.

Il est vrai que l'Allemagne se donne, dès les premiers pas, un grand démenti. Kant lui avait appris à chercher la liberté et la prospérité dans une fédération d'États sur laquelle il revenait sans cesse. Cette vue du penseur allemand est renversée par ce qui vient d'arriver en Allemagne; de même que les plans de liberté formés par les sages de la Révolution française ont échoué en France : des deux côtés, même démenti donné aux espérances et aux prévisions des meilleurs.

Est-ce donc que l'avenir doit infailliblement renier ceux dont le passé s'honore le plus? Non, sans doute. Mais le monde, qui n'a pu atteindre le but par la voie droite, y revient par des détours frauduleux, dont la raison se scandalise. Kant et Mirabeau ne tenaient pas assez compte de ce qui reste chez nous du vieil homme servile.

L'Allemagne n'a pu atteindre à la patrie allemande en passant par la justice et par la liberté. Elle y arrive par le chemin de l'injustice et de l'ar-

bitraire. Par là, elle montre à son tour, quoi que nous en disions, combien notre Europe est encore barbare.

Au reste, les Allemands sacrifient en ce moment la liberté, non pas seulement au bien-être, au lucre, mais à l'idée de la grandeur nationale; cela seul pourrait leur donner avec le temps une supériorité décidée sur ceux qui feraient le contraire.

Convaincus, d'ailleurs, qu'ils ont conquis le gouvernement des esprits en Europe, ils tiennent pour certain depuis longtemps que tout émane d'eux, science, poésie, art, philosophie; que le monde est devenu leur disciple. A cette souveraineté intellectuelle qu'ils s'imaginent posséder, que manquait-il encore? La force. Ils viennent de s'en emparer. A leurs yeux, ce n'est pas seulement un empire de plus dans le monde; c'est la substitution de l'ère germanique à l'ère des peuples latins et catholiques, relégués désormais sur un plan inférieur.

Cet empire, en effet, est protestant. C'est assez dire qu'il ne peut recommencer le passé sous la forme de l'arbitraire des États catholiques. Par exemple, il ne peut graviter autour de la papauté ni la refaire de ses mains. Combien de libertés ne sera-t-il pas obligé de laisser vivre : liberté de conscience, liberté de penser, c'est-à-dire toutes celles dont s'honore le plus l'homme moderne. Le droit divin ne sera qu'une prétention chez les protestants. Il ne peut y être un principe. Voilà les raisons dont se bercent les libéraux, les démocrates allemands. Cela explique pourquoi ils acceptent si aisément leurs défaites.

Combien de fois l'avènement de cet empire

n'avait-il pas été appelé depuis 1813, par les écrivains et les penseurs nationaux, comme une éternelle représaille contre l'empire de Napoléon! C'est depuis ce temps que les vues humaines, équitables de Kant ont été abandonnées pour l'hégémonie de la Prusse, ou plutôt pour l'ambition de la force. Il est presque exact de dire que tous les poètes allemands ont évoqué le pouvoir colossal de l'unité germanique, et qu'ils ont tout sacrifié de loin à cette idole. Obscur sur le reste, Hegel était clair lorsqu'il parlait de cet État prussien, le modèle et le résumé de la civilisation moderne. Cette philosophie de glace s'échauffe lorsqu'elle touche à ce sujet.

Que conclurons-nous de là? Que le pouvoir nouveau n'aura point à faire la guerre à la pensée humaine, sous le nom d'idéologie ; et, puisque les générations contemporaines font si bon marché d'elles-mêmes, il peut arriver qu'elles seules soient sacrifiées, et que l'avenir de la civilisation réduite à l'idée de force ne soit pas annulé par leur chute. Il leur plaît de n'être rien pour sauver l'orgueil du grand tout. Ne disputons pas sur ce point avec elles. Ce vœu-là semble bien près de s'accomplir.

Ajoutons que le machiavélisme allemand ne semble pas fait pour durer. Ces deux mots, si bien unis aujourd'hui, se contredisent; il y a entre eux l'épaisseur des Alpes.

La grande question est de savoir si le mouvement d'idées produit par la race allemande, et qui se résume dans ce mot : grandeur spirituelle, sera extirpé par le despotisme politique; si cette nation sera poussée par la violence à des plagiats stériles, si elle oubliera et reniera en un jour ce qui a fait jusqu'ici sa gloire; ou si la vie morale déposée

dans ses poèmes et ses philosophies ne passera pas en partie dans son avenir politique.

On peut croire à cette dernière hypothèse. Une si grande littérature n'aura pas existé inutilement, pour ne laisser aucune trace dans la conscience générale.

En ce cas, l'Allemagne aurait gagné une marche sur la France pendant son sommeil. La civilisation changerait d'axe. Le mouvement social, commencé au nom de Montesquieu, de Voltaire et de Rousseau, se continuerait au nom de Kant, de Gœthe et de Schiller.

Considération bien grave, que je soumets aux Allemands. Jusqu'à cette heure, le despotisme prussien a été violent, inique; mais il n'a pas pris la peine d'être faux. Il s'est servi d'armes ouvertes : l'audace, la témérité, le défi; il ne les a pas empoisonnées par le mensonge; or, c'est le mensonge seul qui corrompt l'avenir. Jusqu'ici le principe du droit, celui de la vie morale, peut donc encore être restauré et sauvé.

Mais prenez garde à ceci : le moment décisif n'est pas encore venu. C'est celui où le despotisme aurait besoin de se déguiser, de changer de nom, de langage, de prendre le masque de la liberté et de la démocratie. A ce moment, tout menace de se fausser, de se dénaturer.

Que feront alors les Allemands? Ce sera l'heure des embûches. Veulent-ils y tomber? Quand le despotisme se masquera de démocratie, la démocratie, toujours complaisante, épousera-t-elle le despotisme pour se donner un soutien?

Si jamais pareilles épousailles se font, dites pour toujours adieu à ce que vous avez connu de la vie

allemande : probité de l'intelligence, pénétration, grandeur de l'esprit, génie, gloire. Tout disparaîtra, tout se noiera dans la confusion du bien et du mal, du juste et de l'injuste, du vrai et du faux. Qui peut se figurer un byzantinisme allemand? Le mélange des vices du Midi et des vices du Nord, c'est trop à la fois. Machiavel réfuté par Frédéric et réalisé par le Tugendbund, par la Société de la Vertu! De grâce, pour vous, mille fois plus encore que pour nous, épargnez au monde cet avenir!

Quel changement amènera dans le monde l'élévation de la patrie allemande? Difficilement l'esprit militaire réussira à tout absorber en pays germanique, comme cela arrive si aisément dans les races latines. La rapidité même de la victoire de Sadowa empêchera qu'il se forme des légendes et des idolâtries au profit du vainqueur. Le coup a été si foudroyant, qu'il a ôté aux individus le temps de s'immortaliser dans les imaginations populaires.

D'ailleurs, chez les Allemands, la gloire militaire ne dégénère pas en superstition parce qu'elle est dominée par la gloire des réformateurs, des poètes et des artistes. Luther, Gœthe, Schiller, passeront toujours avant Blücher. L'éblouissement de l'uniforme, qui fascine d'autres peuples, n'est pas la principale magie de l'autre côté du Rhin. Je peux donc concevoir un empire fondé par le fusil à aiguille, et qui pourtant serait incapable de tout absorber dans le militarisme. Il resterait en dépit de lui d'autres forces que l'épée.

Une chose plus difficile à calculer est ce que deviendra l'immense orgueil teutonique se donnant carrière et croyant voir à ses pieds, du haut de ses victoires nouvelles, les nations latines

comme autant de nains au pied d'un château fort. Je craindrais pour ce grand corps l'infatuation. Où ne pourrait-elle pas le conduire? Quand il touchera à la fois la Baltique et le Danube, quelles pensées, quelles ambitions ne s'éveilleront pas dans le géant? Comment échappera-t-il à l'aveuglement? Si puissant et si neuf, quelle tentation de se mesurer à son tour avec le monde, et, pour sortir du rêve, de palper des royaumes? Avec un front de fer, du Holstein au Tyrol, il est malaisé de n'avoir que des pensées modestes et de renoncer à étendre le bras par delà le Rhin.

Lors même que la modération l'emportera, qui voudrait y croire? Combien de fois la France ne se réveillera-t-elle pas en sursaut, croyant entendre les pas de son gigantesque voisin? Ou bien, si elle s'endort sans précaution, ce sera le signe d'une mortelle apathie... et quelle tentation pour le monde allemand d'en profiter! Ainsi, dans tous les cas, le péril est le même pour nous. Qu'il soit dans les imaginations ou dans la réalité, peu importe! Le présent semble avoir légué d'immanquables tempêtes à l'avenir.

II

POINT DE VUE DE LA FRANCE (1)

J'ai montré le point de vue de l'Allemagne; parlons de celui de la France.

(1) *Le Temps*, 7 janvier 1867.

Ici, le plus extraordinaire n'est pas l'événement en lui-même, malgré ses conséquences. Qu'une race d'hommes jusque-là partagée se rapproche et s'unisse en une seule masse : le fait est frappant, il est grand, il est plein de menaces pour les uns, d'espérance pour les autres. Mais il n'est pas sans précédent et sans analogie dans le passé : où donc est le motif de s'étonner? Le voici.

C'est, en effet, je crois, une chose sans exemple que l'avènement de toute une race d'hommes se soit consommé sans que le peuple le plus voisin, le plus intéressé à connaître le premier ces changements, ait été averti par aucune voix. Jusqu'ici, lorsque de grandes masses d'hommes se concentraient tout à coup en un seul corps, il était toujours arrivé que l'État le plus voisin en était instruit de loin et à l'avance; que le pressentiment populaire, la diplomatie, la passion et la raison politique s'unissaient pour prévoir, pénétrer, révéler, signaler une aussi grande métamorphose; dès lors, le danger était aussitôt évité qu'aperçu. Un royaume, un empire, celui d'une race d'hommes, ne venait pas subitement au monde sans que son apparition fût annoncée à l'État le plus proche par ses hommes politiques, par l'émotion de l'esprit public, par les yeux toujours ouverts de la presse, ou par le grand cri de la tribune. Alors, quand le fait était consommé, les précautions étaient prises; ou, si l'on voulait le tenir pour irrévocable, on s'épargnait au moins la stupeur.

Ici, au contraire, n'est-il pas vrai que toutes les règles de la sagesse ordinaire ont été déjouées? N'est-il pas vrai qu'un fait aussi énorme que l'Allemagne unifiée s'est dégagé de la poussière de

Sadowa, sans que la France ait été avertie? N'est-il pas vrai que cette unité germanique, si visible depuis longtemps, s'est dressée à nos yeux, du soir au lendemain, sans qu'une seule sentinelle ait crié : Qui vive?

Or, je dis que c'est là ce dont il faut nous étonner; car rien de pareil ne s'est vu jusqu'à nos jours.

Avoir sous ses yeux, à sa porte, une race humaine qui se groupe en faisceau, et n'en rien soupçonner! Mieux que cela, prendre cette formation militaire de quarante millions d'hommes pour une forêt qui marche, destinée à vous abriter du vent du nord, ou pour un troupeau d'agneaux; le dire, le répéter, le publier chaque matin, jusqu'à ce que le troupeau bêlant se change en une armée de neuf cent mille soldats postés sur vos flancs, adossés à la Russie; et la France, à son réveil, qui en croit à peine ses yeux!

De quel nom appeler ce prodigieux sommeil? Car c'est un sommeil, et non pas une connivence, comme quelques-uns ont pu le croire.

Il y a pourtant quelque chose de pire que le sommeil : c'est l'égarement. Se figurer, par exemple, que les Prussiens se sont donné la peine de vaincre à Sadowa pour nous protéger sur le Rhin; et contre qui? contre les Mongols? Voilà, je pense, le dernier degré du vertige. Qu'avons-nous fait au monde pour être frappés d'une pareille cécité de cœur et d'esprit? Ne jouons pas, je vous prie, avec nous-mêmes. Non, l'Allemagne ne se constitue pas pour nous. Non, elle ne se tourne pas contre la Russie. Et pourquoi? Par une raison très simple.

Quand un homme a reçu une blessure profonde

sur une partie du corps, il croit naturellement que c'est de ce côté qu'il va être assailli de nouveau. On ne voit le péril que du côté où on l'a déjà éprouvé une fois. Au contraire, on ne le redoute pas là où il ne s'est jamais fait sentir. Or, la Russie étant l'alliée de l'Allemagne depuis plus d'un siècle, ayant mêlé son sang au sang allemand dans les grandes guerres dont le souvenir domine tout, la Russie, dis-je, ne paraît pas un danger aux yeux des Allemands. Où voient-ils donc le côté menaçant pour eux? Ne vous y trompez pas : ils le voient toujours là où ils se souviennent d'avoir été frappés au cœur. Et quelle nation leur a porté le coup ? quelle nation les a conquis et les a tenus sous le joug? La France de 1806 à 1813. Aussi est-ce toujours contre la France qu'ils s'arment et se mettent en défense, même quand ils n'en ont aucun sujet. Cette observation est capitale pour nous. Il ne nous est pas permis de nous abuser un instant sur ce point. Toute idée fausse à cet égard nous est, non pas nuisible, mais mortelle. Avez-vous oublié que la Russie était avec la Prusse et la grande Allemagne à Leipsick? Voilà, sans parler des intérêts communs, le lien sacré entre eux. Ne croyez pas qu'un lien pareil se brise en un jour.

Se persuader qu'un semblable passé, qui, à leurs yeux, est d'hier, n'exerce plus aucun empire ; que la grande Allemagne se fait contre le czar, à notre profit, pour nous garantir sur le Rhin ; non, vous ne l'admettrez pas un seul instant. Si une pareille pensée, sophistique, contraire à l'évidence, maladive, néfaste, se produisait avec autorité, si elle gagnait les intelligences, si elle entrait jamais dans l'esprit des

Français, oh! alors, je le dis avec la conscience d'un homme qui jusqu'ici n'a été trompé dans aucun de ses pressentiments, malheur à nous! Cette idée monstrueuse serait un de ces aveuglements avant-coureurs qui précèdent la chute, non pas seulement des rois, mais des peuples.

C'est bien assez d'avoir été surpris par l'événement, n'y ajoutons pas le sophisme. Un aveuglement si absolu jusqu'à la dernière heure, une méprise si miraculeuse, suffisent pour étonner et affliger à la fois. Car cela prouve que l'esprit a perdu sa vigueur; que les vues se sont obscurcies; que les fausses habiletés ont étouffé la vraie, celle qui sauve et qui grandit les peuples. Et le remède, direz-vous? Avant tout il faut sortir de notre léthargie. Autrement, il est certain que, si nous échappons à ce danger, ce sera pour tomber dans un autre.

Nous unirons-nous à l'Autriche? Ce serait épouser la défaite méritée. Irons-nous, comme quelques-uns nous le conseillent, nous ruer sur la Suisse, sur la Belgique, c'est-à-dire sur les petits peuples désarmés qui nous entourent, et prendre sur eux notre revanche du tort que les puissants nous ont fait? Quelles généreuses compensations! Quel beau couronnement à nos idées de justice! Ce serait là sans doute notre nouveau 89. Mais ces petits peuples répugnent à une communauté d'avenir avec nous. Ils se sont fait une vie propre, nationale, distincte de la nôtre. Nous ne les attacherions que morts à notre unité. Où est l'avantage pour nous de nous donner, par la force, des membres morts?

Considérez que le changement qui s'accomplit de l'autre côté du Rhin ne consiste pas dans l'ac-

quisition de terres nouvelles, il consiste principalement dans l'essor de l'esprit national, dans la création subite d'un nouvel être moral, la patrie allemande. Ceux qui ont été vaincus se disent qu'après tout ils l'ont été par des compatriotes; les blessures reçues portent ainsi leur guérison avec elles-mêmes.

Il ne s'agit pas de conquêtes purement matérielles, comme dans les temps ordinaires. Mais les membres épars d'un même corps se réunissent et s'animent d'une même vie. Il en résulte une force immense, et cette force se développe chez des peuples dont il est aisé d'exciter les ressentiments contre nous. La balance de la civilisation oscille en ce moment, ou plutôt elle penche brusquement du côté de l'Allemagne.

Que mettrons-nous dans l'autre bassin pour rétablir au moins l'équilibre? L'épée de Brennus ne suffirait plus. Quelques enclaves de la rive gauche du Rhin? Saarbruk ou Luxembourg? Il a suffi de prononcer quelques noms de villages pour éveiller un long cri du Rhin à l'Elbe. D'ailleurs, encore une fois, l'Allemagne grandit en ce moment par une idée commune à tous les Allemands, convoitée depuis le commencement de ce siècle, poursuivie sous les formes les plus opposées, enfin obtenue et réalisée, ou près de l'être : la Patrie, l'Unité, la Nationalité. Il s'agit de faire contrepoids à une pensée par une autre pensée, également ajournée, toujours convoitée, toujours reprise, et qui soit pour la France ce que l'unité est pour l'Allemagne. Dites si vous en voyez une autre que la Liberté perdue et recouvrée. Pour moi, je n'en vois pas qui puisse peser encore autant qu'un univers.

Vous demandez toujours de quoi il est question. La chose est bien aisée à dire. Il s'agit de l'avènement d'un monde qui vient de se révéler, et qui a la ferme intention de vous subordonner en tout.

Il est vrai que les libéraux prussiens vous assurent du contraire, et je crois volontiers à leur sincérité. Ils vous affirment que ce grand mouvement d'hommes sur le Rhin et au delà se fait tout à votre avantage; que c'est pour protéger votre sommeil qu'un million de soldats allemands sont debout ou prêts à se lever, à votre seuil, sur le pied de paix. Ces mêmes libéraux vous invitent à dormir. Ils vous répondent de l'événement; ils vous garantissent l'avenir, comme si du moins le présent leur appartenait. Je consentirais à accepter leur garantie, s'ils étaient les maîtres. Mais le sont-ils? Ont-ils fait les événements? Non, ils y étaient opposés. Ont-ils dirigé les armées? Ils protestaient contre la guerre. Disposent-ils des volontés? Ils ont obéi à celles d'autrui. Tout s'est fait sans eux, malgré eux. Qui vous dit qu'il n'en sera pas de même demain ou après-demain? Singulière garantie que celle d'hommes qui ont été eux-mêmes dominés, maîtrisés, emportés par les entreprises de leurs adversaires. Ils se sont mis en tutelle, et ils vous assurent de leur toute-puissance. Ils se sont convertis au plus fort, et ils vous promettent leur faveur auprès de la fatalité à laquelle ils se résignent. Mais si cette même fatalité voulait un jour votre déclin, rien n'empêche qu'ils ne s'y résignent avec plus de philosophie et de patience encore (1).

(1) Cette vue sur la démocratie allemande, qui oserait dire que les événements ne l'ont pas justifiée?

Avouons que tout se contredit, de tous côtés, entre les paroles et les actes, comme si les événement échappaient à leurs auteurs. Le droit a disparu, chacun s'arme en toute hâte contre le hasard. L'Allemagne unie ne parle que de paix, et elle se hérisse de soldats. Nous ne parlons que de confiance, et nous doublons notre armée.

Nous n'avions que quatre cent mille hommes, il nous en faut au moins un million. Notre tranquillité est si complète que nous nous ingénions à découvrir un nouvel armement. Il nous faut pour exprimer avec effusion notre satisfaction secrète un ban et un arrière-ban; il faut changer les mœurs de la nation, au point de la mettre tout entière sous le drapeau. Car nous venons de nous apercevoir, pour la première fois, que les armées permanentes, legs de l'ancien régime, ont un grand défaut, qui est de ne pas suffire, dans les moments critiques, à la défense du territoire. Ce que nous n'avions pas vu dans les temps ordinaires, l'excès de sécurité nous le fait enfin comprendre. Nous entrons dans le système prussien, landwehr, milices, par amitié pour la Prusse. Elle s'est montrée l'État novateur vraiment moderne : nous nous convertissons au fusil à aiguille, à ses institutions militaires, pour lui faire plaisir.

Songez cependant que chaque institution porte le sceau de son origine. La landwehr prussienne est née, en 1813, de l'enthousiasme pour la délivrance de l'Allemagne. Ce baptême populaire a protégé l'institution et l'a fait passer dans les mœurs. En France, il ne peut en être ainsi. Comment remplacer l'élan spontané des masses qui a précédé la législation prussienne?

Là est la difficulté. Quel sceau, quel esprit donnerons-nous à la landwehr française? Chez nous, c'est la loi qui précédera les mœurs : c'est le gouvernement qui précédera le peuple. Cette seule différence d'origine peut aisément en amener de très grandes dans l'esprit de l'institution, et la dénaturer. Par exemple, un danger est d'augmenter le militarisme, que la véritable landwehr a pour effet de contre-balancer par l'élément civil. Le système prussien suppose un esprit public très vivant, un patriotisme qui poursuit un grand but. Mais enrégimenter toute une nation sans éveiller l'esprit public, ce serait faire exactement le contraire de la Prusse.

Que l'on se représente tout un peuple sous le drapeau sans qu'il sache pourquoi : la discipline et le silence des rangs deviendraient le fond de la vie ordinaire et civile. Au lieu de porter la cité dans l'armée (1), on porterait l'armée dans la cité. La patrie ne serait plus qu'une caserne.

L'institution se tournerait contre elle-même. Voilà l'écueil. Je ne puis que le signaler ici.

Sur ce principe, jugez le projet de loi. Aussi longtemps que la langue française conservera le sens accoutumé des mots, que peut être une *garde nationale* mobile? C'est un corps puisé dans l'élément civil, représentant l'élément civil, ou, plutôt, comme son nom l'indique, « la vie nationale ».

(1) Cette belle parole : « Nous avons mis la cité dans les camps, » est empruntée par Quinet aux papiers que le conventionnel Marc-Antoine Baudot lui avait légués ; il avait été mis en 1863 en possession du manuscrit. Ces papiers ont été publiés sous le titre : *Notes historiques sur la Convention nationale, le Directoire, l'Empire et l'exil des votants*, par Marc-Antoine Baudot, ex-membre de la Convention nationale, impr. Jouaust, 1893.

Cela suppose un corps formé de tout le monde, principalement d'hommes nouveaux, jeunes dans la carrière militaire, étrangers à l'armée de ligne.

Maintenant, comment cette institution peut-elle devenir le contraire de ce qu'elle est par sa nature même? Le projet de loi en fournit le moyen. Supposez, avec ce projet, un corps composé, en *grande partie*, d'anciens soldats qui auraient fait leur temps dans la ligne, et dites-moi si un seul des caractères de l'institution serait maintenu. Ce ne serait pas le citoyen qui donnerait son esprit au corps nouveau, ce serait le vieux soldat. Au lieu d'une *garde nationale* mobile, vous auriez un corps de vétérans. Il serait juste au moins de lui donner ce nom. L'analogie d'un corps pareil ne serait ni avec la garde nationale mobile, ni avec la landwehr de 1813, ni avec aucune institution démocratique et moderne. Ce serait un retour aux vétérans de l'époque des Césars.

De tant de paroles qui réfutent les actions, et de tant d'actions qui réfutent les paroles, il y a une conclusion à tirer. Essayons de la mettre dans tout son jour. Nous avons été conduits aux extrémités où nous sommes par l'engourdissement de l'esprit public, par le défaut d'observation, par le silence de la presse, et par cette cause qui les enferme toutes : à savoir que l'intelligence politique a baissé dans les individus comme dans les masses.

La conséquence évidente est qu'il faut relever l'esprit public, réveiller l'intelligence, rouvrir les yeux et les oreilles, faire sentinelle, quand un monde nouveau, facilement hostile, nous environne, reprendre goût à la lumière, ôter la rouille à notre esprit, laisser les petites habiletés, revenir

aux grandes : toutes choses qui ne se peuvent sans liberté. Car, si nous ne faisons rien de cela, il est bien hors de doute que les mêmes causes produiront les mêmes effets, et pis encore ; qu'après avoir échappé à une première embûche, nous tomberons dans une seconde. Nous aurons beau avoir un million d'hommes sur pied; ils ne nous empêcheront pas d'être trompés par l'événement comme nous l'avons été. Ce ne sont pas les fusils à aiguille tout seuls qui verront clair à notre place et qui nous avertiront. C'est l'habitude de suivre les grandes affaires, c'est la raison publique plus exercée, c'est le patriotisme redevenu l'intérêt et la chose de chacun; voilà ce qui nous rendra le terrain perdu au Mexique et sur le Rhin.

Voyez donc l'exaltation de la race allemande, sa joie de saisir ses destinées. Il n'est ni femme ni enfant qui n'en soit possédé. Je veux bien qu'en cela tous obéissent à l'appel de la civilisation, à une mission de grandeur qui se révèle à eux par la victoire. Mais c'est à condition que nous serions pris nous-mêmes d'une émulation semblable, d'être et de rester un grand peuple. Qu'ils s'élèvent, c'est leur droit. Je ne le conteste pas. Mais leur élévation doit servir à la nôtre; car le dommage serait grand pour le monde, et le profit frauduleux, si l'Allemagne surgissait, et si la France baissait.

Non, une Allemagne nouvelle suppose une France nouvelle, je veux dire plus vivante, plus éclairée, plus ouverte aux idées et aux pressentiments. Concluons donc que la liberté n'est plus seulement pour nous un ornement de fantaisie ou, comme on le dit, un couronnement; elle est désormais la sentinelle, le refuge, le salut, la nécessité.

Suivez ici les événements, et voyez comme ils s'enchaînent et confirment tout ce qui précède. Au milieu de la campagne d'Italie, nous nous sommes arrêtés brusquement à Villafranca, sans vouloir achever la victoire. Pourquoi? Tout le monde en fut surpris. Nous laissons interrompue la grande œuvre de l'affranchissement de l'Italie des Alpes à l'Adriatique. Qu'arrive-t-il alors? Ce que l'on pouvait prévoir.

Un autre peuple nous succède. Une nation du Nord, la Prusse, nous remplace dans notre œuvre. Elle entre au vif, et pour la première fois, dans les affaires et l'alliance du midi de l'Europe, où nous devions dominer seuls. Elle se couvre du grand manteau de la nationalité italienne.

D'un seul coup, à Sadowa, elle fait trois choses : sa propre fortune d'abord, puis elle force l'Autriche de lâcher prise dans la Vénétie, et, par là, elle se donne l'immense avantage d'achever l'Italie, c'est-à-dire de moissonner ce que nous avions semé : chose impossible, si nous avions terminé nous-mêmes ce que nous avions commencé. Mais les entreprises qu'on laisse interrompues à moitié chemin se tournent toujours contre leurs auteurs. C'est ce qui nous est arrivé.

En aucun cas, nous n'aurions dû laisser à un autre peuple, moins encore à un peuple du Nord, d'une autre race, l'honneur et le soin d'achever l'Italie.

Car la reconnaissance ne s'attache qu'à ceux qui finissent les entreprises heureuses. Eux seuls en recueillent le fruit. Cet honneur de faire revivre l'Italie devait nous appartenir tout entier, à nous seuls, par la parenté de race et l'alliance naturelle.

En le partageant, ou en le laissant échapper, nous avons fait deux choses. Premièrement, nous avons laissé le midi de l'Europe glisser de nos mains; secondement, nous avons donné à l'Allemagne absolutiste l'occasion de s'unir et de se former.

A quoi bon, dira quelqu'un, ces conseils? Que vous ont servi tant d'avertissements sur l'expédition romaine, sur l'expédition du Mexique, tant de paroles jetées au vent depuis un tiers de siècle sur l'ambition de la Prusse et de la race allemande? Cela a-t-il rien empêché? Il en sera de même aujourd'hui. Les peuples, comme les individus, ne veulent pas qu'on les avertisse trop tôt; il leur plaît de vivre au jour le jour. Malheur à qui leur montre d'avance le péril où il leur plaît de tomber!

Il est vrai, le silence me plairait davantage. Mais qui ne se sentirait troublé à la seule pensée d'un déclin, même passager, de la France? Qui pourrait y consentir?

J'ai encore ceci à ajouter :

Beaucoup de gens montrent à tout une résignation philosophique qui frappe les étrangers. Mais les vertus des philosophes ne conviennent guère à une nation. Il faut qu'elle ait des passions, au moins celle de l'avenir, sans quoi elle cesse bientôt d'avoir des idées.

En même temps que la population cesse de s'accroître, si la France laissait échapper la vie morale, que faudrait-il attendre? On verrait les esprits les plus violents, pris d'un engourdissement inexplicable, déclarer que les patries ne sont qu'un mot, et que le genre humain a seul le droit de les intéresser.

La démocratie française se ferait cosmopolite. Mais comme elle serait la seule qui se détacherait

du sol natal, elle serait immanquablement dupe de toutes les autres, et principalement de la démocratie allemande qui, restée toute neuve, a conservé toutes les passions et toutes les ambitions à la fois, celles de classe et celles de race.

En dépit de nos fautes, l'action de la France se ferait sentir longtemps encore sur les nations latines, rapprochées de nous par la langue. Mais le moment viendrait où ces nations s'apercevraient que la civilisation a passé en d'autres mains. Elles se tourneraient vers l'astre nouveau; elles convergeraient vers la race qui se dirait notre héritière; et un déclin même passager de la France entraînerait la chute de toute la race latine.

Comme, dans le nouveau monde, la race germanique pèse sur l'Amérique du Sud, il en serait de même de l'ancien.

L'Angleterre et l'Allemagne unifiée pèseraient sur la France, l'Italie et l'Espagne, comme les Anglo-Saxons des États-Unis pèsent sur l'Amérique méridionale. Alors, il serait vrai de dire que le jour de la race germanique est arrivé.

III

POINT DE VUE DE L'EUROPE (1)

Reste à marquer l'influence des derniers événements sur l'Europe et la société en général.

(1) *Le Temps*, 9 janvier 1867.

Rien de plus étrange et de plus instructif que le jugement que l'Europe en a porté, avant ou après la victoire. Jamais perturbation semblable des opinions. Tel était Autrichien le matin qui était Prussien le soir. On pourrait se donner le plaisir de ce complet désarroi de l'esprit européen. Ces soubresauts de la conscience en des sens opposés, suivant l'heure, suivant la pluie et presque toujours d'après le succès, qu'est-ce que cela, sinon la négation de la conscience? Combien faut-il de temps pour que le mal devienne le bien, et l'injuste le juste? un mois? un jour? une heure? Ce spectacle nous a été donné; frêle base, si je ne me trompe, pour les libertés futures. L'Europe entière a été prise en flagrant délit de reniement, dix fois dans la même semaine, comme s'il n'y avait plus aucune règle morale établie entre les hommes. Je constate ici cette même éclipse de la conscience humaine que j'ai remarquée dans toutes les grandes chutes de la liberté publique.

L'impossibilité où le monde a été de discerner le droit, de s'y fixer un instant, de s'en éclairer, a donné la démonstration palpable du vide qui s'est accompli dans l'âme humaine. Interrogée, elle n'a répondu que par la force et la fatalité. Aucune lumière n'a jailli des esprits. On les a vus se plier à tout, c'est-à-dire s'évanouir. Le fusil à aiguille a seul rempli la scène. Il a seul parlé, pensé, jugé, philosophé, persuadé, converti. Mais, dans cette nuit de l'esprit, une chose doit réjouir les gens de bien. Ils ont pu voir que l'abaissement de la conscience a entraîné l'abaissement de l'intelligence. Plus l'instinct du droit a diminué, plus aussi s'est perdu l'esprit pratique. Aucune époque n'a eu

moins de droiture, et aucune n'a été plus aisément dupe. Il n'est donc pas vrai que l'habileté croît en raison inverse de la conscience! Cette seule vérité ne pouvait être payée trop cher.

Il a bien fallu couvrir ce risible désarroi de l'esprit humain démoralisé, et l'on s'est naturellement hâté de donner les plus beaux noms aux victorieux.

Après Sadowa, M. de Bismarck s'est appelé 89.

Le roi de Prusse s'est appelé la Révolution française. Car une chose caractérise notre temps : la peur qu'on y a des révolutions fait accepter toutes les défaites du droit, et, comme on a besoin de les masquer, on en fait hommage à la révolution que l'on déteste. Le droit fait peur s'il se montre sous la forme du droit; on ne l'accepte que s'il est corrigé par une visible iniquité. Qu'est-ce, en effet, que le sophisme par lequel on compare les annexions prussiennes au 89 français? Où est, je vous le demande, la ressemblance? Notre 89 a-t-il donc contraint par les armes la Normandie, la Provence, la Bourgogne, d'entrer dans l'alliance de la France? N'est-ce pas par un vote unanime, solennel, pacifique de la Constituante, que tout s'est accompli chez nous? Les provinces françaises, déjà unies, se sont librement confondues en une seule loi. Et c'est là ce que vous assimilez aux annexions sanglantes de la Prusse! Et vous appelez ces deux choses opposées d'un même nom : le droit nouveau de 89! Est-ce donc l'Allemagne qui a demandé formellement d'être battue? Besoin étrange de tout brouiller, jusqu'à ce que les peuples, aveuglés, hébétés, ne sachent plus où se prendre, et se donnent, eux aussi, à la fatalité.

Mauvaise conscience, mauvaise histoire. Sauvons donc au moins le passé. Non, ce n'est pas en 89 qu'il faut chercher des analogies avec la composition actuelle de l'Allemagne : c'est dans l'ancien régime. C'est lui qui réunissait par la force des armes les provinces et les membres hostiles. Ainsi se sont formées les grandes monarchies du quinzième et du seizième siècle, par la conquête, par des ventes de peuples, par des trafics de princes, dans lesquels la volonté publique n'était comptée pour rien. Au lieu d'appeler cela le droit nouveau, il faut donc l'appeler le droit de l'ancien régime, celui dont le monde ne veut plus depuis trois siècles ; et c'est parce que la Prusse rejette le monde en arrière de trois siècles (1), que sa victoire, parée de la plus belle philosophie de l'histoire, a tant de peine à s'autoriser et à se couvrir de l'exemple et du nom de la Révolution française.

Laissons là ces fausses ressemblances. Une monarchie qui conquiert des peuples par la force ouverte, c'est le droit de la vieille Europe : voilà la vérité.

Mais le droit nouveau, dites-vous, naîtra de cette confusion. Il est caché sous ce masque. A la bonne heure! J'aimerais mieux pourtant qu'il parût une seule fois à visage découvert.

Dans une victoire telle que celle de la Prusse, a-t-on bien calculé tout ce que perdent moralement

(1) Tout ce passage, d'une élévation d'idées et d'une clairvoyance remarquables, reçoit des événements présents sa pleine lumière. Ce n'est pas seulement la défaite de la France que prévoit Quinet, mais la défaite du droit, de la liberté, de la justice, de tout ce qui constitue la civilisation. Le monde moderne, qui semble alors accepter ce triomphe de la Force, aura, tôt ou tard, à payer sa rançon.

les peuples qui se laissent faire violence? Ils se convertissent sincèrement à la victoire. Je le veux bien. Mais cette conversion forcée les corrompt. Ils se rendent ingénument au succès comme à la Providence. D'accord. Mais ils y perdent la meilleure partie d'eux-mêmes : conscience du droit, fierté, dignité, caractère, c'est-à-dire la seule chose qui fait les peuples libres. Je les vois entrer tous ou presque tous en Europe, par la porte basse. Elle est assurément la plus commode. Mais qu'ils ont de peine après cela à relever la tête!

Les penseurs allemands, qui savent tant de choses, ignorent encore celle-ci, qui ne le cède en importance à aucune autre. Ils croient que les peuples, après s'être reniés du jour au lendemain, brisés, ployés, mutilés par la violence, peuvent se redresser et recouvrer en un moment ce qui leur a été arraché : le sentiment de la justice, celui de leur bon droit.

Non. Un ressort se brise dans cet attentat contre la conscience publique, et ce ressort ne se redresse pas. Les peuples apprennent à douter d'eux-mêmes, à n'écouter que l'oracle du plus fort. C'est ainsi que l'Europe peut achever de perdre tout caractère.

Nous avions pour l'Allemagne plus d'ambition qu'elle-même. Nous aurions voulu qu'elle entrât dans le monde du dix-neuvième siècle par une autre porte que par la porte surbaissée du quinzième. Nous aurions voulu que son unité se fît, non comme au temps de Louis XI et de Richelieu, par la contrainte, mais comme il convient à une époque qui se dit affranchie par le concours de la volonté de tous. Là eût été un gage certain d'avenir et d'innovation.

Mais des peuples forcés d'acclamer le vainqueur et de lui payer tribut, des peuples qui saluent le soir ce qu'ils ont maudit le matin, il n'y a rien de plus vieux dans le monde. Nous avons beau forger pour cela un nom barbare et impossible : Démocratie autoritaire, comme si une autorité quelconque mise à la place de la loi n'était pas la négation et l'extirpation même de la démocratie, telle que les hommes l'ont toujours entendue!

Le mot barbare ne rajeunit pas la chose. Il y a trois ou quatre mille ans qu'elle s'appelle servitude volontaire, et ce nom lui restera. Est-ce bien là le chemin par où l'on va à la liberté? Personne n'est encore arrivé au but par cette voie. Les Allemands étaient dignes d'en prendre une meilleure.

Ainsi l'expérience d'aucun peuple ne sert à un autre peuple. Ils reprennent l'un après l'autre la même route. Ils se jettent dans le même moule. Ce que l'Espagne a fait au seizième siècle, la France au dix-septième, l'Allemagne le refait au dix-neuvième siècle. L'idée de former une seule masse compacte les emporte tous. Ils n'examinent pas si ces masses deviennent, oui ou non, impénétrables à la justice, à la liberté. Ils espèrent devenir les plus forts, et cela suffit. Toute autre considération s'évanouit, parce qu'il s'est établi que le droit en lui-même ne protège plus personne. Ce que nous avons entendu tant de fois dans le passé, on le répète aujourd'hui à la Prusse : « Soyez forte. Faites toutes vos fantaisies. Écrasez tout, sans marchander. Nous y mettons seulement pour condition que vous deviendrez, le lendemain, le plus doux, le plus modeste, le plus humble des États.

Et, en vérité, rien ne sera plus facile, quand vous n'aurez plus rien à convoiter. »

Pour moi, j'ai vu tant de fois la démocratie européenne et la liberté dupes de ce beau marché, que je ne puis m'empêcher de craindre qu'elles ne le soient encore en cette occasion. Si chaque fois qu'un peuple nouveau entre en scène il tient à honneur de recommencer le passé, dans ses plus mauvais jours, attendez-vous à un laborieux avenir. Dans l'ambition de former une grande unité nationale, il y a deux choses : premièrement, le désir d'être assez fort pour être respecté, et cela est légitime ; deuxièmement, le plaisir de commander aux autres, et il est juste que ce plaisir de vanité soit acheté par un peu de servitude.

Je n'ai rien dit des petits États ; on les suppose déjà engloutis et disparus. Un mot pourtant sur ce qui les touche.

Supposons l'existence de deux ou trois empires assyriens en Europe ; les petits États, qui seraient conservés par hasard, ne pourraient continuer de vivre qu'à la condition de se faire oublier. Ils devraient aspirer à être le moins possible. La première garantie pour eux serait de rester indifférents à tous les grands intérêts de droit et de justice qui se disputeraient le monde. La pensée ne devrait jamais s'y prendre à ce qui se passe au delà de leur horizon. Le cœur et l'esprit devraient s'y resserrer autant que les frontières, et la principale vertu des hommes serait partout de devenir étrangers à l'humanité (1).

(1) Tel est, selon Quinet, le danger qui menace les petits États : neutralité non seulement politique, mais morale, c'est-à-dire, à proprement parler, *antihumaine*.

Voilà ce qu'il m'est donné d'entrevoir dans les conséquences des choses qui viennent de se passer. Puisse l'avenir prochain me démentir dans tout ce qui n'est pas un pressentiment heureux pour la justice et pour la liberté de la France et du monde !

LE SIÈGE DE PARIS

ET

LA DÉFENSE NATIONALE

Les pages qui suivent sont tirées du volume intitulé *le Siège de Paris et la Défense nationale. (Œuvres complètes*, tome XXV.)

En apprenant le 5 septembre 1870, à Veytaux, où il était installé sur les bords du lac de Genève, la chute de l'Empire et la proclamation de la République (1), Quinet se hâte de quitter la Suisse et de rentrer en France. Il revient à Paris le 8 septembre, le cœur plein d'angoisse. Personne alors ne croyait la défense possible (2); on s'attendait chaque nuit à être réveillé par les uhlans. Mais Paris était « digne, calme, résolu ». Au milieu d'un tel peuple, « il vaut la peine de braver, avec lui et pour lui, la mort (3) ».

Quinet s'installe avec sa femme 37, rue de Vaugirard, dans l'appartement des Gérando, absents. C'est là qu'il écrit ces manifestes enflammés aux Français, au gouvernement, aux provinces, à la presse, que les journaux le lendemain reproduisent et que, plus tard,

(1) Cf. Mme Quinet : *Paris, Journal du siège*, p. 31 et suiv.
(2) *Ibid.*, p. 42.
(3) *Ibid.*, p. 45. Paroles d'Edg. Quinet à Mme Quinet.

les ballons du siège emportent aux extrémités de la France.

Ces manifestes sont au nombre de seize (le second, *l'Union*, est de Mme Quinet). En voici les titres : I. *Aux Français.* — II. *L'union.* — III. *L'armée de secours.* — IV. *Aux provinces.* — V. *Appel au Gouvernement.* — VI. *L'Alsace et la Lorraine.* — VII. *L'Alsace et la Lorraine.* — VIII. *Appel à la Presse.* — IX. *Appel à la Presse.* — X. *Aux conservateurs.* — XI. *Pendant la bataille.* — XII. *La dépêche de M. de Moltke.* — XIII. *La nouvelle forêt de l'Argonne.* — XIV. *La victoire morale.* — XV. *En avant.* — XVI. *L'armée de Bourbaki.*

Le premier, *Aux Français*, est daté du 9 septembre 1870, c'est-à-dire du lendemain même de l'arrivée de Quinet à Paris. Le dernier, *L'armée de Bourbaki*, est du 25 janvier 1871. Il y faut joindre la préface, datée du 11 février 1871.

Pourquoi avons-nous remis en lumière ces belles pages trop ignorées? Parce qu'elles sont la conclusion naturelle et tragique de celles qui précèdent; parce que le choc prévu, annoncé quarante ans auparavant par Edgar Quinet, s'était enfin produit. L'Allemagne se ruait sur la France; c'était l'agression longuement méditée, habilement voilée du droit d'un peuple qui défend son existence. L'Allemagne allait donc réaliser son rêve, achever son unité, détruire, si elle le pouvait, « la vieille nation », si longtemps sa rivale!

Mais il est une autre raison pour laquelle nous reproduisons ces pages, toutes vibrantes d'un saint amour de la France. C'est que Paris y revit, ce Paris, si souvent calomnié par l'étranger, si rarement compris, Paris, le cerveau et le cœur de la France. Jamais il ne fut plus grand qu'à ces heures douloureuses de notre histoire. Qui peut mieux le comprendre que nous, qui avons failli revivre ces heures tragiques et qui avons revu ce grand Paris, toujours calme, grave,

héroïque, faisant face au péril? Mais gloire aussi à l'autre, le Paris de 70, le Paris du siège! « Le courage y circulait comme l'électricité émanée de la foule (1). » Il ne lui manquait qu'un gouvernement capable de le comprendre.

Du moins lui, Quinet, le comprenait. Chaque battement du cœur de la foule trouvait un écho dans son cœur. Aux timides, courbés sous le joug de la *supériorité intellectuelle* des Prussiens et qui balbutiaient : « Ils sont si savants! » il répondait : « Laissez donc! Leur meilleure science, *c'est leur confiance en eux-mêmes*. Imitons-les! Notre cause est plus juste, ayons foi en nous-mêmes! »

Belles et nobles paroles, qu'il faut toujours rappeler, et surtout en ce temps. La France, craintive, s'est courbée si longtemps sous le joug de la prétendue science allemande, qu'elle tremble encore parfois de son audace, quand elle ose relever la tête et « brûler ce qu'elle a adoré ». Il le faut pourtant. Ces pages, ardentes de foi dans les destinées de la patrie, dans le génie de la France, peuvent nous aider à rompre ces maléfices. Ce rayon d'espérance, parti des sombres jours de la défaite, c'est l'aurore de la délivrance ; c'est la parole sainte qui nous dit : « La nation qui a donné au monde un tel exemple est immortelle entre toutes, elle ne périra pas! (2) »

(1) Mme QUINET, *Paris, Journal du siège.*
(2) Préface du *Siège de Paris.*

LE SIÈGE DE PARIS

ET

LA DÉFENSE NATIONALE

LA DÉFENSE DE PARIS

Les cinq mois du siège de Paris resteront dans la mémoire des hommes comme les plus beaux de notre histoire. Que ne doit-on pas attendre d'un peuple qui a offert au monde un pareil exemple? La nation qui l'a donné est immortelle entre toutes, elle ne périra pas.

Heureux les jours où nous mangions notre pain noir mêlé de paille, où les obus pleuvaient sur nos toits!

Puissent les pages qui suivent garder une empreinte de ces jours de combat où tout était grand! Ils portent en eux le salut et l'avenir de la France.

En se les rappelant, chaque Français a le droit de se dire : je ne suis pas vaincu.

Paris, 11 février 1871.

(Préface du livre *Le Siège de Paris et la Défense nationale*.)

UN CRIME ENVERS LA FRANCE, ENVERS LE MONDE

Que peuvent être Metz et Strasbourg dans la main des Prussiens? La décomposition, la dislocation de la France telle que dix siècles l'ont faite; la France ramenée en arrière, en deçà des temps de François Ier, les frontières de 1815 refoulées jusqu'à Châlons-sur-Marne, ou plutôt un pays sans frontières, mis en pièces, une Pologne d'occident, à la merci de la race allemande. Metz et Strasbourg tournées contre la France éventrée, il n'y a plus de France. L'ennemi prend chez nous son domicile.

On veut faire rentrer la France du dix-neuvième siècle dans la France des Mérovingiens. Mais qui peut faire rentrer l'homme adulte dans le berceau de l'enfant?

Comment ramener le Paris de la civilisation moderne au Paris de Chilpéric? Qui peut imaginer cette chose insensée? Et c'est là pourtant ce que prétend l'Allemagne militaire et savante. Voilà le fond de sa science. Un crime et une folie envers la France et le monde.

J'ai toujours pensé qu'au fond de ses systèmes il y a quelque grand vide; il apparaît aujourd'hui tout gonflé de haine et d'envie.

L'Allemagne, par toutes ses voix, a soutenu depuis un siècle le respect des choses humaines consacrées par l'histoire. Et ce que l'histoire a fait de plus grand, la nation française, c'est là ce

que l'Allemagne jalouse veut détruire en un jour.

Honte, malédiction sur son œuvre!

Paris, 6 novembre 1870.

(*Le Siège de Paris* : VII, *L'Alsace et la Lorraine.*)

QUE VEUT L'ENNEMI?

Les Prussiens ont congédié pour un temps leur métaphysique. Congédions de même nos fantaisies, nos systèmes. Que chacun fasse appel à ce qu'il porte en lui de plus clair, de plus pratique, de plus sensé, de plus lumineux.

Ce sont des armes et des esprits de précision qu'il nous faut en ce moment. J'ai tenté ce travail sur moi-même, et je donne à mon pays ce que j'ai trouvé de plus évident. Puissé-je convaincre la presse, l'opinion publique et, par elles, ceux qui tiennent nos destinées dans leurs mains!

Je connais depuis longtemps vos ennemis. Je sais qu'ils en veulent non pas seulement à votre existence matérielle de nation, mais à votre existence morale, intellectuelle, à tout ce qui peut vous honorer et vous grandir dans le présent et l'avenir. Ils veulent non seulement vous perdre, mais vous déshonorer.

Voilà la vérité. Vous êtes avertis. Sentinelles, prenez garde à vous!

Paris, 13 novembre 1870.

(*Le Siège de Paris* : IX, *Appel à la Presse.*)

LES MOBILES DE L'AIN. — AUX ARMES!

Le 7 septembre dernier, je rentrais en France, après dix-neuf ans. Les premiers hommes que je rencontrais, à l'extrême frontière dans mon département de l'Ain, à Virieu-le-Grand, venaient justement de sortir du sillon. C'étaient des mobiles de l'Ain. Ils étaient là, dans un pré, sous le vent et la pluie, grelottant, frissonnant, à peine vêtus de la blouse, sans une seule arme, mais déjà en ligne, et la tête haute. Et qui les avait rassemblés? Qui les retenait dans le rang? Le devoir. Et pourquoi marchaient-ils ainsi la tête haute vers Paris? Parce qu'ils avaient été appelés et qu'ils venaient d'entendre une voix leur crier : Marche! C'est là un bien petit fait, mais appliquez-le, comme il dépend de vous, à la France, et la France est sauvée. Vous n'aurez pas seulement des armées de centaines de mille hommes, vous les compterez par millions.

Quelques hommes ont donné récemment de funestes conseils à ce que l'on appelle les classes supérieures. Nous avons vu la réaction, il y a vingt ans, livrer la liberté. On aurait pu croire que cette même réaction reculerait s'il s'agissait de livrer la France. Eh bien! non! Les mêmes sophismes, qui ont servi à perdre la liberté, on les renouvelle pour perdre la nation.

Que les classes dites supérieures y prennent garde! Elles pourraient avoir à se repentir de l'horrible victoire qu'on leur propose. Je ne suis pas chargé de leurs destins. Mais je crois pouvoir leur

dire qu'une nation ne pardonne jamais à ceux qui lui ont fait accepter la honte. Dans l'anéantissement de la France, une chose survivrait : l'exécration contre ceux qui lui auraient conseillé l'opprobre...

Venez donc, Français des départements, de l'Est à l'Ouest et du Midi au Nord. A nous! Vous êtes cinq millions en état de porter les armes! Venez, nous vous tendons les mains. C'est l'ennemi qui avait forgé tous les faux bruits de dissension, de séparatisme. Il mentait. Devant lui, nous ne formons qu'un seul homme.

Ne croyez pas davantage aux négociations entamées. Le monde sera avec vous, s'il vous voit forts; il vous vendra, s'il vous voit faibles. Car il porte encore en lui l'esprit du 2 Décembre, dont vous avez été affranchis et dont il reste esclave.

Jamais ennemis plus haineux n'ont dévasté vos villes et vos campagnes; et ne pensez pas leur échapper, si vous nous laissez périr.

Hommes des départements, voulez-vous qu'ils aillent vous obliger de saluer, chapeau bas, leurs officiers qui ont tué vos amis, vos fils, vos parents?

J'ai vu les invasions de 1814 et de 1815. Jamais, je l'affirme, les Cosaques de 1815 n'ont exercé la centième partie des cruautés commises par les Allemands de 1870.

Venez donc, marchez, arrivez! Empêchez ces ravageurs de faire un pas de plus!

Venez; nous vaincrons, morts ou vivants!

Paris, 1er décembre 1870.

(*Le Siège de Paris* : X, *Aux conservateurs*.)

PENDANT LA BATAILLE

Écoutons le bruit de la bataille et affermissons notre espoir!

Que nous présagent ces heures terribles qui retentiront dans la postérité la plus lointaine? La délivrance. Que signifient le silence de cette ville incomparable, sa foi, sa sérénité dans l'extrême péril? Elle sent la victoire, elle la possède d'avance. Rien ne peut la lui arracher. Elle a ressaisi le sceptre des esprits; sa victoire est nécessaire au monde.

Qui jamais a entendu parler d'un spectacle pareil? Une ville désarmée pendant vingt ans par les traîtres qui prétendaient régner sur elle; des ennemis innombrables amenés par la main pour l'étouffer au gîte; toute la race allemande vociférant autour de ses murs : Paris! Paris! et le monde à moitié complice de ces barbaries se réjouissant de voir tomber sous le couteau l'esprit de liberté et de civilisation.

Eh bien! ces instincts sauvages, cette haine de la lumière ont été trompés. De cette ville que l'on croyait surprendre endormie par l'esclavage ou abattue par la famine sont sorties des armées que la liberté vient d'enfanter, et qui en naissant portent au front la victoire. On niait leur existence, pour toute réponse elles courent à l'ennemi.

Maintenant, elles sont là, près de nous, aux prises avec les ravageurs qui croyaient n'avoir qu'à étendre la main sur nous pour nous écraser. Dès leurs premiers pas, elles ont fait reculer ceux

qui disaient : « Il n'y a plus de France ! » Aux incrédules qui déclaraient la République impossible, elles ont montré la République victorieuse.

Heureux ceux qui sont dans la mêlée avec le général Trochu et le général Ducrot ! La gloire les accompagne, les vœux de toute la France sont pour eux ! Ils n'ont pas le tourment de l'attente, de l'incertitude ; ils voient l'ennemi se retirer ou tomber sous leurs coups ; ils savent que trente-huit millions d'hommes vivent de leur vie et que leur mémoire subsistera tant qu'il y aura une France.

Pour nous, nous savons, nous affirmons une seule chose : c'est que, morts ou vivants, ils sont victorieux. Leurs dangers, leurs blessures, leurs souffrances, ont une récompense assurée ; cette récompense qui ne peut leur manquer, c'est d'avoir sauvé la patrie.

Oui, ils ont été déjà deux fois vainqueurs, ils le seront encore dans tous les cas, et pour toujours, parce que leur exemple a rendu la guerre nationale, et que toute guerre nationale aboutit nécessairement au triomphe.

Que leurs amis, leurs parents se réjouissent donc de ce triomphe certain.

La lutte qu'ils soutiennent sur le plateau d'Avron a désormais son écho dans chaque village de la France. On n'endormira plus cette grande nation, que les coups portés aujourd'hui sur la Marne et la Seine ont achevé de rendre à elle-même.

La voilà qui arrive par tous les chemins ! Que peut la Prusse, arrachée de ses fondements, contre cette France qui partout combat chez elle, partout enfante un vengeur, une armée ? Elle avait hier pour elle le bon droit ; elle a aujourd'hui la force.

Un échec sur un point ne peut l'abattre; l'ennemi, au contraire, est obligé de vaincre partout, s'il ne veut pas périr. Le châtiment approche pour lui; il a déjà commencé.

Les barbares! Ils ont tenté d'effacer de la terre ce nom de France pour y substituer le leur.

Ils ont voulu faire un grand vide à la place de ce peuple dont le génie les importune.

Ils seront punis deux fois de ce crime envers la société humaine. Ils verront tomber leur rêve monstrueux de domination, et grandir dans la Liberté et la République le peuple qu'ils voulaient anéantir.

Paris, 3 décembre 1870.

(*Le Siège de Paris* : XI, *Pendant la bataille.*)

VICTOIRE A L'ESPRIT!

ILS ONT MÉCONNU LA FRANCE

Le bombardement a commencé. Fort bien. Au nom de la fraternité, nous devons à nos frères allemands de leur donner une leçon exemplaire qu'ils n'oublieront jamais. Ils en ont besoin pour se guérir en un jour de leur infatuation poussée à la démence. Chargez donc vos armes, pointez et visez juste. Tirez tranquillement, libéralement, consciencieusement. C'est aujourd'hui le premier et le dernier mot de la philosophie, telle qu'ils nous l'ont faite.

Que veulent-ils? Nous conquérir. Rien de plus

juste. Mais jusqu'ici tout conquérant s'est couvert de quelque masque de civilisation et de droit. Les Romains avaient le droit romain; les Arabes, s'ils portaient dans une main le cimeterre, présentaient dans l'autre le Coran; nous-mêmes, dans nos guerres, nous apportions avec nous le Code civil. Ceux-ci, que nous apportent-ils? L'incendie, la rapine, le pillage, la famine, le meurtre à tout propos. Est-ce assez? Dévastation et mort, voilà leurs promesses.

Si quelqu'un a pu découvrir une autre pensée de civilisation dans les paroles officielles ou privées de ces docteurs *utriusque juris*, qu'il le dise.

Eh bien! oui, il est encore une idée qui revient souvent chez eux au milieu du carnage.

La voici : « Nous avons fait trop de mal aux Français pour qu'ils puissent l'oublier. Donc, il faut les anéantir. » Ce raisonnement est celui de l'homme qui, après avoir volé un passant, se fait un devoir de l'assassiner pour l'empêcher de se plaindre.

Quand je songe que la Prusse a été si promptement acculée à ce cynisme, et qu'elle n'a pas d'autre mot à la bouche pour couvrir ses meurtres, je suis bien obligé de reconnaître que la France a déjà pour elle la victoire morale; et je salue, j'acclame cette victoire, présage assuré de l'autre. Je dis et je maintiens qu'il n'est rien de plus beau dans notre histoire que ces trois mois de siège de Paris, où la liberté républicaine a fait ce miracle de rendre à un peuple tout ce que la servitude lui avait enlevé, les forces de l'âme et les forces du corps. Malheur à qui ne voit pas cela!

Le signe avant-coureur de la défaite, celui de

l'infériorité de l'esprit chez le roi Guillaume et ses conseillers, est de n'avoir eu aucun pressentiment de ce que la liberté et la régénération morale peuvent faire. Ils croyaient que Paris se rendrait en huit jours; non seulement ils l'ont cru, mais ils ont eu la simplicité de le dire; et c'est là qu'est la marque de la borne de l'intelligence. Car il n'est pas besoin de tant d'esprit que l'on imagine pour opprimer les hommes. Nous le savions par M. Bonaparte; nous l'apprenons par son élève, M. de Bismarck. Pour moi, je suis charmé de voir ces hommes de ruse si niaisement dupes de toute noblesse de cœur, de toute grandeur véritable.

Ils jugeaient Paris et la France par des observations banales, par des propos de table, par des littératures de police (1). Au delà de cette première enceinte, ils n'ont rien vu, rien pénétré. Ce Paris nouveau, cette France nouvelle, qui viennent de se révéler, il n'en ont eu aucune connaissance; et les voilà maintenant tout ébahis de ce génie qui renaît, de ces forces qui sortent de terre. Étranges conquérants, qui commencent par être ridicules!

Ils déroulent sur leurs tables des cartes géographiques soigneusement gravées à Berlin, pour chaque arrondissement du territoire français. Ils distribuent à chaque officier ces cartes merveilleuses qui devaient leur ouvrir le chemin de nos villages. Mais dans cette topographie érudite ils n'ont oublié, méconnu, laissé en blanc, qu'une seule chose : l'esprit de ce peuple qu'ils prétendaient dominer et écraser. Et cet esprit, dont ils n'avaient aucune idée, se réveille, il se retrouve,

(1) Remarque aussi juste en 1914 qu'en 1870.

c'est lui qui les enveloppe. C'est lui qui est debout au seuil de chaque maison. En se montrant il les convainc non seulement de perversité, mais d'incapacité.

Victoire à l'esprit! il est aujourd'hui le plus fort, comme il le sera toujours; Paris a plus d'esprit que M. de Bismarck et tous ses Teutons rassemblés. C'est là ce qui ajoute à leur froide fureur dont notre siècle s'étonne. Sortez donc d'ici, barbares! Sortez de cette terre de liberté. Ou plutôt faisons si bien que vous n'en sortiez jamais!

Mais, dites-vous, ils ont la science. Et moi je vous réponds : Il en sera de leurs armées comme de leur science philosophique qui n'a eu qu'un moment. Où sont-ils tous ces fameux systèmes qui prétendaient aussi gouverner le monde? Qu'en reste-t-il? Montrez-moi un seul livre qui en contienne encore une parcelle. Tout cela est dispersé comme la poussière. Il en sera de même de cette poussière d'hommes qui poudroient dans nos champs.

Oh! le beau jour que celui où l'esprit français prendra corps à corps l'esprit allemand et le déshabillera de ses oripeaux métaphysiques! Que restera-t-il alors de ce spectre de science qui s'est dressé un moment dans les intelligences pour s'évanouir presque aussitôt? Ce jour-là, on verra ce que l'infatuation a pu produire de ballons enflés dans une race humaine. La moindre piqûre d'épingle dégonflera ces systèmes. A vrai dire, la chose est déjà faite.

Les Allemands eux-mêmes ont été les premiers à rejeter, comme une monnaie fausse, leur philosophie.

Cherchez, au delà du Rhin, quelqu'un qui prenne au sérieux ces outres vides, vous ne trouverez plus personne.

Il y a déjà quarante ans, l'illustre Creutzer, l'auteur de la *Symbolique*, me disait : « — Il m'arrive une chose extraordinaire. — Quoi donc, monsieur? — Eh bien ! je ne puis comprendre la philosophie allemande que si elle m'est expliquée par un Français. — Cela ne m'étonne pas, lui disais-je. Pour descendre dans un caveau, il faut une lanterne. »

Et c'est parce que la France est cette lumière du monde qu'il ont juré de l'éteindre.

Règle sans exception : tous les livres allemands modernes qui ont une chance d'avenir ont reçu à un degré quelconque le souffle du génie français. Au contraire, tous ceux qui sont restés purement allemands, sans aucun reflet de la France, sont des œuvres teutonnes, excentriques, éphémères, qui n'entreront jamais dans le domaine de l'esprit humain. Et c'est ce souffle qu'ils prétendent étouffer !

Aussi, voyez où ils en sont? Quelques mots suffiront pour éclairer cette nuit.

Ils avaient une philosophie qu'ils suivaient avec ardeur et qu'ils nommaient la science de Schelling, de Hegel. Bientôt ils se sont aperçus que cette philosophie ne les conduisait qu'au désert. Ils s'en sont retirés avec fracas, à la manière de l'hydrophobe. Seulement, ces doctrines qui les avaient trompés, il ne les ont remplacées par aucune autre.

Voilà pourquoi ils donnent en ce moment le spectacle d'un peuple qui renie effrontément tout

ce qu'il a proclamé comme la règle du vrai. Mais le reniement poussé à ce point a un nom parmi les hommes. Il s'appelle cynisme. Vous voyez, en effet, que le cynisme est au fond de toutes les déclarations qui nous viennent de l'Allemagne.

Par là vous comprenez aisément d'où sortent ces paroles aussi meurtrières que les actes, cette ostentation de barbaries, ces prétendues lois de la guerre forgées chaque jour comme une insulte au sens commun et à la nature humaine, cette théologie du meurtre, cette philosophie du vol, cette diplomatie du pillage, cette métaphysique du crime, ce défi à la justice, au droit, à l'humanité.

Tout cela part d'une nation qui a éteint ses propres lumières et veut éteindre celles des autres. Elle a besoin de la nuit pour sa grande orgie tudesque, qu'elle appelle son époque.

Mais c'est là aussi pour elle qu'est l'impossibilité de la victoire. Non! le cynisme comme drapeau, principe, religion, ne deviendra pas le maître de l'espèce humaine; il ne prévaudra pas. Puisque les Allemands, rejetant toutes leurs professions de foi, n'arborent que le cynisme, n'invoquent que le cynisme; puisque le cynisme est tout ce qui reste au fond de leur coupe et qu'ils en sont froidement enivrés, il est certain, il est démontré, qu'ils ne sont pas faits pour vaincre la France et le monde.

O France! chère patrie! jamais tu ne fus si grande qu'en ce moment où, pillée, saccagée, assassinée par ces doucereux Vandales qui juraient n'en vouloir qu'à ton oppresseur, tu es seule à représenter et garder l'honneur du genre humain!

Depuis qu'ils te tiennent assiégée, qu'est devenue la justice? Où y en a-t-il une parcelle? Chacun dénonce son traité. Celui-ci sur la mer Noire, cet autre sur le Luxembourg. Plus de liens pour personne, plus de parole. L'Europe entière n'est plus qu'un corps sans âme, à la merci d'un troupeau de uhlans (1).

Paris, 28 décembre 1870.

(Le Siège de Paris : XIV, *La Victoire morale.)*

GLOIRE A PARIS! GLOIRE A LA FRANCE!

Cet ouvrage (2) a été écrit, jour par jour, au bruit des catastrophes, au milieu du bombardement. Ne cherchez pas ici un langage étudié. C'est le cri des choses.

N'est-ce pas aussi ce qui est le plus nécessaire? Après l'invasion, ce qui nous menace, c'est la subtilité; après les uhlans, les sophistes.

Si nos calamités doivent nous servir à quelque chose, il faut garder non pas seulement le souvenir des faits, mais l'émotion irréfléchie de chaque jour. Car c'est là ce qui s'effacera le plus vite. Bientôt les historiens érudits viendront, qui, au

(1) Cette admirable page, la plus forte du *Siège de Paris*, est celle qui met le mieux en relief la faillite de l'Allemagne et le défi qu'elle jette dès lors « à la justice, au droit, à l'humanité ». Cette page est du 28 décembre 1870 : pourquoi a-t-il fallu attendre près de cinquante ans pour que le monde civilisé comprît enfin le péril?

(2) *Paris, Journal du siège*, par Mme Edgar Quinet.

gré de leur système, altéreront l'esprit et le sens des événements.

Qui nous rendra alors l'impression première de ces désastres, s'il n'en reste pas quelque part un vestige dans la chronique émue d'un contemporain ?

Comment l'âme humaine a-t-elle été frappée de la verge de fer? Quels cris a-t-elle poussés? Où étaient son espérance et sa force? Comment a-t-elle survécu sous tant de ruines? Voilà ce que je veux savoir dans toute histoire, et surtout dans la nôtre. Rien de plus rare que de trouver la réponse à ces questions.

Que ne donnerais-je pas pour qu'une âme véridique eût noté jour par jour ses douleurs, ses attentes, ses indignations, ses colères, ses espoirs, ses angoisses aux époques de bouleversement ou de rénovation du monde, pendant la Révolution de 89, sous la Terreur, sous les invasions de 1814 et de 1815? Je n'aurais pas à chercher, à recomposer péniblement l'accent de la nature humaine sous la cendre des événements.

Au lieu d'une science érudite, plus ou moins incertaine, je posséderais ce qu'elle ne peut ni donner ni refaire : le battement du cœur humain à chacun des grands jours du passé.

Pour moi, si je dois ajouter mon témoignage à celui d'un autre moi-même, je dirai que ces cinq mois du siège de Paris ont été les meilleurs de ma vie, parce que ce sont ceux où j'ai vu la nature française atteindre sa plus grande hauteur.

Sous chacun des régimes que j'avais traversés, j'avais senti le même faux, le même vide effrayant; souvent je m'attendais, en pleine paix, à voir la

France s'abîmer dans le gouffre que chaque gouvernement creusait sous ses pas. Pour la première fois, je vis une France sans réaction, sans détours obliques, sans jésuitisme, sans servitude. Combien cela était nouveau pour moi! L'action conforme à la parole. Point de manèges souterrains, l'âme d'une grande nation qui planait sur la ville ; plus de savoir-faire, chacun relevé et transfiguré ; tous les visages rayonnants de l'éclat des bombes; le long mensonge dissipé par le voisinage de la bataille ; le fer et le feu ramenant les plus endurcis à la vérité, à la sincérité perdue ; une ville qu'on disait si légère et qui s'est trouvée avoir un cœur de bronze; inflexible tant qu'il lui est resté une bouchée de pain; l'ennemi, qui avait compté sur la discorde, étonné de rencontrer, au lieu des petites passions d'un peuple vieilli, la patience, l'énergie d'un peuple neuf; Sparte au lieu de Byzance.

Voilà le spectacle que j'ai eu et qui me reste présent. Heureux qui a pu le raconter avec vérité et le faire revivre une seconde fois!

Tant qu'il y aura une France, elle se retournera avec orgueil vers ces jours immortels.

Versailles, 23 mars 1873.

(Préface de *Paris, Journal du siège,* par Mme Edg. Quinet, Dentu, 1873.)

FIN

TABLE DES MATIÈRES

PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 22243.



A LA MÊME LIBRAIRIE

La Chanson de Vaux-Douaumont. I. **Les Derniers Jours du fort de Vaux,** par Henry BORDEAUX. 26e mille...... 3 fr. 50

Dixmude. *Un chapitre de l'histoire des fusiliers marins. (7 octobre-10 novembre 1914),* par Ch. LE GOFFIC. 94e édition. *(Prix Lasserre 1915.)*........................ 3 fr.

Les Marais de Saint-Gond, par Ch. LE GOFFIC. 18e édition. Un volume in-16 avec cartes et gravures........... 3 fr. 50

En Campagne (1914-1915). *Impressions d'un officier de légère,* par Marcel DUPONT. 56e édit. *(Ac.)*........ 3 fr. 50

Crapouillots. *Feuillets d'un carnet de guerre,* par P. DUVAL-ARNOULD. 7e édition.............................. 3 fr. 50

Lettres d'un officier de chasseurs alpins, par F. BELMONT. Préface d'Henry BORDEAUX. 10e édition. Un vol. in-16. 3 fr. 50

Étapes et Combats. *Souvenirs d'un cavalier devenu fantassin,* par Christian MALLET. 15e édition. *(Ac.)*............ 3 fr. 50

Les Vagabonds de la gloire, par R. MILAN. (1re série.) 15e édition. *(Ac.)*...................................... 3 fr. 50
— (2e série.) **Trois Etapes**....................... 3 fr. 50

Journal d'un grand blessé. **Aux mains de l'Allemagne,** par Ch. HENNEBOIS. Préface d'E. DAUDET. 11e édition..... 3 fr. 50

Impressions de guerre de prêtres soldats, recueillies par Léonce DE GRANDMAISON. (1re série.) 8e éd. Un vol. 3 fr. 50
— (2e série.) 4e édition. Un vol. in-16.............. 3 fr. 50

La Belgique héroïque et vaillante. **Récits de combattants,** recueillis par le baron C. BUFFIN. 9e édition.......... 3 fr. 50

Carnet de route, par Jacques ROUJON. 6e édition... 3 fr. 50

A tire d'ailes. *Carnet de vol d'un aviateur et Souvenirs d'un prisonnier de guerre,* par R. DE LA FRÉGEOLIÈRE. 8e édit. 3 fr. 50

Ce qu'a vu un officier de chasseurs à pied, par LIBERMANN. 4e édition. Un volume in-16 .... 3 fr. 50

Les spécialistes de la victoire. **Quand on se bat,** par François DE TESSAN. 4e édition. Un vol. in-16............... 3 fr. 50

La Victoirede la Marne, par Louis MADELIN. 12e éd. 2 fr.

Au Champ d'honneur, par Hugues LE ROUX. 11e édit. 3 fr. 50

Notes d'une infirmière, par M. DÉMIANS. 9e édition... 3 fr.

L'Idéal français dans un cœur breton. *L'Héroïque commandant de Robien, chef de bataillon de zouaves,* par Guy DE ROBIEN. Un vol. in-16.............................. 3 fr. 40

Les Campagnes ardentes. *Impressions de guerre,* par Lévis MIREPOIX. 4e édition. Un vol. in-16................. 3 fr. 50

Le Sacrifice (1914-1916), par Henri MASSIS. 5e édition. Un vol. in-16.. 3 fr. 50

La Jeunesse nouvelle, par Henry BORDEAUX. 11e mille. Un volume in-16.. 3 fr.

PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 22243.